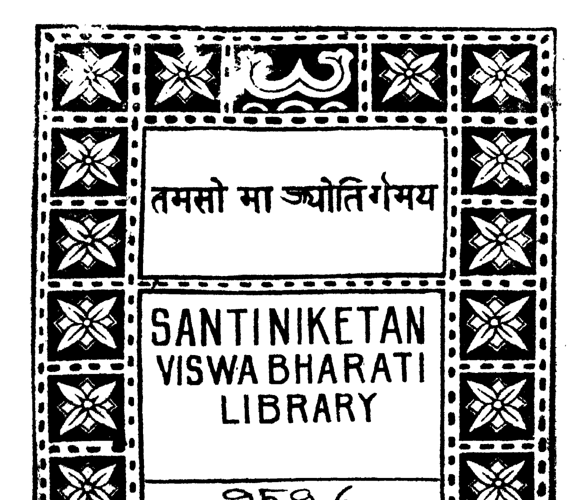
CAMBODGE

LES FÊTES CIVILES, RELIGIEUSES
BOUDDHIQUES
PRIVÉES, DE FAMILLE ET PROPITIATOIRES

dge, frontispice. Pl. I.





ADHÉMARD LECLÈRE
EX-RÉSIDENT DE FRANCE AU CAMBODGE

CAMBODGE

FÊTES CIVILES ET RELIGIEUSES



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

AU PEUPLE CAMBODGIEN

QUI EST UN BON PEUPLE

ET QUI FUT JADIS UNE GRANDE NATION

JE DÉDIE CE LIVRE

OÙ JE LE RACONTE COMME JE L'AI VU

À TOUS LES INSTANTS DE SA VIE.

PRÉFACE.

J'ai publié en 1898 un livre sur *Le Bouddhisme au Cambodge* et, les années suivantes, j'ai donné le premier volume des *Livres sacrés*, qui contenait la *Vie du Buddha*, celle de Tévotat, son Judas, et trois des jâtakas du Buddha; en 1902, j'ai publié le dernier et le plus considérable des jâtakas, le *Vésandar* ou *Livre du roi charitable;* en 1907, j'ai publié *La crémation et les rites funéraires au Cambodge*, l'incinération du roi Noroudam en 1904; enfin, en 1914, une histoire générale du Cambodge, depuis le premier siècle de notre ère, qui est aussi le premier siècle de l'histoire des Cambodgiens[1].

[1] Je ne cite pas ici les trois volumes (1200 pages) que j'ai consacrés à des recherches sur le droit cambodgien, privé, public et criminel, ni les deux volumes de traduction des codes cambodgiens publiés en 1898, ni les vingt brochures parues de 1898 à ces dernières années, ni les articles donnés en différentes revues (*Ethnographie, Revue scientifique, École française d'Extrême-Orient*

J'aurais pu m'arrêter là et laisser à de plus jeunes, habitant encore le Cambodge, la tâche inachevée de continuer ces recherches et ces études. Mais, rentré en France, éloigné du pays qui, pendant vingt-cinq ans, m'a si vivement intéressé qu'il était devenu ma seconde patrie, j'ai retrouvé mes notes, j'ai feuilleté des dossiers lentement formés dans l'ambiance des choses de la vieille civilisation khmère, de cette religion du Nirvâna qui a inspiré durant dix-huit siècles tout un peuple; j'ai reconnu que tout ce que l'on a dit en Europe du bouddhisme ne suffit pas à donner même une idée de l'état d'âme de ce peuple cambodgien que nous avons entrepris de sortir de l'ornière où, depuis le XIVe siècle, il s'est enlisé... C'est alors que j'ai pensé qu'il fallait mêler davantage mes lecteurs à la vie de tous les jours du peuple cambodgien, les intéresser à ses fêtes nationales, à ses fêtes religieuses qui lui don-

revues indochinoises), ni les volumes ou brochures où j'ai donné des contes cambodgiens, laotiens et pnons (une tribu demeurée sauvage et primitive), et qui contiennent de nombreux détails qui intéressent la religion.

nent sa vraie figure, aux cérémonies qu'on célèbre en famille, aux cérémonies propitiatoires, aux pratiques d'exorcisme à l'aide desquelles on chasse les esprits mauvais aujourd'hui comme on les chassait il y a des milliers d'années. J'ai alors repris la plume et ce livre, peut-être le dernier que j'écris sur le Cambodge et le Bouddhisme, se trouvera le dernier d'une série dont le premier volume a paru en 1891.

M. Barth, notre savant indianiste, en me critiquant, vers 1891, dans la *Revue de l'histoire des Religions*, a consacré quelques lignes au chapitre du *Bouddhisme au Cambodge* où j'avais rapidement énuméré les fêtes religieuses cambodgiennes, et disait que l'on chercherait vainement ailleurs les renseignements que j'y avais donnés. C'est cette courte phrase, qui, me signalant une grande lacune, m'a décidé à utiliser les documents que j'avais amassés, à rechercher ceux qu'il me fallait encore pour écrire cet ouvrage et dire exactement ce que sont ces fêtes. J'ai donc suivi, la plume à la main, les cinquante cérémonies, civiles et religieuses,

privées et publiques qui étaient célébrées autour de moi par ce peuple bouddhiste.

J'espère qu'on me tiendra compte de l'effort fait ici et que mon livre plaira non seulement à mes lecteurs mais aux spécialistes des études d'histoire religieuse parce qu'il aura, sinon comblé, du moins essayé de diminuer une lacune grave dans notre connaissance de la religion bouddhique au Cambodge.

J'espère aussi qu'ils voudront bien excuser mes erreurs de transcription qui sont, hélas ! nombreuses, en songeant aux difficultés qui s'offraient à moi et que je n'ai pas su vaincre complètement.

15 août 1915.

ADHÉMARD LECLÈRE.

NOTES

SUR LES SIGNES DIACRITIQUES

EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

Le lecteur ne connaissant pas parfaitement le cambodgien et qui ne voudra pas reconstituer avec leurs caractères propres les mots khmèrs que j'ai cru devoir reproduire ne devra pas tenir compte des signes diacritiques qu'il rencontrera ici. Si j'ai cru devoir les marquer, c'est pour les spécialistes de la langue et pour éviter une prononciation tout à fait vicieuse.

C'est ainsi que le *ch*, qui se prononce comme le *ç* italien dans *Michel Ango*, se prononce dans tous les cas à peu près *quia*, *quie*, *quio*, etc., bien qu'il tienne la place soit du *cha* sanscrit, soit du *ja* sanscrit. C'est ainsi que le mot sanscrit *râdja* devient *réaçhéa* en cambodgien, que le mot cambodgien *châchâk* (chacal) se prononce *quiacal*, etc., etc.

L'*h* est aspirée quand elle est souscrite d'un point.

La lettre cambodgienne que je transcris en français par *ph*, et qui en notre langue se prononce *f*, doit toujours être prononcée *p*, mais avec une aspiration, ex. : *phṇoṁ*, mont.

La lettre *ṅ* suscrite d'un point, et qu'on a pris l'habitude de transcrire par *ng*, doit être prononcée comme *ng* français dans les mots *rang*, *long*.

La lettre *ñ* suscrite d'un trait ondulé (~) doit être prononcée exactement comme *l'ñ* espagnole, dans *España*.

La lettre *ṁ* suscrite d'un point doit être prononcée comme dans le mot français *dam* (dommage).

Je le répète, toutes les autres lettres qui sont accompagnées d'un point soit placé au-dessus, soit placé au-dessous, doivent être prononcées comme le caractère français.

A. L.

CAMBODGE.

FÊTES CIVILES ET RELIGIEUSES.

PREMIÈRE PARTIE.

LE COURONNEMENT DE SISOVATH, ROI DU CAMBODGE.

Quelques instants après la mort du roi Noroudâm qui, ayant succédé en 1860 à son père Aṅk Duoṅ, avait régné 44 ans —, jusqu'au 24 avril 1904[1], — le résident supérieur, M. de Lamothe, représentant du Protectorat, du président de la République et du gouverneur général de l'Indo-Chine française, proposa aux ministres du Cambodge d'élire roi (*kroṅ réaçh*) l'ọbaréaçh Sisovath[2]. Les

(1) Il fut incinéré seulement deux ans environ après sa mort, le 1er janvier 1906.

(2) Dans toutes ces locutions qui comportent le mot *réaçh* il faut entendre *rája*. Entre autres *ọbaréaçh* = *uparája* ; *sokaréaçh* = *sakarája*.

ministres acceptèrent la proposition à l'unanimité parce que, me disait un jour l'un d'eux, elle était l'exécution d'un engagement pris, il y avait plus de trente-cinq ans, par la France, envers l'ọbaréaçh frère du roi Noroudâm. Il fut alors proclamé par le résident supérieur *kron réaçh* du *srok Kamputçhéa*, c'est-à-dire roi du pays des Cambodgiens. Les portes de la salle où ce choix avait été ratifié, qui étaient fermées, furent alors ouvertes et les *namœun* ou fonctionnaires, les grands et les notables y pénétrèrent en foule. L'*akmâha sêna*, ou premier ministre, leur dit la décision qui venait d'être prise par le conseil, réuni sous la présidence du résident supérieur représentant du gouvernement de la République française. Les namœun se prosternèrent alors, firent les salutations au roi nouveau et l'acclamèrent.

Cette proclamation du roi Sisovath étant faite, conformément aux coutumes et aux rites anciens, les princes et les ministres, le résident supérieur et quelques Européens qui avaient assisté à cette proclamation, passèrent dans la salle *mâha-manṭi* et l'on procéda aux premières cérémonies funéraires, c'est-à-dire à l'arrosement du corps du roi défunt avec de l'eau rituellement parfumée et consacrée [1].

[1] Voir la description bien complète de la consécration de l'eau lustrale et des cérémonies qui précédèrent et suivirent la *crémation*

L'ondoiement d'un roi par suite d'élection régulière, en raison de ses amitiés et de ses alliances de famille, est celle de Sisovath; elle est dite *sokkhâpisêk* (*sukhâbhisêka*) «joyeux ondoiement», parce qu'elle est régulière, la meilleure. Elle est bien préférable au *phokéàpisêk*, ou *prapdâphisêk*, au *téréapisêk* et au *réaçhéaphisêk*, qui sont le résultat de la bonne fortune ou de la victoire, ou de la protection des divinités du ciel ou des enfers, ou de la succession au trône par suite d'abdication du roi prédécesseur [2].

C'est en suite de ce choix public [3], mais sur la proposition de la France, — c'est-à-dire rituel et coutumier parce qu'il est dit conforme à ce qui censément a eu lieu dans le passé (bien qu'assurément modifié par suite des circonstances qui ont placé le royaume du Cambodge sous le protectorat de la France), — c'est en suite de ce choix qu'a eu lieu, après l'incinération de Noroudâm, la fête dite *Aphisêk* qui a été célébrée à Phnôm-Péñ en juin et juillet 1906. L'*Aphisêk* est la cérémonie de l'ondoiement, de la prise de l'habit royal, de l'élévation du roi sous le sacré parasol, de l'élévation

du roi Noroudâm dans mon ouvrage : *La crémation et les rites funéraires au Cambodge*.

[2] Voir mes *Codes Cambodgiens*, t. I, p. 40.

[3] Mais sur les propositions de la France.

de l'arme *préaḥ khaṇṭ* antique et sacrée et toutes les autres cérémonies qui vont être décrites ci-dessous[1].

Cette cérémonie que nous appelons ici le *couronnement du roi Sisovath,* mais que les Cambodgiens appellent l'*Aphisêk kruṅ Kambouçhéa,* eut lieu du 23 au 28 avril 1906, c'est-à-dire exactement deux ans après la mort du roi Noroudâm et après le choix du nouveau roi Sisovath, le 24 avril 1904. Sisovath avait alors 65 ans, puisqu'il est né à *Bângkok*[2] en 1840, alors que son père Aṅk-Duoṅ s'y était réfugié depuis plusieurs années. Sa mère était la reine sâmdach préaḥ norréaçhçhini Pôu.

La date exacte de sa naissance est ainsi donnée par le livre de la filiation royale : le mardi, 12e jour de la lune croissante de la 9e lunaison de l'année du Rat, 1202 de la petite ère (*cholo sakâréaçh*), correspondant à un jour du mois d'août ou de septembre 1840 de l'ère européenne.

La notice qui lui a été consacrée lors de son cou-

(1) Un autre ouvrage sur le pouvoir royal au Cambodge, que je donnerai bientôt, complétera ce travail.

(2) Sivotha, le troisième fils d'Aṅk-Duoṅ, qui fit de longues années la guerre au roi Noroudâm et à son autre frère le roi Sisovath, prétendait les écarter du trône tous les deux, parce qu'ils étaient nés hors du royaume, avant le sacre du roi père, le premier à Monkol-Borey, le second à Bângkok.

ronnement porte qu'il a été préah kévhéa pendant treize ans (elle aurait dû ajouter : sous le règne du roi Ańk-Duoń), et ọbaréạch pendant trente-six ans, sous le roi Noroudâm, par suite de l'intervention du représentant du protectorat français au Cambodge, car Sisovath était au plus plus mal avec Noroudâm au commencement de son règne et jusqu'en mai 1870 [1].

La paix imposée par le gouverneur de la Cochinchine en mai 1870 dura entre les deux frères jusqu'à la mort du roi, en 1904, malgré les rancunes de Noroudâm et les humiliations basses dont fut toujours l'objet Sisovath et qu'il subit sans se plaindre jamais, avec une faculté d'endurance vraiment extraordinaire.

Le roi Noroudâm, décédé le 24 avril 1904, le roi Sisovath fut proclamé le même jour. Il fut sacré du 23 au 28 avril 1906, conformément à tous les usages, qui purent être observés, et selon un rituel qui est fort ancien puisqu'il remonte, dit-on, dans beaucoup de ses parties, au VIIᵉ siècle de notre ère (?).

Mais passons.

(1) J'ai dit tout ce qui concerne cette querelle dans mon *Histoire du Cambodge*, publiée en 1914; on peut s'y reporter.

LE PREMIER JOUR.

LUNDI 23 AVRIL 1906.

La salle du trône, ou *préaẖ ṭīnéaṅ ṭévéa viniçhçhay*, est la « sainte salle des divinités qui inspirent » (le conseil, comme nous dirions); elle a été aménagée pour la cérémonie du sacre. En avant du trône brahmanique est un trône moderne, de forme cambodgienne; c'est celui qui se trouve au milieu de la salle du Conseil (*ṭīṇéaṅ viniçhçhay*), mais on l'a remplacé par un trône neuf, surmonté d'un parasol à sept étages et garni tout autour d'une lourde frange d'or, orné de quatre petits parasols semblables au grand qui les domine.

Devant ce trône on a placé un riche sofa et, près de ce meuble, sur une table, les attributs de la royauté khmère. En outre, on a dressé des chapelles et placé dans ces chapelles les divinités brahmaniques, Shiva, Vishnu, Ganésha, Lakshmi, qui, bien que le Cambodge soit officiellement bouddhique depuis le XIVe siècle, doivent présider aux rites du couronnement.

Des tables d'exposition, ou *tok*, ont été placées dans la grande cour du palais par les ministres, les principaux dignitaires des provinces du royaume et de la capitale.

Les bakous, ou brahmes, ont présenté des offrandes dans les petites chapelles de la salle du trône dont j'ai parlé plus haut, un chef et trois bakous; mais la grande chapelle est desservie par huit bakous dont un chef. On officie à tous les tok et toutes les chapelles sont occupées.

La foule circule, joyeuse, bruyante, mange, boit, rit, s'amuse..., et cela, dit une vieille femme, est très beau. Le soir, la ville et les palais, les chapelles, les tables d'exposition, toutes les maisons sont illuminées, car on est à la joie complète.

Pendant que le peuple parcourt la cour royale, une cérémonie à demi secrète a lieu au palais. C'est la prise de possession des appartements par le roi Sisovath. L'akmâha sêna et le ministre du palais, l'ọkña véañ, sont venus inviter le résident supérieur à y assister et, seul des fonctionnaires, il a pénétré dans la salle du trône (*préaḥ tịṇéañ mâha-mọṇṭi*) où il a rencontré le roi qui l'y attendait.

Alors, vers trois heures de l'après-midi, le *balat toul cḥlang* du *kromo-véañ,* ou chef de la garde intérieure du palais, est venu informer le roi que l'heure était venue de prendre place dans le groupe des namœuṇ qui doivent le conduire dans la nouvelle maison qu'il habitera au palais.

L'ọkña véañ, ou ministre du palais, est à la tête

du cortège. Le roi marche sur des nattes recouvertes d'étoffe blanches et se dirige vers le pavillon qui lui est offert et réservé. Les ọkñas vońsa sapéch, et sotan-pritçhéa, qui sont les chefs des *réaçh pandit,* ou secrétaires royaux, marchent en avant du roi et portent une statue du Préah (Buddha) qui est placée sous un parasol blanc, sur un plateau également blanc. Ici, le Buddha joue le rôle de dieu lare. C'est son image qui, avec le roi, pénètre dans l'appartement qu'il habitera. C'est ainsi que, dans le peuple, quand on prend possession d'une habitation nouvelle, on y entre avec l'image du Saint, que l'on installe à la meilleure place. Cet usage se perd dans le peuple mais on voit par ceci qu'il persiste chez le roi[1].

« Le sâmdach préah eyseyphatâthippedey, directeur, et le préah proméathiréaçh, chef des bakous, et l'ọkña horathippedey, directeur des astrologues, escortent la statue du Buddha.

« Les ọkña kassathippedey et préah khléań athippedey, chefs des magasins royaux (*monirot*), portent une paire de défenses d'éléphants placées sur des plateaux.

(1) Dans le peuple on introduit un chat pour la garde du logis et la chasse aux rats qui, sans lui, dévoreraient le paddy (riz en paille). Chez le roi, ce jour-là, un beau chat, apporté du palais de l'ọbaréaçh, fut introduit par deux dames du palais.

« Les okña bârthippedey, néayok et réach néayok, chefs des magasins royaux, portent une paire de cornes de rhinocéros. Ces différents objets représentent la fraîcheur; les félicités, le bonheur. »

Derrière le roi s'avancent une théorie de filles d'honneur comprenant : une fille d'honneur dite *srey kéo* (joyau) habillée d'un sampot en soie de sarabap avec l'écharpe en soie blanche dite *tut* à bordure d'or, portant le sabre royal préah tumroñ assaley.

Quatre filles d'honneur représentent le beau sexe des quatre points cardinaux dont la première, de l'Orient, habillée en sâmpot de soie de sarabap avec l'écharpe en soie de couleur jaune, porte un bouquet de fleurs d'or; la deuxième, du Midi, habillée des mêmes vêtements, en couleur de diamant ou blanche, porte un bouquet de fleurs d'or; la troisième, de l'Occident, habillée de vêtements semblables, en couleur jaune clair, porte un bouquet de fleurs d'argent, et la quatrième, du Septentrion, vêtue de même, porte également un bouquet de fleurs d'argent. Ces filles d'honneur sont choisies dans les bonnes et nobles familles et sont vierges.

Une fille d'honneur, vêtue d'habillements en soie de sarabap et de tat, porte un plateau contenant un sac d'or représentant le trésor d'or.

Une fille d'honneur, habillée de même, porte un

plateau contenant un sac d'argent, représentant le trésor d'argent.

Une fille d'honneur, habillée de même, porte un plateau contenant un morceau de marbre doré, représentant la stabilité de la demeure.

Une fille d'honneur, habillée de même, porte un plateau contenant une citrouille dorée, représentant la fraîcheur.

Une fille d'honneur, habillée de même, porte un plateau contenant un sac de laque dorée, symbole de la vertu royale.

Une fille d'honneur, habillée de même, porte une chatte ayant au cou un médaillon monté de diamant, de grenat et d'émeraude, représentant la servante de la maison.

Douzes filles, habillées de même, portent les services royaux.

Elles sont suivies par les princesses, les dames de la Cour et les femmes de mandarins de tout rang. Puis derrière ces filles : les chefs du protocole, l'ọkña mâha monṭrey et l'ọkña mâha ṭep, en tenue de sarabap, avec la robe aaụ-phay et la coiffure ramphak; les chefs des bakous préaḥ prâkar et préaẖ proméathiréaçh, en tenue blanche, représentant les anges, attendent le cortège royal à l'escalier d'honneur du pavillon royal. Un plateau de mets, un plateau de

desserts et deux têtes de porcs sont offerts aux géants gardiens de cet escalier. En y arrivant le chef des bakous et le chef des astrologues disent, en pâli, aux devas, qui, dit-on, sont représentés là : «Dévas, êtes-vous présents en ce lieu?» Ceux-ci répondent : «Nous sommes toujours ici préposés à la garde du grand parasol royal et du grand pavillon préaḥ mâha monṭi, dans le palais royal que nous n'avons jamais quitté. Dites-moi ce que vous désirez?»

Les deux chefs disent alors : «Nous accompagnons le kruṅ réaçh, le maître des existences, préaḥ bat sâmdach préaḥ Sisovath chom chakrapoñs harriréaçh barom hinthor phouvanaykraykéufa solalay, roi du Cambodge, muni de tous les insignes et honneurs prévus par les usages, pour l'installer dans sa demeure et le placer sur le trône, sous le parasol royal, afin de régner en maître des existences. Nous sollicitons pour lui une vie de cent ans, de la tranquillité et du bonheur parfaits pour le présent et l'avenir. Si vous jugez le moment opportun, faste et heureux, veuillez le proclamer.»

Les devas répondent : «Gardiens de la demeure royale et du parasol mâha suêtrâchhât du palais, nous ne demandons qu'à les mettre à la disposition du kruṅ réaçh du Cambodge. Le moment est faste et heureux; nous, devas, offrons ces choses au roi maître

des existences et l'invitons à y demeurer sous le parasol avec nos félicitations, bénédictions et souhaits de bonheur. Nous lui souhaitons une vie de cent ans et un long règne pour la défense et la garde de la religion buddhique, des membres de la famille royale, des ministres, des dignitaires, mandarins, fonctionnaires de toutes catégories et du peuple qui vivront tous tranquilles, heureux et contents sous sa direction. »

Les deux chefs reçoivent et transmettent ces vœux et souhaits au roi, cependant que les bakous sonnent des conques marines et que la musique se fait entendre. L'ọkña véañ, ministre du palais, salue et reçoit le roi qu'il introduit dans ses appartements royaux que le souverain visite à son gré.

C'est alors que se tient une grande réunion des membres de la famille royale suivie des ministres et de tous les mandarins venus pour saluer le roi et assister aux prières des bonzes, invités conformément à l'usage.

Après cette visite, le roi va faire ses salutations aux urnes funéraires de ses augustes père, mère, tantes et frères dans le pavillon des urnes (*hô préaḫ atthis*), dans le palais.

Puis Sisovath, s'étant installé dans la demeure royale traditionnelle, ou préaḫ tinéañ préaḫ mâha moṇṭi, qui se trouve à l'ouest de la salle du trône, à

laquelle elle est reliée par une salle intérieure dite *préah tinéań téacsen*, du sud, et le pavillon dit *sara amain*, c'est-à-dire « bien loin des yeux du commun ». Ensuite, Sisovath, accompagné d'un cortège rituel, passe du pavillon « préah damnak chan » par un chemin tapissé de nattes et d'étoffes blanches, et entre dans la demeure royale, où l'okña véań, ministre du palais royal, l'a précédé et l'attend.

Les princesses, les dames de la cour et les femmes des grands mandarins sont entrées dans les salons dits *chakrapot* et *néarirat sophéa* ; les princes, les ministres, les mandarins sont réunis dans le pavillon « sara amain ». Les prières sont récitées à six heures du soir dans la demeure royale, à l'est du salon du chakrapot, par le sâmdach préah mâha sańkha réaçhéa, chef suprême de la secte des Mâha-Nikayas, assisté de dix-huit bonzes. Elles ont été entendues des seules personnes admises dans l'enceinte intérieure.

Ces cérémonies, ainsi que la présentation des offrandes aux ancêtres royaux par Sisovath dans le pavillon des urnes funéraires ou hô préah atthis, sont en effet tout à fait privées.

Les danses. — Les danses ont eu lieu dans la salle ordinaire, mais elles ont été exécutées par des danseurs et non par des danseuses; celles-ci ayant

été chargées de danser en public jusque vers minuit.

Cette prise de possession du palais étant achevée, le roi revient, suivi de son cortège, du pavillon dit *préah damnak chan*, par un passage garni de nattes blanches, dans ses appartements particuliers où le ministre du palais, l'ọkña véaṅ, qui l'a précédé, lui fait les honneurs. Les princesses, les dames de la Cour et les khonaṅ, ou femmes des hauts namœuṇ ou grands fonctionnaires, les ministres et les autres namœuṇ viennent lui présenter leurs hommages.

La soirée s'achève par une représentation théâtrale où les ballets de danseuses miment une de ces pièces étranges qui plaisent tant aux indigènes et qui surprennent extraordinairement les Européens.

SECONDE JOURNÉE.

MARDI 24 AVRIL 1906.

A 5 heures du soir, l'ọkña horathippedey, qui est le chef des astrologues ou astronomes (car les gens qui s'occupent des astres et de découvrir les heures favorables, propices, sont aussi ceux qui observent la marche des planètes et établissent le calendrier), l'ọkña horathippedey (skt *horapatako adhipati*) paraît.

Il est vêtu de blanc. Pendant quarante-cinq minutes cet astronome, devant le pavillon du sud-ouest dit le «pavillon des tapis», évoque les ṭévodas ou dévas des paradis bouddhiques, qui sont les mêmes que ceux des paradis brahmaniques; puis, quand il juge qu'ils sont accourus, il leur demande de prendre le nouveau roi sous leur sauvegarde et de faire que toutes les cérémonies de l'aphisêk lui soient favorables.

Alors les illuminations de la veille éclairent tout le palais *a giorno*, car, disent les vieilles femmes et les vieux hommes, « toutes les divinités célestes sont maintenant venues pour attiser les mèches des lampes et des cierges afin d'honorer le roi du Cambodge ».

A six heures, le kruñ réaḥ, maître de toutes les existences par dessus toutes les têtes, paraît. Il est vêtu du costume rituel et national qui était celui du peuple, jadis de couleur violette. Il est celui d'autrefois, plus beau que celui d'aujourd'hui, et comporte le *sâmpot* (ou culotte faite d'une seule pièce d'étoffe sans couture) et le aau ou justaucorps broché d'or, de bon goût et magnifique.

Il s'avança escorté de huit belles et fortes filles vêtues comme les personnages de la danse, et portant des fleurs d'or et d'argent qui sont des homma-

ges de vassalité et de soumission. Seize autres filles vêtues de même portent les attributs royaux dont il a été parlé ci-dessus.

Escorté de ces vingt-quatre filles, le roi s'avance dans la salle du trône vers le chef des bakous, le sâmdach préah eyseyphatathippedey, qui était à quelques pas des bakous préposés à la garde des statues brahmaniques dans le pavillon dit *hô préah* qui est à la porte sud du palais royal. Le chef des bakous fait quelques pas vers lui et lui présente une statuette de Vishnu; le roi la salue en joignant les mains à la hauteur de son front incliné (c'est le cérémonial rituel de l'ancien aphisêk de l'époque brahmanique); puis, ayant pris place sur le tapis royal qui lui est offert, le roi offre des présents à la statue du Buddha placée près de lui. Est-ce pour indiquer qu'il préfère la nouvelle foi à l'ancienne et qu'il honorera le Buddha et non les dieux de l'ancienne croyance, qui est officiellement abandonnée depuis le XIV[e] siècle, à la suite de la révolution de Ta Chay? Je ne saurais le dire.

A ce moment, le chef de la secte des Mâha-Nikayas ou des religieux du grand véhicule, le sâmdach préah mâha sâṅkha réach Tieṅ, qui est la secte religieuse nationale du Cambodge, s'avance et prie le roi de vouloir bien allumer lui-même le gros cierge

en cire d'abeille dit *tien-chaya* ou cierge de la victoire. Le roi allume le cierge, qui brûlera un mois, autant que notre cierge pascal, puis il fait une distribution de vêtements aux seize religieux qui sont présents. Ils s'en revêtent immédiatement et, quand les gongs, les tambours retentissent, ils commencent à réciter les mantras de bons souhaits pour le règne du roi. Ces récits religieux préparent la consécration de l'eau lustrale qui servira demain à l'ondoiement du roi.

Sisovath se retire dans l'appartement des femmes vers 10 heures du soir et s'y tient jusque vers 11 heures du soir. Pendant ce temps, le peuple prend part aux divertissements qui lui sont offerts.

TROISIÈME JOUR.

MERCREDI 5 AVRIL 1906.

A 9 heures du soir, le roi reparaît dans la salle du trône. Il est vêtu d'un costume national de couleur jaune foncé, qui est la couleur du mercredi et de la planète Mercure (Pout). L'assistance des princes, des ministres, des hauts dignitaires, des gouverneurs de province est considérable. Tout le monde est vêtu du costume national, sâmpot et aau. Le roi

est superbement vêtu et chacun s'est efforcé d'être très bien.

Sisovath fait, vers 11 heures, l'aumône des vivres aux religieux, rituellement, c'est-à-dire lui-même avec une cuiller et successivement dans chacun des patras qui sont ouverts devant les religieux. Puis il remet à chaque religieux un lot de vêtements dit *tray* (triple).

Pendant ce temps, dans la cour, le peuple prend part aux divertissements qui lui sont offerts et, de nouveau, c'est la grande joie.

On s'amuse ainsi dans le peuple, pendant qu'à l'intérieur le roi fait une distribution de médailles commémoratives qui doivent rappeler son couronnement aux générations futures. Ceci, comme bien on pense, est une innovation tout à fait moderne. Le roi fait ensuite une distribution de quelques souvenirs aux dignitaires les plus élevés en grade.

A ce moment, les religieux font aux divinités des six paradis inférieurs (les dévas lokas) l'invocation que voici :

Nous avons l'honneur de recourir à vous, dévas qui êtes au paradis des six séjours célestes, qui habitez auprès d'Indra, de Brahma et de l'archange Sahapati, et qui vous réunissez tous au royaume des cieux. A vous aussi, dévas ou esprits qui séjournez dans les ravins, les routes, les val-



Trône brahmanique de la salle du trône à Phnôm-Péñ.

lées, les monts et les montagnes, et enfin, dans toutes les parties terrestres du royaume du Cambodge, et à vous, déesses et esprits qui restez pour garder et présider à la destinée du grand parasol sacré (préah̲ mâha svêtra rot), des grands pavillons, salons et portes et de toutes les places du palais royal situé en face des quatre bras ou *chado mouk* (quatre faces) du fleuve; nous vous invitons tous à vous réunir dans la salle du trône, dans laquelle est aménagée la principale chapelle (mâha moṇṭol ṭhom) et dans les chapelles secondaires des quatre points cardinaux, pour écouter nos invocations et recevoir nos offrandes en fleurs, parfums et nourriture sainte et précieuse de différentes sortes. Nous vous prions de les savourer à votre aise et d'entendre les vœux et souhaits que nous exprimons à l'imitation du glorieux couronnement de notre Maître suprême actuel, le préah̲ hat sâmdach préah̲ Noroudâm préah̲ baromanéat baromi bopit, notre ancien roi du Cambodge, décédé, préah̲ hat sâmdach préah̲ et à l'occasion du couronnement de sâmdach préah̲ Sisovath chom chakrapoñs, son frère, qui fit construire le pavillon crématoire, ou *préah̲ mén̦*, et y organisa toutes les fêtes, accompagnées de divertissements populaires, pour la crémation de son auguste frère, lesquelles étaient parfaitement conformes aux usages et dignité de la royauté.

Aujourd'hui, M. le gouverneur général de l'Indo-Chine et M. le résident supérieur, représentant M. le Président, chef du pouvoir exécutif de la France, grande et puissante nation, protectrice du Cambodge, ainsi que les princes, membres de la famille royale, l'akmâha sêna, les ministres, les dignitaires, mandarins et fonctionnaires de tous rangs, décident d'un commun accord d'offrir la couronne et le trône du royaume du Cambodge au préah̲ bat sâmdach préah̲

Sisovath chom chakrapoṅs, frère cadet du roi Noroudâm, qui était tout désigné à cette place par son titre d'ọbaréạch, par ses grands sentiments de justice et d'équité et par sa haute intelligence, ainsi que par les services qu'il a rendus au royaume lors de la pacification des rébellions, insurrections et troubles, services qui ont contribué et contribuent à la sauvegarde de la religion bouddhique, des lois, des us et des coutumes du royaume, des membres de la famille royale, du premier ministre, des dignitaires, mandarins et du peuple jusqu'à présent et à l'avenir.

Ce mardi, deuxième jour de la lune décroissante du sixième mois de Pissakh, de l'ère chollsaka réạch 1268, de l'année du cheval (ou *momi*) atthasak, 8e du petit cycle (*rakasá*), correspondant au 24 avril 1906, date faste et heureuse, nous avons l'honneur d'inviter le préa̱h bat sâmdach préa̱h chom chakrapoṅs harriréạch, banthor phouvanaykraykévéa solalay préa̱h chau kruṅ Kampuchéathippedey, roi du Cambodge et maître des existences au-dessus des têtes, à venir dans la salle du trône, en présence des statues du Buddha et des Divinités [brahmaniques], des bonzes, et de vous, dévas, pour y être bénit et félicité pour vôtre et pour assister aux prières faites en vue d'obtenir de l'eau lustrale pour l'ondoiement rituel du roi. Nous vous prions de lui accorder longue vie, gloire, félicité, bonheur et prospérité éternels, et que, par votre puissance divine, les fêtes que nous organisons pour le grand couronnement de notre roi soient accomplies avec tranquillité et tous les succès voulus.

Quand, vers onze heures du matin, le roi s'est retiré dans ses appartements, dans la cour le peuple s'amusait; les chorégraphies ont commencé dans la

grande salle des danses à l'intérieur. Tout d'abord ce fut le groupe des danseuses du ministre de la batellerie et des transports par eau qui dansa le matin jusqu'à cinq heures; puis, dans l'après-midi, de 5 heures à minuit, le groupe des danseuses du roi est venu les remplacer. La séance chorégraphique a duré onze heures.

Un peu avant minuit, un magnifique feu d'artifice fut tiré en présence du peuple et sur l'eau du fleuve. Des fusées magnifiques, envoyées de Paris, furent lancées et saluées par les acclamations populaires: *lâ! lâ! lâ!* (beau! beau! beau!). On dit qu'on a brûlé pour quinze cents francs de feux d'artifice.

QUATRIÈME JOUR.

JEUDI 26 AVRIL 1906.

Le gouverneur général de l'Indo-Chine française, M. Beau, est arrivé ce matin de Saïgon. Il était accompagné de ses chefs de service et du contre-amiral de Marolles. Le *Nam-Vian*, c'est à dire, en langue cambodgienne, le *Phnôṁ Peñ*[1], était escorté

[1] Voilà un bel exemple de déformation d'un mot khmêr par les Annamites : *phnoṁ* «mont», est devenu *nam*, et *peñ* prononcé *peigne* par les Khmèrs, fait *viæn*.

du *Takou* et du *Mousquet*, qui sont des contre-torpilleurs.

La République veut rendre le couronnement du roi du Cambodge tout à fait grandiose et veut honorer publiquement le roi en le comblant d'honneurs et d'attentions. Tout le personnel des hauts dignitaires cambodgiens est présent derrière le résident supérieur, M. Luce. La *Caronnade* et l'*Achéron* ont salué de nombreux coups de canon, non seulement le gouverneur général, mais le roi.

Celui-ci est vêtu superbement de couleur verte, qui est la couleur du jeudi, et aussi de la planète Vénus (Prahasamdey). Il reçoit le gouverneur général et le prie d'envoyer au président de la République et au ministre de la marine ses salutations et ses souhaits de bonheur et de longue vie.

Dans la cour et dans la salle du trône, les mêmes cérémonies que la veille sont répétées, y compris les danses et le feu d'artifice qui a terminé la journée.

On a de nouveau consacré l'eau lustrale pour le lendemain, et cette eau lustrale a été déposée dans une grande urne en argent très évasée, rituelle et de forme antique. Puis on l'a placée sur le sommet du pavillon de l'ondoiement, sur un support en bois dressé en face de la salle du trône.

Autrefois, et lors du couronnement du roi Norou-

dâm à Oudong, en 1866, l'eau lustrale était versée dans une grande gouttière et parvenait au-dessus de la tête du roi; aujourd'hui on a muni ce conduit d'une panse en forme de pomme d'arrosoir et on y a ajouté un gros robinet qui permettra à l'eau lustrale de s'écouler très convenablement sur la tête du monarque.

CINQUIÈME JOUR.

VENDREDI 27 AVRIL 1906.

C'est aujourd'hui le grand jour. Le roi est vêtu de blanc, le vêtement des récipiendaires, celui de la pureté parfaite. Escorté des hauts dignitaires cambodgiens, il pénètre à sept heures et demie du matin dans la salle du trône, au son de la musique cambodgienne et des gongs, surtout des conques marines, qui sont houlées et qui sont obligatoires dans la cérémonie. Je dirai même indispensablement houlées par les bakous, selon le rituel antique.

Le roi paraît dans la salle du trône, s'avance vers l'image du Buddha et la salue par trois fois, à genoux, les mains à la hauteur du front, les coudes et les avant-bras à terre; puis, s'étant relevé, il s'a-

vance vers le sâmdach préaḥ mâha saṅkharéaçh qui est, je l'ai déjà dit, le chef des Mâha-Nikayas et l'invite à dire les stances de l'aphisêk ou ondoiement royal. Le roi sort ensuite de la grande salle et vient prendre place sous la véranda, à gauche de la porte principale, pour y attendre M. le gouverneur général.

La compagnie d'infanterie coloniale est venue pour rendre les honneurs qui sont dus au représentant du gouvernement de la République française, protectrice du royaume du Cambodge. Les deux chefs des sectes bouddhiques au Cambodge sont près du roi : le chef des Mâha-Nikayas, dont je viens de parler, et le sâmdach préaḥ vonarot, chef des Dhamma-yutis. Les cinq ministres et le chef suprême des bakous, ou *prohms* (brahmes), se tiennent à quelques pas, debout, contrairement aux usages qui voulaient jadis qu'ils fussent accroupis à terre.

A 7 heures, le gouverneur général arrive en landau traîné par quatre chevaux, en compagnie du commandant de marine, M. Caustin. Il est escorté d'un piquet de cavalerie.

Derrière lui vient une seconde voiture portant le gouverneur Gourbeil, le contre-amiral de Marolles et les aides de camp. Les clairons sonnent, la fanfare royale attaque la *Marseillaise*, et la musique

cambodgienne, à la suite de notre hymne national, joue ses plus beaux morceaux.

Le ministre du palais et plusieurs de ses collègues, puis les chefs des introducteurs, l'ọkña mâha montrey pour la droite et l'ọkña mâha ṭép pour la gauche, s'avancent au devant du gouverneur général, l'invitent à pénétrer près du roi et le font passer devant eux.

Le roi, qui s'est retiré depuis un instant dans la salle derrière le trône, reparaît. Autrefois, son costume était superbe dès le matin, et c'était après la sortie de l'ancienne salle que les baḳous l'habillaient de blanc, et qu'il s'avançait au milieu des ṇamœuṇ. On a changé cela afin que la cérémonie fût plus simple et sans que les parties indispensables en cessassent d'être observées.

Il s'avance escorté de huit femmes à sa droite et de huit femmes à sa gauche, toutes agréablement vêtues de brocarts hindous et du langouti national, ornées de bijoux d'or et portant le diadème des danseuses. Leur main droite porte un beau lotus qui n'est point encore épanoui.

Le roi marche alors vers le trône, y prend, en souriant, place sur un coussin. Il pose ses pieds sur un autre coussin et s'appuie le dos sur un troisième coussin en soie blanche. Au-dessus de lui, un magni-

fique parasol à sept étages, antique de forme et d'une ornementation également antique, proclame la grandeur du personnage qu'il abrite.

Enfin, le roi se lève, descend de son trône et se dirige vers la porte principale de la salle du trône; il en sort, et, entouré des chefs des bakous et de tous les bakous qui se pressent autour de lui, il s'avance vers le pavillon de l'ondoiement dressé devant la porte, en gravit les degrés et s'arrête un instant. L'un des brahmes ou bakous lui présente la statue de Shiva, qu'il a portée près de lui, celle de Vishnu et de quelques autres divinités brahmaniques qu'il salue en joignant les mains. A ce moment le *kruṇ réaçh* est presque entièrement dépouillé de son vêtement blanc; il n'a plus guère sur lui que le saṁpot blanc.

Alors, l'ọkña horathippedey, qui est le chef des astrologues et le grand devin royal, s'avance, et s'adressant aux divinités des paradis, leur dit :

Nous avons l'honneur de recourir à vous, dévas qui êtes au paradis des six séjours célestes, qui habitez auprès d'Indra, de Brahma et de l'archange Sahapati et qui vous vous réunissez tous au royaume des cieux; à vous aussi, dévas et esprits qui séjournez dans les ravins, les routes, les vallées, les monts et montagnes et enfin dans toutes les parties terrestres du royaume du Cambodge, et à vous, déesses et esprits qui restez pour garder et présider à la destinée du

grand parasol sacré (préah mâha svêtrachat), des grands pavillons, salons, et de toutes les places du palais royal sis en face des quatre bras du fleuve. Nous vous invitons tous à vous réunir dans la salle du trône, dans laquelle est aménagée la principale chapelle (mâha montol thom), et dans les chapelles secondaires des quatre points cardinaux pour écouter nos invocations et recevoir nos offrandes en fleurs, parfums et nourriture sainte et précieuse de différentes sortes. Nous vous prions de les savourer à votre aise et d'entendre les vœux et souhaits que nous exprimons à l'occasion du glorieux couronnement de notre Maître suprême actuel.

Puis, en surplus du texte du rituel ancien, il ajoute :

M. le gouverneur général de l'Indo-Chine et M. le résident supérieur de la République française au Cambodge, représentant M. le Président, chef du pouvoir exécutif de la France, grande et puissante nation, protectrice du Cambodge, et les princes, membres de la famille royale, l'akmâha-sêna et les ministres ainsi que les dignitaires, mandarins et fonctionnaires de tous rangs ont décidé, d'accord, d'inviter notre roi préah bat sâmdach préah Sisovath chom chakrapoṅs à monter sur le grand pavillon mâha bossabok, abrité par le parasol sacré à neuf étages, pour prendre son bain avec de l'eau lustrale et être couronné en grand roi, successeur de son auguste frère et sous le nom de Préah bat sâmdach préah Sisovath chom chakrapoṅs harriréaçh bârminthor phouvanaykraykevéa solalay préah chau kruṅ Kampuchéathippedey, roi du Cambodge et maître des

existences au-dessus des têtes, et ce, grâce à notre seigneur Buddha, aux prières de nos religieux et à la France, notre protectrice, que nous considérons comme notre père et mère, et grâce aussi à ses sentiments de justice, d'équité, d'humanité et de patriotisme et à ses services rendus au royaume, qui ont contribué et contribuent à la sauvegarde de la religion bouddhique, des lois, des us et coutumes du royaume, des membres de la famille royale, du premier ministre, des dignitaires, mandarins petits et grands et du peuple, à l'avenir.

En conséquence, nous avons l'honneur de solliciter de vous tous, dévas et dévis, gloire, félicité, bénédiction et bonheur pour notre Maître suprême afin qu'il vive cent ans, qu'il règne le plus longtemps en échappant à toute maladie, douleur ou souffrance, qu'il vainque ses ennemis de tous les points et que le trône royal continue à exister, conformément aux lois, us et coutumes de la royauté, pour le plus grand bien du royaume, prospère et agrandi grâce à la puissance de la France, notre protectrice jusqu'à la fin des siècles.

A ce moment, le roi s'avance sur le plateau d'argent, s'installe sous la pomme d'arrosoir dont il a été parlé plus haut, et monte sur une plaque d'or placée sur un lit de feuilles de figuier ou lovéa. On tourne le robinet de la gargouille, ou gouttière, là où se trouve l'eau lustrale, et le roi est inondé de cette eau sacrée et parfumée. C'est l'*aphisêk* (*abhiseka*), l'ondoiement, qui est la partie de la cérémonie absolument indispensable et qui consacre le roi, le con-

sacre incontestablement roi ou *kruṅ réaçh* du srock khmèr ou Cambodge.

Alors, les conques marines houlent, la musique se fait entendre et le canon tonne vingt et une fois pour honorer le roi et porter sa renommée, faire connaître sa consécration jusqu'aux frontières les plus éloignées de son empire Dans le paradis, Indra et les divinités secondaires, Sahampati et ses subordonnés, les brahmas, les yaméas, les dévis, qui sont nombreuses, se réjouissent et saluent le nouveau prince que les bakous ont consacré comme ont été consacrés tous ses prédécesseurs depuis des milliers d'années.

Le chef des bakous s'avance à ce moment et offre au roi une branche de l'arbre chrey qui est, dit-on, un symbole du pouvoir suprême auquel on souhaite le bonheur et la protection des dévas ou des ṭépodas, les divinités mâles et femelles.

Puis, aux sons de la musique des instruments cąmbodgiens, conformément à la coutume ancienne, alors que retentit le canon, le roi consacré descend du pavillon de l'aphisêk et présente ses pieds au chef des préaḥ vongsa, c'est-à-dire des membres de la famille royale, le préaḥ rama réaçhéathippedey. C'est l'hommage de vassalité et la promesse d'obéissance que, pour la première fois, rendent au roi les membres de la sainte famille.

Le roi, après cela, rentre dans la salle du trône, puis dans la salle du « roi suprême » (*chakrapoṭ*, *chakravartin*) ou empereur, et se livre aux habilleurs, puis aux femmes chargées d'orner ses membres de lourds et magnifiques bijoux de l'or le plus pur.

A neuf heures, vêtu du costume national, orné des superbes bijoux dont les femmes l'ont couvert, le roi paraît dans la salle du trône toujours précédé des seize femmes. Devant lui marche le chef suprême des bakous. C'est là que le gouverneur de l'Indo-Chine, le résident supérieur, les fonctionnaires, les officiers et les colons viennent le saluer et lui présenter leurs hommages.

La réception terminée, le roi va honorer les divinités, leur fait ses offrandes, puis distribue aux religieux le riz cuit de l'aumône dans les *patras* ou *bat* qui sont découverts devant eux. Ces offrandes faites, le *kruṅ réaçh* prend place sur un tapis recouvert d'une cotonnade blanche, se tourne vers l'est, joint les mains et salue le point de l'horizon où, chaque matin, le soleil se montre à la première heure (6 heures) de la journée.

Le roi est à ce moment entouré de huit chefs bakous assis à terre très exactement aux huit points cardinaux. Quatre de ces bakous, conformément au

rituel ancien, battent du tam-tam selon un rythme qu'on dit remonter à un passé très reculé, et quatre autres houlent dans les conques marines. Le préah eyseyphatathippedey, leur chef, place dans la main droite du roi la statue de Shiva, et, dans sa main gauche, celle de Vishnu, les deux principales divinités, après Brahma, du culte brahmanique. N'oublions pas que Shiva et Vishnu, réunis en un même corps, en une même image, portaient, dans l'antiquité khmère, le titre de *Harahiri* et étaient dits le *dieu royal* de la dynastie des *varmans* ou rois protecteurs du royaume des Kâmbudjâs. C'est à cause de ce passé, de ce qu'ils furent autrefois pour le peuple cambodgien, qu'ils figurent toujours dans la cérémonie du couronnement, l'un avec l'autre, et que le roi, pourtant bouddhiste, leur rend un hommage public et solennel.

Les huit chefs des bakous s'avancent alors et récitent chacun une formule rituelle dite de *préservation*, propitiatoire conséquemment et comportant des souhaits de bonheur et de bon règne pour le royaume. Chacun des bakous dit sa formule à son tour de rôle, quand le roi se tourne vers lui, et regarde successivement dans la direction des points de l'horizon qu'ils occupent. C'est la grande salutation et les grands souhaits venant des populations habitant les régions

de l'est, du sud-est, du sud, du sud-ouest, de l'ouest, du nord-ouest, du nord et du nord-est, c'est-à-dire de tout le royaume des Kâmbudjâs ou srok des Khmèrs.

Cette salutation du royaume à son roi comprend un engagement que celui-ci prend envers lui, et cet engagement est pris dans sa forme rituelle la plus ancienne. Le roi reçoit de la main du chef suprême des bakous un bol d'or et y boit une gorgée de l'eau lustrale qu'il contient et qui a été préparée la veille au cours des cérémonies dites plus haut. Il en reçoit ensuite une partie dans sa main droite et s'en baigne le visage, de manière à ce qu'il soit complètement mouillé.

C'est à ce moment solennel que le chef des *alak* ou secrétaires, l'oknña essara akhara, s'avance portant une feuille de l'or le plus raffiné qu'on ait pu faire et, l'ayant déroulée lentement, il donne lecture des titres qui sont conférés au roi de par la volonté du peuple et des grands qui le représentent. Cette feuille d'or est ensuite remise à un bakou qui la roule avec un grand soin et l'introduit dans un tube d'argent mêlé d'or qu'il remet au roi. Ces titres sont ceux du souverain, ceux de l'investiture, mais il est bien entendu qu'on ne lui donnera que ceux de *kruṅ réaçh* (râja gouvernant), maître des existences par-

dessus toutes les têtes, et que son nom le plus habituel sera *kruṅ réaçh Sisovath*.

Après l'ọkña essara akhara, s'avance l'ọkña mâha montrey qui, au nom du royaume, lit une sorte d'allocution par laquelle il remet au roi tout ce qui constitue sa puissance : le trône, le parasol à sept étages, le préaḥ khaṇt, ou épée sacrée, que le roi doit posséder et brandir pour être roi; le sceau royal ou cachet, le mokhot (*makuṭa*) ou couronne royale, le chapeau à larges bords qui rappelle celui des Portugais au XVII[e] siècle quand ils parurent au Cambodge, avant la prise de Lovek par les Siamois; les mules ou pantoufles royales qui sont de style hindou et que seul le roi a le droit de chausser[1]. Le souverain touche chacun de ces attributs royaux des doigts de la main droite afin d'en prendre possession publiquement, officiellement et rituellement.

Le roi ayant reçu les attributs visibles de la royauté cambodgienne, le chef des bakous s'avance, élève les mains au-dessus de sa tête, puis de celle du roi, puis se tournant, successivement, les bras toujours étendus, vers les huit points de l'horizon, il prétend parler au nom de tous les namœuṇ, au nom

[1] Un village de la province de Kratié, dit Sampor-bat, peuplé d'esclaves d'État, était dernièrement encore chargé de fabriquer et de fournir au roi ces chaussures rituelles.

du peuple, et offre au nouveau souverain élu par les grands, d'accord avec le représentant de la République française, protectrice du srok khmêr, la terre du royaume, les eaux des fleuves et des rivières qui coulent à sa surface, les forêts, les plaines et les montagnes, les hauteurs, enfin tout le royaume et tout ce qu'il contient, les gens et les animaux féroces, les fauves qui sont doux et bons et tout ce qui constitue le royaume, moins les arbres qui y ont été plantés et qui ont leurs propriétaires, les maisons, les récoltes et les rizières qui sont cultivées, le poisson qui est dans les fleuves et les rivières. Voici cette allocution, qu'il me faut reproduire pour conserver à cette cérémonie tout son véritable caractère :

Sire, Nous, princes, membres de la famille royale, premier ministre, ministres, directeurs des bakous ou brahmes, astrologues, dignitaires, mandarins, fonctionnaires et agents de tout rang et de tous services du royaume, présents en audience solennelle dans la salle du trône préah tineàn tévéa-vinichchay, avons l'honneur de porter très respectueusement à la connaissance de préah bat sâmdach préah Sisovath chom chakrapoñs harriréach bârminthor phouvanay kray keuhvea solalay préah chau kruñ Kampuchéathippedey, maître des existences au-dessus des têtes, qu'après avoir délibéré d'un commun accord avec le Gouvernement français, protecteur du Cambodge, nous avons invité Votre Majesté à régner en qualité de notre maître des existences et en succédant à Sa Majesté préah bat sâmdach préah No-

roudâm baromo rama tévéa votanah, roi défunt, votre auguste frère, décédé.

Cette proclamation est accueillie avec joie par tout le peuple, grâce à votre divine naissance comme frère cadet de Sa Majesté préah bat sâmdach préah Noroudâm et comme fils de Sa Majesté préah bat sâmdach préah Harriaréach rama Essarathippedey, maître au-dessus des têtes, et aussi grâce à votre précédent titre sâmdach préah mâha obaréach, sous-roi du Cambodge, à votre esprit de justice et d'équité, à votre haute intelligence et clairvoyance et à vos services rendus en vous donnant de la peine pour réprimer les hostilités des ennemis, des prétendants, les rébellions et les guerres, ce qui a contribué au maintien de l'ordre et de la tranquillité de la nation jusqu'à présent. En outre, vous avez accompli les fêtes du mèn sacré pour les funérailles et l'incinération du corps sacré de votre auguste frère, lesquelles étaient parfaitement dignes de son rang et de la royauté, et ce, conformément aux us et coutumes.

Nous avons l'honneur d'organiser les fêtes et d'apporter nos offrandes au seigneur Buddha et aux cent mille milliards dévas de l'univers, en les priant de se réunir dans la salle du trône sacré pour présider au couronnement de Votre Majesté, maître des existences, qui a lieu aujourd'hui vendredi, cinquième jour de la lune croissante du mois de Pisakh, de l'année Momi thassak (27 avril 1906), qui est un jour faste, heureux, victorieux et glorieux. Nous vous invitons à régner heureusement en grand roi du Cambodge sous le nom de préah bat sâmdach préah Sisovath chom chakrapoñs harriréach bârminthor phouvanaykraykenuvéa solalay, préah khau krung Kampuchéathippedey, maître des âmes, et à prendre place sur le grand trône sacré, abrité par le grand

et sacré parasol préah mâha svétrâñchhat, avec les pleins pouvoirs et prérogatives de maître du royaume et au-dessus des têtes.

Tous nous venons vous les offrir ainsi que le grand royaume du Cambodge avec les sceaux et les attributs de la royauté. Nous, membres de la famille royale, l'ak*mâha* sêna (premier ministre), sêna botdey (ministres), dignitaires, mandarins, fonctionnaires grands et petits de la capitale, de l'intérieur, nous offrons tous fidèlement à votre service, sous vos pieds sacrés; nous vous apportons les sceaux de nos fonctions, les bougies, de l'odeur et des fleurs, représentant nos sincères et respectueuses salutations, en témoignage de notre profonde reconnaissance, à vous notre maître des existences. Nous vous remettons toutes nos attributions officielles, tous les revenus, les produits et les rizières, les champs, l'eau, la terre, les forêts et les montagnes, ainsi que tous les territoires du royaume qui resteront sous votre haute domination. Soyez béni, ô roi, et recevez nos meilleurs souhaits vous qui êtes animé de sentiments justes et humains; ayez un règne tranquille en toutes circonstances, et une longue vie de cent ans pour rendre le royaume prospère et fécond dans sa transmission aux membres de la famille royale et pour défendre et garder la religion bouddhique, les lois, les us et coutumes du royaume, ainsi que nous tous et son peuple et son pays, au milieu des intérêts, du bonheur, de la tranquillité et de la prospérité durables et universelles.

Le roi se lève, déclare qu'il accepte en sa qualité de roi tout le royaume, tout ce qui vient de lui être

offert, puis il déclare solennellement, les deux mains étendues, qu'il autorise, conformément à l'usage du passé, le peuple à travailler le sol, à l'habiter et à tirer de lui tout ce qui est nécessaire à son existence. Voici sa réponse textuelle reproduite *in extenso* :

Messieurs, la grande couronne préaḥ mâha mokoth et le trône sacré du royaume du Cambodge sont dévolus régulièrement à notre règne succédant à nos ancêtres royaux. Nous acceptons de garder ces attributs de la royauté pour régner à l'avantage successif, à l'avenir, des membres de la famille royale et pour défendre la religion bouddhique, les lois, les us et coutumes du royaume dans leur existence conforme aux constitutions traditionnelles.

Nous accordons la possession des sceaux de nos titres officiels et de vos différentes attributions ainsi que les rizières, les champs, l'eau, la terre, les forêts et les montagnes, à vous, princes, premier ministre, ministres, mandarins, fonctionnaires de tout rang et au peuple, pour que vous travailliez activement et paisiblement pour votre bonheur et la prospérité du royaume en témoignage de votre reconnaissance à moi le roi, le Maître des existences, et à la France, protectrice du Cambodge. Voulant donner une preuve éclatante de notre plus grand souci aux intérêts de notre royaume et de notre peuple, nous sommes disposé à donner la terre en friche et la terre cultivée en toute propriété individuelle aux habitants qui demandent des concessions ou qui l'occupent, en leur délivrant des titres de propriété gratuits afin qu'ils aient confiance en leur droit incontestable et qu'ils

s'efforcent de les travailler et améliorer pour leur bien personnel, pour l'augmentation des richesses du pays et aussi pour mettre fin aux procès qui ont souvent lieu en matière foncière.

Une ordonnance que nous prendrons réglementera convenablement cette mesure.

A ce moment, le gouverneur général s'avance avec le résident supérieur et remet au roi, au nom du Président de la République française, les insignes de grand'croix de la Légion d'Honneur. Le roi boit de l'eau lustrale dans une conque marine ornée d'or et les ministres lui posent sur les épaules le manteau royal rouge brodé d'or, qui est, peut-être, un rite européen égaré au travers des rites que l'ancien Cambodge a légués au Cambodge moderne. Puis le roi est invité à monter sur le trône par le gouverneur général.

Alors, le chef suprême des baḳous qui, d'après une tradition, peut être appelé à succéder au roi, s'il arrivait que le dernier prince du sang fût décédé sans enfant mâle, l'ọkña eyseyphathathipdey, prend la couronne royale à pointe ouvragée (*makuta*), qui est en or massif, et la remet au gouverneur général qui la pose sur la tête du roi. Le chef des baḳous l'assujettit à l'aide des oreillettes qui entourent les oreilles, et le roi, descendant de sa place, dite le

mont Mérou [1], gravit les marches du trône royal. Il s'y assied à l'indienne et regarde l'assistance qui est à genoux et qui l'acclame. Les conques marines houlent, puis les tam-tams retentissent et le canon porte à l'extrémité du monde la grande nouvelle du couronnement du roi Sisovath.

Autrefois, le chef suprême des bakous s'approchait et lui faisait au front, au menton, et aux paumes des mains l'onction des huiles consacrées pour bien marquer que toute la personne du roi était dorénavant sacrée. Cette onction paraît avoir été omise en 1906 et, puisqu'on a prétendu suivre les rites anciens, il me semble qu'il y a lieu de regretter cette omission symbolique et caractéristique d'un rite peut-être quinze fois séculaire.

Mais il en est un qu'on a conservé, celui de la remise au roi par tous les fonctionnaires des cachets et des pouvoirs qu'ils ont reçus du roi prédécesseur. Cette remise des cachets se fait avec une grande solennité et, tout de suite après les avoir touchés, le roi les rend aux fonctionnaires qui se sont dépouillés de leurs fonctions et qui, de fait, en reprenant les cachets, rentrent immédiatement dans leurs places, leurs titres et leurs fonctions. Mais, alors qu'ils les

(1) Le mont central et le sommet du monde, d'après les anciens Hindous et les livres sacrés du bouddhisme.

tenaient du feu roi, dorénavant c'est au roi nouvellement couronné qu'ils les doivent. Ils le remercient en élevant leurs mains jointes au-dessus de leur tête, et le roi prend place sur une chaise d'or. A ce moment le gouverneur général reçoit le préaḫ khaṇt des mains de l'akmâha sêna et le remet solennellement au roi. Le préaḫ khaṇt est l'arme sacrée et d'apparat des rois cambodgiens, sans laquelle ils n'auraient pu et ne pourraient être rois. Les hauts fonctionnaires lui remettent plusieurs des autres attributs royaux et sacrés.

Le roi se lève, salue et remercie le gouverneur général de l'Indo-Chine française, le représentant du gouvernement de la République, puis il remercie les hauts dignitaires du royaume, et après avoir prononcé un discours pour le charger de remercier le gouvernement français de la protection qu'il accorde au peuple cambodgien, et avant de se retirer en la salle intérieure du trône dite *préaḫ ṭinéaṅ teakseñ*, ou salle du trône du sud, il descend alors de son trône et, s'adressant au gouverneur général, lui dit :

Monsieur le Gouverneur général, votre haute sollicitude à mon égard, en venant vous-même présider les fêtes de mon couronnement, me cause une grande joie et me donne la mesure de l'estime et de l'intérêt que vous me portez ainsi qu'à mon pays. Je me fais donc un devoir et un plaisir

de vous souhaiter la bienvenue et toutes sortes de bonheurs et de vous remercier infiniment et personnellement, ainsi que M. le Résident supérieur, des souhaits que vous venez de m'exprimer tant en votre nom qu'au nom du Gouvernement de la République et des fonctionnaires, officiers et colons, ici présents, qui ont bien voulu se joindre à vous en cette solennité, et auxquels j'adresse tous mes remerciements et mes vœux les meilleurs.

Je vous prie de transmettre à M. le Président de la République et à M. le Ministre des Colonies mes sincères remerciements et les vœux que je forme pour leur personne et pour la grandeur et la prospérité de la France, à qui je renouvelle ma profonde gratitude et mon entier dévouement, et je souhaite de la voir rester au premier rang parmi les nations.

En montant sur le trône de mes ancêtres, avec l'acclamation des princes et des mandarins et l'assentiment de votre Gouvernement, j'entends assumer, avec le protectorat français et mon gouvernement, toutes les charges du royaume en vue de mener à bonne fin la tâche que nous nous sommes imposée pour le développement normal du pays et du peuple khmèrs, pour le bien desquels je suis et serai toujours prêt aux plus grands efforts.

Ainsi que je viens de le déclarer officiellement à mes princes et mandarins, pour continuer l'œuvre utile que j'ai commencée, aussi bien avant que depuis mon avènement au trône, ainsi que mes services rendus, mes actes antérieurs le prouvent, je suis absolument décidé à donner, en toute propriété individuelle, la terre, jusqu'à ce jour domaine exclusif de la Couronne, aux habitants qui la cultivent, pour leur bien-être et la prospérité du royaume. Je

préparerai moi-même l'ordonnance qui en réglementera les clauses et conditions.

Partisan du progrès et de la civilisation, au mieux des intérêts de tous, mon gouvernement et moi marcherons toujours d'accord avec le Gouvernement protecteur, actuellement représenté ici par un des plus sympathiques et éminents résidents supérieurs, M. Luce, mon ami personnel, et nous pouvons vous assurer, Monsieur le Gouverneur général, que nous ne négligerons rien pour mériter de plus en plus votre confiance et la bienveillante protection que la France, que nous considérons comme notre mère, nous accorde.

Le gouverneur général répond en félicitant le roi des mesures libérales prises par lui depuis son avènement et de l'essor qu'il veut donner au progrès matériel et moral; il assure Sa Majesté de la confiance absolue du gouvernement de la République. Il ajoute que le gouvernement français lui donne une preuve éclatante de cette confiance par la création d'une armée nationale cambodgienne. Le gouverneur général termine par des souhaits pour la santé du roi et la prospérité du peuple khmèr.

Il est environ onze heures quand le roi arrive dans la salle du trône du sud. Là, hors de la vue du peuple et des invités, le roi prend place sur le lit dit *préah thên* ou lit sacré (dit aussi *préah thên*

banthom) et la plus âgée des dames de la cour s'avance au nom de toutes les dames qui l'accompagnent et les présente au roi. C'est, en quelque sorte, dans le gynécée, la répétition de toute la cérémonie précédente; celle-ci est réservée aux femmes et a exactement le même objet et tout à fait la même portée.

Les dames et les princesses passent devant le roi, à leur rang de grade et d'âge, et le roi prononce à leur intention une allocution bienveillante. Il sourit et toutes ces dames le saluent et l'acclament.

Voici le discours de la doyenne des femmes de la Cour :

Sire, Nous, princesses, membres de la famille royale, dames et suivantes de la Cour, de tout rang, sommes heureuses de venir porter au roi les offrandes que nous avons préparées, en fleurs, odeurs et bougies, à l'occasion de votre grand couronnement, en témoignage de notre profonde reconnaissance au Maître des existences. Nous vous souhaitons un long règne et une longue vie, pour pouvoir nous garder, et nous nous offrons toutes fidèlement à votre service, sous vos pieds sacrés, en comptant sur la haute protection et la puissance de Votre Majesté.

Voici l'allocution de l'épouse de l'ọkña montrey, le chef du protocole ou introducteur pour le côté

gauche. Elle est faite au nom des dames, ou khonañ, épouses des hauts dignitaires :

Sire, Nous, dames titrées, chumtéao, khonañ et femmes des mandarins de tout rang du royaume, sommes heureuses, à l'occasion de votre grand couronnement, de venir porter à Votre Majesté les offrandes que nous avons préparées, en fleurs, odeurs et bougies, en témoignage de notre profonde reconnaissance au Maître des existences. Nous vous souhaitons un long règne et une longue vie, pour pouvoir nous garder, et nous nous offrons toutes fidèlement à votre service, sous vos pieds sacrés, en comptant sur la haute protection de Votre Majesté.

Le roi répond à ces deux petites allocutions par ces petits discours. D'abord aux dames de la Cour :

Princesses et dames de la cour royale, Nous sommes satisfait de votre réunion ici pour nous exprimer vos vœux pour notre couronnement.

Nous espérons que vous vous appliquerez aux devoirs pour la garde de votre dignité en travaillant fidèlement pour témoigner votre reconnaissance au Maître des existences qui vous souhaite, à son tour, toutes sortes de bonheurs et de prospérités.

Réponse du roi à l'allocution des épouses de mandarins :

Mesdames, Nous sommes satisfait de votre réunion ici pour nous porter vos vœux à l'occasion de notre couronne-

ment. Nous espérons que votre dévouement et votre obligeance seront toujours acquis au service du Maître des existences et nous vous souhaitons, à notre tour, bonheur et prospérité de toutes sortes.

Puis le roi Sisovath rentre dans son appartement et y demeure jusqu'à quatre heures de l'après-midi, pendant que les jeux amusent la population qui remplit toute la cour.

A quatre heures du soir, le roi, revêtu de ses plus beaux effets du vendredi, rentre dans la salle du trône et y prend place sur un tapis blanc. C'est alors qu'a lieu la cérémonie de circonvolution des disques, le *baiṅvil popil,* qui a pour but d'honorer cérémonieusement la personne qui en est l'objet. Les princes, les ministres, les hauts dignitaires prennent place autour du roi et forment un grand cercle; sept disques surmontés de bougies passent alors de main gauche à main droite et font dix-neuf fois le tour du roi, alors que chaque porteur envoie, avec la main droite faisant éventail, la fumée vers le roi qui est au centre du cercle. C'est le plus grand des honneurs qui puisse être rendu à un personnage, car il représente le mouvement des sept planètes tournant autour du mont Mérou, ici figuré par le roi Sisovath.

A cinq heures, la cérémonie du *baiṅvil popil* étant

terminée, le roi prend de nouveau place sur son trône et déclare libérer des prisons du royaume un certain nombre de criminels ou de délinquants dont les noms sont inscrits sur une liste qui est entre les mains du ministre de la justice. C'est ainsi qu'il se montre le chef de la vie par-dessus toutes les têtes et le yama de la justice sous les yeux d'Indra.

Le soir, toutes les fêtes de la veille recommencent, le feu d'artifice, les danses et tous les plaisirs populaires qu'il soit possible d'imaginer pour la foule.

SIXIÈME JOUR.

SAMEDI 28 AVRIL 1906.

La journée du vendredi (*thnay Sok* ou jour de Vénus) a été tout entière consacrée à l'ondoiement, au couronnement, à l'appropriation des attributs de la royauté, à la consécration par les huiles, à la remise du royaume au roi, à la remise entre ses mains des cachets, attributs des fonctions exercées par les hauts dignitaires, les ministres et par les gouverneurs, balats et les juges, et par la restitution des cachets, des titres et des fonctions à tous ces dignitaires, etc. C'est le grand jour, celui du couronnement et aussi celui de la proclamation du roi.



Une danseuse.

Cette cérémonie est la seule qui soit vraiment intéressante, car non seulement elle est rituelle, mais elle est vraiment consacrante. Celle du lendemain est tout autre chose, car elle est celle de la prise de possession du royaume par la marche du roi. Moins indispensable, elle est considérée comme moins importante. Cependant, elle est rituelle.

Dans le *Tray Phum* ou les *Trois Mondes* (un ouvrage que j'ai dans un carton et que je publierai certainement un jour, quand j'en trouverai le moyen) dans le *Tray Phum* on parle de la promenade royale d'un roi *chakravartin* (*chakrapot*) autour de son empire, et des lois, des préceptes qu'il promulgua. C'est cette promenade que les cérémonies du sixième jour doivent rappeler et imiter autant que cela est possible. Le *Tray Phum* est du XIVe siècle, et ce qu'il raconte du roi chakravartin, le roi de la roue, ou empereur, doit remonter à plusieurs siècles avant notre texte. Il consacre l'antiquité des rites et leur donne tout leur caractère.

Dès sept heures du matin, le *kruṅ réaçh*, râja gouvernant, ou roi du Cambodge, paraît à la porte de son palais, où les dignitaires et tout un cortège qui est préparé l'attendent depuis une demi-heure. Il est vêtu de la grande tenue de soie noire, qui est la couleur du samedi (*thṅay Saau*). Sa tête est

coiffée de la couronne qui lui a été posée la veille, le *préah mâha mokoth*. Il monte sur le palanquin royal, qui est porté sur l'épaule, par des hommes vêtus de rouge et coiffés de bonnets rouges dessinant la forme de la tête.

Tous les personnages qu'on a vus les jours précédents prennent dans le cortège les places attribuées à leur rang et à leur grade, et tout s'ébranle lentement entre deux très longues cordes qui sont tenues par des gardes portant des pavois et des étendards. Tout cela pour maintenir le populaire à distance et pour éloigner les divinités mauvaises, les yaksas ou ogres, qui pourraient venir troubler la procession.

Voici l'ordonnance de cette magnifique procession. Je la donne telle que la porte le cérémonial arrêté par l'ọkña véañ ou ministre du palais et des beaux-arts :

1 grand drapeau de la victoire portant l'image du cheval royal brodé en soie et or; 1 orchestre français; 2 grands drapeaux portant l'image d'un temple; 1 orchestre français; 1 groupe de militaires français; 1 officier; 1 orchestre à tambour dit *khlâñ-yao;* 1 officier; 1 groupe de militaires français; 1 groupe de tirailleurs cambodgiens; 1 officier; 1 orchestre cambodgien (*piphéat*); 1 officier; 1 groupe d'artilleurs;

1 groupe de gardes indigènes; 1 officier; 1 orchestre hindou dit *khlâṅ-khêk;* 1 officier; 1 groupe de gardes indigènes; 30 porteurs de parasols à étages; 1 surveillant; 1 orchestre indien dit *klaṅ-khêk;* 1 surveillant; 30 porteurs de pavillons du dragon; 1 groupe de miliciens tagals; 1 officier; 1 orchestre malaïs, ou *phleṅ chéréa;* 1 officier; 1 groupe de miliciens tagals; 1 surveillant; 1 orchestre chinois; 1 surveillant; 30 porteurs de pavillons dits *drapeaux des Mille-Pieds;* 1 surveillant; 25 cavaliers; 20 mandarins malais; 25 cavaliers; 50 porteurs de sabres et de boucliers; 1 groupe de mandarins annamites; 1 orchestre malais; 1 groupe de mandarins annamites; 50 porteurs de sabres et de boucliers; ọkña ṭép-norachun, mandarin de la marine, à cheval; 1 groupe de mandarins chinois; ọkña réaçhéa-voréanuk, mandarin du ministère de la guerre, à cheval; 1 groupe de porteurs de queues de paon; 1 groupe de fonctionnaires provinciaux subalternes dits *yakhébot;* 30 licteurs portant des faisceaux de rotin; 1 groupe de magistrats provinciaux (*sophéa*); 1 porteur du tambour de la victoire; 1 groupe de magistrats provinciaux (*sophéa*); 30 porteurs de faisceaux de rotin; 2 groupes de fonctionnaires provinciaux (*balats* ou sous-gouverneurs); 30 porteurs de pavillons du dragon;

1 groupe de fonctionnaires provinciaux (*chaufaysrok*, gouverneurs); 1 porteur du gong dit *de la victoire;* 1 groupe de fonctionnaires provinciaux (*chaufaysrok*); 1 groupe de porteurs de drapeaux dits *du Dragon;* 2 groupes de mandarins de deux à huit peâns; 40 licteurs portant des lances; 5 porteurs de hauts éventails (*châmâ*); 10 musiciens battant des tambourins rouges; 18 musiciens battant des tambourins argent; 10 musiciens battant des tambourins or; 5 porteurs de hauts éventails (*châmâ*); 20 brahmes battant des petits tambours; 4 brahmes sonnant de la conque marine; 1 groupe de musiciens battant des tambours dits *mâhathich;* 4 brahmes sonnant des conques marines; 2 groupes de clairons; 2 astrologues; 4 porteurs de hauts éventails dits *phutan;* 20 dignitaires nobles dits *du sdach-méak;* 5 porteurs de hauts éventails dits *phutan;* 20 membres des anciennes familles royales dites *préah-roñ;* 2 groupes de mandarins à 9 peâns, à cheval; 4 porteurs du parasol à étages dit *âphirom;* l'ọkña mâha montrey, directeur du protocole pour la droite, à cheval; l'ọkña akmâha sêna, ministre de l'intérieur, président du Conseil, en palanquin; l'ọkña mâha ṭêp, directeur du protocole pour la gauche, à cheval, en avant; l'ọkña youmréaçh, ministre de la justice et de l'instruction publique, en palanquin, à droite; 1 por-

teur de hauts éventails dits *bañsêk;* palanquin royal du roi; char royal portant le roi; 1 trésorier portant la coupe d'or contenant les fleurs d'or et d'argent qui doivent être jetées à la foule par le roi; l'ọkña véañ, ministre du palais royal, des finances, des beaux-arts et du palais, en palanquin, à gauche; 2 porteurs de parasols royaux; l'ọkña kralahoṁ, ministre de la marine, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, en palanquin, à droite; 1 porteur d'éventail royal dit *bañsêk, bañsêñ;* l'ọkña chakrey, ministre de la guerre et des travaux publics; 2 groupes de gardiens et porteurs de vêtements royaux; 30 porteurs de pavillons de l'aigle; 2 groupes de princes en palanquin et à cheval; 2 groupes de mandarins à dix peâns en palanquins; 2 groupes de pages porteurs des insignes royaux; 30 porteurs de pavillons dits *aigles;* 2 éléphants guerriers caparaçonnés; 15 licteurs porteurs de faisceaux de verges; 1 groupe de pages porteurs des armes royales; 15 licteurs porteurs de faisceaux de verges; 1 groupe de porteurs des armes royales; 2 éléphants guerriers caparaçonnés; 4 éléphants conducteurs caparaçonnés; l'éléphant du roi; 4 éléphants conducteurs; 50 porteurs de massues; 1 surveillant; 1 éléphant, monture du Buddha; 1 surveillant; 50 porteurs de massues; 3 éléphants

blancs caparaçonnés; 1 éléphant de la victoire; 2 groupes de gardes de l'intérieur du palais; 1 éléphant, première monture royale, avec palanquin; 1 éléphant, deuxième monture royale, avec palanquin; 1 groupe de gardes de l'intérieur du palais; 1 cheval, première monture royale; 1 cheval, deuxième monture royale; préaḥ srey saroṭep, surveillant, à cheval.

Le roi, assis sur son palanquin et ombragé par un vaste parasol, distribue des aumônes (*sathéa*); ce sont les cadeaux faits au peuple.

La procession quitte le palais par la porte principale qui donne sur la place royale s'étendant entre le quai et le palais, que surmonte le drapeau flottant au sommet du grand mât royal lequel est haut de plus de trente mètres et qui domine tout le fleuve. La sortie du roi est saluée de vingt et un coups de canon. La procession suit la rue du Palais jusqu'au pont de Takéo qui permet, au sud, de franchir le canal. Elle suit ce canal, passe devant la Maternité, parvient au pont de la route de Takéo et à l'école des Métis, prend le boulevard Doudart-de-Lagrée, qui passe assez loin derrière le palais, et parvient au pont de Nagas. Le roi y rencontre le résident supérieur et le chef des bakous qui ont pris place sur une tribune toute fleurie, élevée pour eux.

Le chef des bakous descend de la tribune, s'incline devant le roi et lui offre de l'eau lustrale dont le roi se baigne la figure comme il a déjà fait une fois.

Ceci fait, le roi monte dans le riche et magnifique char royal, qui est de forme antique, rituelle, haut de trois étages; la chaise où il prend place est dite *préah mâha cheda panchakoth*. Il s'y couvre de la couronne et le char s'ébranle, traîné par six beaux chevaux harnachés à la française de cuirs et de courroies ornés d'or. Deux cochers coiffés de casques persans, ou *farangi*, qui rappellent ceux des Européens, comme disent les Cambodgiens, les Siamois et les Hindous, tiennent les chevaux en bride; à côté d'eux sont quelques dignitaires. Le parasol royal est tenu au-dessus du roi; les drapeaux, les oriflammes, les pavois, une centaine environ, sont portés tout autour de lui, et le char s'avance majestueusement au son de la musique indigène.

La procession traverse le pont des Nagas, suit le quai de Vernéville jusqu'au magasin du pétrole, prend la direction du nord et parvient au pont du village catholique, ou plus vulgairement des Dollars, parce qu'il a coûté très cher et a été fait pour épuiser un crédit resté disponible.

Là, le résident et le chef suprême des bakous attendent le roi, et l'okña esceyphatathippedey lui

offre, comme à la halte précédente, l'eau lustrale dont il se baigne de nouveau la face et dont il répand quelques gouttes sur le sol pour marquer qu'il en prend possession et qu'il prend néañ Dharani, la déesse de la terre personnifiée, à témoin de son action royale.

Alors le kruñ réaçh descend de son char royal, reçoit le grand chapeau dit *préaḥ mâha méaléa*, et monte à cheval [1].

La procession ayant gagné la rue du Quai, passe devant le cimetière européen, devant l'établissement des religieuses, devant l'hôpital, et s'arrête en face du Protectorat; le roi pénètre dans le grand salon où le gouverneur général et le résident supérieur le reçoivent.

Au sortir du Protectorat, le chef des bakous présente pour la troisième fois l'eau lustrale au roi, et pour la troisième fois le prince se baigne la face et répand un peu d'eau sur la terre. Il coiffe le casque dit *troñ préaḥ péat*, qui a la forme de la tête et porte une courte pointe, casque qui, n'ayant point de visière, rappelle celui des anciens Turcs. Puis le souverain monte sur son gigantesque éléphant qui mesure 3 m. 40 de hauteur du sommet de son front

(1) Ce chapeau à larges bords rappelle celui que portaient, au XVIIe siècle, les Portugais à leur arrivée au Cambodge.

à la corne de ses larges pieds, dont les défenses ont plus de deux mètres et sont ornées de cercles d'or. Il est harnaché de cuir rouge à la mode antique hindoue, et tous les harnais sont ornés et frangés d'or.

Porteur de son roi qui s'est coiffé, l'éléphant, guidé par son cornac (*tramal*) lequel, armé du croc à pointe, s'est placé sur le *kâp* royal (palanquin royal)[1], entraîné par le cortège, l'éléphant s'avance majestueusement vers le palais royal qu'il a quitté il y a bientôt deux heures.

Vingt et un coups de canon saluent sa rentrée au palais et le gouverneur général avec le résident supérieur lui présentent leurs souhaits de règne heureux.

Trois choses sont à observer dans cette marche royale. Le roi a constamment tourné l'épaule droite au palais et au centre de la ville; il y a eu trois haltes, une à chacun des points cardinaux; il a changé quatre fois de véhicule.

Le résident supérieur, ayant reçu le roi descendu de son éléphant, l'accompagne à la salle du trône. Le roi se prosterne au pied des divinités brahmaniques, les remercie de la protection qu'elles lui ont

(1) On dit aussi *préah sralien*.

accordée tout le temps de la cérémonie, puis rend grâces au résident supérieur de l'avoir aidé de sa présence et de ses conseils, enfin il prend congé de lui et se retire dans ses appartements.

Le soir, la fête s'achevait par un grand dîner à la Résidence supérieure où le roi venait très simplement en sampot de soie noire, veste blanche et chapeau melon. On y comptait quarante-quatre convives.

DEUXIÈME PARTIE.

LES FÊTES RELIGIEUSES RÉGULIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

LE PÎTHÎ ṬRUT MÂHA SÂṄKRAṆṬ.

(SACRIFICE POUR LA NOUVELLE ANNÉE.)

14 MARS 1904.

Le *Pîthî*[1] *ṭrut mâha sâṅkranṭ* ou *Krut mâha sâṅkraṇṭ* est, au dire des Cambodgiens, un «sacrifice à l'occasion de la nouvelle année»; les Siamois traduisent autrement: «sacrifice du commencement de l'année». Si *krut* ou *ṭrut* (les Siamois disent aussi *krusna* et *trusna*) signifie «commencement», le *Pîthî ṭrut mâha sâṅkraṇṭ* est le sacrifice du commencement de la «grande marche» ou du «grand passage (dans le zodiaque)», car le mot *sâṅkraṇṭ* se traduit du sanscrit par «marche» ou par «passage».

Le *Pîthî ṭrut mâha sâṅkraṇṭ* est, en effet, la fête

(1) Du skt et du pâli *vidhi* «règle, cérémonie».

du sacrifice au soleil à son passage à l'équinoxe de printemps.

On la considère au Cambodge comme la fête du premier jour de l'année royale[1]. Mais qu'est-ce que cette année royale qui aurait commencé le 18 mars en 1901, le 8 avril en 1902, le 27 mars en 1903, le 14 mars en 1904 et le 15 avril en 1905, alors que le premier jour de l'année civile s'est trouvé fixé au 13 avril pour les trois premières années et au 12 pour la dernière? Cette année royale n'est ni astronomique ni régulière. Qu'est-elle?

Peut-être la fête du mâha sâṅkrant avait-elle lieu

[1] L'évêque Pallegoix parle de cette fête dans sa *Description du royaume Thay ou de Siam* (t. I, p. 252) et lui donne le nom de *Trut*. Il dit qu'on la célèbre à la fin du quatrième mois siamois, qui correspond à la date à laquelle on la célèbre au Cambodge, mais il la présente comme étant la fête de la fin de l'année. Le mot *trut* ne légitime guère cette détermination. Voici d'ailleurs le passage : «*Trut*, fin du quatrième mois, trois jours de réjouissances pour célébrer la fin de l'année par des comédies, des jeux et la bonne chère.»

Puis, sous le nom de *Jing-atana*, il fait une autre fête de la partie du *Trut* qui se passe au palais, et parle de la corde préservatrice, qu'il dit être en herbe (chiendent), des coups de canon destinés «à effrayer les géants et les démons de la peste qu'on suppose venir attaquer la ville précisément cette nuit-là». — *Jing* «tir d'armes à feu»; *atanà* = *sema* «limite».

C'est faire une fête particulière des réjouissances publiques qui accompagnent une fête rituelle.

autrefois le jour équinoxial de printemps ou bien, — comme la fête que les Hindous célèbrent dans les premiers jours de janvier, *mâha saṅkranti*, — le jour de l'entrée du soleil dans le signe du Capricorne, au solstice d'hiver. Mais, alors, on a oublié, au Cambodge, la cause de la réunion, et la fête, sans cesser d'être une survivance, n'est plus astronomique.

Je crois bien qu'il en est ainsi, puisque le mot sâṅkranṭ a le sens d'*almanach* pour les Cambodgiens et que le krut mâha sâṅkranṭ, qui, d'après la tradition doit être la réunion du commencement de l'année, est devenu la fête de l'almanach. C'est ainsi qu'un hora me l'a nommée.

Cela dit, je vais tenter de décrire cette fête du mâha sâṅkranṭ, de montrer qu'elle n'est plus qu'une cérémonie superstitieuse ayant pour but de défendre le palais royal des injures et des taquineries des esprits mauvais.

1. Le premier jour. Les préparatifs. Le cierge de la gloire.

Le *Ṭrut mâha sâṅkranṭ* a eu lieu, en 1903, les 25, 26, 27 et 28 mars, qui correspondent aux 12e, 13e, 14e et 15e jours de la lune décroissante du

mois de Phalguni[1] qui est le dernier de l'année astronomique; mais la principale cérémonie a eu lieu le vendredi 27 mars.

Le premier jour, qui était le jour du régent de la planète Mercure, c'est-à-dire un mercredi, les ministres, ou « maîtres du conseil », ont fait élever une salle des offrandes dans la cour intérieure du palais pour les brahmanes (*bakous*), purohitas ou conseillers. A chacune des cinq portes du palais (le côté est de l'enclos royal a deux portes), ils ont en outre fait dresser une petite salle et, dans chacune d'elles, huit religieux du Buddha sont venus prendre place, pour prier et dire le *phéan yéaksa* ou « prêche aux yéaksas », qui sont les ogres de l'Extrême-Orient.

Dans la matinée, vers 9 heures, sous le beau soleil qui flamboie sur le sol, les dignitaires et les conseillers, vêtus de leurs plus beaux effets, suivis de leurs scribes et des jeunes gens attachés à leurs personnes, sont venus dévotement faire aux religieux

[1] En 1904, les 13, 14, 15 et 16 mars, qui correspondent aux 12e, 13e, 14e, 15e jours de la lune décroissante du mois de Phalkuṇ (sanscrit *phalguni*). — En 1905, les 2, 3 et 4 avril qui correspondent aux 13e, 14e et 15e jours décroissants du mois de Phalkuṇ. — En 1906, les 23, 24 et 25 mars, qui correspondent aux 14e, 15e jours décroissants de Phalkuṇ et au 1er jour croissant de Chœtr, qui est le premier mois de l'année astronomique.

l'offrande des aliments et des autres objets qu'un moine du Buddha peut toujours recevoir; c'est le *préâ-bat*, l'aumône à la sébile.

Dans l'après-midi, le gardien du saint royaume ou *préah nokor bal* (sanscrit *nagarabala*), — qui est chargé d'assurer la sécurité des routes, d'arrêter les malfaiteurs et, ici, d'expulser du palais les esprits mauvais, — fait placer autour de l'enceinte extérieure une corde dite *péât séma* [1], ou «corde de la limite», en herbe à chaume, cette même herbe qui fut offerte à Siddharta Gautama par un brahmane et sur laquelle il s'assit sous l'arbre de la Bodhi. C'est la corde préservatrice, la corde qui enclôt, qui préserve les habitants du palais et qui écarte les génies du mal.

Dès que cette corde est placée, courant le long des murs, traversant les portes de la première enceinte qui sont restées ouvertes, la compagnie des lettrés royaux vient à son tour placer, près du *péât séma*, un autre cordon préservateur en coton filé [2] : c'est *l'aṁbôḥ séma*, le «coton de la limite», qui est un second obstacle qu'on oppose aux esprits mau-

(1) Se prononce *pôt séma*.

(2) Ce cordon est fait d'un long fil de coton filé arrangé en point de chaînette de manière à former trois fils d'un bout à l'autre. Il ne doit comporter aucun nœud.

vais, aux génies dangereux et taquins qui, à l'occasion de la nouvelle année, pourraient être tentés de s'introduire au palais pour y exercer leur malfaisant pouvoir. Ce cordon pénètre dans le palais par une des deux portes de l'est, celle qui est le plus au sud et la principale sortie sur la Grande-Rue; il se lie par un nœud à un autre cordon *âmbôḥ séma* qu'on appuie au mur de la seconde enceinte de manière à la fermer, depuis le mur de la première enceinte au nord jusqu'au même mur au sud. Quant au cordon de coton vierge qui, de l'extérieur, pénètre au palais, on l'introduit par la porte de la seconde enceinte, puis, par la porte est, dans la « salle du trône où le déva conseille » [1].

La compagnie des sâṅkrey — c'est-à-dire des censeurs chargés de veiller sur les mœurs des habitants et de juger les religieux criminels ou simplement coupables de manquements graves aux saintes défenses — reçoit à la porte le cordon de coton vierge, le fixe, en passant, à la niche du *tieṇ-çhey* ou « cierge de la gloire » placée dans l'axe de la salle, au tiers de sa longueur; puis, toujours déroulant la pelote de coton vierge, le sâṇkrey gagne le trône surmonté du parasol blanc à cinq étages, qui est en

[1] *Praḥ saḷa tiṇéaṅ praḥ ṭévéa viniçhçhay.*

face de la niche du cierge, passé derrière lui et revient au groupe des religieux qui sont assis sur des nattes, un peu en avant et à peu de distance du mur, le dos tourné au sud, de manière à avoir le trône en face de leur épaule droite. Les religieux reçoivent le cordon de coton entre leurs mains et le dernier d'entre eux conserve près de lui ce qui reste de la pelote.

Alors, le chef de la compagnie des censeurs invite le principal des religieux à réciter pendant les trois jours qui vont suivre les formules spéciales à la préservation du palais et du trône, afin que la puissance qui naîtra des paroles prononcées puisse, comme un fluide mystérieux, parcourir le cordon consacré par elles, et éloigner le malheur de l'enceinte royale.

Les religieux commencent à prier et le chef des sâñkrey va déposer, dans la niche préparée pour lui, le cierge de la gloire qui est gros comme le poignet, rituellement haut de trois coudées et qui doit, sans s'éteindre, brûler trois jours et trois nuits.

Le cierge préparé, le chef des sâñkrey présente au religieux mâha phîmuṇ, qui est le second dignitaire de l'Église bouddhique, un fil de coton non cordé, et celui-ci en fait solennellement un *âmbôḥ*

khlok, à l'aide d'un nœud qui remplace les boutons (*kdoum*) de vêtement[1].

L'ọkña prachñathîpdey, chef des achars, confectionne un *dâṁbaṅ péçh*, ou « sceptre précieux »[2] sur lequel il écrit une formule ou *mantra*. On apporte alors *l'aphisamuṇ*, qui est une sorte de pavois, et ces deux objets sont déposés sur la natte devant les religieux.

Pendant ce temps, dans les cinq petits pavillons élevés aux cinq portes extérieures du *réaṅ*, ou « enclos royal », des groupes de huit religieux prient sans discontinuer près des gardes qui veillent. Ils disent — et diront pendant trois jours et trois nuits — les prières qui évoquent les divinités bienveillantes et celles qui apaisent ou éloignent les malveillantes; puis, avec de petites branches d'arbres portant leurs feuilles encore vertes, ils aspergent d'eau lustrale les passages et les portes.

(1) *L'âṁbôh khlok* se fait rituellement d'un fil de coton non tordu enroulé seize fois autour des trois grands doigts de la main gauche, puis douze fois autour du petit doigt et du pouce largement séparés, de manière à former deux écheveaux d'inégale grandeur et grosseur, dont le plus petit sert à nouer le plus grand aux deux tiers de sa longueur.

(2) Le *dâṁbaṅ péçh* est fait avec un éclat de feuilles du *Borassus flabelliformis*, ou palmier à sucre, auquel on a fait un nœud aux trois quarts de sa longueur, ce qui lui donne la forme d'un angle obtus.

Plus tard, vers 7 heures du soir, quand les tardives lueurs que jette derrière lui le soleil se sont éteintes à l'ouest, et quand, à l'est et au zénith, commencent à poindre les étoiles dans un ciel que la lune ne parcourra point, puisqu'on est à la fin de la lunaison, dix religieux pénètrent dans la salle du trône, où le déva conseille. Ils disent les manṭras d'appel aux ṭévodas afin qu'ils accourent, occupent tous les coins et recoins du palais et du trône, pour les protéger et les défendre contre les génies du mal et les êtres malfaisants. Puis la compagnie des sâṅkrey leur fait l'offrande de l'arec et du bétel, du tabac et des cigarettes toutes faites.

La compagnie des pages royaux s'approche en ce moment et fait aux ṭévodas l'offrande de l'eau sucrée (*ṭúk-dak-skâr*). A ce moment deux membres de la compagnie des sâṇkrey paraissent et viennent s'asseoir entre le cierge et le trône. Ils sont vêtus comme des ṭévodas, et leur entrée a pour but de montrer que les divinités bienfaisantes sont accourues et qu'elles occupent le palais.

Le Miséricordieux, préaḥ kaurna (sanscrit *Karuna*), qui est le Maître placé au-dessus des têtes, c'est-à-dire le Roi, précédé du chef des religieux, quitte son trône sacré où habite le déva conseiller de ses actions royales, se dirige vers le cierge de la

gloire et l'allume solennellement, puis il regagne son trône et s'y assied. Les membres de la famille royale du premier degré, ceux des degrés voisins (*préaḥ réaçh vonsânuvonsa*), et tous les hauts dignitaires qui ont pénétré dans la salle y demeurent pour écouter les prières que les religieux de la sâṅkha royale vont dire, pendant que les autres dignitaires s'en vont les entendre, respectueusement et les mains jointes, aux cinq portes du palais où des groupes de huit religieux les disent en commun.

Il faut réciter les saintes formules pour appeler les dévas, pour éloigner les démons; il faut veiller pour garder les portes et fermer les voies aux êtres malfaisants. Et l'on veille et l'on prie.

II. Le deuxième jour. L'aumône royale.

Le lendemain matin jeudi, qui est le treizième jour de la lune décroissante, le roi envoie, aux religieux de la salle du trône et des cinq pavillons qui sont aux cinq portes, des vivres choisis sur des plateaux d'argent, et les moines, dès 10 heures, se mettent à manger, après avoir formé en priant des souhaits de bonheur pour ceux qui ont envoyé cette aumône; c'est le *Benedicite* des religieux du Buddha. Quand ils ont fini de manger, quand ils ont bu l'eau

et lavé leur main droite dans le petit bol en cuivre placé près d'eux, ils disent une autre formule de remerciements et ce sont les *Grâces* de nos fins de repas catholiques.

Puis ils disent, jusqu'à midi, les mantras déjà dits la veille. Ils reprennent à 7 heures du soir en présence d'une grande assistance, et, dans les cinq pavillons des portes, d'autres invocations, d'autres formules sont dites en présence des dignitaires.

III. Le troisième jour. Les formules d'expulsion des esprits mauvais. La canonnade.

Le jour suivant, qui est un vendredi, le quatorzième jour de la lune décroissante et le 27 mars 1903, le roi envoie des vivres aux religieux comme il a fait la veille, et, l'après-midi, dans la salle du trône où le déva conseille, quatre religieux disent le *Mâha samaya*. Quand ils ont fini, quatre autres religieux disent le mantra du *chakra* ou de la «roue», puis seize autres encore récitent le *phéan-yéak* (*bhânayaksa*), c'est-à-dire le prêche aux yaksas ou ogres, afin probablement de les engager à s'éloigner du palais?

A l'extérieur, dans les cinq pavillons, les religieux, quatre par quatre, disent le *bhânayaksa* de la même manière qu'à l'intérieur.

Dans la salle du trône, le Miséricordieux distribue les aumônes royales et remet le sceptre précieux (*dâmbaṅ péçh*), le nœud de coton vierge (*lév*) fabriqués l'avant-veille, à tous les assistants et chacun d'eux s'en orne l'oreille ou le tient à la main.

A ce moment, toute la famille royale et l'arrière-famille royale, tous les hauts dignitaires sont rassemblés dans la salle du trône. Les religieux chantent les formules sacrées, les mains sont jointes, et tous les yeux sont sur le monarque qui prie ou qui médite.

Mais ces prières, ces invocations, ces formules, ces cordons en chaume ou en coton filé ne suffisent pas à protéger le palais; les esprits sont malins, entêtés, très hardis; ils savent profiter de toutes les fautes commises, de tous les oublis pour pénétrer et s'établir qui ici, qui là, partout enfin, et pour y demeurer toute l'année, certains de n'être pas dérangés, maîtres des lieux et méchants conseillers du prince, inspirateurs des plus mauvaises mesures.

Pour chasser ceux qui ont pu franchir les seuils sacrés, tromper les gardes, s'établir dans le palais; pour éloigner tous ceux qui veillent autour de l'enclos royal, ceux qui rôdent pleins d'intentions mauvaises, invisibles comme un souffle, astucieux et rusés, pour chasser ceux-là, il faut ébranler l'air, il

faut faire trembler tout le palais, il faut, avec un bruit terrible, répandre la terreur et décourager les plus vaillants ennemis du roi et du royaume. Alors, à partir de 8 heures du soir, quand le canon du roi a tonné l'heure de nuit qu'il annonce tous les soirs, jusqu'au lendemain matin 5 heures, où chaque jour il annonce le soleil déjà très près de l'horizon, — on ferme les cinq portes, et les canons du roi tonnent de minute en minute; toute la nuit, c'est comme un bombardement de ville bloquée. Tout tremble dans le palais et tout autour l'air frémit; la fumée monte et l'odeur de poudre brûlée se répand sur la ville royale. On ne peut dormir dans l'enclos royal et ses habitants sont debout; les femmes elles-mêmes sont silencieuses, non parce qu'elles n'ont rien à se dire, mais parce qu'elles n'entendent plus les réponses qu'on leur fait ni les mots qu'elles prononcent.... Les esprits mauvais, les divinités malfaisantes sont effrayés, terrorisés, croient que la fin du chakravala, le disque de notre monde, est venue et ils s'enfuient, poursuivis par le bruit du canon qui tonne sans discontinuer, toujours, de minute en minute, et qui ébranle l'air et la terre. Ils fuient et quand, le samedi matin (le quinzième jour de la lune décroissante), le soleil se lève à l'horizon, énorme, rouge au travers des brouillards légers qui montent de la terre et du

fleuve, envoyant ses lueurs pâles et naissantes sur la porte principale du palais, l'air est purifié des esprits mauvais; les divinités malfaisantes ont pris la fuite loin, bien loin du Maître de la vie, de la royale demeure et du trône sacré où veille et conseille le déva protecteur de la monarchie khmère, gardien du kroṅ Kâṁpouçhéa. Le roi peut s'endormir tranquille : sa cour de reines, de concubines et de danseuses, de suivantes, de servantes, de brocheuses et de brodeuses peut se réjouir; le peuple des dignitaires petits et grands et le peuple des *réast*, ou roturiers, peuvent espérer une année entière de paix, de prospérité et de justice, parce que le canon a tonné toute la nuit et mis en fuite la bande des génies méchants, des ennemis du roi, du peuple et du srok khmèr.

IX. Le quatrième et dernier jour.

Les esprits mauvais sont en déroute; mais à 10 heures du matin, le roi envoie aux religieux son offrande de vivres choisis et ceux-ci disent les formules de la reconnaissance envers les ṭévodas qui sont accourus garder le palais et le roi. Dans l'après-midi, ils répètent ces prières, devant toute l'assistance dont les mains sont jointes. Puis le chef de l'Église bouddhique quitte sa place, va prendre le

roi et le conduit près du cierge de la gloire, le *tien chey*. Alors le Miséricordieux se penche sur le cierge et l'éteint.

C'est la fin de la cérémonie et, quand le roi s'est retiré, la foule des assistants s'écoule lentement.

CHAPITRE II.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

12 AVRIL 1904.

En 1910, la nouvelle année cambodgienne a commencé le 13 avril, qui était le quatrième jour de la lune décroissante du mois Chœtr (sanscrit *citra*)[1].

Comme les Cambodgiens ont trois ères pour compter les années, ils ont trois millésimes, et la présente année, qui est la 2447e de l'ère du Buddha — qui a commencé le lendemain du jour où le Saint

[1] En 1905, le 15 avril, qui était le 11e jour de la lune croissante de Chœtr. — En 1906, le 13 avril, qui correspondait au 5e jour de la lune décroissante de Chœtr. — En 1907, le 13 avril, qui correspond au 1er jour de la lune croissante de Chœtr. — En 1908, le 12 avril, qui correspond au 11 de la lune croissante de Chœtr. — En 1909, le 13 avril, qui correspond au 8 décroissant du mois de Chœtr. — En 1910, le 13 avril, qui tombait le 4e jour de la lune croissante de Chœtr.

est entré au Nirvanâ [1], 543 ans avant Jésus-Christ — se trouve être la 1826e de la grande ère dont l'époque est un événement inconnu de l'an 78 [2], et la 1266e d'une petite ère sur laquelle on n'a pas plus de renseignements que sur la grande et qui date de l'an 638 de la chrétienne.

En fait, la première est religieuse et internationale, la seconde est hindoue, et la troisième paraît être indo-chinoise. On les emploie toutes les trois à dater certains événements; l'almanach, les pièces de monnaie frappées au Cambodge en 1853 portent les trois millésimes; mais l'ère courante, celle qui date les documents tant administratifs que commerciaux et particuliers, le calendrier lui-même, est la petite ère ou *cholo sākāréach* [3]. Inutile de dire que tous les documents religieux sont datés de l'ère du Buddha. La chronologie royale est datée d'abord de l'ère buddhique, puis de la grande ère, puis de la grande et de la petite ère, et finalement de la petite seulement.

L'année 1910 a donc pour millésimes les trois

[1] Un jour de pleine lune de la lunaison de Pisakh, qui correspond à avril-mai.

[2] Elle a commencé le 1er mars de l'an 78 après Jésus-Christ.

[3] Elle date du 21 mars. C'est la seule ère usitée au Cambodge qui soit astronomique; elle a commencé, dit Cassini, un jour d'équinoxe et d'éclipse de soleil.

chiffres suivants : 2453-1832-1271. C'est très commode, on le voit. Cependant si le calendrier cambodgien ne nous offrait que cette seule difficulté, on s'en tirerait encore avec aisance, mais l'esprit des Extrême-Orientaux n'est pas ami des choses simples. Elles ne conviennent qu'aux esprits simplistes, et les lettrés, achars ou pandits, les horas surtout, qui sont les astrologues, sont aussi fiers de leur calendrier très compliqué que de leur système d'écriture qui ne l'est pas moins, et de leur langage à métaphores qui n'est pas toujours facile à comprendre. Voyez plutôt :

Les Cambodgiens, qui ont reçu des Hindous toute leur astronomie et aussi leur formulaire astronomique, ont également reçu d'eux le cycle de soixante années; puis, sous je ne sais quelle impulsion — en imitation des Chinois probablement — ils ont divisé ce cycle en six petits cycles ou *sâkâsâ* de chacun dix années numérotées de 1 à 10; enfin ils ont pris je ne sais à quelle langue — et c'est là un mystère que nos orientalistes n'ont pas encore percé — les noms de douze animaux et en ont nommé les soixante années du cycle par groupes de douze années, ou cordes d'années (*khsê chnam̊*). Comme il n'y a que dix chiffres pour numéroter les années alors qu'il y a douze noms pour les nommer, il en résulte que,

dans le courant de soixante ans, il n'y a pas deux années à porter le même nom et le même numéro [1].

[1] Les Laotiens ont jadis probablement trouvé ce système trop simple pour eux; ils ont imaginé un cycle aussi compliqué pour les jours. Je dis imaginé, car il paraît bien, jusqu'à maintenant du moins, qu'ils ne l'ont pas emprunté à une autre nation, et qu'ils en sont vraiment coupables. Ce cycle de jours, comme celui des années, était de soixante et comprenait une série de dix jours numérotés de 1 à 10 et un cycle de douze jours désignés par des noms d'animaux. Il en résultait, — et il en résulte encore puisque ce système de supputation n'est pas absolument abandonné partout, — que, dans une période de soixante jours, un jour désigné par un nom de bête ne portait qu'une seule fois le même numéro. Toujours très ingénieux ce système, mais combien gênant! Et ces gens-là avaient à leur service et dans l'usage les noms khmèrs empruntés au pâli et les noms siamois. On trouve en effet, dans les inscriptions que le P. Schmith a déchiffrées et traduites, qu'ils employaient les unes et les autres. (Voir *Mission Pavie; Indochine, Études diverses*, tome II.)

Quand j'aurai dit que les Cambodgiens du Cambodge ancien et les Chams avaient imaginé, pour insérer dans une inscription lapidaire le millésime d'une année quelconque, non d'inscrire d'abord les milliers, puis les centaines, puis les dizaines et les unités comme nous faisons, mais tout d'abord les unités, puis les dizaines, puis les centaines et enfin les milliers, on trouvera sûrement que ces gens-là avaient l'esprit autrement délié que nous. Mais que dira-t-on quand on saura que ces milliers, ces centaines, ces dizaines étaient très rarement indiqués par des chiffres et le plus souvent par des mots? Ainsi, l'an 890 se disait : *espace-9-corps*, parce que *espace* = *zéro*, et que par *corps*, il faut entendre les *huit* corps de Shiva; l'an 546 : *saisons, mers et sens*, parce qu'il y a six saisons, quatre mers et cinq sens? — Vous le voyez, c'est très simple.

La conséquence de ce beau et compliqué système de supputation des années est que les habitants du Cambodge ne savent jamais le millésime de l'année de leur naissance, pas plus celui de l'an du Buddha ou de la grande ère que celui de la petite. En retour, ils savent généralement le nom de l'année et quelquefois, pas souvent, le numéro qu'elle porte. Quand on veut savoir l'âge d'un individu et qu'il ne peut vous dire que le nom de l'année où sa mère a « traversé le Grand-Lac[1] », on le suppute à douze ans près.

Ajoutez encore à cela que les noms des numéros donnés aux années sont pâlis et qu'on ajoute aux trois ères dont j'ai parlé plus haut une quatrième ère qui est celle du règne et vous conviendrez que le calendrier n'est pas simpliste et que les lettrés du Cambodge ne sont pas de petits savants.

Conséquemment, l'année 1910 dont les cent deux premiers jours appartiennent à la précédente année cambodgienne, avec ses trois millésimes, est l'année Chăs ou du Chien, la sixième du petit cycle (*chậ sâkâsâ*) et la cinquième du règne du *machas chivit*

[1] Traverser le Grand-Lac est toujours considéré comme périlleux, et une femme court en accouchant un aussi grand péril que si elle se lançait dans l'inconnu de cette navigation. Le Grand-Lac a, au maximum, trente-cinq kilomètres de largeur.

ou «maître de la vie» que l'Europe connaît sous le nom de Sisovath.

Le calendrier ou *mâha sânkranṭ*, que les horas, ou astrologues, ont fait parvenir à tous les services, à tous les gouverneurs de provinces, à tous les monastères du royaume, annonce ainsi cette année du Dragon : «Maintenant le premier jour du calendrier arrive un mercredi, le quatrième jour de la lune croissante du mois de Chœtr, et l'année commence à 2 heures et 5 bat (25 minutes) de la nuit. Cela correspond au treizième jour d'avril 1910.»[1].

Puis les astrologues ajoutent gravement : «Alors l'éminent, l'excellent et pur roi Soleil sortira du signe des Poissons pour entrer dans le premier signe et marchera dans la route du milieu qui est dite route du Taureau. Alors paraîtra un fils de dieu, personne sainte qui habite le paradis des quatre grands rajas (les quatre divinités gardiennes du

[1] Ainsi l'année commence soit au mois de Chœtr soit au mois de Pisakh, c'est-à-dire au mois de mars ou d'avril; et en général le mois de Chœtr est considéré comme le premier mois de l'année. Cependant, il est une autre manière de compter, peu employée maintenant, mais qui toutefois n'a pas disparu de tous les documents : d'après cette manière le mois de Mekasé qui, en fait, est le 9e de l'année se trouve être le premier, et le vossa (saison des pluies qui est aussi celle de la retraite) ouvre le 8e mois et ferme le 11e.

monde?). Son saint nom est Réakabas-tévéa. Il sera vêtu de noir, orné de pierres précieuses, de fleurs de lotus qu'il portera derrière l'oreille; il mangera du sang. De sa main droite il tiendra l'arc et de sa main gauche le trident. Il montera sur le cochon et sera le chef de la route. Il entraînera toute la multitude des dieux du ciel (*tép nikar amara mékh*) qui sont cent mille fois dix millions, tous splendidement vêtus, le corps oint de parfums, d'onguents, parés, ornés, purifiés, jolis, tous divers. Puis ils voleront derrière lui vers une zone où se trouve la caverne de cristal dont le nom est Dhamma-khantólinadi, sur le mont Kailâsa, dans le pays de la paisible forêt de l'Himalaya jusqu'à l'endroit où se trouve conservée la sainte Tête de Kapila le Mâha-Brahma, déposée sur un plateau d'or.»

Il y a de l'allure en cela, mais ce n'est pas tout : «Ils la sortiront et l'escorteront en tournant à droite autour du mont Sumérou roi, en imitation du préah Atitya (le Soleil) — qui parcourt la route entière en soixante néati (ou heures de vingt-quatre minutes) autour du Châkralavala [1] — et

[1] Il serait plus exact de dire, si j'en crois le *Tray-Phûm*, «entre le *paribandha* qui est le groupe du Mérou et le Chakralavala qui est l'enceinte du monde.» — Cet ouvrage sera prochainement publié.

finalement rentreront [dans la caverne], rapporteront la Tête et la déposeront où elle était [antérieurement].

« Alors, tous ensemble, les dieux nombreux du ciel, s'incitant les uns les autres, iront se baigner dans le bassin Anotta (l'un des sept grands lacs de l'Himalaya), où se trouvent sept berges et d'où s'échappe d'une pierre de cristal, qui est une bouche du Taureau royal (*usabharāja*), une eau fraîche, délicieuse, agréable au cœur [1].

« Puis Vissakarma, fils de dieu (l'architecte du paradis d'Indra), édifiera le hangar dit Dhammasubhâgā sālā (salle de la Loi agréable) et l'offrira à la multitude des dieux du ciel qui sont cent mille fois dix millions. Ils y pénétreront tous sans exception et entreprendront d'observer les préceptes afin

[1] D'après le *Tray-Phûm*, le lac Anotatta, ici nommé Anotta, est un des sept grands lacs, ou mâhasaras, du mont Kailâsa; il est exactement rond et son diamètre est de 42,000 brasses. Il est gardé par un roi des nagas. Il est entouré de cinq montagnes hautes de 600,000 brasses, entre lesquelles courent quatre fleuves qui font chacun trois fois le tour du lac. Ces fleuves sortent de l'Anotatta en passant par les bouches de quatre têtes de cristal dites : tête du Lion, tête du Taureau, tête du Cheval, tête de l'Éléphant. — La bouche dont il est parlé ici est celle de la tête du Taureau, qui est au sud. C'est le cours d'eau qui prend le nom de Gaṅga. Au centre de ce lac se trouve une caverne de cristal, dite ici *Dhamma Kantôlienadi*.

d'être heureux, sans péchés, prospères, et d'atteindre la vieillesse.

« Dans cette nouvelle année où nous entrons, que tout le monde soit heureux »[1].

Ce sont les souhaits de bonne année formés par les divinités du ciel en faveur des habitants de la terre; ce sont elles qui invoquent pour les humains, qui adorent et qui pratiquent les observances au tout commencement de l'an nouveau pour qu'ils soient heureux et que tout leur réussisse. Et cela se passe au sommet du mont Mérou et ce sont cent mille fois dix millions de divinités qui, sous la direction d'un fils de dieu, envoyé par les quatre rois gardiens du

[1] Le calendrier donne aussi, je ne dirai pas les prédictions, mais les prévisions enseignées par les restes (*sès*) laissés par les calculs. Ainsi, en 1904, les hauts dignitaires devaient être inquiets; les bakous et les pandits du roi devaient observer les préceptes et être mécontents. Les deux dragons devaient verser les eaux, en répandre cinq cents averses (*mé*), dont deux cents sur l'enceinte du monde, cent cinquante sur la forêt de l'Himalaya, cent dans les grandes mers et cinquante sur l'Inde, et ces averses, nombreuses au commencement et au milieu de l'année des pluies, seront moins abondantes à la fin. La récolte du riz sera les 9/10 d'une très belle récolte, etc.

Voilà qui est plus sérieux : « Le premier jour de la lune croissante de Chetr, il y aura, dit le calendrier de cette année 1904, une éclipse de soleil à 11 heures 30 minutes. Rahou, venant de l'ouest, saisira neuf parties du soleil, en laissera une, les rendra et s'en ira au nord-est », etc.

monde, font la grande et révérencieuse ambulation que le Soleil, la Lune et les cinq planètes, dont les régents protègent les jours de la semaine, paraissent accomplir autour de la terre.

Ce n'est pas, chaque année, le même fils de dieu [1] qui entraîne cette armée de divinités, c'est-à-dire d'étoiles, et leurs costumes, leurs armes, leurs montures, les aliments aussi sont différents [2]. Mais chaque année c'est toujours dans la même caverne de cristal que les déesses ou les dieux, ou tous ensemble, vont prendre la sainte Tête de Kapila Mâha Brahma ou Mâhadéva (le grand dieu) et c'est toujours autour du même mont sacré qu'on la porte respectueusement pour l'adoration du Mérou et de la puissance inconnue qu'il représente.

Pendant que, sur le sommet le plus haut du monde, s'accomplit, en soixante heures de vingt-quatre minutes, cet acte solennel des étoiles entraînées par un fils de dieu et que les divinités prient pour les humains, sur terre d'autres rites non moins sacrés sont accomplis par les fidèles du Buddha.

Voyons ici ce qu'ils sont.

(1) En 1903, le fils de dieu se nommait Koraktévéa.

(2) Cependant chaque dévaputo, quand il revient, a toujours la même couleur, les mêmes armes, le même aliment, la même fleur, la même monture.

I. Le thvoeu-boṇ chaul chṇam populaire.

I. Avant tout, le *thvœu-boṇ chaul chṇam*, ou « fête de l'entrée dans l'année », est une fête religieuse, une occasion de purification et un départ pour une nouvelle vie plus conforme aux principes sacrés que celle qui vient de finir.

« Pendant ces quatre jours [1] de la nouvelle année, — lisons-nous dans l'almanach, — que chacun balaye, nettoie l'enclos de son habitation, la maison et tous les endroits habités, et que, pendant les heures de la nuit, on prépare, dispose, allume les lampes, le luminaire, le cierge, les bâtonnets odoriférants, les fleurs, les guirlandes pour le sacrifice, la salutation et la réception des nouveaux tévodas », c'est-à-dire de ceux qui vont venir remplacer au palais les prédécesseurs dont la fonction annuelle est achevée.

Et la coutume ajoute pour les gens pieux : « Pendant les quatre premiers jours de l'année nouvelle, que le mari ne connaisse pas son épouse. Pendant ces mêmes quatre jours, ou mieux, pendant les sept premiers jours de l'année nouvelle, qu'on ne tue ni les animaux qui sont sur terre, ni

[1] Il n'y en avait que trois en 1903.

ceux qui volent dans les airs, ni ceux qui nagent dans les eaux; qu'on ne vende, qu'on n'achète aucune chose, qu'on ne conclue aucune affaire. Que nul ne dispute, ne batte, n'injurie, ne maudisse un être quelconque; que nul ne mente, ne médise ni ne commande durement, ne soit sévère avec ses subordonnés; que chacun soit tout à ses devoirs religieux, car il est convenable que les sept premiers jours de l'année, au moins les trois, soient entièrement purs, parce qu'une année bien commencée s'écoule et finit bien. »

Dans les monastères, les religieux (*phikkhus*), les novices (*nén*) et les hommes religieux[1] balayent le temple, la salle des conférences, nettoient l'autel du Buddha, enlèvent la terre que les termites ont apportée et qui, parfois, recouvre une bonne partie des statues. D'autres élèvent huit monticules de sable autour du temple ou bien sur un emplacement entouré d'une palissade légère (dite *réachéa réâth*) faite de lamettes de bambous éclatés, plantés verticalement et liés avec des rotins aux angles des losanges. Dans le premier cas, les monticules sont d'importance égale et de même forme; dans le second

[1] *Néak kan sæl*, « ceux qui observent les préceptes », ou *néak sâ*, « les hommes en blanc ».

cas, celui du centre, qui représente le Mérou, est plus large et plus haut, et les sept autres monticules figurent les sept monts qui forment la sextuple ceinture du roi des monts.

Il fait chaud, le soleil flambe tout et l'air est lourd, mais les fidèles sont pleins de foi, de courage et de joie. Ils descendent la berge du fleuve, qui est bas à cette époque, et vont prendre dans son lit le beau sable blanc que les eaux de l'an dernier ont lavé et, avec des fléaux posés sur l'épaule et des paniers suspendus à ces fléaux par des rotins, ils remontent la berge lentement, péniblement et portent jusqu'auprès du temple leur fardeau, afin d'acquérir des mérites, de mériter un long séjour dans l'un des paradis et une bonne renaissance sur terre. Ils s'en vont, le corps nu, vêtus de leur petit caleçon de travail, et ils peinent en ce jour comme ils n'ont jamais peiné au cours de l'année, alors même qu'ils labouraient leurs rizières, qu'ils abattaient des arbres pour élever leurs maisons; ils peinent, mais ils sont pleins de foi, joyeux, car c'est pour le Buddha, la Doctrine et l'Eglise qu'ils travaillent. Le matin a lieu le *réâp batr*, ou aumône à la sébile, et le repas des religieux un peu plus tard. Les achars ne se retirent pas avant d'avoir, au nom de tous les fidèles, fait cette offrande :

trois *sla ṭhor*[1], trois flacons d'eau parfumée, un petit vase d'eau sur laquelle surnagent trois gousses du sambuor (*Cassia*) et trois nœuds rituels de coton vierge dits *âmboh thlok*[2].

II. Le lendemain, qui est le jour intermédiaire où sont faits les préparatifs et celui où les horas augmentent les ères d'une unité, «que la multitude accoure au monastère, dit l'almanach, que les fidèles

(1) Le *sla ṭhor*, ou noix d'arec (*sla*) de l'œuvre pie (*ṭhor*) ou de la piété, se compose d'une noix d'arec, piquée au bout d'une longue et fine aiguille de bambou, plantée droit dans un tronc de bananier, haut de 15 centimètres environ, ramené à un diamètre de 6 à 7 centimètres, et supporté par trois lamettes de bambou formant pied et piquées à mi-hauteur. C'est toute l'offrande. On y joint deux touffes de bâtonnets odoriférants, cinq fleurs et trois feuilles de bétel également piquées au bout d'aiguilles de bambou plantées verticalement dans le tronc de bananier autour de la noix d'arec. On écrit aussi *sla-thœur* et même *sla-thorm*.

(2) L'*âmboh thlok* est un objet rituel fait d'un fil de coton non cordé, enroulé seize fois autour de trois grands doigts de la main gauche, puis, sans rupture, douze fois autour du petit doigt et du pouce largement séparés, de manière à former deux écheveaux d'inégales grandeur et grosseur, dont le plus petit sert à nouer le plus grand aux deux tiers de sa longueur. — Le nœud est un nœud spécial, celui qui sert à confectionner avec un cordon les boutons (*kdoum*) de vêtement.

Ce nœud de coton (*âmboh*) se place sur l'oreille droite à certaines solennités et d'autres fois sert d'aspergeoir pour l'eau lustrale.

se pressent autour du temple (*vihara*), des cellules (*kdey,* sanscrit *kuti*), de l'assemblée des religieux (*saṅkha*), et que chacun allume les lampes, les luminaires, magnifiquement, et cherche un refuge dans la religion du saint Buddha, tous les fidèles ensemble ».

Et les fidèles accourent ; les femmes avec des paniers légers qu'elles portent gracieusement sur la hanche, les hommes avec des langes portés en écharpe formant sac, et, au bas de la berge, malgré le soleil qui brûle, malgré la sueur qui coule sur leurs corps, ils vont prendre du sable afin d'augmenter d'une poignée les petits monticules formés la veille. Ils remontent, leur fardeau au flanc, et, pendant que, dans le ciel, autour du mont Mérou, la multitude des divinités, entraînées par un fils de dieu, déambulent en un immense cortège, eux, sur la terre, autour du temple du Buddha, déambulent lentement, isolément, l'épaule droite du côté du lieu sacré, afin d'imiter la marche du soleil autour du monde et celle des divinités dans le ciel. Ils vont, et, près de chaque monticule, ils s'arrêtent pour jeter une poignée de sable, afin d'honorer les divinités qui habitent les monts dont les monticules sont l'image, et paraissent alléger leur âme des péchés qui s'y sont amassés comme ils allègent leur fardeau des poignées

de sable qu'ils jettent sur les tas sacrés. Cette circumambulation d'hommes, de femmes, de jeunes hommes et de jeunes filles, d'enfants, tous vêtus de leurs plus beaux vêtements de soie, sous le grand soleil qui chatoie sous les épaisses branchées dont l'enclos religieux est couvert, grave, silencieuse, est curieuse, touchante et suggestive. Le pradakshina terminé, chacun pénètre au temple, s'agenouille ou s'assied et salue la statue du Maître, les mains jointes et portées au-dessus de la tête inclinée, en disant la formule rituelle de la salutation au Buddha : «*Namo tassa bhagavato arahato sammâ sambuddhassa*, Salut au bienheureux, au sanctifié, au très sage», puis ce que le cœur inspire, ce que la foi enseigne. «Élevez votre cœur, dit l'almanach, afin d'éloigner les péchés, de le purifier avant de sortir, et célébrez la fête en pratiquant le don, en observant les préceptes sans en oublier un, en ayant pitié des êtres et en méditant sans cesser un instant.» Et les pauvres méditent les mains jointes, les yeux fixés sur l'image du Maître qui enseigna la sagesse au monde et lui montra la route du Nirvanâ, c'est à-dire du calme parfait. Et «les dévatas, qui sont cent mille fois dix millions, les dévatas du ciel souhaitent le bonheur, la paix, une longue vie et la prospérité pour toujours»

à ceux qui, s'inclinant pour saluer, adorent et méditent.

La méditation terminée, le fidèle se lève, va à l'autel et allume les bâtonnets enduits de résine et de poudre de santal, les bougies en cire d'abeilles qu'il a apportées et, avec des fleurs, il les présente à la statue, les plante dans les bols remplis de sable disposés pour les recevoir ou bien les colle tout autour de l'autel, pour qu'ils fument de l'encens en l'honneur du Saint. Puis il salue à genoux, les mains jointes au-dessus du front, et se retire heureux, calme, le visage souriant.

Les gens riches profitent de cette fête pour faire des aumônes aux pauvres, leur donner à manger, leur distribuer des vêtements, du riz, des sous.

Dans la soirée, les habitants vont inviter les bonzes à venir prier dans le temple, au pied de l'autel du Buddha. Les fonctionnaires qui ont des musiques, des danseuses ou des chanteuses, les envoient dans l'enclos sacré, et la nuit entière se passe à chanter, à danser et à jouer de la musique. C'est de cette manière qu'on prétend garder les phnôms sacrés et empêcher les accidents qui pourraient survenir et les détériorer pendant la nuit, éloigner les bêtes qui pourraient être tentées de pénétrer dans l'enclos et qui, en s'y promenant, les

écraseraient. Un accident, si peu grave qu'il fût, attirerait certainement le malheur sur la contrée, disent les gens du peuple, car il éloignerait d'elle les tévodas qui sont chargés de la garder.

III. Le troisième jour, dès le matin, les ménagères viennent, les bras et la tête chargés d'ustensiles de cuisine, de paniers contenant des denrées, des fruits, et, dans l'enclos de la bonzerie, — mais non dans celui du temple, — elles établissent leurs foyers rustiques et se mettent à préparer les aliments qu'elles veulent offrir aux religieux et ceux que leurs familles doivent consommer.

Les religieux pénètrent dès 8 heures dans le temple, se rangent sur deux ou trois lignes à droite de l'autel, mais en avant, sur des nattes étendues par les novices; autour d'eux et du même côté se placent les hommes; de l'autre côté, en face, toujours plus nombreuses que les hommes, se groupent les femmes.

Le gouverneur de la province est au milieu, en face de l'autel, le plus en vue des assistants; derrière lui sont groupés ses fonctionnaires et, à un pas de lui, les achars[1], qui sont quelque chose comme les

[1] Du mot sanscrit *acharya*, «professeur».

organisateurs des cérémonies religieuses. Toute l'assistance est assise à terre sur des nattes étendues, et les jambes ramenées soit à gauche, soit à droite. Alors les religieux élèvent leurs *phlœt*[1] devant leurs yeux et commencent à prier tout haut. Les assistants répondent aux versets dits par les achars, les mains jointes et dans une attitude de respect profond. De temps à autre, quelques hommes, quelques femmes se lèvent et vont à l'autel placer, sur le long serpent de bois destiné à les supporter, les petites bougies qu'ils allument, sur l'autel et même à terre, les baguettes odoriférantes qui brûlent sans flamme et répandent une bonne odeur d'encens. Bientôt tout l'autel est illuminé, car les ménagères ont quitté leurs foyers rustiques et sont toutes venues apporter leurs offrandes et prier un moment.

Entre 10 et 11 heures les prières sont dites; les religieux se lèvent et sortent; les assistants les imitent, et bientôt il ne reste plus dans le temple que les retardataires qui saluent le Buddha et qui allument des bougies et des baguettes devant l'autel.

Les bonzes vont prendre place dans une petite *sālā*[2] et, immédiatement, les fidèles les entourent.

[1] Écrans spéciaux aux bonzes.

[2] Salle.

C'est là qu'on leur fait respectueusement l'aumône du riz cuit, le *réâp bat*. Chacun d'eux a son *bat* devant lui [1]. Les fidèles, hommes et femmes, s'approchent à tour de rôle et, avec une grande cuiller, prennent du riz dans un vase qu'ils tiennent avec le bras gauche et le distribuent [2] dans les bat à raison d'une ou deux cuillerées par bat. L'aumône faite, chacun salue les religieux en s'agenouillant et en portant les mains jointes à la hauteur du front [3]. Quand la distribution du riz est terminée, les fidèles apportent les grands plateaux de cuivre sur lesquels les ménagères ont rangé des petits bols d'aliments choisis et les placent à portée de la main des religieux. Alors, après s'être lavé la main droite avec un peu d'eau que la main gauche a versée, les religieux prennent quelques poignées de riz cuit et les jettent aux animaux qui vivent librement dans l'enclos sacré: c'est l'aumône aux oiseaux, l'aumône aux bêtes. Ceci fait, ils prient pour remercier de leur avoir donné l'aliment quotidien et commencent à rouler le riz en

(1) Vase en bois de forme sphérique, le *patra*, recouvert d'une étoffe jaune.

(2) Le mot *réâp* a le sens de distribuer, de compter, de répartir.

(3) C'est l'*andjali* des Hindous. Il est parlé de ce salut respectueux dans le *Manâva-dharma-sastra*, II, 70. Les Cambodgiens le nomment vulgairement *sâmpéah*.

boulettes avec leur main droite, prenant ici et là, dans les petits bols, sans empressement, sans apparence de gourmandise, les choses qu'ils désirent manger. Leur repas dure à peine un quart d'heure. Alors, ils se lavent la main droite, boivent quelques gorgées d'eau avec un petit vase de cuivre, puis ils prient pour remercier encore, se lèvent et se retirent dans leurs cellules, les *kdey*. Les habitants qui ne veulent pas retourner chez eux se mettent alors à manger, et c'est au milieu des rires, des jeux de toutes sortes, que continue la fête.

Dans l'après-midi, vers trois heures, on lave la statue du Buddha, on la baigne avec de l'eau parfumée, l'autel ruisselle et une bonne odeur se répand dans le temple.

Puis, c'est le tour des religieux, mais cet honneur ne leur est pas rendu dans le temple. C'est dans la cour du monastère, en dehors de l'enclos sacré, sous un arbre au feuillage épais, un manguier généralement, jamais sous un banian, qui est un arbre sacré, que les fidèles ont tout préparé pour l'hommage.

Des nattes ont été posées à terre et les religieux viennent y prendre place chacun à son rang : d'abord le chef du monastère, le *louk ḳrou* (M. le gourou), puis son second, le *louk ḳrou sautr* (M. le professeur

lecteur), puis les autres par rang d'ancienneté dans les ordres. Devant eux, à une petite distance, on a placé trois grandes jarres [1] pleines d'eau et dans lesquelles on a jeté quelques parfums.

Les achars, au nom des fidèles, s'adressent alors aux religieux et leur font part du désir qu'ils ont de les baigner. Alors le chef des moines et ses deux voisins se lèvent, s'écartent un instant derrière un bouquet d'arbustes, se dévêtent de leurs vêtements jaunes, glissent sous leur *sbâṅ* (sarong ou langouti) le *sœkkaradak*, qui est une pièce d'étoffe qui ne sert qu'à se couvrir pendant les bains, et qui, nouée autour de la taille, retombe jusqu'aux genoux. Puis ils laissent tomber leur langouti et s'avancent vers les jarres tout juste assez couverts poûr que la cérémonie soit décente. Ils s'accroupissent et des fidèles versent sur leurs corps l'eau des jarres avec un petit bol de cuivre; c'est à qui leur rendra cet office respectueux, cet hommage pie, et le moine, avec l'eau qui glisse de sa tête et de ses épaules sur son corps se lave, se frotte, se nettoie rigoureusement sous les yeux de toute l'assistance.

La cérémonie de purification par l'eau, le pre-

[1] Ce chiffre n'est pas rituel. On n'en place qu'une quand il n'y a que quelques religieux à honorer, deux quand il y en a davantage, et trois s'il y en a encore plus.

mier jour de la nouvelle année, n'est pas encore devenue exclusivement un symbole, un simulacre; elle est ce qu'elle doit être vraiment, la purification du corps, image de la purification de l'âme. Chaque religieux reçoit ensuite sur le corps le contenu d'une petite fiole de parfums et se retire, pendant qu'un groupe de trois nouveaux religieux s'approche. Les trois qui les ont précédés s'en vont à quelques pas, reprennent leurs vêtements et s'habillent à l'ombre d'un arbre, derrière la touffe d'arbrisseaux, en silence et gravement.

Puis, c'est le tour des achars, personnages pieux, anciens chefs de monastères qui sont restés longtemps dans les ordres et qui y sont devenus des lettrés. Ils sont maintenant professeurs laïques, maîtres des cérémonies religieuses, et les fidèles aiment à les traiter, à leur rendre les hommages qu'on rend aux religieux du Saint, car eux aussi sont des saints.

Dans les maisons, les enfants bien élevés et respectueux baignent leurs père et mère, grand-père et grand'mère, afin de marquer leur soumission, leur dépendance et de rendre à leurs ascendants les hommages que ceux-ci ont rendus aux leurs[1].

[1] A Sâmbaur, devant le monastère, dont le Buddha regarde l'ouest (ce qui me fait croire qu'il est d'origine laotienne, car au-

IV. Cependant, le préah Aditya, qui est le Soleil, le préah Chant, qui est la Lune, s'élancent en avant et «marchent dans le cercle des Constellations» (*chakraréasi*, zodiaque) afin d'aller y reconnaître les limites des douze mois.

Et l'astrologue ajoute : «Que tous les humains,

Laos les Buddhas et les temples ne sont pas orientés), les habitants, ce jour-là, après que les religieux ont lavé le Buddha, se poursuivent avec des seringues et s'aspergent au milieu des rires et des plaisanteries de toutes sortes.

Wilhelm de Goyer et Huybert Boudewinsz ont observé cette fête à Vien-Chan le 10 avril 1642. (Voir *Voyage lointain aux pays de Cambodge et de Louwen, par les Néerlandais*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre-octobre 1871.)

M. Harmand l'a vu célébrer à Bassac le 15 avril 1877, sous le nom de fête de l'eau. (*Le Laos et les populations sauvages de l'Indochine*, dans le *Tour du Monde*, t. XXXIX, p. 242.)

Le major Michel Symes, à l'occasion de cette fête, a été aspergé à Pégou par les femmes du vice-roi, le 12 avril 1795. Il prétend que ces aspersions ont pour but de «laver toutes les souillures de l'année qui finit et d'en commencer une nouvelle avec pureté». (*Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1798 dans le royaume d'Ava*, traduction française, t. I, pp. 326-329.)

Buchanan, qui était de la même ambassade, n'a pas manqué d'en parler dans *Recherches asiatiques*, vol. VI, p. 299.

Le *Nouveau Journal asiatique* parle d'une fête semblable (N° 75, pp. 231-234).

Enfin, le *Harivamsa* décrit cette fête, lecture 146.

M. A. Raquez a aussi décrit, dans *Pages laotiennes* (pp. 134-135), la douche parfumée qui lui fut envoyée par les filles et les femmes du bas-Poun-Soun et du bas-Poun-Tan à son arrivée dans le village.

sans exception et ensemble, soient heureux, prospères, magnifiques et triomphants jusqu'à la fin de leur vie. » C'est le souhait de bonne année des horas et la finale de l'almanach.

II. Le thvœu-boṇ chaul chṇam au palais, en 1903.

Maintenant que nous avons vu comment le peuple cambodgien fête le premier jour de l'an, il n'est peut-être pas sans intérêt de savoir comment le roi, les princesses et le monde qui vit au palais célèbrent cette même fête.

Il n'est pas facile de savoir ce qui se passe derrière le grand mur aux mille échancrures, le *koṁpêṅsêma,* « l'enceinte des bornes limites » (1), comme disent les Cambodgiens, mais il n'est pas de secret pour celui qui les veut percer, surtout quand ce secret est celui de mille personnes. D'autre part, le roi du Cambodge, qui voit durer sous lui le trône des Khmèrs, et qui se demande s'il n'est pas le dernier roi de ce royaume que des rois de sa famille gouvernent depuis le commencement du xive siècle,

(1) Consacré au mois de février 1902, le jour de la fête du roi, dite vulgairement *Tăn-tók.* — Voir plus loin la description de cette fête.

le roi voit avec plaisir les Français s'efforcer, en écrivant ce qu'ils voient, de sauver ce qui, du peuple cambodgien, peut être sauvé, la mémoire de ce qu'il a été et le souvenir de ce que sont ses mœurs, ses coutumes civiles et ses croyances religieuses. Il n'a jamais refusé de faire renseigner et même de renseigner lui-même ceux d'entre eux qui se sont adressés à lui et de leur faire donner tous les documents dont ils avaient besoin. Les dignitaires, naturellement plus réservés que le roi, ne sont pas ausssi fermés qu'on le dit et maintes fois ont servi des curiosités discrètes. Malheureusement, je ne crois pas que trois Français se soient adressés soit au roi, soit aux dignitaires, pour apprendre d'eux ce que ni les uns ni les autres ne veulent cacher, pour enregistrer les manifestations de cette âme khmère qui échappe à tant de nos coloniaux et qu'on prétend refaire sans la connaître.

Ce sont les cérémonies de l'entrée dans la nouvelle année, telles qu'elles sont célébrées au palais du roi, que je veux décrire ici, d'aussi près que possible.

I. Dès le vendredi, treizième jour croissant de la lunaison de Chœtr, qui correspond au 10 avril 1903, à l'intérieur de la partie du palais réservée aux

femmes, on a balayé les allées, nettoyé la maison, lavé le linge et tout mis en ordre pour la fête des jours suivants. Les lampes ont été allumées dès la nuit tombante afin que tout soit éclairé quand viendront les dévas et les dévaputtas (dieux et fils de dieux), les dieux du ciel, de l'air, et les ancêtres qui, à l'occasion de cette solennité, quittent leurs séjours extraterrestres et vont visiter les lieux où ils ont vécu et ceux où vivent leurs descendants. Les maîtresses sont devenues douces, parlent posément à leurs domestiques, et les domestiques sont polies, actives et attentionnées. Le roi sourit de cette paix profonde et voudrait que tous les jours de l'année fussent des jours de *chaul chnam*, où chacune, apaisée, se repose, comme il dit, pour mieux crier, la fête passée.

II. Le samedi 14 croissant, dès le matin, les dames se peignent, s'oignent de parfums achetés très cher chez le marchand hindou, et de safran préparé par elles. A leur bras, elles ont mis leurs plus beaux bracelets, à leur cou leurs chaînes les plus précieuses, et, la figure bien reposée, bienveillantes et s'ennuyant, elles attendent l'heure d'aller au monastère pour remplir leurs devoirs religieux.

A une heure, elles mettent leurs plus beaux sâmpots, jettent sur leur épaule gauche les jolies écharpes de soie qui, en cascadant, retombent derrière jusqu'à terre. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à leur miroir, regardé leurs yeux, s'être assurées que les sourcils ont été convenablement amincis de manière à former un arc parfait, — celui d'Indra, — elles descendent les escaliers de leur maison, et, suivies de leur compagnie de servantes, de suivantes qui portent des corbeilles, d'amies, de clientes, de petites filles, elles se groupent, forment une masse sous la garde des *chas-tûm*, — vieilles mûres ou duègnes, — des *krômovéan*, ou gardiens du palais, et sortent de l'enceinte réservée, traversent la cour publique du palais, l'allée qui sépare le territoire du palais de celui du monastère voué au précieux Buddha d'émeraude.

Là sont déjà groupés les vonsas et anuvonsas, qui sont les membres et les alliés de la famille royale, les dignitaires, les khônan, qui sont leurs épouses, et tous les princes et toutes les princesses qui habitent hors du palais. On se salue, en joignant les mains à la hauteur du front, et quelquefois, quand c'est d'inférieur à supérieur, en s'inclinant légèrement. Quelques personnes mettent un genou en terre pour saluer et quelques princes, que les usages français

ont séduits, se donnent des poignées de main ; deux ou trois femmes les imitent. Sous le grand soleil qu'il fait, dans cette cour pavée de petits carreaux, où tout brille, où il n'y a pas d'autre ombre que celle jetée par les monuments sacrés, il fait une chaleur terrible, mais chacun est gai, heureux, et c'est un brouhaha de rires sonores, et c'est une vision chatoyante de belles couleurs qui flamboient sous le soleil et qui se mêlent, de beaux bijoux qui brillent et de jolies pierres qui éclatent aux oreilles et aux doigts.

Alors chacun et chacune commence à sa volonté ce pourquoi tout ce monde est venu.

Les serviteurs ont apporté du sable blanc qu'ils sont allés chercher au pied du mont Ksach-sâ (montagne de sable blanc), dans la province de Loṅvek (Lovék), à cent kilomètres de P̣hṇôṁ-P̣éñ, et ils en ont formé un tas considérable qui est éblouissant. Les dames, les filles et les fillettes prennent chacune leur corbeille en rotin, vont à ce tas, la remplissent de sable avec leurs mains, puis, la lourde corbeille posée sur la hanche gauche, maintenue par le bras gauche qui l'enserre et par la main droite qui l'allège, elles vont, légèrement penchées à droite, la tête rejetée en arrière, suivies chacune de son personnel, vers le temple au centre duquel

la statue de verre émeraude du saint Buddha « montre le sourire » du calme parfait.

Elles vont, et sur les huit petits monticules de sable formés la veille et au centre desquels on a planté un bâton, elles vont successivement jeter quelques poignées de sable blanc. Elles marchent les unes derrière les autres, l'épaule droite tournée vers le temple, en commençant par le monticule dressé à l'est, c'est-à-dire en face de l'entrée principale, imitant en cela la marche des planètes et des étoiles qui, chacun sait cela, tournent autour du mont Mérou. C'est la *pratéaksœn*, — le *pradakshina* antique, la grande circumambulation respectueuse.

Quand elles ont achevé de tourner, les corbeilles sont vides. Elles retournent au tas de sable, les remplissent de nouveau et, chargées, des gouttes de sueur au front, elles vont vers le bloc de roches sur lequel s'élève le magnifique pavillon (*maṇḍalaṁ*) où est conservée une reproduction, très exacte assurément, du *préaḥ baṭ*, ou « pied sacré », de Ceylan. Autour de ce rocher aussi on a dressé des monticules de sable, et la longue théorie des femmes, des filles et des fillettes, chargées des lourdes corbeilles, pliées sous le faix, graves, lentement commencent à tourner, en partant de l'est, l'épaule droite au

pavillon, comme l'armée des étoiles. Et c'est un beau spectacle de couleurs vives et chatoyantes, de femmes bien ornées, bien parées, que cette ambulation religieuse sous les chauds rayons d'un soleil qui cuit et qui allume toutes ces belles étoffes, qui éclaire ces chairs plus ou moins bronzées et qui met dans ces yeux noirs des étoiles qui filent sous des paupières à demi-baissées de dévotes, entre des cils longs d'amoureuses et sous des sourcils amincis de coquettes. Puis tout le monde se retire, et la vaste cour du temple devient plus calme. Avec cinq cents personnes qui flânent ici et là, dévots qui font leurs dévotions en accroissant les petits monticules de sable blanc, elle paraît vide et silencieuse.

A six heures du soir, comme la nuit tombe, vingt et un religieux du Buddha, leur chef en tête, à la queue leu-leu, pénètrent dans cette vaste cour par la porte est et entrent dans le temple. Ils vont s'asseoir sur des nattes posées à droite de l'autel et un peu en avant. Toutes les ampoules électriques sont allumées, et l'éclairage, augmenté par le carrelage d'argent, est très beau. Les feux rouges des lampes à pétrole tranchent sur l'éclat des ampoules électriques et, sous la lumière, ornent l'immense salle.

Alors un acharya s'avance et invite les religieux,

au nom du roi et de l'assistance, à saluer le Buddha, à dire les mantras pieux spéciaux à la fête du *chaul chnam*. Et les religieux, après avoir mis devant leurs yeux l'écran qui dérobe leur visage, commencent à chanter en langue pâlie le *Nomo putthéa*...

Les fidèles silencieux, les mains jointes à la hauteur du front, font les réponses, et le salut — car c'est un véritable salut qui rappelle celui de nos églises catholiques — se poursuit, puis s'achève par une distribution d'offrandes royales faites au nom du roi par les principales dames du palais et par les khonań, ou femmes des principaux dignitaires.

III. Le lendemain, qui est le jour du soleil, un dimanche, à 8 heures du matin, vingt et un nouveaux religieux ont pris la place des vingt et un de la veille. Dix autres se rangent sous la galerie sud du temple, et dix autres sous la galerie nord. La foule des fidèles est accourue et les costumes sont encore plus beaux, les bijoux plus précieux aux oreilles, aux doigts et aux poignets des femmes. Leur sourire est plus gracieux et leurs paupières sont moins baissées. L'ombre que projettent la porte de l'est, le cloître et les monuments est plus longue sur le carrelage et les rayons du soleil sont moins



Le chef des bonzes.

chauds. Il y a plus de deux mille personnes dans la cour du monastère, dans le temple et sous les cloîtres où se développe, en cent quatre-vingt-treize peintures murales, tout le poème du *Ramayana*.

Un achar s'approche des religieux, les salue de ses deux mains jointes et les prie de dire les *muṇṭ dar* et l'appel aux divinités du ciel, le *Pohou ṭéréa*. Les quarante et un religieux commencent à dire les manṭras, et les fidèles — les femmes à gauche, les hommes à droite, les dignitaires au centre — prient et saluent.

A 1 heure après-midi, quarante et un nouveaux religieux font leur apparition et viennent se ranger sous la galerie extérieure du temple, à l'est. L'achar les prie de faire le *srâṅ túk*, c'est-à-dire de bénir la galerie, et voilà les quarante et un moines du Buddha qui, l'épaule droite tournée vers le temple, aspergent d'eau consacrée la galerie extérieure sur les quatre faces, à l'est, au sud, à l'ouest et au nord. — La foule, en bas, suit religieusement la cérémonie. C'est le pradakshina du *srâṅ túk*.

Vers 3 heures, le temple est plein de fidèles et, sur trois chaises à prêcher, qui sont de larges sièges, sont assis les jambes croisées à l'indienne, rituellement, trois religieux. Devant eux est une petite table, et sur cette petite table sont des satras écrits sur

feuilles de palmier. En face de cette table, et tournés vers elle, sont quatre religieux dits *antrey,* qui sont assis de front sur une natte posée à terre; derrière eux, on compte trente-trois religieux auditeurs ou *ottabas.*

L'un des achars s'approche et, au nom du roi, prie l'un des trois religieux en chaise de vouloir bien commencer la lecture et lui remet un satra. Le moine, aussitôt, commence à lire; le second le remplace au bout d'une demi-heure et celui-ci est remplacé à son tour dès que sa voix faiblit. Et ainsi de suite jusqu'au soir, la voix du lecteur retentit dans la vaste salle et l'histoire de Vessantara, le roi charitable [1], se déroule lentement sous les oreilles attentives des fidèles, pendant que les yeux cherchent sur les peintures murales du temple à reconnaître les personnages et les épisodes.

IV. Le lendemain, est le jour où l'année commence. Les horas ont annoncé que la minute exacte donnée par les calculs astronomiques est la 50e après 2 heures de l'après-midi, c'est-à-dire pour parler

[1] C'est le dernier des jâtakas. Voir ma traduction, *Le livre de Vesandar, le roi charitable* (*Satra mâha chéadak ou Livre du grand jâtaka,* d'après la leçon cambodgienne). Paris, Ernest Leroux, 1902.

comme eux, et comme tout le monde au Cambodge avant notre arrivée, à 6 heures et 10 bat [1].

Pour prier à cet instant précis, quelques dévots et dévotes, des dévotes en plus grand nombre, sont venus au temple et mettent sur les lampadaires de l'autel des cierges allumés et des baguettes qui fument l'odeur de santal et de résine mêlée qui rappelle l'odeur de notre encens.

Pendant ce temps, les *menus prâdal*, ou « hommes boxeurs », sont rassemblés devant le Bañyoṅ par le service des *sâmmohah mâha-they* (secrétaires du ministre de la guerre) et s'appareillent pour la lutte ou *châmbap*. C'est un spectacle que la tradition antique oblige les gouverneurs des provinces à offrir à l'éminent et miséricordieux Maître suprême au-dessus des têtes, le roi, et ce sont eux qui payent les lutteurs. Il est probable qu'autrefois, chaque chef de province avait ses lutteurs à lui et les amenait à la capitale ce jour-là, et que c'étaient les

(1) Le jour commençait alors pour eux au lever du soleil, officiellement à 6 heures de nos horloges, et l'heure, ou *viléa*, comptait 12 bat de chacun cinq minutes.

Mais, antérieurement, le jour comptait soixante heures de vingt-quatre minutes, et l'heure se divisait en quarts ou *bat* de chacun six minutes. Quand les Cambodgiens ont adopté la journée de vingt-quatre heures, ils ont décidé qu'il y aurait douze *bat* dans une heure, mais alors le *bat* n'était plus un quart de l'heure ou *viléa*.

champions des provinces autant que les leurs qui soutenaient la gloire du district et qui *tombaient* les rivaux dont les victoires étaient connues du pays entier.

Le roi paraît à 5 heures pour assister à ces luttes, avec toute la famille royale, les ministres et les dignitaires. Il fait un signe et, immédiatement, deux boxeurs sont en présence, puis c'est le tour des lutteurs à mains plates, puis celui des boxeurs encore et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les couples aient combattu, jusqu'à ce que la nuit soit venue et qu'on ne puisse plus voir les coups qui sont portés et ceux qui sont reçus. Le roi donne quelque argent aux vainqueurs, aux vaincus quelquefois quand ils sont trop blessés et, pendant que les pauvres diables pansent leurs faces endolories, le roi se retire et la foule s'écoule lentement.

Dans le palais, dans les maisons du palais, on allume les lampes ainsi que dans les temples, dans les monastères et chez les habitants, car il ne faut pas que les tévodas mâles et femelles qui, toute la nuit, parcourent le royaume trouvent une seule maison plongée dans l'obscurité.

V. Le lendemain, qui est un mardi, tout ce qui a été fait la veille se répète et ce sont de nouvelles

lectures dans le temple Préah obosoth, et ce sont de nouvelles aspersions d'eau sous les galeries extérieures, devant la foule des fidèles qui suit dévotement et qui pradakshine avec ses moines, l'épaule droite au monument et le cœur heureux. Puis ce sont les luttes des boxeurs et les luttes à mains plates, dans la cour publique du palais, devant le jardin royal, en face du Bañyoṅ, en présence du roi, des princes, des dignitaires et de la foule qui rit et applaudit.

VI. Le lendemain, ce sont encore les mêmes cérémonies, le matin; mais, dans l'après-midi, vers 4 heures, les membres et alliés de la famille royale, tous les dignitaires gradés de cinq à dix péans, se pressent dans la cour publique du palais.

Ils sont vêtus de *sâmpots* à ramages qui forment culottes bouffantes, de vestes en brocart d'or, de vestes noires. Chacun d'eux porte, qui un plateau d'or, qui un plateau d'argent, chargé de fleurs, de flacons d'eau parfumée, de bougies en cire d'abeille. Le plateau des dignitaires à dix degrés est un plateau dont le pied comporte trois étages; le plateau des dignitaires à neuf degrés ne comporte que le pied à deux étages; celui des gradés à huit degrés n'est qu'un simple plateau à pied.

Ainsi le veulent le protocole, la coutume et la vanité.

Tout à coup, les portes de la salle du trône, où le déva protecteur du royaume conseille le roi, sont ouvertes. Les dignitaires y pénètrent et prennent place sur des nattes étendues sur le plancher. Le roi paraît, s'assied sur un lit bas placé à quelques pas en avant du trône et tous les corps s'inclinent, toutes les mains se joignent, s'élèvent au-dessus des têtes pendant que les fronts vont toucher le plancher. Les ministres, les princes saluent de même et le roi Noroudâm répond à peine d'une légère inclination de sa petite tête de petit vieux ratatiné.

Alors, sur un signe fait par les bakous placés entre les dignitaires et le roi, les princes, les membres éloignés de la famille royale, tous les dignitaires, les conseillers, les horas ou astronomes, les acharyas, tous enfin à leur rang s'approchent du roi, le saluent les deux mains jointes et lui présentent l'eau parfumée, les fleurs et les bougies, puis ils lui souhaitent d'être heureux, d'avoir forces ou vertus et la puissance.

Le roi les remercie et forme pour eux les mêmes souhaits. Ce sont nos souhaits de nouvelle et bonne année, à 3,000 lieues de la France, chez une autre

race d'hommes, pliée à d'autres mœurs, ayant une autre foi religieuse.

Les horas s'approchent alors avec un plateau d'or sur lequel sont placées les statuettes de Vishnu et de Shiva. Le roi prend un flacon d'eau parfumée et le renverse sur elles; puis, après avoir répandu quelques gouttes sur ses mains et s'en être lavé la figure, il se retire dans ses appartements, afin d'y recevoir les princesses, les principales femmes du palais, les épouses des dignitaires gradés de cinq à dix degrés. Elles aussi s'approchent du « Maître de la vie » et lui présentent des fleurs, de l'eau parfumée et des bougies en cire d'abeille. Elles forment les mêmes souhaits que les dignitaires, et le roi les remercie de leur affection et forme pour elles des souhaits de bonheur.

Cela fait, il se déshabille, ne gardant qu'un seul linge, et les princesses, les dames de la cour, prennent des vases d'eau parfumée, le baignent comme il a baigné les statues de Vishnu et de Shiva et comme il baignera demain celle du Buddha, comme elles baignèrent aussi les religieux et comme les enfants dans tout le royaume baignent leurs père, mère, aïeux, leurs professeurs et leurs maîtres.

Pendant ce temps, dans la cour publique, devant le Bañyoñ, les lutteurs à mains plates roulent à

terre et les boxeurs se brisent la mâchoire pour la plus grande joie de la multitude et la vanité des *tombeurs*.

La nuit venue, les lampes sont allumées comme les jours précédents pour les tévodas et les ancêtres.

VII. Le lendemain jeudi, à 3 heures après-midi, le roi sort de ses appartements et se rend dans la salle des danses; les gardiens du palais (*krômo-véañ*) viennent, comme la veille les hauts dignitaires, les princes, les princesses et les dames de la cour, lui offrir l'eau parfumée, les fleurs et les bougies en cire d'abeille. Il reçoit leurs souhaits et formule les siens.

Quelques instants après, des religieux s'approchent de lui, lui présentent sur un plateau d'or à pied une petite statuette du Buddha. Le roi s'incline, salue, les mains jointes à la hauteur de son visage, la sainte image du Préaḥ, et, prenant un des flacons qui lui ont été offerts, verse sur elle toute l'eau parfumée qu'il contient.

Puis la statue du Saint est emportée, et le roi se retire.

Un instant après, un *kromo véañ* vient prier les horas, le sâmdach préaḥ mâha sâñkharéaçh, qui est

le chef de l'Église bouddhique des Mâha-Nikayas au Cambodge, le préaḥ Ṇéayok qui est son second, et le louk sankharéaçh, c'est-à-dire le chef des monastères de la ville de Phṇôṁ-Ṗéñ, qui sont présents, de pénétrer au palais afin d'y être baignés par les princesses et les dames de la cour. Cette dernière cérémonie achevée, les religieux font le *saṭho bakarona*, c'est-à-dire la bonne exhortation, et se retirent pour rentrer dans leurs monastères afin de méditer sur les souhaits formés en l'honneur du roi et pour songer aux paroles du Buddha : Tout est douleur.

III. Le ṭhvœu-boṇ chaul chṇaṁ des baḳous.

En outre de ces cérémonies bouddhiques, qui se célèbrent par tout le Cambodge, il en est une autre qui est spéciale aux bakous et qu'on célèbre au palais du roi.

I. Avant 1895, les gouverneurs des provinces étaient tenus de faire construire chacun un petit hangar (*rouṅ*) sur l'emplacement que le véath préah Kêv-Morokot, la nouvelle pagode royale, occupe. Ces hangars étaient destinés aux jeux de toutes

sortes, aux danseuses, à la fête populaire que le roi offrait à son peuple.

Aujourd'hui les gouverneurs, très occupés dans leurs provinces, ne sont plus tenus de venir le premier jour de l'an dans la capitale et de faire construire ces hangars; on ne leur demande que d'envoyer des combattants pour les luttes. La fête, par suite de cette réforme nécessitée par notre administration plus exigeante et plus précise, est moins importante que par le passé et n'attire plus un populaire nombreux.

On en a cependant conservé la partie religieuse et c'est celle-là que je veux décrire ici.

II. Tout d'abord, les mandarins de Phṇôm-Péñ font élever un *réaṇ-ṭéroda* au centre de la place où ont lieu les luttes, là même où était dressé le phṇôm Kailâsa pour la fête de la coupe de la houppe. On a donné à cette petite construction, large de quatre coudées, profonde et haute d'environ six, l'apparence d'une petite pagode dorée et ornée comme un véritable temple.

Le jour de la cérémonie, c'est-à-dire le premier jour de l'année, le chef du magasin des bijoux remet aux baḳous cinq damlœñ d'argent, vingt-cinq cierges en cire d'abeille, soixante petits autres

cierges, deux nattes en herbe, deux grandes marmites en terre dites *thlañ* (1), deux petites jarres dites *kaâm* (2) pour l'eau parfumée, et trois paquets de bâtonnets odoriférants. Le chef du magasin des étoffes leur remet huit mesures (*aau*) de chacune cinq coudées d'étoffe blanche, quatre pour le côté droit et quatre pour le côté gauche, huit *sla thor*, dix *sla truoy* (3), quatre *sla chom* (4), un bol de haricots, un bol de sésame, deux nattes en herbe chochot et une noix de coco dépouillée. Le chef du

(1) La marmite *thlañ* est une grande marmite profonde à très large bouche, en terre, dont on se sert pour faire cuire le riz quand il y a beaucoup de monde, les jours de fête et de récolte.

(2) Le *kaâm* est une sorte de broc en terre, de forme ronde, sans pied, à petite bouche. C'est de cette poterie que l'on se sert pour aller chercher l'eau au fleuve; elle se porte sur la hanche ou sur la tête à l'aide d'un coussinet fait d'une écharpe roulée. — Des jarres plus petites sont employées à mettre le sucre de palmier.

(3) Le *sla truoy* est une sorte de petit cornet pointu des deux bouts, feuille de bananier cerclée d'un autre morceau de feuille, et contenant quelques fragments de noix d'arec (*sla*) avec des feuilles de bétel. D'autres fois, le cornet ne contient que du riz cuit; alors il est moins élégant.

(4) Le *sla choum* ou *chom* est semblable au *sla thor*, sauf en ceci qu'il ne comporte souvent pas de pied et jamais de fleurs et que les aiguilles de bambou qui portent les feuilles de bétel et les bâtonnets odoriférants sont groupées autour de l'aiguille qui porte la noix d'arec.

magasin des paddys leur remet une portion de riz cuit et teinté de cinq couleurs sur un plateau, soixante boulettes de riz cuit dites *bay-yich* (riz de l'offrande), huit plateaux remplis de fruits posés sur un lit de riz blanc, un plateau de riz grillé dans son écorce (*léaçh*) et un bol de farine de riz.

Munis de ces diverses parties de l'offrande, qui ne sont remises aux envoyés du chef des bakous qu'en échange d'un reçu de lui visé par le chef des kroiño-véañ alors de service, les cinq principaux bakous se rendent au réaṇ-ṭévoda.

De leur côté, les religieux du Buddha y viennent au nombre de huit, se placent sur des nattes alors que les achars s'installent sur d'autres nattes. Ceux-ci reçoivent les cotonnades et les placent en écharpe sur leur épaule droite et sous l'aisselle gauche, puis ils invitent les religieux à dire les mantras relatifs aux tévodas, quelques autres stances contenant des souhaits de bonheur pour le roi, les princesses, les habitants du palais. La cérémonie bouddhique terminée, les religieux se retirent.

Pendant ce temps, les bakous se rendent au *Hô Préaḥ,* le temple privé où sont déposées à l'intérieur du palais les statues des cinq divinités brahmaniques, placent sur leur autel les cierges remis par le chef des magasins ainsi que les offrandes apportées;

ils baignent les statues avec l'eau parfumée et font les mêmes vœux de bonheur que les religieux du Buddha.

Il n'y a aucune relation entre la cérémonie bouddhique et la cérémonie brahmanique, sauf en ce point que le *réan-tévoda* est relié à l'autel où sont posées les statues de préah Iso, de préah Noréay, de préah Kénès, de préah Kachchayt et de préah Khveâm, par un fil de coton (*âmbôh séma*) [1] qui fait le tour des deux autels.

IV. Le thvœu-bon chaul chnam sous Noroudâm. Soy-bay dâmréam khê Choetr.

On faisait au palais d'Oudong, sous l'ancien roi, et de tous temps avant lui, disent les Cambodgiens, une autre cérémonie que le roi Noroudâm a supprimée, mais dont il est rapidement question dans

[1] *L'âmbôh séma*, ou «cordon de la limite», est un cordon préservateur fait d'un fil de coton vierge, c'est-à-dire non cordé, arrangé en point de chaînette de manière à se trouver fait de trois fils, l'un pour le Buddha, l'autre pour la Loi, le troisième pour l'assemblée des religieux. — On le place autour des lieux qu'on veut préserver des esprits mauvais, autour des statues qu'on veut consacrer, entre les mains des religieux qui prient, afin que la puissance que prennent les mantras qu'ils disent passe comme un fluide sur ce cordon et se communique aux choses entourées.

le petit manuel des fêtes de l'année, le *Pìthî tvéa-tosa méasa,* «sacrifices [au cours] des douze mois»; c'était le *Soy-bay dâmréam khê Chœtr,* c'est-à-dire la «substantation par le riz cuit (*dâṁréaṁ*) au mois de Chœtr». Je n'ai pu savoir quel est le sens, la signication de cette cérémonie curieuse. Quant au mot *dâṁréaṁ,* qui, m'assure-t-on, n'est employé que dans l'énoncé de cette coutume, il est le dérivé du mot *ṭréaṁ,* qui a le sens de «trempé»; il signifierait «détrempé, étendu d'eau».

Quoi qu'il en soit, je vais raconter ici ce que j'ai pu apprendre par un vieux dignitaire qui se rappelle avoir vu célébrer cette fête dans son enfance, sous l'autre roi.

I. A l'occasion de cette cérémonie, le chef du magasin des bijoux remettait aux envoyés des bakous, pour l'offrande aux cinq divinités brahmaniques du Hô Ṗréaḫ, cinq taṁlœṅ d'argent, vingt-cinq cierges faciles à coller et à décoller, soixante cierges plus petits et trois paquets de bâtonnets odoriférants. Le chef du magasin des étoffes leur délivrait huit mesures (*aau*) d'étoffe, de cinq coudées chacune, huit *sla ṭhor,* dix *sla ṭruoy,* dix *sla chom,* une noix de coco dépouillée de sa bourre, un bol de haricots et un autre de sésame. Le chef

du magasin du paddy leur donnait cinq portions de *bay préah* (riz cuit des dieux), huit plateaux de riz blanc sur lesquels on a déposé des gâteaux improprement dits *phlê chœu*, fruits d'arbres, soixante boulettes de *bay yich* ou riz de l'offrande, un plateau de riz grillé, un bol de farine et une natte pour recevoir ces divers objets devant l'autel.

Les cinq chefs des bakous se rendaient au *Hô Préah*, plaçaient les cierges sur l'autel des divinités brahmaniques et les allumaient, puis ils présentaient les offrandes, et formaient des souhaits de bonheur et de durée pour le roi, pour la monarchie, pour le royaume. La cérémonie terminée, ils se retiraient, emportant ce qui restait des offrandes faites aux dieux.

II. D'autre part, la veille du *chaul chnam*, c'est-à-dire la veille du premier jour de l'an nouveau, vers cinq heures du soir, la dame du palais chef des cuisines recevait un énorme panier du plus beau riz blanc qu'on avait pu trouver, le répandait sur un morceau de cotonnade blanche très fine, elle-même étendue sur une natte d'herbe neuve et, aidée de quelques suivantes, triait les plus jolis, les plus gros et les plus blancs grains de riz, de manière à retenir ce qu'il y avait de meilleur. Ce riz ainsi

obtenu par sélection minutieuse était placé dans un bassin d'or rempli d'eau, et lavé avec beaucoup de soin, plusieurs fois, jusqu'à ce que l'eau sortît du bassin aussi pure que lorsqu'on l'y avait mise. Ce riz était ensuite placé dans une marmite en terre dite *chnéañ robuol,* « qui est à deux étages », pour parler comme les Cambodgiens, c'est-à-dire qui comporte une marmite dans laquelle on met l'eau qu'on veut faire bouillir et, au-dessus, un récipient percé de nombreux trous dans lequel on place le riz à cuire. Quand l'eau entrait en ébullition, elle se vaporisait, pénétrait le riz et le cuisait lentement mais aussi sûrement que par le procédé ordinaire. Le riz cuit de cette façon est dit en langue vulgaire *bay chamhoy,* riz cuit à la vapeur; ici, il est dit *bay dâmréam*, dont le sens, je l'ai déjà dit, est « riz détrempé ».

On laissait alors refroidir ce riz sur une nouvelle étoffe blanche, puis on le lavait très doucement, afin d'enlever les impuretés qui auraient pu s'y introduire. Bien lavé, il était déposé dans un vase d'or à large encolure, dans lequel on répandait de l'eau très pure, de manière à étendre le riz cuit sans que l'eau le submergeât. Le vase était ensuite déposé sur une petite estrade placée dehors, offert aux tévodas gardiens du palais, et y restait toute la nuit, afin d'acquérir à l'air un peu de consistance et, sous

la rosée (*ânsœum*), des propriétés thérapeutiques et favorables certaines.

Le matin, le *bay dâṁréaṁ* était recueilli par les achars et offert au roi qui, chaque jour, en mangeait une ou plusieurs boulettes et distribuait les autres aux religieux de Buddha venus au palais à cette occasion pour y dire les maṇtras (*sautr-moṇṭr*).

III. Cette cérémonie était renouvelée le jour de la pleine lune du mois de Pisakh, jour anniversaire de la mort du Buddha. On y ajoutait du riz blanc dit *ṭoṇṇœup*, qui est une espèce de riz gluant à grains très gros et jaunâtres, également trié et cuit de la même manière, mais non relavé et exposé à l'air. On le mangeait avec des mangues mûres, d'où le nom de la cérémonie, *soy-bay tonnœup svay tùm*, «substantation par le riz *tonnœup* et les mangues mûres».

Cette cérémonie n'est plus célébrée au palais, mais dans l'opinion populaire le riz bien trié, bien lavé, cuit à la vapeur, puis relavé et exposé à l'air, passe pour être favorable aux mal portants. On le prépare pour les gens malingres, les convalescents, les languissants, et tous ceux qui ont l'estomac difficile ou capricieux.

CHAPITRE III.

LE ṬHVŒU-BOṆ BAMBUOS PHIKKHUS.

(L'ORDINATION D'UN RELIGIEUX.)

AVRIL-JUILLET.

La cérémonie de l'ordination d'un religieux (*ṭhvœu-boṇ bambuos phikkhus*) est assez curieuse pour que je la décrive ici. Elle ne peut avoir lieu que dans le courant des mois de Pisakh, Chés et Asaṭh, c'est-à-dire pendant les deuxième, troisième et quatrième mois des années ordinaires et aussi pendant le cinquième mois des années intercalaires [1], qui comprennent une période de temps s'étendant environ du 15 avril au 15 juillet dans le premier cas, et du 15 avril au 15 août dans le second.

La fête peut durer trois, cinq, sept et même neuf jours, à la volonté des parents du jeune homme, mais la cérémonie religieuse n'a lieu que le dernier jour. Tout ce qui précède l'entrée en religion, — la réunion de la famille, les festins offerts aux amis, —

[1] Dans les années intercalaires ou de treize mois, qui reviennent à peu près tous les trois ans, le mois d'Asaṭh se double en «premier Asaṭh» (*Pathamasaṭh*) et «deuxième Asaṭh» (*Ṭuṭiyé-asaṭh*).

a pour but de représenter les joies mondaines, de montrer quels plaisirs le jeune homme abandonne pour se faire religieux mendiant, et aussi de rappeler que le Préah, avant de fuir le palais de son père, vivait au milieu des joies du monde. Pendant tout le temps que dure cette fête, le jeune homme doit rester grave; il peut assister aux jeux mais sans y prendre part; il doit s'entretenir avec ses père et mère, avec sa famille, avec les anciens, être respectueux avec eux et se distinguer entre tous les jeunes gens par ses manières, sa tenue réservée, sa douceur, car, me dit un religieux, il ne doit pas oublier un seul instant qu'il va, dans quelques jours, dans quelques heures, fuir toutes ces joies et se présenter au monastère. C'est ainsi que le Préah, dans le palais de son père, pendant que les femmes dansaient pour le réjouir, songeait à fuir sa famille, à se retirer dans la forêt pour se faire ascète et pour prier.

I. Cérémonie de la veille.

Le soir du jour qui précède l'entrée au monastère, les parents invitent les religieux du couvent où leur fils doit se retirer à venir prier chez eux. Les moines viennent, s'assoient sur des nattes préparées pour eux et récitent quelques prières (c'est ce qu'on

appelle le *khvaṇ ṇéak*), puis ils se retirent. Pendant la nuit et le matin, on célèbre le *thveu-boṇ thméñ*, «la fête des dents», si toutefois on n'a pas déjà célébré cette fête de la nubilité[1].

II. La procession ou Pradakshina.

Le matin, le jeune homme s'habille de cotonnade blanche, qui, dans l'Inde ancienne (et encore aujourd'hui), était le costume des laïques; ou bien il revêt son plus beau langouti de soie, celui des jours de grande fête, met sa plus belle veste et jette sur son épaule gauche une écharpe de cotonnade blanche, afin de marquer qu'il sort du monde où l'on s'amuse. Quand le Préaḥ a fui le palais de son père, il était vêtu de ses habits princiers et portait des ornements d'or incrustés de pierreries.

Vers onze heures du matin, après avoir déjeuné, il monte à cheval et se dirige processionnellement, à travers le village, vers le monastère. Un orchestre au grand complet le précède; un homme tient la bride

[1] Je décrirai plus loin cette très curieuse fête. Le mot *khvaṇ* est d'origine siamoise et équivaut au mot khmèr *préaḥ liṅ*, âme. Les mots *khvaṇ ṇéak* ou *préaḥ liṅ ṇéak*, bien que signifiant à la lettre «âme en route pour le nirvana» (*préaḥ linga ânḍga*), désignent l'âme du récipiendaire qui entre sur la route du nirvana.

de son cheval; un autre dresse un grand parasol au-dessus de sa tête; ses amis l'accompagnent; une foule de femmes qui portent des offrandes pour les religieux et des baguettes odoriférantes, des cierges, des fleurs pour le Préah, forment son cortège. Et toute cette foule de gens qui marchent serrés pousse des cris de joie : « Hou! hou! hou! » et s'avance lentement. Comme le Préah qui a fui à cheval le palais du roi Sudhôdana, le récipiendaire, à cheval, a l'air de fuir la maison de son père. L'homme qui tient la bride du cheval représente Indra; celui qui porte le parasol figure le chef des dieux brahmas; la foule des amis et des femmes qui le précèdent et l'escortent sont les tévodas et les tévî qui servaient d'escorte au Buddha; les cris que cette foule pousse à chaque instant sont les louanges que chantaient les dieux; les fleurs artificielles ou naturelles que portent les femmes sont les fleurs dont parle la légende et que semaient, sous les pas du Préah, les tévôdas et les tévî.

Quelquefois un jeune homme tient la queue du cheval : il figure le fidèle serviteur de Siddhartha, qui, ayant pris la queue du cheval Kanthok, franchit d'un seul bond les murs de la ville royale.

Devant le cortège, armés les uns de bâtons, les

autres de sabres, et la tête recouverte d'un masque de yéak ou d'un masque d'autre monstre, des danseurs font mille contorsions, paraissent combattre et vouloir arrêter le cortège. C'est l'armée de Mara cherchant à s'opposer à la marche du jeune homme vers un état de perfection qu'il redoute, c'est l'armée du Tentateur s'attaquant au Buddha.

Le récipiendaire parvient à l'entrée de l'enclos du monastère, il descend de cheval, puis, avec son cortège, il s'avance vers le temple. La musique retentit, les hou! hou! sont plus fréquents, les guerriers du Malin plus violents. Cependant le cortège commence à tourner autour du temple de manière à lui présenter l'épaule droite, et fait trois tours. C'est le pratéaksœn [1], c'est-à-dire le salut d'honneur

[1] Du sanscrit *pradakshina*. Ce salut très ancien est encore usité aujourd'hui par les enfants qui veulent honorer leurs parents et au cours de certaines fêtes. En Europe, il se retrouve pour les processions de la Saint-Jean, dans les églises, autour des églises, autour des catafalques; dans ce dernier cas, la marche n'est pas à droite [au sud], mais à gauche [au nord]; il en est de même au Cambodge lors des cérémonies funéraires, et cette marche est nommée *ollarapéar*. Dans la Mayenne je l'ai vu danser il y a cinquante ans, au son des violons jouant ce qu'on appelait alors «l'air du cochelin». Cette danse était quasiment rituelle et se faisait autour de la mariée, laquelle était au milieu de la salle assise sur un trépied les jambes bien écartées de manière à bien tendre le large et long tablier. Le cochelin était un bâtonnet au bout supé-

rendu au temple, et qui rappelle le mouvement des astres autour du mont Mérou.

A la fin du troisième tour, le jeune homme s'arrête devant la porte principale du temple; il y trouve l'armée de Mara qui livre là son dernier assaut de grimaces, de menaces et de promesses, semblant tour à tour lui offrir les biens du monde et le menacer de ses armes. Il s'arrête un instant, puis il fait un pas et les danseurs s'écartent; l'armée de Mara

rieur duquel on avait fait une encoche; dans cette encoche le plus riche invité mettait une pièce d'or et marchait derrière les violonneux, son cochelin haut porté. Les invités suivaient portant les objets qu'ils désiraient offrir à la mariée, qui une soupière, qui une marmite pour la soupe du petit, qui un lot d'assiettes, qui des verres, etc. Quand, au troisième tour, le Monsieur passait devant la mariée, il secouait le bâtonnet et laissait tomber dans son tablier la pièce d'or, c'est-à-dire le cochelin. — Le sorcier irlandais le fait encore : dans Macbeth, les sorcières qui marchent autour de la marmite tournent en lui présentant l'épaule droite. — Vercingétorix, se rendant aux Romains, fit trois fois le tour du siège de César en lui présentant l'épaule droite. — MISTRAL, dans ses *Mémoires et récits*, parle de la bûche de Noël qu'on promenait solennellement trois fois autour de la cuisine avant de la déposer sur la dalle du foyer, à Maillane en Provence. — En Écosse cette déambulation était et est peut-être encore, dans quelques cantons reculés, dite le *déasil;* elle consiste à faire trois fois le tour d'une personne morte ou vivante, à l'effet d'implorer pour elle les bénédictions du Ciel. On suivait le cours du Soleil, c'est-à-dire on allait de droite à gauche. Pour attirer des malheurs, pour proférer des imprécations, on allait *contre le Soleil*, de gauche à droite.

est vaincue, dispersée; le récipiendaire et son cortège pénètrent dans le temple.

III. La demande d'entrée dans le Sàṅkha.

Le récipiendaire s'avance jusqu'au milieu du temple où déjà ont pris place les vingt et un religieux qui, obligatoirement, doivent composer le *Sâṅkhakammaṁ*, ou chapitre de moines en puissance de recevoir un nouveau moine. Il se place en face de la statue du Buddha et devant l'*ộppaçhçhéa*, l'ordinant, qui doit le recevoir dans les ordres. Il les salue humblement en s'inclinant trois fois, de manière à mettre chaque fois le front à terre; puis il salue le *mé-véaṭh* qui est le chef du monastère et qui sera tout à l'heure son professeur principal, puis le *ḳrou-sautr* qui est le sous-chef et qui sera son deuxième professeur.

Ceci fait, il se retourne vers l'ộppaçhçhéa et lui dit: «Je vous ai choisi pour mon ordinant et pour mon guide spirituel, afin que vous me réprimandiez chaque fois que je m'écarterai de la voie que le Buddha a indiquée à ses disciples sur cette terre».

L'ộppaçhçhéa répond au récipiendaire en l'invitant à toujours observer la discipline des reclus, à

ne pas regretter les plaisirs du monde, à être aussi humble qu'un petit enfant, aussi modeste qu'un pauvre qui mendie sa vie tous les jours. Puis il termine en lui disant que tout est misère et douleur, que la vie est douleur, qu'il faut échapper à la vie qui est douleur et s'acheminer par l'observance des préceptes religieux indiqués par le Préah, sur la route qui conduit au Nipéan, en passant par les paradis des tévôdas, des brahmas, et des mâha-brahmas. « Le cœur humain est faible, lui dit-il, les passions y dorment mal; observez-vous, soyez vigilant; veillez sans cesse; priez et méditez. »

Puis il prend à terre les effets de religieux que le jeune homme a déposés devant lui, et les lui met sur les bras. Le récipiendaire les reçoit accroupi, les mains jointes et les coudes posés sur les genoux.

Alors l'ôppaçhchéa dit quelques prières, fait encore quelques recommandations, puis il tire du paquet d'effets la ceinture en étoffe jaune ou marronne, la lui passe autour du cou, la noue, sépare ses mains jointes pour y placer un bout de l'étoffe, les lui referme et y enroule la ceinture. Ceci fait, il lui rogne quelques ongles avec un rasoir afin qu'il sache qu'il ne doit plus observer aucune mode mondaine, puis il dépose le *sbân* sur les mains jointes du

récipiendaire et lui dit : « Voilà votre langouti, allez vous en vêtir ».

IV. La vêture. — Le rasage.

Le jeune homme salue l'ộppaçhçhéa trois fois, puis il se retire pour s'habiller, soit hors du temple, soit derrière un rideau qu'on a tendu dans un angle. S'il n'a pas été rasé le matin, on lui rase la barbe, les sourcils et les cheveux, mais le plus souvent, presque toujours, cette opération a été faite à la maison paternelle[1]. Un instant après, il reparaît vêtu de ses vêtements de religieux, mais portant son patra en bandoulière et derrière son épaule gauche, en tenue de voyage. Il s'avance vers l'ộppaçhçhéa, le salue comme il a été dit ci-dessus, puis demeure devant lui dans une tenue respectueuse, accroupi, les mains jointes à hauteur du visage et les coudes appuyés sur les genoux.

L'ộppaçhçhéa lui récite les dix préceptes[2] qui

[1] Dans la province de Kômpot, le récipiendaire vient la tête rasée, mais non les sourcils. Quand il a revêtu l'habit jaune, il s'avance et un achar les lui rase à l'entrée du temple, à l'intérieur.

[2] Voir, dans mon *Buddhisme au Cambodge*, livre VI, chapitre IX, *les Préceptes*, pp. 311, 325, l'étude que j'ai faite de ces dix préceptes ou défenses qui sont : ne pas tuer, ne pas voler,

sont essentiels pour un religieux et qu'il devra toujours observer.

Le récipiendaire promet de les observer, de méditer sur eux, puis il va se placer au fond du temple; en face de la statue du Préaḥ, au bout et entre les deux rangées des religieux, toujours au nombre de vingt et un, qui assistent à son admission dans l'Assemblée. Alors il retire le *batr* de son épaule et le place, pendu à son épaule droite, sous son bras droit comme les religieux quand ils vont mendier. Puis il demeure les mains jointes.

V. L'interrogatoire. La réception dans le Sâṅkha.

Au bout d'un court instant, l'ọppaçhçhéa fait signe au mé-véaṭḥ et lui dit : « Phikkhu, allez interroger ce jeune homme car il sera bientôt placé sous votre direction. » Le mé-véaṭḥ s'avance vers le récipiendaire, prend ses deux mains jointes avec sa main droite et l'amène à quelques pas de l'ọppaçhçhéa pour le lui présenter en prononçant une longue formule.

ne pas commettre d'impuretés, ne pas mentir, ne pas boire de liqueur fermentée, ne pas manger après midi, ne pas assister aux spectacles, ne pas user de parfums ou d'onguents, ne pas reposer sur un lit élevé, ne recevoir ni or ni argent.

Ceci fait, le mé-véaṭḥ se retourne vers le récipiendaire, qui est resté debout. Leurs mains sont alors placées sous les petits tapis ou *préaḫ krap*. Le mé-véaṭḥ pose au récipiendaire les questions suivantes auxquelles celui-ci répond immédiatement, sans hésiter, à voix ni trop basse ni trop haute, mais de manière à être entendu de tous les assistants: « Avez-vous vingt ans? Avez-vous un *batr* pour aller mendier votre nourriture? Votre costume de phikkhu est-il complet? Avez-vous la lèpre? Avez-vous des plaies, des abcès sur le corps? Avez-vous des dartres? Avez-vous la gale? Avez-vous des hémorroïdes? Êtes-vous épileptique? Êtes-vous esclave? Êtes-vous un garçon? Avez-vous le consentement de vos parents (ou de votre maître)? Avez-vous des dettes? Devez-vous un service quelconque au Roi? Êtes-vous un homme véritable, et non un yéak, un dragon?

Quand le récipiendaire a convenablement répondu à toutes ces questions, le mé-véaṭḥ le fait approcher de l'ọppaçḥçḥéa; il se place lui-même debout sur la natte sur laquelle l'ọppaçḥçḥéa est assis et auquel il tourne le dos, et place le récipiendaire debout en face de lui, mais hors la natte et les bouts des pieds sous cette natte. Là il lui fait de nombreuses et longues recommandations, l'instruit de ses nouveaux devoirs et l'exhorte encore à ne pas les

négliger. Le récipiendaire répond qu'il sera vigilant et promet d'observer les préceptes. Alors le mé-véaṭḥ se retourne vers l'ộppaçhçhéa, s'assied et lui présente le récipiendaire en disant qu'il lui paraît admissible. Celui-ci s'accroupit, place son tapis l'extrémité sur les pieds du mé-véaṭḥ et salue l'ộppaçhçhéa. Celui-ci prononce une courte formule et le déclare admis. Les deux rangs des religieux (qui formaient un ovale non fermé, dont le sommet était l'ộppaçhçhéa placé le dos tourné à l'autel, et dont les deux branches s'étendaient vers le fond du temple) se rejoignent et se referment sur lui, afin d'indiquer par cet acte que le récipiendaire a trouvé refuge dans le Buddha, dans la Loi, dans l'Assemblée. Un instant après, le nouveau phikkhu salue l'ộppaçhçhéa trois fois, le mé-véaṭḥ trois fois, puis se dirige vers l'endroit où les deux rangs des moines se sont joints; ses confrères s'écartent un peu pour lui faire place et il s'assied à terre, entre eux, au dernier rang, car il est le dernier venu parmi les disciples du Buddha.

C'est alors qu'on inscrit sur le registre du monastère le nom du nouveau phikkhu, la date du jour où il est entré dans les ordres, les heures bien exactes auxquelles a commencé et fini la cérémonie de la réception, c'est-à-dire l'heure à laquelle il a mis les

pieds sous la natte et l'heure à laquelle le cercle des religieux s'est refermé sur lui. La dernière heure est battue sur le gong du monastère. On se sert, pour déterminer ces instants, du *chayéa*, qui est une petite équerre dont il faut placer bien horizontalement la branche la plus longue et dont la branche la plus courte sert à marquer, par l'ombre qu'elle projette sur la grande, les *chayéa* qui y sont pointés.

VI. Les deux cent vingt-sept préceptes du Patimouk. Le chruoch ṭik.

La cérémonie continue par la lecture des deux cent vingt-sept commandements du Buddha, énumérés dans le *Patimouk* c'est-à-dire le code des fautes qu'un religieux doit se bien garder de commettre. Les religieux étant assis à terre, une torche ou une lampe est allumée, puis le lecteur commence la lecture en pâli. Il est bien rare, aujourd'hui, que les religieux qui l'écoutent comprennent ce qui est lu, mais, dans certains monastères, on traduit le texte, et, dans certains autres, on a pris l'habitude de ne lire que la traduction.

Le lecteur commence par rappeler quel est le jour, quel est le but de la réunion, puis il invite les religieux à écouter attentivement la nomencla-

ture des péchés et à faire, s'il y a lieu, ce qu'on nomme la «déclaration de pureté». Les religieux répondent : «Nous écoutons».

La lecture continue en invitant à confesser les fautes. «Si vous gardez le silence, dit-il, je conclurai de votre silence que vous êtes purs». Puis il commence l'énumération des deux cent vingt-sept fautes.

La lecture terminée, les membres de la famille, les amis du nouveau religieux, les femmes qui l'ont accompagné et les fidèles qui ont assisté à son ordination s'avancent et font hommage aux phikkhus des objets qu'ils ont apportés. Il est rare que la famille ne fasse pas présent à l'ọppaçhçhéa et au mé-véaṭḥ d'un langouti de religieux; elle leur offre quelquefois chacun un habillement complet en belle soie jaune et quelques piastres pour l'entretien du monastère et du temple.

La cérémonie s'achève par une prière et par une aspersion d'eau lustrale, préparée la veille au cours du *khvaṇ ṇéaḳ* par l'achar; l'ọppaçhçhéa prend une petite branche d'arbre, la trempe dans le vase de cuivre qui contient l'eau lustrale et en jette quelques gouttes sur les mains, les bras et la tête du nouveau religieux qui est revenu s'agenouiller devant lui, les mains jointes et les coudes à terre. Les prières conti-

nuent un instant, puis, pour prendre à témoin la terre de l'engagement qu'il a pris d'observer les préceptes et les règles de la discipline religieuse, le jeune phikkhu prend un petit flacon rempli d'eau et en répand le contenu sur le sol, conformément à la coutume antique, c'est le *chruoch ṭîk.*

Le plus souvent, on fait le *réâp-batr;* dans ce cas, la première offrande est faite par le nouveau religieux.

La cérémonie est terminée; les religieux se lèvent et sortent du temple pour regagner leurs cellules; les fidèles placent sur l'autel quelques bougies, quelques baguettes odoriférantes allumées, quelques fleurs, saluent trois fois, assis à terre ou bien à genoux, puis sortent du temple et du monastère, sans plus s'occuper du nouveau religieux, que ses confrères installent dans le *ḫdey* ou cellule qu'il doit dorénavant occuper tout seul.

VII. La réception d'un novice ou Sâṁnêr ou Néṇ.

La cérémonie de la réception d'un *ṇéṇ*, sâṁṉêr ou novice ressemble tout à fait à celle d'un phikkhu; mais l'ordinant d'un *ṇéṇ* n'est presque jamais ộppaçhçhéa; c'est le mé-véaṯḫ qui en remplit les fonctions.

D'autre part, cette ordination est loin d'attirer autant de fidèles que celle d'un phikkhu. Elle n'est presque jamais précédée de la promenade à cheval à travers le village, mais rien ne s'oppose à ce que celle-ci ait lieu. J'ai connu un jeune homme, âgé de quinze ans, qui, trop jeune pour être phikkhu, est entré dans l'Assemblée en qualité de ṇéṇ; il s'est rendu au monastère, à cheval et escorté d'une grande foule, avec le parasol au-dessus de sa tête, un homme à la bride de son cheval et des danseurs pour simuler les guerriers de Mara. La cérémonie d'admission de ce novice a été aussi belle, aussi grandiose que celle qu'on célèbre pour un religieux, mais le vœu comprend moins d'articles. La ceinture au lieu d'être nouée aux mains est seulement posée dessus. Au réâp-batr, le nouveau ṇéṇ est aussi, comme le nouveau religieux, tenu de faire l'aumône.

A partir du jour où le garçon a été reçu sâmnêr ou ṇêṇ, sa mère, ni sa sœur, ni aucune femme ne pourra plus le caresser ou l'approcher.

VIII. Le cortège d'un prince qui entre en religion.

La cérémonie religieuse de l'entrée en religion d'un prince est la même que pour un simple particulier, sauf en une partie cependant, la partie laï-

que, profane, c'est-à-dire le cortège et le costume civil du récipiendaire, qui sont d'autant plus fastueux que le personnage est plus considérable. Le livre des cortèges royaux que j'ai sous les yeux, de même qu'il indique trois classes de cortèges pour la coupe de la houpe d'un prince royal (*préah Âňk machas khsatra*) ou d'une princesse royale (*préah Âňk machás khsâtrey*), donne la composition des trois classes du cortège auquel ont droit les princes fils de reines, les princes fils des épouses non reines et des concubines, les princes fils de l'obaréach et les petits-fils du roi.

Voici quel fut, en 1886, le cortège du prince Mayura, fils d'une femme du palais ayant rang de reine dont le cortège fut de première classe :

D'abord deux longues files d'hommes marchant à environ une brasse et demi de distance les uns derrière les autres, en bordure de la rue, et soutenant de la main extérieure une longue corde faite en *sbau-phlâň*, qui est l'herbe à chaume. Elles comprenaient : 2 corps de musiciens, 30 cavaliers cambodgiens, 40 soldats manillais, 40 soldats cambodgiens, 16 artilleurs avec leurs quatre canons (tout ce monde vêtu à l'européenne, pieds nus, coiffé du képi et portant le fusil avec la baïonnette sur l'épaule droite); le ṭépvarah chuon, qui est un délégué du

ministre de la marine, et le réaçh, vorah nukol, qui est un délégué du ministre de la guerre (ces deux personnages à cheval); 16 cavaliers porteurs de faisceaux de plumes de paon, *16 licteurs* porteurs de faisceaux de rotin, *20 porte-étendards khmèrs, 100 porte-étendards à forme du makara, 100 étendards à forme du scolopendre, 100 conseillers cambodgiens* vêtus de la tunique en mousseline blanche, du pantalon rayé dans le sens de la longueur et à large bordure en bas, coiffés du romphak blanc (le bonnet à pointe); *30 parasols à trois étages, 30 lances garnies du chamara* c'est-à-dire de queues en crin, 30 bœufs au muffle orné du frontal, aux cornes engainées de rouge; 16 snôm rœuñ, qui sont les ensevelisseurs royaux; *40 porte-étendards ayant la forme du scolopendre,* 40 porte-étendards ayant celle du makara, 2 licteurs gardiens du palais; enfin le préah narin seney, qui est un délégué du ministre de la marine, et le préah srey satép, qui est un délégué du ministre de la guerre, ces deux petits dignitaires à cheval.

Entre ces deux files de musiciens, de soldats, de porte-étendards, etc., sous la direction de 40 petits dignitaires chargés de la police du cortège, s'avançaient d'abord un porte-drapeau de guerre, puis, à une cinquantaine de brasses derrière lui, l'éléphant royal portant dans le palanquin doré les insignes de

la royauté, à défaut du roi lui-même; un corps de musiciens jouant de pîphéat, un corps de tambourineurs, puis, entre des pages porteurs de *sla-ṭhœur* ornés de mica et de *magasiniers porteurs de deux chaires à prêcher et de patras, trois corps de musique malaise, chinoise, hindoue, seize brahmanes agiteurs de piṅ-poṅ et seize brahmanes sonneurs de conque marine;* puis, entre huit horas jeteurs de paddy, de riz blanc et huit baḳous jeteurs de léaçh et de fleur, quatre civières chargées de présents pour les religieux.

Venaient ensuite huit trompettes et, derrière eux, le *yéaṇ-amatya*, ou palanquin plat, porté par huit hommes vêtus de rouge, escorté par les ministres et sous lequel était assis le jeune prince vêtu de brocart lamé d'argent avec les ornements d'or, la tête coiffée du makuta d'or enrichi de pierres précieuses. Au-dessus de sa tête un homme dressait un parasol royal qui marquait son rang. Derrière lui s'avançaient, *entre deux groupes de servantes du palais, les deux porte-éventail* (vichânî) et les *pages porteurs des insignes,* vases d'or, boîtes et plateaux à chiquer en or, etc.

Le cortège de seconde classe ne comporte que les parties du cortège de première classe que j'ai mises en caractères italiques, mais réduites de moitié.

Le cortège de troisième classe est plus modeste encore. Il compte moitié moins de personnel que celui de seconde classe.

CHAPITRE IV.

LE ṬHVŒU-BOṆ ÂP̣HISÊK P̣RÉAH̲

(FÊTE DE LA CONSÉCRATION D'UN BUDDHA).

AVRIL-JUILLET.

Le *ṭhvœu-boṇ âphisêk P̣réah̲*, ou «fête de la consécration d'un Buddha», d'une statue du Buddha, ou *ṭhvœu-boṇ sâaṅ P̣réah̲*, c'est-à-dire «fête de l'érection d'un Buddha», ou bien encore *ṭhvœu-boṇ bœuk préah̲ ṇét P̣réah̲*, ou «fête de l'ouverture des saints yeux du P̣réah̲, du Saint», est célébré dans le courant des mois de Chœtr, Pisakh, Chés et Asaṭh (ou Pathamâsaṭh et Ṭuṭiyâsaṭh dans les années embolismiques), c'est-à-dire dans les quatre et quelquefois cinq premiers mois de l'année. Elle peut aussi avoir lieu à la fin du mois de Photrobot, après la fête des saints ou des ancêtres.

Elle dure au moins trois jours, mais les deux derniers sont employés à visiter la nouvelle statue du

Buddha, à lui offrir des bougies et des baguettes odoriférantes. C'est une fête qui attire toujours une grande affluence de fidèles et souvent une cinquantaine de religieux.

Le *Lakkhana Putthéa rûp,* ou « règle de la consécration d'une statue du Buddha », décrit les cérémonies qui sont obligatoires et donne les formules qu'il faut réciter. Je vais les résumer ici en les complétant avec mes notes.

I. Premier jour. — Les préparatifs.

Celui qui offre la nouvelle image du Buddha et les gens de sa maison, ses voisins ou les gens du village qui l'ont offerte, l'apporte processionnellement au monastère sous un parasol d'andrinople rouge et la dépose provisoirement dans un sâlâ construit tout exprès pour la recevoir, ou dans le sâlâ des conférences, ou dans le temple, sur un autel à deux étages, dont le plus élevé porte une statue consacrée au Buddha, la face à l'est. Cet autel est décoré, orné de fleurs, de bougies, de bâtonnets odoriférants; à chaque angle on plante un simulacre de parasol à cinq étages, le *chat-ruot*, et devant l'autel on suspend deux rideaux qui le dérobent aux regards. Au-dessus, on tend un ciel, ou *phidan,* en



Statue de Brahma.

étoffe plus ou moins précieuse, de simple cotonnade blanche quelquefois, orné de fleurs ou de guirlandes de papier découpé, de représentations plus ou moins habilement faites d'oiseaux et d'autres animaux.

Dans la cour du monastère, à quelque dix mètres du sâlâ où doit avoir lieu la cérémonie, on dresse un petit monticule de sable au sommet duquel on enfonce un bâton; puis, autour de ce monticule, huit autres plus petits, de même forme et également surmontés de bâtons moins hauts. Quelquefois ces monticules, ou *phṇoṁ* (montagne), sont entourés de cinq ou sept monticules encore plus petits, mais cela n'est pas obligatoire. Les huit phṇoṃ sont élevés en l'honneur des huit divinités gardiennes des huit points cardinaux et intercardinaux[1], et entourés d'une palissade légère mais rituelle dite *réaçhéavéaṭḥ*, faite de lamettes de bambou qui, plantées dans le sol et inclinées, se croisent de manière à former des losanges. Cet enclos est parfaitement orienté et ouvert d'une porte centrale à chacun de ses côtés. Aux quatre angles et aux côtés des quatre portes on a

[1] Ce sont : *Indra*, pour l'est; *Agni*, pour le sud-est; *Jaina*, pour le sud; *Varouna*, pour l'ouest; *Vayou*, pour le nord-ouest; *Kouvero*, pour le nord; *Mærrita*, pour le sud-ouest; *Ishana*, pour le nord-est.

dressé des chat-ruot semblables à ceux qui sont aux quatre angles de l'autel, mais d'une hauteur et d'un volume beaucoup plus considérables.

On entoure d'un autre réachéavéath le sâlâ de la cérémonie, en ménageant aussi une porte au centre de chacun des côtés, puis on plante aux huit points cardinaux et intercardinaux de l'enclos huit petits autels faits de lamettes de bambou supportées par quatre bambous; ces petits autels sont dits *réan tévoda* et peuvent avoir deux ou trois étages, sauf celui qui est à l'est, le *préah réan préah Intréa* (Indra), qui doit toujours en avoir trois. Ils sont élevés en l'honneur des huit divinités auxquelles les huit petits monticules de sable ont été offerts. Sur ces autels on place des offrandes, des baguettes odoriférantes et rituellement deux sla-thor.

Le soir venu, quelques minutes avant le commencement de la cérémonie, on allume les huit lampes, ou *préah tîp*, qui sont ou suspendues au plafond du sâlâ ou accrochées aux colonnes, en l'honneur des huit dévas déjà honorés par les huit monticules et les huit petits autels. Cela fait, on écarte les deux rideaux placés devant l'autel du Buddha et on les fixe à droite et à gauche avec des embrasses, puis on allume tous les cierges de l'autel moins une douzaine et tous les bâtonnets odoriférants qui brûlent sans

flamme et répandent un bon parfum d'encens. Alors la statue du Saint apparaît toute dorée avec son bon et calme sourire de sage et, tout au dessous, l'on place l'image à consacrer. Entre les deux statues, on met cinq fleurs de lotus non épanouies en bois sculpté qui se déploient en éventail, emblèmes sacrés des cinq Buddhas de notre kalpa. Cela fait, on suspend dans la salle de nombreuses représentations en papier de divers animaux, images de quelques-unes des existences antérieures du Buddha; puis l'achar qui est l'ordonnateur va prévenir les religieux et les amène dans le sâlâ. Ils y prennent place sur des nattes préparées pour eux, en avant et à droite de l'autel du Saint. Alors on dispose autour de la statue à consacrer deux paires de *bay-sey* ou cornets de feuilles de bananier contenant une offrande de riz, une paire de sla-thor, quatre fruits, une paire de sla-chûm, deux noix de coco dépouillées de leur bourre, deux flacons d'eau lustrale dite *túk-âp*, un bol d'eau sur laquelle flottent trois gousses de sambuor[1], des ciseaux, un rasoir, deux aiguilles sur lesquelles on a enfilé trois ou cinq fleurs de méali, deux feuilles de latanier (*trang*), cinq dâmlœn d'argent[2], cinq coudées d'étoffe blanche, deux paires

(1) Espèce de *cassia* épineux à fleurs jaunes.

(2) Pièces de monnaies, des piastres maintenant.

de *bay-tep*, un plateau de mets, un plateau de friandises, quinze bougies en cire d'abeilles, quatorze baguettes odoriférantes.

Les quatre sla-chûm, les noix de coco sont placées sur un plateau à pied dit *tôk*. Les ciseaux, le rasoir, les aiguilles, les deux feuilles de latanier sont placés, avec le plateau ṭôk et les flacons contenant l'eau lustrale, au milieu des quatre fruits. On place à gauche une paire de bay-ṭep, le plateau de mets et le plateau de friandises, et à droite la deuxième paire de bay-ṭep.

II. La Cérémonie de la consécration.

Alors, par une stance que l'achar répète trois fois au milieu du silence de l'assemblée, on invite à venir assister à la cérémonie la Terre personnifiée (*ṇéaṅ Koṅhiṅ préaḥ Ṭhorṇî*), les bienheureux (*ṭévoda*), l'architecte divin Pissanuka (*Visvakarma*) et le suprême Seigneur (*Bârameysaur*). Puis on verse à terre de l'eau de coco et on allume les bougies. On récite une stance qui a la propriété d'éloigner les esprits mauvais de l'enceinte où doit être consacrée la nouvelle statue du Buddha.

On suspend ensuite dans l'intérieur de cette enceinte sacrée de nombreuses représentations de

divers animaux, puis on invite les religieux à réciter la prière de l'*Aphisêk*, qui est celle de la consécration des statues des Buddhas.

Ceci fait, on prend une chaînette dite *péât-séma* dont on enclôt le sâlâ en la fixant à chacun des piliers, dont elle fait le tour. Cette chaînette est faite de coton vierge non cordé (*âmbôḥ*) formant point de chaînette, de manière à se composer de trois fils. C'est une sorte de cordon isolateur, préservateur, qui empêche les démons et les esprits mauvais d'approcher de la statue non encore consacrée et de la profaner.

Cette cordelette posée, l'achar prend un autre cordon de coton vierge, en entoure la statue du Buddha qui est au sommet de l'autel, ramène un des deux bouts de l'arrière de cette statue à droite jusque sur la statue non encore consacrée, l'en entoure, puis le descend jusqu'à terre et le remet aux religieux qui le reçoivent entre leurs mains jointes. L'autre bout est ramené à gauche de la statue, descend de l'autel, traverse le sâlâ sous les nattes à terre ou bien sous le plafond, et va aboutir au petit autel élevé à l'est du sâlâ, dit *préaḥ réaṇ préaḥ Iṇtréa*. Ce second cordon est un fil conducteur, le long duquel se répandra, comme un fluide, le caractère de sainteté qui, par la puissance des formules pronon-

cées, se communiquera de l'ancienne statue à la nouvelle.

Le chef du monastère jette sur la statue à consacrer quelques gouttes d'eau lustrale avec une petite branche garnie de ses feuilles, puis l'achar et les principaux assistants versent à tour de rôle sur elle des eaux parfumées; c'est le *srâṅ Préaḥ*, la « baignade du Saint ». L'eau de ce bain est recueillie précieusement et les assistants, soit avec la main, soit avec un morceau d'étoffe, souvent de celle qui a servi à essuyer l'image, s'en lavent la tête, la figure, la poitrine ou les épaules. Alors l'achar récite trois fois une stance pour inviter le suprême Seigneur à venir assister à la partie la plus intéressante de la cérémonie.

Cette stance récitée trois fois, l'achar prend les ciseaux et fait mine de couper les cheveux de la statue. Il répète trois fois ce simulacre et, chaque fois, il récite une stance pâlie dite *phéak kaṇtray*, ou des « ciseaux de la face ».

Il prend ensuite le rasoir et fait mine de raser la barbe et les sourcils. Il répète trois fois ce geste et, chaque fois, il récite une stance pâlie dite du *kombo et kor*, ou du « couteau à raser ».

Le silence est devenu absolu dans l'assistance; alors l'achar prend deux aiguilles dissimulées dans

trois ou cinq fleurs de méali et les place l'une sur la main gauche, l'autre sur la main droite de la statue. Tous les yeux sont fixés sur lui et sur la face du Buddha. Il salue par trois fois l'image consacrée, puis il prend l'aiguille posée sur la main gauche et fait mine de piquer l'œil droit; il prend ensuite l'aiguille posée sur la main droite et en touche l'œil gauche avec la pointe. Il répète trois fois ce simulacre et les religieux crient trois fois de suite en pâli : «Nous avons heureusement obtenu l'ouverture des yeux du Saint». C'est ce qu'on nomme le *bœuk phṇo nét Préah*, «l'ouverture des yeux du Saint».

Le gong retentit par trois fois et annonce que l'image est consacrée et que les fidèles peuvent rendre en sa présence hommage à la mémoire du Saint dont elle est la représentation.

On allume deux cierges et l'achar se tourne vers les religieux pour les inviter à dire les préceptes, c'est le *saum sœl*, la «demande des préceptes». Les religieux chantent alors les cinq, les huit et les dix premiers silas du *Patimouk* (*Patimoksa*), ce qui est, dans l'esprit de tous, une exhortation à les pratiquer.

Puis, sur une nouvelle demande de l'achar, ils invitent par une prière les divinités favorables à accourir toutes. C'est le *chȧk saké*. Les divinités

paraissent alors sous la forme de huit enfants dont la tête est ceinte d'une couronne de coton vierge, quatre jeunes garçons qui sont dits *néak* et quatre fillettes auxquelles on donne le nom de *ṇéaṅ Peysakha*, *ṇéaṅ Bonkésey*, *ṇéaṅ srey Krup-lak* et *ṇéaṅ Sobaṭévi*. Ils s'assoient sur des cotonnades blanches recouvrant des nattes placées devant l'autel, sur deux rangs, face aux religieux, les garçons devant, les filles derrière. Ils sont vêtus de leurs plus beaux habits, portent sur l'épaule gauche et sous l'aisselle droite une écharpe blanche. Devant eux, on place des bâtonnets odoriférants fichés dans un tronc de bananier à trois pieds ou dans une noix de coco dont l'écorce a été tranchée en dessous, aiguisée en dessus et sur laquelle on a fixé quatre baguettes de bambous portant quatre fleurs jaunes, une autre portant une feuille de bétel roulée, une autre encore portant une noix d'arec, et un bâtonnet odoriférant qu'on allume. C'est le *chaul-ṭévoda*, « l'entrée des tévodas » et de leurs offrandes.

Les religieux disent alors le *mon̤t* ou *mantra* afin d'acquérir des mérites et de donner à ceux qui les écoutent ou qui les disent avec eux les moyens d'en acquérir. C'est ce qu'on appelle le *sautr mon̤tr*, « le récit des mantras ».

A ce moment on place la statue sur l'autel et les

religieux quittent leur place, qui est celle qu'ils occupent habituellement dans le temple, et viennent s'asseoir en avant de l'autel et le dos tourné aux jeunes enfants qui représentent les ṭévodas, c'est-à-dire entre l'autel et les enfants.

Les aides de l'achar allument huit cierges sur l'autel, les assistants allument un grand nombre de bâtonnets odoriférants et les religieux récitent une prière rappelant la lutte de Mara contre le Buddha. C'est le *sautr ṭhor péahuṅ.*

On allume encore cinq cierges et les religieux disent la formule de la consécration d'une statue. C'est le *sautr ṭhor Puṭṭhéa âphisœk*, où il est parlé des existences antérieures du Saint.

On allume encore cinq cierges et les religieux disent le *sautr ṭhor yôk*, qui est une invitation à pratiquer l'aumône afin d'acquérir des mérites, parce que c'est au Buddha qu'on doit cette institution de l'aumône régulièrement faite.

On allume encore cinq cierges et les religieux disent le *sautr ṭhor ṇômômî*, qui est une salutation aux vingt-huit Buddhas déjà parus.

On allume cinq cierges et les religieux disent le *sautr ṭhor phchaṅ Mara*, c'est-à-dire le récit de la défaite de Mara, le tentateur qui voulait enlever le trône du Buddha.

La cérémonie s'achève d'ordinaire par des offrandes aux religieux, chiques de bétel, écrans et même vêtements rituels.

III. La nuit du premier jour.

La cérémonie de l'*Aphisêk roup Préah*, ou consécration de la statue du Saint, est achevée, mais les huit enfants, auxquels viennent se joindre quatre autres, dits *néak-ta préah bhrey, néak-ta Chœta-louk, néak-ta préah Eynt* et *néak-ta Prohm*[1], demeurent devant les saintes images, prient un instant, puis s'occupent toute la nuit à la confection des offrandes qui doivent être présentées le lendemain. Ces offrandes consistent en quatre paniers de gâteaux, quatre paniers de riz, cent chiques préparées et vingt autres choses encore.

A dix heures, les religieux qui s'étaient retirés reparaissent et disent le *Nomô Putthéa* et quelques prières; à deux heures du matin, ils disent l'*Étipisô*, le *Svakhatô*, le *Sopatipanô*, le *Bâhum* et le *Mâhakar*, l'*Anêkachéa*, l'*Avichéa*, l'*Athiemasim*.

[1] J'ai quelquefois compté seize enfants, huit garçons et huit filles. Je ne sais ce que signifient trois de ces noms qui paraissent être ceux de divinités secondaires. Srey Krup-Lak est celui de Sri Lakshmi, déesse de l'abondance, la Cérès hindoue.

IV. Le deuxième jour.

À sept heures du matin, les religieux reviennent au temple, disent de nouveau ces prières, puis on fait le réâp batr, l'aumône à la sébile, déjà décrite, puis le repas des religieux, graves, silencieux, après le souhait formé en l'honneur de ceux qui ont donné l'aumône, et qui s'achève par le rincement rituel de bouche, le lavage de la main droite qui a touché les aliments et par une sorte d'action de grâces.

Alors les représentants des dieux[1] vont saluer l'image du Préah, font l'offrande des mets préparés la nuit par eux et projettent sur la statue dont les yeux ont été ouverts la veille et sur celle qui a présidé à la sainte cérémonie, des parfums à oindre faits de farine de riz et d'huile de coco.

Le lendemain, au cours de l'après-midi ou le soir, un religieux fait une lecture sur un sujet édifiant, lit la vie du Buddha ou l'une quelconque de ses vies antérieures, le plus souvent le jâtaka de Vésantara, et les donateurs de la statue ou les fidèles lui font présent d'un costume complet de religieux avec quelques petites choses en plus.

[1] Les dieux gardiens de l'arbre chrey sous lequel le Buddha reçut les deux négociants, les dieux gardiens des quatre parties du monde, un dieu indra, un dieu brahma.

V. Le troisième jour.

Le troisième jour, l'enceinte, ou *péât séma*, est rompue, la statue du Buddha est reprise par les porteurs et portée processionnellement à l'endroit du temple qu'elle doit occuper, sur l'autel le plus ordinairement. On récite quelques prières, les assistants allument des bougies et des bâtonnets odoriférants, puis chacun se retire pour faire, encore une fois, aux religieux rassemblés dans leur sâlâ, l'offrande du riz cuit et des autres aliments.

CHAPITRE V.

LE ṬHVŒU-BOṆ BÂNCHOH SÉMA.
(FÊTE DE LA DESCENTE DES SÉMA.)

Le *ṭhvœu-boṇ bâṇchoḥ séma*, ọu «fête de la descente des séma», est une cérémonie religieuse plus rare que la précédente. Elle n'a guère lieu qu'à l'occasion de l'érection d'un nouveau temple ou de la création d'un nouveau monastère. Les *séma* qu'on érige sont au nombre de neuf. L'un d'eux, dit *séma-kœl* ou «borne-limite», ou *séma ẹyṇtakœl,* «borne-limite d'Indra», est enterré à l'intérieur de la pagode et à quatre coudées de l'autel, bien au milieu. Les

huit autres sont dits *slœk-séma,* « feuilles de séma », à cause de leur forme plate, qui rappelle les stèles égyptiennes et certains monuments de nos cimetières. On les place autour du temple, aux quatre angles et au milieu des quatre faces; quelquefois, ces « feuilles de séma » sont doubles et posées sur un socle ; elles sont ornées généralement de sculptures représentant des ṭévôdas en prière; d'autres fois, elles sont loin de ressembler à des feuilles et sont de véritables petites niches dans lesquelles on vient allumer des baguettes odoriférantes. Ces huit derniers *séma* sont les piliers du fil invisible, le *péât-séma,* qui doit éloigner les démons et les esprits méchants du temple consacré au Buddha.

I. Les préparatifs.

La fosse qui, dans l'intérieur du temple, doit recevoir le *séma-kœl* est profonde de quatre coudées environ; sur ce trou, on place deux poutrelles en croix, puis, sous ces poutrelles, on attache la pierre sacrée, le *séma-kœl,* avec des cordes ou des liens de rotin. On fixe ensuite à la pierre une corde de coton non tordu qui, du *séma-kœl* suspendu, va au fond du trou. C'est le *rus-séma,* « racine du séma ». Près de l'endroit où doivent être plantés les huit *slœk-séma* et

du petit trou qui va les recevoir, on construit des bâtis et on les y suspend. Alors les religieux viennent prier, réciter le mantra de l'*Aphisék*, ou de la consécration, et les habitants, les fidèles, les religieux, accourent saluer le Buddha et jeter dans le trou du *séma* principal qui des bijoux, qui des effets neufs, qui des instruments de travail, des instruments de musique, des plumes, des cheveux, des rognures d'ongles; quelques-uns font plus et se percent légèrement le bras afin d'obtenir quelques gouttes de leur sang et de pouvoir l'offrir au Buddha en le répandant dans la fosse.

II. Les deux premiers jours. Les jeux. Les lectures.

La fête dure trois jours, sept quelquefois; les prières ont lieu le matin, et l'après-midi est consacré aux jeux de toutes sortes. Alors le monastère, et même l'enclos sacré, n'est plus qu'un territoire d'assemblée où chacun s'amuse; les danseurs, les lutteurs, la musique sont des divertissements très courus. Beaucoup de personnes apportent leur repas et toute la batterie de cuisine; on mange sur des nattes, dans la cour, à l'ombre des grands arbres, sous des vélums en cotonnade blanche étendus sur

des bambous. On offre aux religieux l'aumône des aliments, le matin après les prières, vers neuf heures, et la journée s'écoule gaiement.

Au cours de ces deux jours, un religieux, le *louk krou sautr,* M. le professeur lecteur, fait un sermon, explique l'importance de la fête qu'on célèbre, rappelle les vertus du Buddha, invite les fidèles à s'inspirer du grand exemple de vertu qu'il a donné au monde, lit les sâtras sacrés et recommande l'étude et la méditation. Pendant ces trois jours, le temple est visité par de nombreux fidèles, et l'autel consacré au Buddha est illuminé par les cierges et les baguettes qui donnent une grande clarté et un parfum aussi agréable que celui de l'encens.

III. La descente des séma.

Le troisième jour, à l'heure favorable indiquée par l'achar, qui a consulté le ciel et les éléments, les religieux pénètrent dans le temple, s'alignent sur deux rangs à une coudée les uns des autres, se mettent en prière, et neuf hommes s'avancent munis de couteaux qu'ils placent sur les cordes qui retiennent les neuf *séma.* L'achar se met alors devant un gong, la main armée d'un bâton; il examine ce qui l'entoure et, lorsque tout le monde est prêt

à exécuter l'ordre qu'il va donner, le moment favorable étant venu, il frappe un coup de son bâton sur le gong. A ce signal, les neuf hommes abattent un maillet sur leurs couteaux et les cordes sont coupées : le *séma ẹynṭa kœl* disparaît au fond de la fosse creusée pour lui, et les huit autres s'abattent aux places qui doivent les recevoir. Alors la foule, anxieuse et attentive, pousse trois grands cris de joie : « Hou! hou! hou! ». Pendant que quelques hommes rejettent avec des pelles la terre dans la fosse, les religieux disent quelques prières, la foule s'incline pour saluer, puis tout le monde se retire. Les jeux recommencent et chacun s'abandonne au plaisir.

Les huit *séma* sont scellés ou fixés immédiatement après par quelques hommes, et les fidèles viennent les honorer en plaçant des baguettes odoriférantes autour d'eux, parce qu'à partir de ce moment ils sont habités par les huit ṭévodas qui veillent aux huit points cardinaux et intercardinaux de l'espace.

Cette fête, comme les précédentes, ne peut avoir lieu rituellement que dans le courant des mois Ṗisakh, Chès et Asath (Pathamasath et Tutiyéasath dans les années embolismiques ou de treize mois).

CHAPITRE VI.

LE ṬHVŒU-BOṆ CHRAT PRÉAH ÂṄḲÂL (FÊTE DU LABOURAGE ROYAL.)

Ṗisakh, 4e jour de la lune croissante[1].

Le *ṭhvœu-boṇ chrat préah Âṅḳâl,* ou «fête de l'appui sur la sainte charrue», est la fête du Labourage royal, qui ouvre la saison des labours. Elle est mentionnée dans le *Râmayana* et aussi dans la vie du Buddha. C'est dans un sillon ouvert par Janaka, le roi de Mithila, le jour de la fête des labours, que les dignitaires trouvèrent l'enfant Sita qui, plus tard, fut l'épouse de Rama[1]. C'est au cours de la même solennité, alors que Sudhodana, le roi des Sakyas, procédait à l'ouverture du sillon royal, qu'eut lieu le miracle de l'ombre d'un arbre qui demeura stationnaire à l'endroit où les nourrices, attirées par la fête, avaient déposé le futur Buddha, encore enfant.

Cette solennité très ancienne était encore cé-

[1] Le *Trey-Phét*, un satra cambodgien considéré comme sacré, fait mention de cette fête et de la découverte de Sita dans un sillon.

lébrée en Chine et au Siam au cours des derniers siècles et nous savons, par les philosophes du XVIIIe siècle, quel enthousiasme elle suscita parmi les hommes *sensibles* de l'Europe. Joseph II, empereur d'Allemagne, qui était un libéral et voulait être un réformateur, entreprit de la fonder en Autriche et laboura lui-même un champ à l'époque des labours, afin de montrer en quelle estime il avait les laboureurs et les travaux de l'agriculture. Voltaire en parle dans son *Dictionnaire philosophique*.

Cette fête paraît avoir disparu de l'Inde entière depuis longtemps et je crois qu'elle n'est plus qu'un souvenir en Chine. Le Siam la connaissait encore il y a quarante ans; il ne la célèbre plus depuis qu'il croit être devenu une grande nation. Elle est demeurée au Cambodge, non ce qu'elle a été dans le passé, mais curieuse encore.

Au temps de Aṅḳ Duoṅ, prince pieux, grand observateur des coutumes antiques, respectueux des vieux usages, le roi en était encore le principal acteur. C'était à Ọudoṅ, à quelques centaines de mètres de son palais, à l'est du véaṭḥ Héakhpos, sur ụne très vaste rizière enclose d'une palissade et consacrée à ce seul usage — encore aujourd'hui connue sous le nom de *préaḫ-srê* la «sainte rizière», — que

tous les ans au mois de Pisakh, au commencement de la saison des pluies, le roi venait, de sa royale main, appuyer sur la sainte charrue et tracer les trois sillons circulaires qui, pour tout son peuple, ouvraient la saison des labours.

Aujourd'hui, le roi du Cambodge ne procède pas lui-même à cette cérémonie; ce n'est plus lui qui ouvre la saison des labours. Il laisse ce soin au chef des bakous, et la fête n'est plus aussi belle, n'est plus aussi solennelle, n'est plus aussi courue que sous le règne de son père; une nourrice, pour voir un bakou labourer une rizière, fût-elle royale, n'abandonnerait plus son nourrisson.

En fait, cette solennité tombe en désuétude et le peuple n'y attache plus aucune importance, depuis surtout que nous avons défendu de punir d'une amende les cultivateurs plus soucieux de labourer leurs rizières que le roi de donner lui-même l'exemple, et plus pressés de profiter des pluies que respectueux des défenses royales. Il était, en effet, autrefois défendu de labourer avec la charrue avant le roi et j'ai dû moi-même, en 1889, demander la suppression d'une pénalité si ridicule et qu'aucune loi écrite n'autorisait. Depuis longtemps déjà, d'ailleurs, l'ọkña Pohulla-ṭép, haut dignitaire chargé de surveiller les choses de l'agriculture, ne donnait

plus le signal des labours[1], ne lançait plus les bons avis et les bons conseils que la loi l'obligeait à promulguer chaque année, quelques semaines avant les premières pluies. Un ordre royal seul annonçait encore que le *thvœu-boṇ chrat préaḫ âṅkâl* avait été célébré et que les habitants pouvaient labourer, ensemencer et récolter en toute liberté. Dans ces conditions, alors que le roi ne traçait plus lui-même le triple sillon royal, alors que l'ọkña Ṗohulla-ṭép ne lançait plus ses avis et ses conseils, il n'y avait pas de raison d'obliger les habitants à se montrer plus grands observateurs de l'ancienne coutume que le roi et ses grands dignitaires. Aujourd'hui, chacun laboure quand cela lui plaît et nul des chefs du peuple n'est en droit de reprocher à un cultivateur d'avoir « appuyé » sur la charrue avant le roi. Il n'attend plus le signal et les terres n'en sont pas moins productives.

I. Les préparatifs.

Le *thvœu-boṇ chrat préaḫ âṅkâl* a toujours lieu au mois de Ṗisakh, le 4e jour de la lune décroissante[2].

(1) Voir mes *Codes cambodgiens*, II, *Kraṁ Pohulla-tép*, article premier, pages 384-385.

(2) En 1901, le 6 mai; en 1902, le 25 mai; en 1903, le 15 mai; en 1904, le 3 mai; en 1905, le 22 mai; en 1906, le

Le rituel des cérémonies religieuses et civiles, qu'un bakou m'a remis, porte ceci : « Si le grand khsatriya ordonne de préparer le *chrat préah ânkâl*, le chef de magasin des joyaux devra remettre (à l'ordonnateur de la fête), pour les dévatas des cinq *montol* (pâli *mandalam*), ou *réan-tévodas*, et par chaque montol et pour chaque jour, cinq dâmlœn d'argent, un cierge de cire d'abeille pesant cinq damlœn (1), vingt-cinq cierges dits *tien-bêsbâk* (2), soixante cierges dits *tien-trên* (3), trois paquets de bâtonnets odoriférants, deux marmites en terre dites *thlan* (4), deux nattes et deux pots dits *kââm* (5). Cette cérémonie doit durer trois jours. Elle a duré quatre jours en 1909.

« Le chef des magasins des kossayaphéas, ou étoffes, fournira, pour chacun des cinq montol, deux mesures (6) de cotonnade blanche pour l'endroit où le roi s'assoira, une mesure d'étoffe blanche pour la poignée de la charrue, huit mesures d'étoffe

26 avril; en 1907, le 30 mai; en 1908, le 31 mai; en 1909, le 8 mai; en 1910, le 27 mai; toutes dates qui correspondent au 4e jour de la lune croissante de Pisakh.

(1) Le damlœn = 37 gr. 50; donc 5 damlœn = 187 gr. 50.

(2) Cierges qu'on peut cueillir (*bês*), décoller (*bâk*).

(3) Parce qu'ils sont de la grosseur du roseau *trên*.

(4) Sorte de grand bassin en terre pouvant contenir trente litres.

(5) Cruches à eau de forme sphérique, à col étroit.

(6) Une mesure de huit coudées.

blanche pour les dévatas, dont quatre seront posées à droite du roi et quatre à sa gauche, deux nattes, huit *sla-thœur,* dix *sla-truoy,* quatre *sla-chum* [1], une noix de coco dépouillée de sa bourre, un bol de haricots et un bol de sésame.

« Le chef des magasins du riz, ou *phouch-saley* [2], sera tenu de fournir, pour chacun des cinq mon̩t̩ol, huit plateaux remplis de riz blanc, sur lequel sera déposé du riz cuit de cinq couleurs (*bay-pañcha dép*) [3], soixante boulettes de riz dites *bay-yich,* ou « riz de l'offrande », un plateau de paddy grillé dans son écorce et un bol de farine de riz. »

De son côté, l'o̩kña P̩ohulla-t̩ép fait élever par ses gens : un *mon̩t̩ol réan̩ t̩évôda,* ou petit pavillon, à chacun des quatre points cardinaux de la sainte rizière, puis, au centre, un autel un peu plus grand. Ces autels sont larges de quatre coudées, hauts et profonds de six environ; ils sont construits à faux frais avec des matériaux légers mais neufs. La toiture forme un angle aigu; elle est faite de cette herbe à chaume dont beaucoup de maisons sont cou-

(1) Voir page 113, au chapitre sur le *t̩hvœu-bon̩ chaul ch̩n̩am,* les notes consacrées au *sla-thœur, sla-truoy* et au *sla-thor*, au *sla-chum.*

(2) Semence de riz. — *Saley,* du pâli *sali*, paddy, c'est-à-dire « riz dans sa balle ». — *Pouch* est un mot cambodgien signifiant grain, semence.

(3) Blanc, rouge, jaune, vert et bleu.

vertes et que les Cambodgiens nomment *smau phléan*. Les cloisons sont en paillottes blanches sur trois côtés; celui de l'est est toujours ouvert. A l'intérieur et à deux coudées au-dessus du sol, on a placé une claie légère destinée à recevoir les nattes et les petits accessoires, puis l'offrande dont il a été parlé ci-dessus.

C'est encore l'ọkña P̣ohulla-ṭép qui est chargé de préparer : le siège du roi, ou *asna réaçh*, qui est placé près de l'autel de l'est, sur une natte de rotin recouverte de la pièce de cotonnade blanche, longue de dix coudées, que le chef du magasin des étoffes a fournie; la natte de la *mé-huor*, celles des suivantes et les petits accessoires qui doivent être déposés près du roi pour les tévodas de sa droite et de sa gauche. Il fait aussi entourer d'un coupon de cotonnade blanche le mancheron de la charrue et orner les petits autels élevés en l'honneur des ṭévodas, car l'okña P̣ohulla-ṭép est l'ordonnateur de cette solennité.

Pendant deux jours, huit religieux du Buddha viennent chaque jour dire quelques prières à chacun des cinq mọṇṭol réaṇ ṭévodas, comme nous l'avons vu faire pendant la fête du *Krut Sâṅkraṇṭ* pour les réaṇ ṭévọdas des portes du palais. Ils reçoivent à cette occasion quelques aumônes de vivres et se

retirent. Le troisième jour, ils viennent de très bon matin, mais ne sont pas présents au cours de la cérémonie, si ce n'est cependant groupés et debout, à titre de simples spectateurs. Ils n'y ont pas de rôle à remplir.

II. La solennité. La charrue royale.

Ceci dit, je vais exposer ici, non ce qui se passait quand le roi — le laboureur sacré — appuyait sur la sainte charrue, ouvrait le royal sillon de la sainte rizière, mais ce qui a lieu tous les ans encore, au mois de Pisakh [1], dans une toute petite rizière située au village de Takéo, derrière l'enclos de l'ancien akmâha-séna, ou premier ministre [2].

Dès sept heures du matin, le troisième jour de la fête et le plus important, un cortège composé d'un corps de musique *phlay* rituel, précédé du *toṅ-chay*, ou glorieux drapeau, et, sur deux rangs, d'une cen-

(1) Visakha, c'est-à-dire au commencement de la saison des pluies (mai-juin).

(2) Ceci a été écrit en 1904. Il y a douze années, cette cérémonie avait lieu à l'ouest et derrière véaṭh Botum-Vodey, le monastère du louk préaḥ Sokont, le chef de la secte des Thammayutis. Elle a lieu maintenant, depuis l'élection de Sisovath, au nord du palais, dans l'enclos où l'on brûle les rois et les reines mères, lequel est dit le Mên (1909).

taine de porteurs d'étendards au makara, vêtus et coiffés de cotonnade rouge, se forme au palais, devant la salle du trône, sous la direction de l'ọkña Pohulla-ṭép et des chefs des trois magasins ci-dessus dits. Un bakou, le préah eysey-phéat — qui est un haut dignitaire de la caste, le même qui tiendrait le rôle de *sdach Méak* ou roi de Méak-ṭhoṁ, si cette fête curieuse était encore célébrée [1] — monte dans une voiture dite *rotéh sàmréàp sdach Méak*, « voiture du roi de Méak », attelée de deux bœufs aux cornes et au mufle habillés de brocart et dirige lui-même son attelage rustique vers la sainte rizière. Derrière lui quatre hommes vêtus de rouge portent, dans un palanquin suspendu, la reine, ou *ṭépi Méak*, ou *mé-huor* [2], que suivent une cinquantaine de femmes qui, dans cette cérémonie, remplissent les rôles de servantes et de suivantes.

Le cortège s'avance lentement au son des instruments antiques, conques marines, tambourins et

[1] Je consacrerai, à l'occasion du mois de Méakthom, un chapitre à cette solennité qu'on ne célèbre plus, mais que le peuple n'a pas oubliée et que beaucoup de personnes ont vue.

[2] Le mot *ṭépi* (pâli *devi*) est moderne; le mot *mey-huor* ou *mé-huor* est plus ancien; *mé* est aujourd'hui considéré comme bas, et *huor* est le terme employé par une race de sauvages (les *pṇoṅ* ou *gnons* [prononcez le *g* dur]), pour désigner les femmes.

piṅ-poṅ [1], et aborde la rizière sacrée par son côté est, tout près de l'endroit où se trouve un siège royal posé sur un morceau de cotonnade blanche long de dix coudées, et près de trois charrues aux mancherons habillés de morceaux de cotonnade blanche. Le roi joint les mains, salue le montol de l'est et le cortège continue sa marche. Il tourne autour de la rizière, en allant d'abord de l'est au sud, puis à l'ouest, puis au nord, puis à l'est, et deux fois il répète cette circumambulation. C'est le *trey pratéaksœṅ préaḥ srê,* le « triple salut à la rizière ».

A la fin du troisième tour, alors que la voiture royale est revenue au montol de l'est, le roi arrête ses bœufs, descend de voiture et va prendre place sur le siège (*asna*) préparé pour lui. La reine descend de son palanquin, vient se placer près de lui, sur une natte posée à sa droite, et les suivantes prennent

[2] Le *piṅ-péaṇ* ou piṅ-poṅ est un instrument de musique très ancien et rituel. Il ressemble tout à fait à la raquette du petit tennis de salon, dit *piṅ-poṅ*, sauf en ce point qu'on a fixé aux deux côtés de l'instrument deux courtes ficelles qui supportent chacune une bille. C'est en agitant le piṅ-poṅ que les billes viennent successivement battre les peaux et produisent un bruit de tambourin un peu monotone.

J'ai vu des piṅ-poṅ de l'épaisseur des raquettes, mais j'en ai vu de même qui mesuraient plus de six centimètres d'épaisseur; les plus épaisses sont, m'assure-t-on, les plus anciennes.

place autour du couple laboureur. Le roi de Méak, pour cette cérémonie, a vêtu le sâmpot de brocart, mais, sur ses épaules, il a jeté le vêtement antique des paysans cambodgiens, dit *aau nây*[1], que les habitants de Soctrang ont conservé, et, sous ce veston à nombreux boutons, il figure les paysans cambodgiens de jadis.

Alors il se lève, va au moṇṭol du centre, s'agenouille, joint les mains, salue en s'inclinant pieusement, puis, se relevant, il revient à l'est près des charrues qu'on a attelées chacune de deux très beaux bœufs. D'une main ferme, il saisit le mancheron de celle du milieu qui suit la première et précède la troisième; l'ọkña Pohulla-ṭép touche les bœufs avec une longue tige d'arbre, les animaux tirent, et la royale charrue au soc de bois pénètre dans le sol, l'entr'ouvre, le déchire et trace le sillon. Derrière les trois charrues suit la reine du sdach Méak, qui sème à la volée le paddy qu'elle prend dans une corbeille qu'une de ses femmes tend à sa portée. La

[1] Ce vêtement est aussi nommé *aau khmêr bauraṇ*, vêtement cambodgien d'autrefois. Ce vêtement est soit en soie, soit en coton de couleur bleue, verte, jaune, blanche ou noire. Il tombe jusqu'à la ceinture et comporte soit neuf, soit sept, soit onze, treize, quinze boutons faits d'un nœud de coton enveloppé dans un petit morceau de cotonnade ou de soie. Les manches sont très étroites, sans boutons et sans poignets.

musique joue une sorte de marche, les conques marines sonnent rituellement, et le sillon se dessine lentement en allant de l'est au sud, du sud à l'ouest, de l'ouest au nord, du nord à l'est [1], puis encore un tour, puis un troisième tour, et la main ferme du sdach Méak appuie toujours sur la charrue sacrée. C'est le *pratéaksœn prah ȧnkȧl*, la « circumambulation de la sainte charrue ».

Le troisième tour achevé, la charrue revenue pour la troisième fois au point de départ, le roi prend place sur le siège royal (*asna réaçh*) et s'y repose un moment. Puis il se lève, se rend à l'autel situé au centre de la rizière, s'agenouille, joint les mains, les élève au-dessus de sa tête en s'inclinant et prononce une invocation aux dévatas de la terre et des eaux afin d'obtenir de bonnes récoltes.

Cette demande faite, il reprend place sur son siège, près de la reine et de ses suivantes. Des petits dignitaires, en sept endroits différents, placent ici du paddy, là de l'herbe, plus loin des haricots, du maïs, du sésame, puis, à quelques pas, ils mettent

[1] C'était encore dans ce même ordre, il n'y a pas plus de cinquante ans, qu'un laboureur, observateur des coutumes anciennes, labourait son champ. Voir, dans *Revue scientifique* des 6 et 27 janvier 1900, mon article sur *la Culture du riz chez les Cambodgiens*.

un panier enduit de résine [1] tout plein d'eau et un peu plus loin un autre panier contenant de l'alcool de riz.

D'autres dignitaires détachent deux paires de bœufs, les conduisent à égale distance des cinq choses dites ci-dessus et les abandonnent à leurs fantaisies. Et toute l'assistance attend, pour savoir si la prochaine récolte sera bonne, de voir vers quelle chose les deux paires de bœufs se dirigeront.

S'ils vont manger le paddy, c'est qu'il y en aura beaucoup; s'ils mangent l'herbe, le maïs, le sésame ou les haricots, c'est que la récolte du paddy sera moyenne; s'ils vont à l'eau, c'est qu'elle sera un peu supérieure à la moyenne; s'ils vont à l'alcool, c'est qu'elle sera mauvaise et qu'il y aura beaucoup de chaleur dans le royaume.

L'épreuve achevée, les enfants, des hommes même, se jettent sur ce que les bœufs n'ont pas mangé et le pillent. Le sdach Méak remonte dans sa voiture traînée par deux des bœufs révélateurs et saisit les rênes; la *mé-huor,* sa reine, remonte en palanquin, et le cortège que nous avons vu plus haut se reforme en avant et derrière eux. Puis tout

[1] Ce vase, encore en usage dans les campagnes, est rituel. Il indique que cette cérémonie est ancienne, remonte au moins à une époque où il était le vase principal, unique peut-être.

s'ébranle sous la direction de l'ọkña P̣ohulla-ṭép et s'achemine vers la demeure du grand laboureur, vers l'endroit qu'il a désigné pour sa demeure rituelle.

Les trompettes sonnent, les trompes marines hoûlent, les tambourins et les piṅ-péaṅ résonnent et toute la ville royale apprend que la saison des labours est ouverte, que les *néak srê*, ou « gens des champs », sont autorisés à travailler la terre. Le triple sillon royal a été ouvert par la charrue sainte.

III. La décadence de la fête.

Depuis 1904, la cérémonie a été malheureusement modifiée, et le rituel n'est plus exactement suivi. Je vais indiquer les changements que j'ai observés en 1909.

La cérémonie de l'abdication annuelle du roi, au cours du mois de Méakthom, ayant été supprimée et le dernier bạkou ayant été sdach Méak étant mort, le rôle du roi laboureur est aujourd'hui rempli par l'ọkña P̣ohulla-ṭép qui, autrefois, n'était chargé que de toucher les bœufs et de prendre ainsi part à la cérémonie de l'appuiement sur la charrue.

Le cortège de porteurs d'étendards est moins considérable; le roi laboureur n'arrive plus en voi-

ture, mais sur un lit porté par quatre hommes; sa femme, la reine, est portée dans un hamac et suivie, non plus de cinquante, mais seulement de cinq femmes.

L'orientation des réaṇ-ṭévodas n'est plus strictement observée, ils ne sont plus placés aux quatre points cardinaux, mais aux quatre points intercardinaux.

Les charrues ne défoncent plus le sol, mais sont seulement traînées sur l'herbe; le parcours n'est pas correctement suivi. On le diminue autant qu'on le peut au cours de la marche.

Les sept récipients où sont placés le paddy, le maïs, le sésame, les haricots, l'herbe, l'alcool et l'eau ne sont plus des paniers de forme antique, mais des plateaux d'argent massif posés en ligne devant les deux bœufs déjougués de la charrue royale.

Enfin la cérémonie a perdu de son grandiose de jadis et n'est plus qu'une triste parodie de la fête magnifique que les anciens rois ont connue. C'est un rite qu'on ne suit plus, une solennité qu'on ne célèbre plus que par habitude et à laquelle on n'attache plus dans le peuple aucune importance.

CHAPITRE VII.

LE ṬHVŒU-BOṆ CHAUL PRÉAH VOSSA.

(FÊTE DE L'ENTRÉE EN RETRAITE.)

I. Le Vossa ou saison des pluies.

Les Cambodgiens connaissent trois saisons, ou *rodau* : la saison *Himhanta,* ou de la chaleur, qui commence le premier jour décroissant de la lunaison de Phalkun (p. *phagguna,* skt *phalguna*); la saison *Vossanta,* ou des pluies, qui commence le premier jour décroissant de la lunaison d'Asaṭh (p. *âsâlho,* skt *âsâdha*)[1]; enfin la saison *Hémanta,* ou du froid, qui com-

[1] En 1903-1904, la saison de la chaleur a duré 117 jours, du 14 mars au 9 juillet 1903; — celle des pluies a duré 118 jours, du 10 juillet au 4 novembre; — la saison du froid (relatif) a duré 118 jours, du 5 novembre 1903 au 1er mars 1904.

En 1904-1905, année embolismique, la saison de la chaleur a duré 117 jours, du 2 mars au 27 juin; — celle des pluies, qui comptait en plus le mois intercalé, a duré 148 jours, du 28 juin au 22 novembre; — la saison du froid dura 118 jours, du 23 novembre 1904 au 14 mars 1905.

En 1906, année embolismique, la saison du vossa a commencé

mence le premier jour décroissant de la lunaison de Kadœk (p. *Kattika*), en novembre. Ces trois saisons comprennent chacune quatre mois, sauf la dernière qui, dans les années embolismiques, ou années de treize mois, en a cinq parce que le mois d'Asath est doublé.

C'est au cours de la saison dite *Vossanta rodau*, ou saison des pluies (*vossa*), qu'a lieu la retraite des religieux du Buddha. Elle commence le plus souvent avec la saison, mais quelquefois un mois plus tard, quand l'année est embolismique, soit dès le lendemain de la pleine lune du mois d'Asath dans le premier cas, soit le lendemain de la pleine lune de Tutiyasath[1], ou «deuxième Asath», dans le second cas. Elle dure uniformément trois mois et prend fin le jour de la pleine lune d'Asoch (p. *assajuya*), c'est-à-dire un mois exactement avant la fin de la saison des pluies. C'est à pareille époque que le Préaḫ, le Saint, suspendait ses voyages, se retirait dans un monastère et que ses disciples les plus proches se groupaient autour de lui pour recueillir ses ensei-

le 1er jour décroissant du mois de *Tuṭiyasath*, qui correspondait au 5 août. — En 1907, elle a commencé le 26 juillet; en 1908, le 14 juillet; en 1909, le 2 août; en 1910, le 22 juillet.

[1] Quand l'année compte treize mois, le mois d'Asath reçoit le nom de *Pathamāsaṭh* (p. *pathamâsâḷho*), premier Asath, et son double celui de *Tutiyasaṭh* (p. *tutiyasaḷho*), deuxième Asaṭh.

gnements et pour méditer sur eux. Cette retraite de trois mois est pour les religieux du Buddha une période de jeûne, de recueillement, de prières plus fréquentes, pendant laquelle ils doivent suspendre leurs voyages et ne peuvent coucher hors de leurs cellules que s'ils sont appelés par le roi, par le chef suprême des religieux, ou obligés de s'absenter à l'occasion de la mort de leur mère, de leur père, de leur professeur, de l'un de leurs grands-parents, de leur père adoptif, de leur mère adoptive, de la personne qui a pris soin d'eux dans leur jeunesse ou du maître qui les a autorisés à entrer dans l'ordre et, par conséquent, affranchis, car tous les soirs ils doivent aller prier devant la statue du Saint.

Les fidèles laïques observent cette retraite en offrant aux religieux des sâmpot *sœkkasadâk*, qui sont des coupons d'étoffes qu'ils se mettent autour des reins pour se baigner, et en venant au monastère sans y manquer tous les jours saints (*thnay sœl*) prier ou écouter les prières que disent les religieux, brûler des bougies, des baguettes odoriférantes devant la statue du Buddha et faire le réâp bat, c'est-à-dire la répartition du riz cuit dans les sébiles des religieux. En outre, les dévots font aux moines, le plus qu'ils peuvent, l'aumône des mets apprêtés, tantôt un jour, tantôt un autre, et ceux qui ont le

cœur bon, ce qui est plus rare, distribuent des aumônes, des vivres ou de l'argent, aux pauvres du pays. Il y en a qui poussent la dévotion jusqu'à faire l'aumône aux animaux qui vaquent sur terre et aux oiseaux qui volent dans les airs, aux poissons qui passent dans l'eau.

II. Les préparatifs. Le cierge du vossa.

Mais revenons en arrière.

Le *ṭhvœu-boṇ chaul préaḥ vossa*, ou «solennité de l'entrée dans la sainte retraite», est célébré le premier jour de la lune décroissante du mois d'Asaṭh, du deuxième mois d'Asaṭh si l'année est embolismique. Cette date a concordé en 1901 (année embolismique) avec le 31 juillet, en 1902 avec le 21 juillet, en 1903 avec le 10 juillet, en 1904 (année embolismique) avec le 28 juillet, et en 1910 avec le 22 juillet.

Quinze jours environ avant, l'achar (skt et pâli *acariya*), ou lettré du village, qui est aussi le maître des cérémonies religieuses au temple, en compagnie des notables, va autour du monastère [1] recueillir les offrandes en argent qui doivent être employées à

[1] Le terme rituel est *chœuṅ véaṭh* «pied du temple».

l'achat de la cire et du coton nécessaires à la confection du *tieṇ préaḥ vossa*, ou « cierge de la retraite », de l'huile de coco destinée à l'alimentation de la mèche, des petits cierges et des baguettes odoriférantes qui doivent orner d'abord la civière sur laquelle le *tieṇ préaḥ vossa* sera porté, puis l'autel du Préaḥ.

L'avant-veille du jour de la fête, on prend vingt livres cambodgiennes de cire d'abeilles, soit douze kilogrammes, et, en présence du chef des religieux, ou seulement de l'achar, on confectionne un cierge plein qui doit mesurer 93 centimètres de hauteur et être placé au-dessus d'un pied dit *balaṅ*[1], haut de 29 centimètres; puis au-dessus de ce cierge on en place un plus petit, haut d'environ 30 centimètres et gros comme le pouce. Le gros cierge, qui est absolument cylindrique, n'est en somme que la représentation d'un cierge, puisqu'il n'a point de mèche. Il est orné sur ses bords de feuilles de lotus en cire modelée, destinées à dissimuler le petit godet dans lequel on versera l'huile de coco qui seule sera consumée. Il est probable que nous nous trouvons ici en présence d'une altération du rituel, nécessitée par la difficulté qu'on éprouve à trouver autant de

[1] Pâli *pallaṅko*, siège, sofa, trône, d'où le mot *palankin*.

cire qu'il en faudrait pour confectionner un cierge pouvant brûler trois mois.

Le lendemain, on dresse la liste nominative des religieux qui doivent assister à la cérémonie de l'offrande au Buddha du cierge de la retraite, afin de savoir entre combien de vénérables les hommes pieux devront diviser les maigres offrandes de bétel, de cierges et de baguettes odoriférantes, de coupons d'étoffes pour le bain, qui seront réunies à la fin de la fête.

III. La cérémonie.

Le jour de l'entrée dans la retraite, entre 4 et 5 heures de l'après-midi, les hommes pieux, précédés de l'achar et des autorités du village — ou de la province quand le village est le chef-lieu, — se rassemblent au monastère, placent le *tien préah vossa*, surmonté d'un petit cierge, sur une sorte de civière dite *sânkhuk*, quelquefois faite d'une chaire à prêcher à laquelle on a fixé deux bambous à porter. On fixe le cierge bien encastré dans son *balaṅ* avec une cordelette de coton vierge afin d'assurer sa stabilité sur la civière, puis on place devant lui une longue mèche en coton vierge et deux gros *sla-thom-daun*, ou noix de coco dans la bourre desquelles on a

planté des cierges en cire d'abeilles, des baguettes odoriférantes, des aiguilles de bambous à la pointe desquelles on a piqué des feuilles de bétel et des fleurs blanches en cire modelée.

Cela fait, on organise la procession : les gamins en avant, qui poussent des hou! hou! de joie; puis les notables, avec l'achar, tous portant quelques petits cierges de cire et des bâtonnets entre leurs mains jointes, les musiciens battant les tambours, les cymbales, les gongs, etc., qui sont frappés en cadence; derrière viennent le *tien préah vossa* sur une civière portée par quatre hommes, une touque d'huile de coco portée par deux hommes, trois ou quatre parasols, dont l'un est tenu au-dessus du cierge de la retraite; enfin la foule des femmes, les têtes chargées d'offrandes, parées de leurs plus beaux costumes, de leurs plus riches bijoux. La procession parcourt le village, s'augmentant d'enfants, d'hommes, de femmes à chaque porte, et finit par former un magnifique cortège sous les rayons d'un beau soleil ou sous les nuages lourds qui, en cette saison des pluies, couvrent parfois le ciel. La procession, ayant parcouru le village, rentre au monastère par la porte principale, fait trois fois le pradakshina autour du temple, ou *préah vihéar*, aux sons des instruments, aux cris des enfants et même des

hommes, hou! hou!! hou! hou!! puis elle pénètre dans le sanctuaire, où déjà les religieux sont assis sur deux rangs, à une coudée l'un de l'autre[1], dans le bas côté droit, et disent le *Pohou-tévéa* puis le *Boratta,* assis, l'écran (*phlœt*) devant les yeux.

En face d'eux, les femmes pernnent place; les hommes s'assoient au fond du temple et du même côté que les religieux. Au centre, en avant de l'autel, entre les religieux et les femmes, est placée la civière du *tien préah vossa*. Les autorités prennent place au centre aussi, mais plus loin que le cierge, avec l'achar et les notables.

Le chef des religieux allume[2] alors le petit cierge placé sur le *tien préah vossa,* puis les fidèles, hommes et femmes, vont placer sur l'autel du Saint des petits cierges et des bâtonnets odoriférants, qu'ils allument, des fleurs, et bientôt tout l'autel est embrasé, brillamment éclairé et orné. Une bonne odeur de santal

[1] C'est de ce fait qu'ils sont dits *louk hatthabas* (p. *hatthapâsa*) «messieurs de la coudée».

[2] Autrefois le cierge de la retraite ne pouvait être allumé qu'avec le feu provenant d'un caillou battu par un briquet ou par le feu qu'on obtenait par le frottement de deux bambous. Il n'en est plus de même aujourd'hui, sauf dans les deux grands monastères de Phnom-pén. On allume le cierge avec une simple allumette.

et de résine brûlés se répand dans la salle, presqu'une odeur d'encens.

L'achar, l'écharpe blanche autour du corps, sur l'épaule gauche et sous l'aisselle droite, prend place devant le chef des religieux, s'accroupit, salue trois fois en inclinant son front jusque sur la natte et, les mains jointes, dit trois fois la salutation au Buddha, que l'assistance répète : *Nomo tassa bhagavato arahato sammâ-saṁbuddhasa,* « salut au sage, au saint, au très sage ». Puis se retournant et plaçant, ainsi que les porteurs, la main droite sur la civière du *tieṇ préaḥ vossa*[1], alors qu'un homme touche la touque d'huile et que les fidèles élèvent au-dessus de leurs têtes les offrandes destinées aux religieux, l'achar dit trois fois la stance : *Emâṅ maṭhu*, etc. Les Cambodgiens traduisent ainsi cette stance : « Nous tous offrons le miel des abeilles (les rayons de cire; en fait, la cire) et l'huile au Buddha et aux religieux », en la faisant précéder la seconde fois du mot *duṭiyaṁpe* et la troisième fois du mot *taṭiyampe.* Et la foule des fidèles répète après l'achar chacun des mots qu'il vient de prononcer.

Cette offerte dite, on détache le cierge, on l'en-

[1] Autrefois la civière, ou *sâṅkhuk,* était légèrement soulevée; l'application de la main sur elle n'est plus que le simulacre de l'ancienne élévation.

lève de sur la civière et on le place devant le chef des religieux qui pose la main droite sur le pied, puis sur le rebord de la touque d'huile, en disant cette stance : « *Yatha bachchayaṅ*, etc. ».

Cette stance de l'acceptation dite à mi-voix, l'achar fait un signe et deux hommes enlèvent le cierge et vont le déposer sur l'autel, bien en face et au-dessous de la statue du Maître.

Pendant ce temps, les fidèles remettent aux hommes pieux les offrandes préparées et ceux-ci en forment autant de lots absolument égaux qu'il y a de religieux *hatthapas*, puis les leur distribuent. Le chef des religieux dit alors la stance suivante : « *Yatha varivaha*, etc. », c'est-à-dire à peu près ceci : « L'eau coule et remplit la mer. L'aumône offerte parvient aux ancêtres décédés et, de ce jour, leur procure ce qu'on a désiré pour eux. »

Cette stance achevée, les religieux, le visage caché derrière le *phlœt*, disent le *Sapétiyô*, qui est la prière par laquelle s'achève la cérémonie. Les fidèles saluent la statue du Préah, et les religieux, après avoir élevé leurs mains jointes au-dessus de leur tête, se retirent. Sur l'autel, le *tien préah vossa* et les autres cierges brûlent au milieu de la fumée odorante que répandent en brûlant les bâtonnets enduits de poudre de santal et de résine.

Quelques instants après la sortie des fidèles, un religieux enlève le petit cierge et le remplace par un godet d'huile de coco au centre duquel une mèche de coton est maintenue par un fil de fer. Il allume cette mèche avec le cierge pris sur le *tien préah vossa* et la dispose de façon qu'elle ne s'éteigne pas.

Si ce feu s'éteignait au cours des trois mois, me dit un achar, la retraite serait manquée, et les religieux, les fidèles n'acquerraient aucun mérite, les ancêtres ne tireraient aucun profit de leurs prières. C'est pour empêcher cet accident que le chef des religieux charge chaque soir un moine de veiller à ce qu'il ne s'éteigne pas. Autrefois, dans certaines pagodes, c'étaient les *pol Préah*, ou «esclaves du Saint»[1], qui étaient chargés de veiller sur le *tien préah vossa*. Aujourd'hui qu'il n'y a plus d'esclaves au Cambodge, c'est aux religieux que revient ce soin, et quelquefois aux hommes pieux qui habitent le monastère ou qui viennent y travailler chaque jour.

Il arrive aussi que, pour rendre la surveillance plus facile, le cierge est sorti du temple et placé dans un petit réduit bien clos près de la salle habitée

[1] Peut-être, et c'est probable, faut-il entendre «esclaves du saint triple joyau».

par le chef du monastère. Mais cela est un manquement grave et une innovation toute nouvelle.

IV. Pendant la retraite.

A partir de ce jour, tous les jours du *vossa* ou de la retraite, à 7 heures du soir, les religieux pénètrent dans le temple, se prosternent trois fois devant la statue du Saint, et leur chef dit par trois fois la salutation : *Nomo tassa*, etc.; puis on répète les stances dites à l'occasion du *chaul préah vossa*. Enfin chacun des religieux dit à son tour en langue pâlie et trois fois : «J'observerai la retraite pendant trois mois dans ce vihara.»

CHAUL PRÉAH VOSSA DES BAKOUS.

Alors que, dans les temples du Buddha, les moines et les fidèles célèbrent l'ouverture de la retraite religieuse des disciples du Maître, qui correspond à l'ouverture de la saison des pluies (*Vossa*), les bakous, à la cour, se rassemblent dans le hô-Préah, le temple des cinq *mâha khsatriyas*, et, dit le rituel, «les invitent à entrer dans le préah vossa». Narayana, me dit l'un d'eux, au temps de sa venue sur la terre, passait cette saison, saison du repos,

des jeûnes et de la méditation, sur le dos du serpent de mer Sécha, lequel, pendant les trois mois, voguait à la surface des eaux de la grande mer, ou *mâha-srâmot.*

Dès la veille, les bakous ont envoyé réclamer aux magasins royaux les articles de l'offrande. Ce sont, provenant du magasin des joyaux : 5 dâmlœṅ d'argent, 25 petits cierges qu'on peut coller, 60 cierges encore plus petits, pas plus gros que la plus grosse des herbes à chaume, dits *trêṅ*, et 5 paquets de bâtonnets odoriférants; provenant du magasin des étoffes : une pièce d'étoffe pour les divinités, 8 mesures de cotonnade blanche de chacune cinq coudées pour les officiants, 8 sla-thœur, 10 sla-ṭruoy, 4 sla-chuṁ, une noix de coco dépouillée de sa bourre, dite *dauṅ-lao,* une corbeille, dite *kaṇṭouṅ,* de sésame et de haricots; du magasin des riz et paddy : 8 plateaux à pied (*tok*) remplis de riz cuit, dit *bay-Préaḥ praṁ,* «riz cuit des cinq Préaḥ», sur lequel on a déposé des fruits, un plateau à pied (*péaṇ*) de *léach* ou paddy grillé, un panier de farine de riz.

Le jour du chaul vossa, les bakous, au nombre d'une cinquantaine, se rassemblent dès le matin au pied de l'autel de Shiva, de Vishnu, de Ganésha, de Kachchay, et de Khvan; ils allument les cierges et

les baguettes odoriférantes. Les huit principaux d'entre eux se parent d'écharpes blanches posées autour du corps, sur l'épaule gauche et sous l'aisselle droite, disent quelques stances pour inviter les cinq mâha khsatriyas à entrer en retraite, les adorent, leur présentent des offrandes, et disent encore des stances.

Puis, avec de l'eau lustrale, ils les aspergent légèrement sur l'autel; à leurs pieds, ils jettent quelques pincées de paddy grillé, quelques grains de riz cuit, et leur font une offrande de fruits, de gâteaux, de sésame et de haricots.

Cela fait, ils saluent, les mains jointes, le front dans la poussière, et se retirent en emportant les mets que les divinités n'ont pas mangés, mais dont ils ont certainement absorbé la substance.

CHAPITRE VIII.

LE PHOK TÚK PRÉAH VIPHÉAK SACHAR OU PHOK TUK SÂMBÂT.

(PRESTATION DU SERMENT AU ROI.)

La cérémonie de la prestation du serment par les préah voñs, les préah ñéat, les préah monéañ, les

ministres, les pages et servantes, les namœuṇ ou dignitaires, à l'aide de l'eau consacrée par les armes du roi, est grandiose. Elle est célébrée deux fois par an : le quatrième jour de la lune croissante du mois de Chœtr, qui a correspondu au 23 mars en 1901, au 11 avril en 1902, au 1er avril en 1903, au 20 mars en 1904; et le quatrième jour de la lune décroissante du mois de Phœtrobot, qui a correspondu au 16 septembre en 1901, au 6 septembre en 1902, au 26 août en 1903, au 13 septembre en 1904, au 19 août en 1905, au 15 septembre en 1906, au 8 septembre en 1907, au 28 août en 1908[1].

I. Les préliminaires. Le cortège. Les offrandes.

Les bakous, ou *prahm*, ont dans leurs fonctions celle de préparer l'eau et de recevoir le serment des fonctionnaires de l'intérieur de la ville royale et des chefs de provinces. Dès le lever du soleil, vêtus du sâmpot blanc et d'une sorte d'aube en mousseline

[1] Le calendrier cambodgien a indiqué cette dernière date pour l'année 1908, mais le nouveau roi ne l'a pas acceptée; il a choisi celle du 30 août (4e jour de la lune décroissante du mois Srap).

très légère, ornée de galons d'or, dite *aau-phay*[1], les cheveux noués en chignon sous la nuque, ils se rendent au sud de la salle publique des danses du palais et pénètrent dans un petit bâtiment dit *ho Préaḥ*, le «temple des divinités». Ils y prennent les statuettes de préaḥ Isaur ou Shiva, de préaḥ Ṇoréay ou Vishṇu, de préaḥ Kaçhçhay, puis le préaḥ khaṇṭ ou sabre sacré, le préaḥ kris ou poignard sacré et la lance du Vieillard aux concombres doux, le fondateur de la monarchie, deux conques marines, deux flèches, une mèche à canon et les déposent sur un lit, ou *préaḥ réaçhéa yéaṇ*, porté par deux hommes et abrité par un parasol jaune à pointe et manche dorés que soutient un autre homme, à côté de la formule du serment et de quelques-uns des livres de l'*Abhidhamma* placés sur un plateau à pied. Les dix mâhalêk, porteurs des sabres du roi, se placent derrière le réaçhéa yéaṇ et derrière eux sont les mâhalêk armés de lances, les gardes du roi.

Alors, le cortège se forme et se met en marche : depuis 1903, vers le véath Préaḥ-Kêv, le nouveau temple consacré au commencement de cette même année. Avant 1903, c'était au véaṭḥ Bauṭuṁ, le temple du monastère dont le chef était le louk préaḥ

[1] On dit aussi *aau-phat-phay*.

Sokoṇṭ, le directeur des religieux de la gauche et l'importateur au Cambodge de la doctrine des Thomma-yuth, que se prêtait le serment. Avant 1867, alors que les rois du Cambodge habitaient Ọudoṅ, c'était au ṿéath Héa-Sâṁnâr.

Ce cortège se compose d'un bakou qui sonne de la trompette dite *trê* et qui marche en tête. Il est suivi de deux autres qui, de la main, battent du tambourin dit *khlâng-khêk* et d'un troisième qui porte la lance du vieillard. Viennent ensuite les chefs ou sous-chefs des magasins qui portent ou font porter huit vases en or dit *kââm*, remplis d'eau, plus deux grands vases également en or et pleins d'eau sur laquelle flotte un petit bol. Derrière ces chefs magasiniers paraissent deux chefs bakous : le préaḫ eyseyphéatâṭhîpdey qui, au cours de cette cérémonie, tient le rôle du sâmdach chauhvéa, premier ministre, et le préah prohmâthiréaḉh, qui tient le rôle de youṁréaḉh, ministre de la justice; tous deux sonnent de la conque marine, ou *sâṅ*. Derrière ces deux bakous s'avancent les porteurs du lit où sont posées les statuettes des divinités brahmaniques et un porteur du parasol pour les abriter. Enfin, derrière le lit, sous les ordres de leurs trois chefs, les ọkñas chuṁnuṁ phéakdey chaṅhvaṅ de la maison royale, ou *sômréâp êk*, bâmrœuh bariréak de la maison de

l'ọbajureaçh sôṁréâp ṭou, et phéakdey-phouṭor de la maison de l'ọbaréaçh (*som réyti*), marchent les mâhalêk, ou pages porteurs des armes royales au nombre d'une vingtaine, tous vêtus de blanc et tenant leur arme avec un morceau de cotonnade blanche qui servira à l'essuyer après l'immersion de la pointe; je distingue les huit lances du roi, dites *thuoṇ*, garnies de poils de chamaras, les deux sabres dits *ṅau*, les six sabres avec ceinturon dits *kraby*, deux anciens fusils, deux fusils à répétition, huit javelots, un sabre japonais, un sabre khmèr, un petit boulet et une balle de fusil. Quant au préah khant, ou sabre sacré, il est déposé sur le *réaçhéa yéaṇ*, au pied des statuettes. Derrière le *yéaṇ*, viennent les ministres vêtus du sâṁpot et du veston en brocart d'or, avec large ceinture de même étoffe et les pieds nus, les pandits vêtus de blanc, les dignitaires petits et grands placés, ceux de la droite derrière l'ọkña mâha-moṇṭrey, ceux de la gauche derrière l'okña mâha-ṭéṗ, leurs introducteurs aux audiences royales.

Les trompettes sonnent la marche, les tambourins retentissent et les conques marines résonnent depuis le moment du départ jusqu'à l'instant où tout le cortège pénètre dans le temple.

Pendant que les cinq ministres prennent place

sur des tapis disposés pour eux à la droite de l'autel et un peu en avant, avec leurs insignes d'or, les mâhalêk se placent sur quatre files, se faisant face, les porteurs de sabre et de fusil entre les porteurs de lance. Quant aux fonctionnaires qui doivent prêter serment, ils se massent dans la salle, au fond, à leur rang d'après leur grade. Autrefois, ils processionnaient avec chacun un cierge, un sla-ṭruoy et un sla-ṭhœur qu'ils offraient aux divinités. On appliquait le cierge au rebord de l'une des jarres où l'eau du serment était puisée. Aujourd'hui, les sla-ṭhœur, les sla-ṭruoy, les cierges ne sont plus apportés par les fonctionnaires; ils sont fournis par les magasins royaux et placés sur l'autel du Buddha, sur le yéaṇ des divinités brahmaniques, et ce sont les chefs de la cérémonie qui les allument.

Les dignitaires sont tous vêtus du *sâṁpot-thaṇ-sâ*, qui est une magnifique pièce d'étoffe en soie dont la partie centrale est blanche et la bordure, de couleur sombre, est large d'un empan.

Le *préaḫ réaçhéa yéaṇ* est déposé sur un bâti haut de cinquante à soixante centimètres, placé un peu en avant de l'autel du Buddha, derrière les huit kââm en or repoussé et les deux grands vases de forme ancienne.

Le chef du magasin des pierres précieuses et des

bijoux s'approche et dépose sur un tapis, à quatre pas de la porte principale du temple, en face de l'autel, à une certaine distance des vases d'eau, cinq damlœṅ d'argent, cinq grosses bougies en cire d'abeilles, cinq autres dites *tieṇ-trêñ*, trois paquets de bâtonnets odoriférants, cinq feuilles de papier. Le chef du magasin du riz vient à son tour et offre huit plateaux à pied remplis de gâteaux de riz cuit dans des feuilles de bananier, des morceaux de canne à sucre, de bananes et de gâteaux divers dits *phlê çhœu* (fruits d'arbres) posés sur un lit de riz blanc, cinq damlœṅ, un bol de riz, deux bouteilles d'alcool de riz, un plateau de riz cuit teint des cinq couleurs, un plateau de paddy grillé. Le chef du magasin des étoffes présente ensuite huit mesures d'étoffe blanche de chacune cinq coudées, une autre mesure, huit sla-thœur, quatre sla-chuṁ, dix sla-ṭruoy, un bol de sésame, un autre de haricots et encore huit sla-chuṁ.

II. La consécration de l'eau.

Les bakous allument des cierges sur l'autel du Buddha, sur le yéaṇ des divinités, et se placent autour des offrandes ci-dessus énumérées, près de la porte, puis, au milieu du silence le plus profond,

après un signal donné par les deux conques marines bordées d'or, leur chef, qui est le préaḥ eyseypheat-âṭhipdey, s'adressant à la fois aux fonctionnaires et aux divinités, s'exprime à peu près ainsi pendant qu'un autre baḳou jette devant lui quelques pincées de paddy grillé et de riz : « Les cinq premiers baḳous ont reçu directement du roi l'ordre de prendre à témoins du serment qui va être prêté ici les tévodas, les génies de la terre, des airs, préaḥ Isaur, préaḥ Ṇoréay, préaḥ Phakénés, préaḥ Kaçhçhay, préaḥ Kkvéaṁ, ṇéaṅ préaḥ Kaley (Kali), les génies des mers, des forêts, des fleuves, des îles, des montagnes, les arakh qui sont puissants, les Yéaksas, les régents du soleil, de la lune, des planètes, ceux du feu, de l'eau, du vent et la déesse Khoṅhéṅ préaḥ Ṭhorṇî (Dharani). » Et il nomme tous ces génies, tous ces arakhs, ou esprits, toutes ces mésa, dames blanches ou fées, et il les prie d'accourir pour être les témoins du serment prêté, de la parole donnée, pour étouffer, étrangler les parjures et ceux dont la bouche parle autrement que le cœur. Les deux baḳous sonneurs de conque font entendre le beuglement rituel et chacun s'incline.

Alors, le préaḥ eyseyphéâṭhîpdey qui tient le rôle du chauhvéa ou premier ministre, le préaḥ prohmâṭhiréaçh qui remplace le youṁréaçh, ou mi-

nistre de la justice, le préaḥ chéyâṭhipdey, qui tient la place de l'ọkña véaṅ, ou ministre du palais et des finances, le réaç̣h paromacha, qui tient le rôle de l'ọkña mâha-moṇṭrey, introducteur des fonctionnaires de la droite, le préaḥ miṇṭhâṭhipdey, qui remplace le krâlahoṁ, ou ministre de la marine, le préaḥ ṭhommaréaç̣h, qui tient la place du châkrey, ou ministre de la guerre, le préaḥ ṭép-achar, qui tient le rôle de l'ọkña mâha-ṭép, introducteur des fonctionnaires de la gauche, enfin le préaḥ eyṇṭ-kouropphaka-préaḥ prohmaṭhiṟéaç̣h, qui joue le rôle d'Indra chargé des aspersions d'eau lustrale, prennent l'un la lance du Vieillard aux concombres doux, les autres sept des huit autres lances, ou *loṁpéṅ*, entourent les bassins d'eau placés sur deux lignes perpendiculaires au préaḥ réaç̣héa-yéaṇ des divinités et, pendant que résonnent les instruments rituels, se mettent en marche, décrivent un tour et chacun touche avec le fer de la lance, qu'il tient la pointe en bas, l'eau des vases près desquels il passe, de manière qu'à la fin du tour, l'eau des dix vases ait été touchée par les fers des huit lances.

J'observe qu'avant de tremper les lances dans l'eau du premier vase qui s'offre à eux, les bakous dessinent très visiblement deux simulacres et ne

trempent que la troisième fois. Le tour achevé, ils déposent les lances, prennent les deux sabres ṅau, les deux sabres krabî, un des deux fusils et le préaḥ khant, le boulet attaché à une corde, la balle de fusil, et se remettent en marche toujours l'épaule droite tournée vers les vases et, dans le même ordre, trempent l'extrémité de ces armes dans l'eau qu'ils contiennent, après avoir deux fois fait le simulacre du trempage pour le premier vase à leur portée.

La consécration de l'eau achevée, les pages du roi viennent prendre les kââm d'or et les emportent au palais où l'eau doit être employée à la prestation du serment des reines, des princesses, des dames de la cour, des danseuses et des femmes chefs des servantes.

Le roi assistait autrefois à cette cérémonie, mais dans les derniers temps de son règne, Ṇoroudâm ne s'y faisait même plus représenter. Les bakoụs en avaient seuls la direction et les ọkña mâhas-moṇṭrey et mâha-tép toute la responsabilité. C'est, en effet, à ces derniers qu'il appartient de s'assurer que tous les fonctionnaires placés sous leur surveillance sont présents, prêtent serment conformément à la coutume, dans la tenue de rigueur et boivent exactement l'eau consacrée par les armes du roi.

III. La prestation du serment.

Le chef des bakous fait un signe, un alakh s'avance avec la formule du serment, se place entre les grands vases en or sur lesquels flottent les petits bols, et les pages du roi apportent les vases d'or, d'argent, de *tonvéa* et de bronze qui doivent recevoir l'eau consacrée, d'autant plus précieux que les grades des sermentaires sont plus haut. Le mâha-montrey, après avoir demandé aux sermentaires s'ils sont à jeun et s'être assuré qu'ils ne portent à leurs doigts aucun bijou d'or, d'argent ou d'un autre métal, amène huit des fonctionnaires qui doivent « boire l'eau du serment ». L'alakh, ou secrétaire, lit la formule, que les huit répètent phrase par phrase et, la lecture achevée, chacun d'eux reçoit une petite tasse d'eau qu'il boit entièrement, sans hésitation, sans faire un geste, tranquillement, avec calme. La tasse vidée, il verse dans sa main droite les quelques gouttes qui restent et s'en mouille la tête. J'ai vu des sermentaires s'en mouiller la bouche et les yeux.

La cérémonie achevée pour ce groupe de huit mandarins de la droite, elle recommence exactement de même avec l'aide du mâha-tép pour huit mandarins de la gauche, puis pour huit autres de la droite, pour huit autres encore de la gauche et ainsi de

suite jusqu'à ce que tous les mandarins présents aient bu chacun une petite tasse de l'eau du serment (*túk sâmbat*).

Voici quelle est à peu près la formule de ce serment : « Moi (N...), serviteur du roi placé dans la poussière des pieds sacrés du Triple Joyau, je jure d'être zélé dans le service royal. Je promets de ne servir que le roi de très bon cœur et sans arrière-pensée, de lui être fidèle, de ne pas méconnaître son autorité et de ne pas favoriser les entreprises des souverains étrangers contre le royaume. Je m'engage au contraire à dénoncer et à poursuivre sans pitié les fomentateurs d'intrigues et de troubles. Si des ennemis faisaient des tentatives contre le royaume et si je n'accourais pas pour le défendre, si, dans un cas pareil, je me cachais, et si, par mon exemple, je faisais naître dans le peuple des sentiments de crainte, de terreur, je ne serais plus digne d'être serviteur du roi. Je jure de ne jamais manquer au devoir, à la justice, à la fidélité envers le souverain. Si je dois y faillir, qu'il m'arrive alors tous les malheurs qui frappent les parjures. J'invite les anges des villages, ceux des arbres, les esprits bons ou mauvais, les génies de l'air et du vent, les régents des quatre points cardinaux, la déesse de la terre, tous les esprits méchants à m'ôter la vie si je deviens

jamais infidèle. Si je manque à mes serments, que je renaisse dans une condition misérable et que, dans ce monde, je sois foudroyé par le feu du ciel, mordu par les caïmans et les autres animaux voraces, que je sois percé par la corne du bœuf, du buffle ou la défense de l'éléphant, que je sois écrasé sous le poids énorme de cette dernière bête et que je meure malheureux et sans funérailles ou qu'enfin je sois tué par les armes du roi, et que l'on me plonge ensuite dans les enfers où je resterai cent mille siècles. »

Le serment des princes, des voñsa, ou membres mâles de la famille royale, est le même, et se prête dans la soirée, au même temple. Celui des dames du palais est prêté sous la direction de la femme du mâha-montrey par les dames de la droite, et sous celle de la femme du mâha-tép par les dames de la gauche, à l'intérieur du palais, dans la grande salle des danses privées, en présence des cinq divinités brahmaniques qu'on y porte processionnellement.

Il ne diffère du serment prêté par les dignitaires qu'en ceci :

« Je jure d'être fidèle au roi, de ne pas divulguer les choses que les souverains étrangers doivent ignorer, de remplir mes devoirs d'épouse (de servante,

danseuse, etc., selon le cas), de ne jamais écouter les propos amoureux qui me seraient adressés et de dénoncer au besoin celles de ces dames qui seraient devenues infidèles au roi. »

Le lendemain a lieu la cérémonie de la prestation du serment par les dignitaires des provinces, exactement dans la même forme et avec l'eau préparée la veille et, par conséquent, sans la partie de la cérémonie qui a pour objet la consécration de cette eau.

Autrefois, dès le lendemain de la cérémonie, des délégués allaient dans les provinces avec une certaine quantité d'eau consacrée, afin de recevoir le serment de ceux que la maladie ou les exigences du service avaient empêchés de se rendre dans la capitale au jour prescrit.

Ces fonctionnaires pouvaient aussi envoyer leurs kromokar chercher l'eau du serment, qu'ils buvaient chez eux cérémonieusement. Aujourd'hui, il n'y a qu'à demander une dispense de venir pour qu'elle soit accordée. On n'exige plus qu'un seul fonctionnaire par province.

En 1904, le *phok ṭúk sâmbât* a été célébré les quatrième et cinquième jours de la lune décroissante

du mois Sràp (30 et 31 août) et non les quatrième et cinquième jours décroissant du mois de Photrobot ainsi que l'indiquait le calendrier.

Quelques modifications, qu'il est nécessaire d'indiquer, ont été apportées aux rites.

Les récipients d'eau à consacrer ne figuraient pas dans la procession; ils étaient déjà au temple quand le cortège y est arrivé, placés sur deux lignes, non dix : deux grands bassins et huit kââm d'or, mais deux grands et trente kââm en terre. Ces trente-deux vases étaient tous fermés d'un morceau de cotonnade blanche lié autour du col. J'ai encore observé qu'au lieu de huit bakous pour tremper les armes du roi dans l'eau à consacrer, ils n'étaient que deux qui, loin de faire le tour des jarres, passaient entre les deux rangées qu'elles formaient et silencieusement, s'efforçant de marcher du même pas, trempaient la pointe des armes qu'ils tenaient chacun dans les jarres de la rangée dont ils étaient chargés.

Le nouveau roi, peut-être parce que ce serment de fidélité est le premier qui lui ait été prêté, a assisté à la cérémonie, à demi-étendu sur un tapis placé à gauche de l'autel et en face de l'endroit où étaient les ministres; ses insignes étaient près de lui, sa suite de gardes derrière lui.

Est-ce parce que l'assistance était nombreuse et que près de mille mandarins étaient appelés à prêter serment? Je ne sais; mais au lieu de venir par groupes de huit entre les deux grandes jarres, boire l'eau du serment sous les yeux de toute l'assistance, vingt groupes de dignitaires se sont formés autour de lecteurs délégués; ils écoutaient, les mains jointes, la lecture qui leur était faite et buvaient presqu'en catimini l'eau consacrée qu'ils eussent dû boire publiquement; quand un groupe avait achevé, un autre se formait et le lecteur recommençait pour les nouveaux venus, puis leur présentait la tasse à tour de rôle.

CHAPITRE IX.

LE ṬHVOEU-BOṆ HÊ KATHOEṆ.

Le ṭhvœu-boṇ hê Kathœṇ, ou «fête du don des robes» aux religieux du Buddha, est célébré depuis bientôt un mois, un jour dans ce monastère, un autre jour dans ce celui-ci, le lendemain dans celui-là. Tous les couvents auront le leur avant le jour de la pleine lune de Kâdœk[1] ou l'ont eu depuis celle d'Asoch.

[1] Le 18 novembre en 1899, le 6 novembre en 1900, le 26 novembre en 1901, le 15 novembre en 1902, le 5 novembre

C'est la grande fête de l'aumône solennelle faite aux religieux de robes façonnées en une seule journée et une seule nuit, l'une suivant l'autre. Le don d'une semblable offrande est partout ici envisagé comme très méritoire, surtout quand il est fait en présence d'un chapitre d'au moins cinq religieux. La coutume est de se rassembler nombreux pour faire cette offrande à frais communs et pour pouvoir donner un costume complet et quelques petits objets à chacun des religieux d'un monastère bouddhique; quelquefois on fait cette grande et belle offrande non au monastère du village qu'on habite, mais au monastère d'un autre village, afin que l'offrande revête aussi le caractère d'un pèlerinage et soit meilleure et plus méritoire en ce qu'elle sera faite à des religieux étrangers. Les dévots du pays et les autorités provoquent l'entente et fixent les dates. De cette manière, il n'y aura pas deux aumônes du Kathœ̣n le même jour et nul monastère ne la recevra deux fois.

Un religieux me dit : «Notre saint maître a voulu que nos robes fussent l'ouvrage d'une seule journée

en 1903, le 22 novembre en 1904, le 11 novembre en 1905, le 30 novembre en 1906, le 10 novembre en 1907, le 9 novembre en 1908, le 28 novembre en 1909, le 16 novembre en 1910.

et d'une seule nuit parce qu'il a voulu qu'elles fussent simples et que le travail ne puisse en être trop soigné; aussi nos pauvres vêtements de deuil ne sont-ils jamais des vêtements de prix ou de luxe. »

I. Les accessoires.

Aujourd'hui lundi 13 novembre 1899, la fête du don des robes est célébrée au monastère de phuṁ Koṁpoṅ-Bay, ou « village du rivage du riz cuit », à Kâmpot. Un soleil fait poudroyer les rues du village et l'air humide est lourd. A midi, la foule est grande; plus de cinq cents personnes sont massées dans la cour du couvent, dans le sâlâ des conférences, dans le temple où déjà des nattes sont apposées à terre, pour les religieux devant l'autel, pour les femmes à gauche, pour les hommes à droite, et pour les autorités et les organisateurs de la cérémonie en face. On nous attend car on nous a invités et, pendant que nous étions à table, on a envoyé une jeune fille et ses deux suivantes nous chercher. Les femmes, jeunes et vieilles, ont mis leurs plus beaux costumes, robes de soie rouge ou de couleurs mêlées tissées par elle avec de la soie récoltée et teinte de leurs propres mains, longs vêtements de soie jaune, rouge, verte, bleue, violette, orange,

Leurs bras sont ornés de trois et quatre bracelets d'or, anneaux ou grains d'or enfilés sur une cordelette de soie, leurs doigts sont chargés de bagues d'or à chaton, en filigranes ou simplement faites d'une petite tige d'or ronde mais non soudée. Quelques jeunes filles portent au bas de leurs deux jambes un anneau d'argent creux, dont les deux bouts sont habilement travaillés en forme de lotus. Les plus riches portent des colliers, faits de petits cylindres ou de grains d'or enfilés sur une cordelette de soie, qui pendent à trois et même quatre rangs sur leur poitrine. Les hommes, très nombreux, sont bien vêtus et portent l'écharpe en ceinture; tout à l'heure ils la placeront en sautoir, sur l'épaule gauche et sous l'aisselle droite. Au beau milieu de la cour, entre le temple et le sâlâ, on a placé sur une civière de bambou un amoncellement de noix de coco, de bananes, d'oranges, de pamplemousses, de jaques, d'ananas, de pastèques vertes et de concombres blancs. Sur une autre civière, on voit une sorte de niche de papier soutenue par une armature en lamettes de bambous éclatés, toute pleine de petits cierges et de bâtonnets odoriférants, puis des cornets de chiques de bétel, d'arec, de tabac et de gambier préparées à la chaux rosée et enfermées dans un cornet de feuilles de bananier toutes fraîches.

Tout près, entre les civières, on a posé, sur des nattes étendues sur l'herbe, de vastes plateaux de cuivre à large pied évasé, pleins de coupons d'étoffes jaunes, de cierges en cire d'abeilles et de baguettes odoriférantes, de ligatures de sapèques, de cierges dans lesquels on a fixé les pièces d'argent qui doivent être offertes aux religieux pour l'entretien du temple.

Le ciel, au-dessus de la montagne de l'Éléphant, à l'ouest du monastère, là-bas, de l'autre côté de la rivière, est couvert de grosses nuées couleur de fumée épaisse; le soleil, au-dessus de nous, brille comme un brasier et darde durement ses rayons. Le vent qui souffle de la mer pousse rapidement sur nous les nuages, et les voilà qui s'éclairent et qui prennent les tons feu des lourdes buées qui s'échappent des bouches ouvertes des hauts fourneaux. On croirait à les voir ainsi qu'ils nous dérobent un incendie tant ils sont jaunes et paraissent chauds. La gorge, entre le mont Rolous et le mont Préah Kailas, est maintenant pleine d'eux; les voici qui pleuvent en s'avançant et qui se vident sur les plantations de poivre qui, dans la plaine, mûrissent leurs grappes, vertes encore mais déjà lourdes et toutes formées.

II. Le pradakshina.

On n'attendait que nous pour commencer la fête. Nous entrons dans le temple et prenons place sur les fauteuils qu'on a placés pour nous derrière la place réservée aux religieux, le long de la cloison en feuilles de palmier d'eau qui remplace le mur. Pour nous garantir du soleil, on a tendu derrière nos sièges des lourds rideaux de toile et. pour que nous voyions bien la procession, on a levé les auvents en face. Le gong mugit, l'orchestre placé dans un angle du temple joue une sorte de marche et la procession commence le pradakshina, l'un portant le bâton à bident qui est, au Cambodge, l'insigne du chef des religieux et qui remplace la crosse de nos évêques, l'autre le *plét,* ou écran à main, derrière lequel ce même chef monologuera ses exhortations. Ils sont suivis d'un notable portant un plateau de cuivre à pied contenant le costume complet en soie jaune qui doit être offert au chef des religieux, d'un autre notable portant un plateau de cierges garnis de pièces d'argent. Derrière eux se pressent les femmes, les jeunes filles avec sur la tête des plateaux d'offrandes, au-dessus desquels d'autres femmes dressent leurs ombrelles; puis viennent les porteurs de civières et, derrière eux, les hommes; puis, mêlés

à tout le monde, les enfants. On brûle des pétards chinois, qui crépitent, on fait éclater des bombes cerclées d'écorces de bambous, et la procession s'avance tournant à droite, de l'est au sud, du sud à l'ouest, de l'ouest au nord et du nord à l'est, trois fois. Les hommes et les enfants poussent le hou! hou! de joie, qui est aussi le cri de guerre des Cambodgiens, et, en une longue théorie, les fidèles honorent ainsi, avant d'entrer dans le temple, le souvenir du Buddha dont la statue sur l'autel, ou *balaṅ*[1], est l'image de la paix de l'âme et des sens.

Pendant ce temps, les religieux pénètrent dans le temple par la porte de droite, derrière l'autel, et viennent s'accroupir devant la statue. Ils saluent l'image du Maître en mettant le front dans la poussière et en levant les mains jointes mais ouvertes à la hauteur de la plante des cheveux, puis ils prennent place sur les nattes étendues à terre. Leur chef s'assied le dos tourné à l'autel et les religieux se mettent six à sa droite et six à sa gauche. Cette disposition n'est pas habituelle; le plus souvent les moines se rangent à droite en face des femmes et devant les hommes. Je n'ai remarqué cet ordre qu'aux jours de

[1] Trône; mot dont nous avons fait *palanquin*.

don du kathœn et les jours de réception dans l'Assemblée d'un nouveau religieux. Quelques fidèles apportent les crachoirs et les posent respectueusement devant les moines, les saluent et se retirent pour prendre place dans l'assistance.

La pradakshina est terminée, les porteurs et les porteuses de plateaux pénètrent dans le temple et les posent devant l'autel, à quelques pas des religieux; les civières sont placées derrière les plateaux et les fidèles s'assoient à terre, les hommes à droite de l'autel, les femmes à gauche. Le soleil est maintenant caché par de lourds nuages noirs, le tonnerre gronde.

III. La cérémonie.

Le jour est sombre et, dans la pénombre, la statue dorée du Saint brille au-dessus de l'autel; des cierges allumés et des bâtonnets qui brûlent sans flamme monte une fumée d'encens. La musique se tait, un coup de foudre retentit et la pluie, pluie d'orage, tombe, comme de la grêle. Tous ceux qui sont dehors se précipitent fuyant la pluie et se casent comme il peuvent; le temple est plein, les femmes sont serrées les unes près des autres et, dehors, il pleut si fort que toutes les couleurs se fondent à

l'extérieur en un grisâtre doux qui porte à la mélancolie, à la tristesse.

Un grand silence se fait, on joint les mains pour écouter l'achar, ou lettré, qui va parler. Celui-ci, accroupi près du gouverneur qui est assis sur une natte, prend un des plateaux de cierges et de bâtonnets odoriférants, l'élève au-dessus de sa tête et dit par trois fois en langue pâlie la salutation au Buddha : *Namo tassa bhagavato, arahato samma sambuddhassa,* que l'assistance répète après lui. Puis il ajoute : «Voici, ô vénérable, que nous venons à ce temple du Buddha pour y faire aux religieux l'offrande des robes bordées. Nous demandons que vous les acceptiez et que vous demandiez pour nous le bonheur, la fortune en cette vie, le paradis après et une bonne renaissance. Maintenant, ô vénérables, nous vous prions de dire les cinq préceptes et les trois refuges car nous avons l'intention de les observer.» Cette demande est faite par trois fois. L'assistance élève les mains et murmure : «Sathu!» (bien!) c'est-à-dire «qu'il en soit ainsi». C'est l'*âsâdhana-sila* pâli ou, en langue cambodgienne, le *saum sœl,* la «demande des préceptes».

Le chef des religieux, un homme de trente ans à peine, très pâle, presque blanc, maigre, avec des traits très doux, prend l'écran qu'un des organisa-

teurs de la cérémonie lui offre, le place devant sa face et d'une voix forte répète trois fois la salutation au Buddha, puis récite également trois fois ce qu'on nomme les trois saints refuges : « Que le Buddha soit notre refuge, que la Loi soit notre refuge, que l'Assemblée [des moines] soit notre refuge » ! Ce souhait fait trois fois, le chef des religieux dit les cinq préceptes de l'abstinence : « Dispensez-vous de tuer, dispensez-vous de voler, dispensez-vous de commettre des impuretés, dispensez-vous de mentir, dispensez-vous de boire des liqueurs spiritueuses ». Sa voix très claire, monotone et chantante, s'élève dans le silence et les formules, article par article, sont répétées, les mains étant jointes, en un long murmure par toute l'assistance qui doit les observer au moins durant cette journée.

Les fidèles ayant reçu les cinq préceptes de l'abstinence, l'achar, ou chef des cérémonies, s'avance de nouveau, joint les mains et demande aux religieux de dire les trois *paramitta*, ou « protections ». L'assistance joint les mains et insiste d'un mot qui passe comme un frôlement d'aile : *sathu!* bien ! Alors, le moine élève de nouveau la voix et, pendant que les fidèles, les mains toujours jointes, écoutent dans le plus profond silence, dit les trois *paramitta :* « Que toutes les infortunes soient éloignées, que tous nos

désirs soient réalisés, que les peines méritées par nous soient oubliées; — que tout le mal soit détourné de nous, que tous nos désirs soient successivement réalisés, que toutes les calamités soient éloignées de nous; — que tout ce qui est mauvais soit écarté de nous, que tous nos désirs soient successivement réalisés, que les maladies n'existent pas pour nous ». Et l'assemblée répète phrase par phrase les trois *paramitta* en un murmure qui remplit tout le temple.

Les *paramitta* récités, les fidèles reçoivent du chef des cérémonies les objets, les étoffes qui doivent être offerts, les élèvent entre leurs mains jointes, ou seulement les touchent de l'extrémité des doigts afin de bien montrer qu'ils participent tous à l'offrande. Ceux qui sont trop éloignés des objets prennent leurs écharpes, les joignent de manière à former un gros ruban, dont une des extrémités touche un des objets offerts, afin d'être ainsi en communication avec les objets de l'offrande qu'ils ne peuvent toucher. Les deux organisateurs prennent le plateau rituel à pied sur lequel sont posées les pièces du costume qui seront offertes au chef des religieux; le gouverneur prend un des objets de l'offrande et, pendant qu'il l'élève, l'achar, accroupi, les mains libres mais jointes, fait ce qu'on nomme le

lœu prakén, l'« élévation de l'offrande », elle correspond assez bien à notre *offerte* ou *offertoire* qui, dans l'ancienne liturgie catholique, se composait de véritables dons offerts à Dieu et que les prêtres s'appropriaient ensuite. La formule pâlie que dit le lettré et que les assistants répètent phrase par phrase commence par la salutation rituelle au Buddha : *Namo tassa bhagavato, arahato sammâ sambuddhassa* et s'achève par la formule de la donation de l'un des objets du costume offert. Il la répète trois fois à haute voix, puis il fait l'offrande, présente les objets et achève en demandant en langue pâlie aux religieux s'ils les acceptent, déformant les mots à la cambodgienne, et l'assistance répète en faux bourdon les membres de phrase qu'il dit successivement. On dirait une litanie récitée par un prêtre catholique, aux stances de laquelle les fidèles répondent ensemble à voix presque basse. Je me rappelle avoir, tout jeune, alors que la liturgie romaine n'avait pas encore, dans la Mayenne, remplacé la liturgie gallicane, entendu, à la tombée de la nuit, la même voix s'élever claire sous la lourde voûte romane d'un temple chrétien, et les mêmes murmures pieux lui répondre dans le silence. Quand la voix de l'achar cesse de retentir, les fidèles lèvent les mains pour saluer et les religieux répondent

trois fois *sathu!* en levant les mains pour leur rendre le salut.

La pluie a cessé; un rayon de soleil qui traverse la toiture vient éclairer la face du Buddha et ses yeux de verre brillent comme des diamants. Les fidèles remettent tous les objets à l'achar, qui les dépose sur les plateaux ou bien près de lui, et un des notables place le plateau sur lequel est posé le principal costume devant le chef du monastère entre les deux files de moines. Deux religieux se dérangent et viennent s'asseoir à l'extrémité des files de manière à former le cercle et à clore le chapitre. Les deux principales pièces du costume, le *çhipor* et le *saṅkhdey*, qui doivent être faites de cinq ou sept morceaux joints et avoir six coudées douze doigts de longueur sur quatre coudées et huit doigts de largeur, sont mesurées l'une après l'autre, examinées avec soin, car il ne faut pas qu'elles soient luxueuses, cousues avec un fil autre que celui dont elles sont tissées, ou de manière à former un ornement quelconque, ni qu'elles soient faites d'un seul morceau. Il ne faut pas non plus que l'une de ces pièces du costume porte une marque faite exprès ou une trace d'accident (feu, roussissure, déchirure, morsure de rat ou d'autre animal). Ce costume, le kathœṇ, est offert au chef, mais à ce moment, quand on demande aux

religieux s'ils ont tous un costume complet, si l'un d'eux répond *non,* c'est à lui que le costume doit être remis. Comme ils en sont tous munis et que, d'ailleurs, ils savent qu'un costume va leur être offert, ils répondent qu'ils acceptent l'offrande pour leur chef. Cette partie de la cérémonie est dite l'acceptation du kathœn̥ (ṭoṭuol kathœn̥, la réception des kathinas ou robes).

Les religieux saluent le Buddha, puis pendant que les fidèles allument des cierges et des bâtonnets, le chef consacre toutes les pièces du costume, les unes après les autres, en priant sur elles; il les marque d'un petit rond aux quatre angles, c'est le *péan̥thus* qui d'un costume fait un costume religieux, c'est la consécration. Il paraît se l'approprier en prenant un pan de la partie du costume qu'il va quitter et en le plaçant sur un pan de la partie correspondante du costume qu'il va prendre, il répète trois fois la formule de la salutation au Buddha suivie d'une prière; il place ensuite le pan de la pièce nouvelle sur le pan de la pièce ancienne et répète trois fois les mêmes formules. Il recommence pour chaque pièce du vêtement en caressant avec les avant-doigts de sa main droite l'étoffe posée dans sa main gauche ouverte. C'est ce qu'on nomme *atisthan̥ chiporsaṅkhdey* l'« appropriation des robes, ou *chivaras* ».

Cette partie de la cérémonie pourrait être faite par tous les religieux, chacun sur une pièce du costume, afin d'accélérer, mais cela ne doit être fait que lorsqu'il y a une raison sérieuse de terminer rapidement. Notre chef des religieux procède lui-même et la cérémonie est longue.

Pendant ce temps, l'achar et les notables font les lots de costumes, de cierges, de bâtonnets, de chiques toutes préparées et les distribuent aux religieux qui les reçoivent sans les examiner, et sans se les approprier. On comprend alors que l'offrande du kathœn ne comporte pas l'ensemble des robes, mais seulement la robe principale, celle sur laquelle toutes les cérémonies du rituel sont faites. Un achar me dit : «En principe, un religieux ne doit quitter sa robe que lorsqu'elle est absolument usée, sale, percée, indécente, mais comme il y a indécence à se promener dans une robe trop vieille, la coutume a prévalu d'offrir un costume entier neuf à chacun des religieux à l'occasion du kathœn, à la fin de la saison des pluies, ou vossa, après la retraite, alors que les religieux peuvent quitter leur monastère, parcourir le pays et s'en aller visiter les autres couvents et les autres temples du Saint. C'est depuis que chaque religieux reçoit un costume neuf à l'occasion du kathœn, que le kathœn offert à l'ensemble

des religieux, pour celui qui en a le plus besoin, est toujours, du consentement de tous, reçu par le chef du monastère. Il n'est cependant pas indispensable qu'il s'approprie lui-même le costume qu'il reçoit et qu'il est tenu de revêtir dorénavant puisqu'il l'a accepté. Ses confrères peuvent s'approprier chacun l'une des pièces qui le composent, car ce qui est important, avant tout, c'est que cette appropriation ait lieu par un religieux; il vaut mieux cependant que celui qui doit revêtir le costume neuf se l'approprie pièce à pièce comme vous le voyez faire ici, comme on le fait presque partout et presque toujours, parce que l'appropriation a lieu par assimilation, pièce à pièce, par contact, afin que la vertu attachée par tel religieux au costume déjà si longtemps porté passe dans le costume qui ne l'a point encore été, et pour bien indiquer que le nouveau costume n'est que la continuation de l'ancien. »

Cependant que l'achar me parle ainsi, le chef des religieux a terminé la cérémonie de l'appropriation. Maintenant il s'habille des vêtements nouveaux pièce par pièce, en présence de toute l'assistance, sans quitter sa place, sans se lever de la natte où il est assis. Dès qu'une pièce neuve est mise, il enlève l'ancienne restée dessous, et cette vêture, comme on dirait chez nous, est faite très décemment. Les

religieux lui présentent les pièces à mettre, écartent les pièces retirées de sur lui et l'aident à s'habiller, mais avec une grande discrétion, seulement quand il éprouve quelque difficulté à le faire; des laïques pieux prêtent quelquefois leur aide. C'est le *sliek kroṅ chipor-sâṅkhdey*, c'est-à-dire la « vêture du costume complet ».

« Maintenant, me dit l'achar, il ne pourra plus s'éloigner du monastère avant trois mois; parce qu'il a reçu un nouveau costume, parce qu'il porte une robe neuve, la retraite de trois mois qui vient de prendre fin va recommencer pour lui. Il ne faut pas qu'il sorte avant d'avoir donné à son costume, par des mérites acquis par la prière et la méditation, les vertus que l'ancien avait amassées; il ne faut pas non plus que des étrangers le rencontrent loin de son monastère vêtu de vêtements trop neufs et croient qu'il est heureux de se montrer à eux en un costume frais et beau. Dans trois mois, il pourra aller comme les autres, parce que son costume sera vieux et qu'il ne sera plus exposé à ressentir de la joie de se montrer bien vêtu. »

Le vêtement que le chef des religieux revêt est : 1° l'*uttarasaṅko*, ou manteau, sans lequel un moine ne peut sortir de la cour de son monastère ni recevoir quelqu'un dans sa cellule et qui doit l'envelopper

tout entier; 2° l'*antarvâsak* ou *antâsak* ou, plus fautivement, l'*aṅsak*, une sorte d'écharpe courte qui, placée sur l'épaule gauche, se boutonne ou se lie par deux cordons sous l'aisselle droite et retombe sur la poitrine et sur le dos pour les garantir du froid; 3° le *sâbaṅ*, ou langouti, une pièce d'étoffe jaune, de sept coudées de longueur très exactement, qui fait le tour de la taille, se plisse par devant en plis larges, et retombe en jupe jusqu'à quinze centimètres du sol; 4° le *véaṭhpouṭ chãṅkés* est une ceinture jaune faite d'un morceau d'étoffe qui fait deux fois le tour de la taille, se lie par devant et qui sert à maintenir la jupe ou sâban; 5° le *saṅkhdey*, ou grande couverture jaune, de même étoffe que les précédents, qui se porte toujours plié sur l'épaule gauche et sans lequel un religieux ne peut coucher hors du monastère; 6° le *vaṭhpouṭ truéṅ*, une ceinture jaune large d'un lais, de la même étoffe, qui fait un tour du corps, se lie devant et qui se porte au-dessus des reins, presque sous les aisselles, après avoir fixé le saṅkhdey autour du corps; 7° le petit tapis, ou *krap*, sur lequel le religieux doit appuyer les mains quand il s'incline devant la statue du Buddha pour l'honorer; 8° le *sækhasadâk*, ou vulgairement *kansœṅ ṅut*, qui est une pièce de cotonnade, tantôt jaune tantôt blanche, qui sert à couvrir ce qui

doit être couvert et tient lieu de caleçon pendant les bains. Cette dernière pièce n'est pas appropriée parce qu'elle ne fait pas nécessairement partie de l'offrande du kathœṇ.

Le chef des religieux étant habillé, on allume sur l'autel cinq cierges qui sont destinés à honorer les cinq Buddhas de notre kalpa, c'est-à-dire les trois Buddhas qui ont précédé Gautama, Gautama lui-même et Mitraya qui doit venir 5.000 ans après lui. Les cierges allumés, le chef se lève, se tourne vers la statue du Buddha, et, accroupi, récite à voix basse une prière en langue pâlie, puis, les mains posées sur le petit tapis, il adore trois fois; c'est le *kruoñ préaḥ krap prânâṁ*, la «prosternation et l'adoration sur le saint krap (tapis)». Alors il se retourne, s'assoit, répète trois fois la célèbre salutation au Buddha, achève par une prière, puis reçoit le *patra* neuf tout recouvert d'une étoffe jaune dite *slek bat*, et muni de son cordon également jaune dit *yôkhat*, puis un autre organisateur lui remet le bâton à bident dit *chrat*, qui, à l'autre extrémité, s'achève par une pointe en fer : c'est la crosse de cet abbé bouddhique, qu'il prendra quand il voyagera, qu'il devrait toujours avoir hors de son monastère, même quand il demande l'aumône du riz cuit, parce qu'elle atteste son rang, mais qu'il laisse souvent dans sa

cellule par humilité, et aussi pour n'en pas être embarrassé.

L'achar prononce trois fois la formule de la salutation au Buddha et le chef des religieux se lève, passe entre les deux files de moines, et s'avance, son bâton à la main, jusqu'aux pieds des civières qui portent les offrandes de vivres. Les offrandes plus éloignées, qui sont restées hors du temple, sont réunies aux offrandes qui ont pu y être introduites, par un cordon fait d'écharpes jointes ou d'une longue bande d'étoffe blanche ou par un fil de coton. Sur l'une des civières, on a placé une branchette d'arbre, qui signifie que l'offrande a été déposée à la dérobée (*phloṅ*) dans la forêt. Le chef l'enlève en l'accrochant avec le bident et la jette à terre; puis de nouveau il récite, en langue pâlie, les trois paramitta en faveur de ceux qui lui font cette aumône. C'est ce qu'on nomme le *phi*, ou « touchement (?). »

Pendant que le chef des religieux récite cette prière, le gouverneur et l'achar versent, en priant bas, dans trois petites tasses placées sur un plateau où brûlent quatre bougies, quelques gouttes d'eau avec un flacon. C'est le *chruch tĭk*, ou « libation de l'eau » en l'honneur des ancêtres et la prise de la Terre à témoin.

Quand le chef des religieux a regagné sa place, l'achar qui a rempli les trois tasses, image des trois précieux joyaux[1], jusqu'au bord, lui porte le plateau qui les contient.

Le moine le prend et l'élève au-dessus de sa tête en faisant des souhaits, puis le remet à l'achar. Celui-ci le rapporte au gouverneur qui l'élève à son tour en priant. C'est le *lœu sacha chlan*, ou « élévation et consécration de l'offrande ».

Cette élévation faite, le gouverneur, les organisateurs, les notables, les gens généreux se lèvent, sortent du temple et jettent aux pauvres, aux enfants, les sapèques, les sous, la menue monnaie d'argent qu'ils ont apportés. C'est le *bach oy téan néakh kras*, le « don de l'aumône aux gens pauvres ». Les enfants courent, les ramassent sans crier, sans se bousculer; je vois une pauvresse qui a étendu son parapluie, renversé le manche en l'air et qui reçoit gravement la menue monnaie que les donneurs jettent à la volée, et j'observe que personne ne proteste, ne la bouscule.

Les religieux disent le *Sappaputthéa* puis le *Yatha* des souhaits.

(1) Le Buddha, la Loi, l'Assemblée des moines.

IV. Les jeux. Un dévot.

Le gong retentit, la musique se fait entendre et le temple se vide. Il fait très beau maintenant; le soleil brille et chauffe: le sol est presque sec et sur l'herbe fine on voit des gouttes d'eau briller comme des diamants. Les lutteurs prennent place et se défient, les enfants organisent des parties de jeu, et les ménagères disposent le repas. Maintenant, à l'ombre des arbres, dans le sâlâ, cette foule, tout à l'heure silencieuse et pieuse, gouaille, mange et rit. Des chiens maigres rôdent autour des groupes de mangeurs et se battent pour s'arracher les morceaux qu'on leur jette.

Un vieillard dans le temple est resté seul, assis à terre, et prie avec une ferveur si grande qu'il ne me voit pas, qu'il n'entend point mon gros soulier de marche battre le sol tout près de lui. Il a les mains jointes et les yeux sur les yeux de verre du Sauveur, et j'entends ses lèvres murmurer des mots si bas que mon oreille ne peut les saisir. Mais hélas! combien il est petit, là tout seul et très brun, au milieu du temple vide, en présence et au-dessous de cette énorme statue dorée assise haut sur son large autel de pierres!

CHAPITRE X.

LE ṬHVOEU-BON-KAṆṬ BOENT.

(FÊTE DES MORTS.)

Cette fête du *kaṇṭ-bœnt,* c'est-à-dire des « morceaux de riz cuit conservés », dure quinze jours, du premier jour de la lune décroissante de Photrobot à la fin du mois, en septembre le plus souvent [1].

A vrai dire, elle commence la veille au soir, qui est le quinzième jour de la lune croissante, par une réunion des fidèles et des religieux au temple du Buddha, sous la présidence de l'achar. Ce jour-là, dès 7 heures, l'achar prie les religieux, au nom de l'assistance, de vouloir bien dire les stances d'usage, et les moines récitent (*sautr*) les *ṭhœur oy sœl prambey,* c'est-à-dire les huit premiers préceptes sacrés des défenses religieuses. Puis, sur une nouvelle demande de l'achar, ils disent le *ṭhœur sâmpothê,* le *ṭhœur pranithéan,* le *ṭhœur préaḥ thamma,* le *ṭhœur sappa puṭṭhéa,* enfin le *Yatha,* à la fin duquel les fidèles forment des souhaits dans leur for intérieur

[1] En 1903, le 7 septembre; en 1904, le 25 septembre; en 1905, le 11 septembre; en 1906, le 3 octobre; en 1907, le 23 septembre; en 1908, le 25 septembre; en 1909, le 29 octobre; en 1910, le 19 septembre.

et prennent la Terre à témoin de ces souhaits en versant quelques gouttes d'eau sur elle. Les religieux eux-mêmes forment des souhaits en faveur des fidèles. Cette cérémonie de la veille dure de deux à trois heures et ne finit guère avant 10 heures 30 du soir. Alors chacun se retire et rentre chez soi, au clair de la lune qui est pleine, ronde et belle.

Le dernier jour du *kaṇṭ-bœṇṭ* porte le nom spécial de *thvœu-boṇ phchŭm-bœṇṭ*, ou «fête de la réunion des morceaux de riz». Nous en parlerons plus loin.

Cette fête du kaṇṭ-bœṇṭ est la fête des Ancêtres, la fête des morts, qui veillent sur leurs descendants et dont les cendres s'émeuvent quand ils manquent aux coutumes anciennes, quand les filles ou les femmes, par exemple, ont des relations d'amour illicites. Elle donne lieu, malgré sa durée, à un grand concours de population, et les monastères sont toujours pleins de fidèles. Les dévots couchent dans la salle des conférences ou ailleurs, et s'efforcent de rester éveillés, ne prenant qu'une ou deux heures de repos par nuit. Ils s'occupent soit à prier, soit à faire cuire le *bay-bœṇṭ*, c'est-à-dire le riz, vers 3 heures du matin, soit à imprimer en rouge des *pradœma* (p. *patima*), qui sont des images du Buddha incluses dans un triangle sur un coupon de cotonnade blanche, ou bien à clouer ces mêmes images,

sur une planche noire quand elles sont faites d'une mince feuille d'argent, de cuivre ou de plomb. Le coupon de cotonnade blanche ou la planche de bois noir reçoit ces images une à une de l'imprimeur, sur la demande de chaque fidèle, ou sur la remise que chacun fait de sa petite image métallique à celui qui est chargé de les fixer; et cette planche ou cette étoffe en reçoit ainsi souvent une centaine. C'est une offrande pieuse, l'offrande d'une image peu coûteuse au temple afin d'acquérir des mérites.

Tous les jours, les religieux, dès 5 heures du matin, disent le *ṭhœur bœuk réaṭh*, ou «prière de l'ouverture du temple», et le *ṭhœur sokhô*. A 6 heures, ils disent le *ṭhœur kusalâkusala*, le *ṭhœur pusada* et le *ṭhœur tésarôk*. A 8 heures a lieu le *réâp-baṭr*, l'offrande à la sébile, qui s'achève par le *ṭhœur da*. L'autel est brillamment illuminé et orné des *phka-bœṇṭ*.

En outre, les fidèles chaque jour apportent ou préparent dans l'enceinte les *bœṇṭ-bay*, c'est-à-dire les boulettes de riz cuit pour l'offrande aux religieux; le premier jour une boulette, le second jour deux boulettes, le troisième jour trois boulettes et ainsi de suite jusqu'au quinzième jour, jour du *phçhûm*, où ils apportent chacun quinze boulettes. Elles sont journellement offertes dans un ou plusieurs bols selon

leur nombre, ou sur des feuilles de bananier, mais toujours avec un plateau à pied, dit *chœuṅ péaṇ*, sur lequel on a appliqué des petits cierges et des bâtonnets odoriférants. Le religieux reçoit l'offrande, le *bœṇṭ*, avec quelques gouttelettes d'eau lustrale en prononçant le *ṭhœur parayasapa* et rend au fidèle, si celui-ci la demande, soit la moitié de la boulette de riz qui lui est remise, soit une des boulettes qu'il a bénites. La cérémonie s'achève toujours par des souhaits de bonheur formés par les religieux au profit des fidèles présents.

Le religieux fait de l'offrande des *bœṇṭ* ce qu'il veut; il les mange, les donne ou les jette aux animaux qui vivent dans le monastère, aux chiens qui y viennent ou aux oiseaux du ciel. Mais le dévot emporte chez lui sa boulette, l'expose au soleil afin de la faire bien sécher et la met de côté en un endroit sec. La fête terminée, il prend les quinze boulettes desséchées, détache un morceau de chacune d'elles, jette ces divers morceaux dans un mortier et les broie avec le pilon à décortiquer le paddy, puis il mêle du méréak, qui est une sorte de résine noire, et fait faire du tout une petite statuette du Buddha qu'il vient ensuite offrir au temple, afin qu'elle soit consacrée par la cérémonie *aphisék* que j'ai déjà décrite, et déposée sur l'autel du Saint. C'est une

offrande des plus recommandées, qui procure de nombreux mérites, mais qui se fait de moins en moins aujourd'hui. Elle est encore pratiquée cependant dans la province de Koṁpoṅ-Luoṅ, aux environs d'Ọudoṅ, l'ancienne capitale, et même à Phṇôṁ-Peñ où, dans chaque temple, on peut trouver trois ou quatre de ces images en riz.

LES PHKA BOENṬ.

Les *phka-bœnṭ*, ou «fleurs du bœnṭ, des boulettes de riz cuit», sont une offrande pie qui a pour but d'orner l'hôtel du Buddha. Elles sont offertes en nombre impair, cinq, sept ou neuf.

Un *phka-bœnṭ* comprend un beau et large plateau en bois noir, dit *tok*, orné de dorures, sur lequel on a déposé un vase à pied, dit *bœt-thœur*, en bois tourné qui contient du riz cuit, le *bœnṭ*. Ce vase est fermé d'un couvercle en bois, de forme conique et ouvragé, qui s'emboîte solidement et qui est percé au centre d'un petit trou rond. Dans ce trou on place un arbuste artificiel fait d'un bâton doré au tiers duquel on a enfilé un *haṅsa*, ou cygne, également doré, et qui s'achève par un long cierge en cire d'abeilles gros comme le doigt. C'est le *dâṅ-toṅ* ou *sâsâ-toṅ*, qui est un diminutif du mât qui orne tous les monastères

bouddhiques et qui domine souvent les arbres les plus hauts. Autour de ce petit *dàn-toṅ* sont fixées des branchettes dorées, ornées de feuilles en or et de fleurs rouges, blanches et bleues, c'est le *phka-dàn-toṅ,* la « fleur du mât de l'enseigne », le mot « enseigne » pris dans le sens de « signe de ralliement ».

Autour du vase en bois, on place huit petits bols en porcelaine ou en verre, qui contiennent encore du riz cuit et qui sont coiffés d'un petit cône, *soy-chi,* surmonté d'une petite houppe, qui est la réduction des *soy-chi* dont on se sert journellement pour couvrir les aliments qu'on porte loin de la maison ou les offrandes de vivres aux religieux, afin d'empêcher les insectes de s'en approcher et les ordures de tomber dessus. Puis, entre les huit petits vases on dispose un flacon d'eau, parfumée ou non, un vase contenant trois feuilles de bétel roulées et liées avec une fibre de bananier et quelques petits morceaux de noix d'arec.

Sur le plateau à pied, ou *chœuṅ-tok,* sont appliqués huit porte-cierges faits de petits tubes en papier solide. Sept d'entre eux ont reçu chacun un petit cierge en cire d'abeilles, ou *ṭieṇ,* et le huitième porte trois bâtonnets odoriférants, *ṭhûp* ou *ṭhûk.*

Ces *phka-bœṇṭ* sont placées sur deux lignes parallèles aux côtés de l'autel.

LE ṬHVOEU-BOṆ PHCHÛM-BOEṆṬ SÂMNÊṆ.

(LA FÊTE DES OFFRANDES AUX MORTS.)

C'était le *ṭhvœu-boṇ phchum-bœṇṭ sâmṇêṇ*, la «fête de la réunion pour l'offrande des vivres» aux ancêtres et aux génies du pays, une sorte de fête des Morts. La cour du monastère était pleine et le gong, battu vigoureusement par un solide gaillard, résonnait encore pour appeler les retardataires, leur dire de se presser. Les religieux, vêtus de jaune, la tête rasée de la veille, étaient assis dans la salle des conférences et causaient entre eux en attendant l'heure de se rendre au temple. C'était le dernier jour de la lunaison de Photrobot [1], le sixième mois de l'année cambodgienne, quinze jours avant la fin de la saison rituelle des pluies et par conséquent de la retraite annuelle pendant laquelle nul religieux, sans cause grave, ne peut quitter le monastère et coucher ailleurs.

La veille, vers 8 heures, les religieux réunis dans le temple, devant l'autel du Saint brillamment illu-

[1] Du pâli *potthapâdo;* le 21 septembre en 1903; le 9 octobre en 1904; le 25 septembre en 1905; le 17 octobre en 1906; le 7 octobre en 1907; le 25 septembre en 1908; le 14 octobre en 1909; le 3 octobre en 1910.

miné de nombreuses bougies en cire d'abeilles, au milieu desquelles fumaient des bâtonnets enduits de résine et de poudre de santal, ont dit le *Sâmpùthér*, le *Yiérsanta*, le *Mâhasomay*, le *Sappaputthéa* et le *Yatha*, qui sont des stances rappelant la voie que les Buddhas ont suivie, une formule d'exorcisme pour éloigner les malheurs, une autre d'énumération des divinités favorables, la formule d'aspersion de l'eau lustrale sur les fidèles, une autre de souhaits de bonheur en faveur des assistants. Devant les trois principaux religieux étaient déposés par l'achar les quatre accessoires indispensables : trois bols d'eau odoriférante, un bol d'eau dans lequel on a jeté trois gousses de sâmbuor (un *cassia*), trois petits paquets de coton filé qui, noués d'une certaine façon rituelle, sont dits *àmboh-thlok* et servent à asperger d'eau ou sont remis à trois des fidèles qui, aussitôt, les mettent sur l'oreille droite; enfin trois sla-thor, qui sont des fleurs de l'aréquier, une simple mais emblématique offrande.

Il était alors 9 h. 30 du matin; l'air était lourd et humide et les rayons du soleil avaient peine à traverser les épais nuages grisâtres que les derniers vents de la mousson du sud-ouest poussaient lentement vers le nord. Pas une feuille ne remuait au plus haut des grands arbres et, sur le sol, pas une

ombre n'était dessinée par le soleil demeuré invisible et seulement trahi par une lueur blanche. Il avait plu pendant la nuit de si fortes ondées que le sol était humide partout, boueux en bien des places, et que tout autour du monastère, au delà de la forte palissade de grosses palanques inégales, il y avait comme un marais. Les grenouilles y coassaient et vingt espèces d'insectes y chantaient; dans les arbustes, les cigales faisaient bruire leurs élytres et là, tout à côté, à l'entrée, deux chiens maigres se menaçaient, la tête tendue, montrant leurs crocs, le poil fauve tout hérissé. A chaque instant, des femmes en grand nombre, des hommes, des enfants surtout arrivaient, les unes portant sur la hanche un bol en cuivre, un plat creux, contenant le riz cuit très blanc de l'offrande aux religieux et, dessus, la grande cuiller en bois de confection vulgaire, en cuivre léger à manche plat d'origine chinoise, de cuivre épais à manche rond travaillé s'achevant par un gros lotus très pointu orné ou repoussé en argent, quelquefois très ouvragé. D'autres portaient avec les deux mains le bol contenant le *bay-bœṇt* [1], c'est-à-dire le «riz cuit des aliments», orné de petites oriflammes de fleurs, et qui doit être offert aux ancêtres, aux gé-

[1] *Bay*, en cambodgien = riz cuit; *bœṇt*, du pâli *pinti* = aliments.

nies, aux esprits, aux tévodas [1], ou bienheureux ou les malheureux qui ont quitté leurs séjours habituels, — les paradis ou les enfers, — pour accepter l'invitation qu'on leur a faite hier de chercher (dans ce monastère, où tant de fois, alors qu'ils vivaient, ils sont venus prier) leurs descendants pieux sur lesquels ils veillent, qu'ils suivent dans la vie. Les hommes portent les petits enfants à califourchon sur leur hanche; les plus grands suivent gravement derrière la mère, qui suit son mari, par rang d'âge ainsi que l'indique la coutume de garçons et celle des filles, le *chbâp pros* et le *chbâp srey* [2]. Quelques femmes portent dans leurs bras leurs tout petits enfants, enveloppés d'un grand linge d'une blancheur douteuse. Ces gens ont revêtu leurs plus beaux habits, les étoffes ou sampôt de soie tissés par les femmes et les filles, que les deux sexes portent relevés entre les jambes et formant culotte bouffante, les vestes blanches des hommes, les tuniques étroites des femmes, en soie aux couleurs vives, très élégantes de forme, dessinant bien

[1] Du pâli *devata*, dieux, bienheureux au sens catholique du mot.

[2] Ces deux coutumes font l'objet de deux traités en vers que les garçons apprennent par cœur au monastère et que les filles apprennent de leurs mères. Voir mon travail sur *l'Éducation chez les Cambodgiens*, dans *Revue d'Ethnographie*, Section Sino-Japonaise, années 1896 et 1897, p. 169-256.

la taille et la poitrine, très décentes cependant, les belles et longues écharpes étroites et plissées à tout petits plis dans le sens de la largeur qui, après avoir fait le tour du corps de l'épaule droite à l'aisselle gauche, pendent frémissantes derrière le dos. Les chignons à ailes qui retombent sur le cou, derrière, et à pointe qui se dresse au sommet de la tête des jeunes Cambodgiennes et des épouses métisses des Chinois, fraîchement faits, et à reflets, sont gracieusement consolidés par une épingle d'or à lourde tête plantée verticalement; les enfants sont rasés de la veille et leurs petits crânes nus sont surmontés d'une houppe de cheveux noués et maintenus par une épingle d'or, d'argent ou par une épine de porc-épic noire et blanche. Quelques fillettes autour de la houppe portent une toute petite mais épaisse couronne de fleurs blanches; d'autres, au-dessous de la houppe, à la nuque, laissent pendre une longue mèche de cheveux bien peignée mais étrange. Beaucoup d'enfants ont des anneaux d'argent aux pieds, des bracelets d'or aux bras et des anneaux également d'or aux doigts. Les femmes sont couvertes de bijoux : grains d'or ou cylindres d'or enfilés sur un fil de soie en longues chaînes qui passent deux ou trois fois autour du cou, puis retombent sur la poitrine, bracelets de grains d'or, bagues à chatons et à bril-

lants, qui jettent des feux pâles sous ce ciel lumineux mais sans éclat.

Tout ce monde arrive, monte dans le sâlâ, s'y presse, cause, rit, joue et plaisante.

Dans le temple, l'achar, ou lettré, — qui préside aux cérémonies, invite les religieux au nom des fidèles, parle et dit pour eux les formules pâlies, vêtu de blanc — est assis à deux pas du gouverneur, en face de l'énorme statue dorée du Buddha. Tous deux portent une écharpe de cotonnade blanche autour du corps. Derrière le gouverneur sont ses femmes, les suivantes de ses femmes, ses enfants et toute sa famille.

Le gong a jeté ses derniers appels et voilà les fidèles qui entrent; les femmes se groupent à gauche de l'autel dans le bas côté, les hommes se placent à droite, défont de leur taille l'écharpe blanche qu'ils portent en ceinture et la mettent — comme les femmes, le gouverneur et l'achar — autour de leur corps, en écharpe, rituellement. Tout ce monde, assis à terre, sur des nattes, les deux jambes ramenées à gauche, le corps droit, cause, rit, fume, chique et crache une rouge salive sécrétée par le bétel, dans des vases sales qu'on croirait n'avoir jamais été nettoyés depuis leur mise en service.

Les religieux pénètrent dans le temple à la queue

leu-leu, par la porte qui ouvre derrière l'autel, à droite, saluent la statue du Buddha trois fois en mettant le front dans la poussière et viennent prendre place, comme tous les fidèles, sur des nattes étendues à terre, s'assoient comme eux les jambes ramenées à gauche. Ils sont une douzaine, graves sans affectation, tous jeunes, même le *krou-sautr,* ou professeur, lecteur, même le *krou-thom*[1], ou grand professeur qui est le chef du monastère. Ils chiquent et crachent leur rouge salive, regardent sans curiosité les femmes placées en face d'eux derrière une double rangée de *patra* ou *batr*[2] et de corbeilles vides, les groupes d'hommes placés à côté et derrière eux. Des fidèles s'approchent à genoux, tirent le pied des religieux pour attirer leur attention et leur font présent de cigarettes, de chiques préparées ou de tout ce qu'il faut pour faire ces différents objets. Les femmes se lèvent, laissent à leur place les bols de riz cuit et vont allumer des cierges de cire d'abeilles gros comme le petit doigt et des bâtonnets odoriférants qu'elles placent sur l'autel, puis elles saluent, les mains

[1] *Krou*, du pâli *guru* = professeur; *sautr*, du pâli *sutava* = lecteur, docteur ès textes; *thom*, mot cambodgien signifiant «grand».

[2] *Batr*, forme cambodgienne du pâli *pâtra*, la sébile dans laquelle les religieux reçoivent l'aumône des aliments et qu'ils portent soit à la main, soit suspendue à l'épaule à l'aide d'une besace jaune.

jointes, et reviennent à leur place, s'y assoient et joignent les mains pour prier. Les hommes apportent les bols de *bay-bœụ̈t* qui portent des bougies, des bâtonnets et deux petites oriflammes blanches; ils les déposent au pied de l'autel et allument les bougies et les bâtonnets. L'autel est tout embrasé, une fumée d'encens monte jusqu'à la face du Saint et se répand dans l'atmosphère.

L'achar salue trois fois la statue en mettant trois fois le front dans la poussière, les deux mains à plat sur le sol, puis il salue le chef du monastère, trois fois aussi mais un peu moins bas. Toutes les mains se joignent ouvertes et à la hauteur du visage, les têtes s'inclinent, et le chef des cérémonies très gravement dit trois fois la salutation au Buddha : *Namo tassa bhagavato, arahato samma sâmbuddhassa,* et l'assistance, moins les religieux, répète phrase par phrase l'invitation de l'achar en un long murmure de lèvres dévotes. Le ciel s'est assombri, l'air est plus lourd, plus chaud; les grenouilles coassent, les insectes chantent, crient, sifflent, les cigales font grincer leurs élytres, et la voix de l'achar, forte, bien timbrée, sonore, monte vers le ciel où les bienheureux jouissent des bonheurs mérités, et les répons de l'assemblée sont murmurés et bourdonnent comme un vol d'abeilles et de frelons.

L'achar, la salutation achevée, parlant un peu plus haut et plus lentement, invite les religieux à dire pour l'assemblée des fidèles les cinq préceptes sacrés et les trois saints refuges, et les fidèles approuvent d'un mot : *Sathou!* « bien! », qui est l'*amen*, l'« ainsi-soit-il » des bouddhistes au temple et l'acclamation populaire des Cambodgiens le jour du sacre de leurs rois.

Les religieux répètent trois fois la salutation au Buddha puis disent les cinq préceptes : « Ne tuez point, ne volez point, ne commettez point d'impuretés, ne mentez pas, ne buvez pas d'alcool ». Cela dit, ils s'inclinent et récitent les trois *paramitta*, ou stances, par lesquelles ils demandent que tous les maux, les infortunes, les malheurs, les maladies, etc..., soient éloignés des fidèles présents.

L'assistance répond : *Sathou!* et s'incline devant la statue du Buddha, les mains jointes à la hauteur du front.

Alors l'achar reprend la parole et demande aux religieux de dire le *Dhammakusalâkusala,* les huit *Chanavaras* et les quatre autres récitatifs qui les suivent. Les fidèles disent : *Sathou!* Les religieux dressent leurs écrans et de nouveau leurs voix s'élèvent monotones et tristes, disent les stances qu'ils ne comprennent pas et qu'ils nasillent en déformant les

mots dénués de sens pour eux. Ils savent vaguement, les plus instruits et les plus anciens, quel en est l'objet, et c'est tout; les autres se contentent de ce qui leur a été dit le matin par un confrère ou par l'achar et récitent de mémoire avec les autres, un éventail devant les yeux pour n'être pas troublés par les femmes placées en face d'eux et pour n'être pas détournés de leurs prières par les incidents qui peuvent survenir. Les laïques, les mains jointes, écoutent sans entendre et les enfants assis à terre tracent avec leurs petits doigts des figures sur le sable du sol.

Dès qu'ils ont fini, un homme découvre les *patra*, et l'achar, prenant un bol de riz cuit et une cuiller, vient, la face tournée vers les religieux, leur faire l'aumône du riz cuit ou *réâp-batr* [1]; il met une grande cuillerée de riz dans chacun des patra, et, la dernière offrande étant faite, dépose à terre le bol, s'agenouille et salue les moines en inclinant la tête et en portant ses deux mains ouvertes et jointes à la hauteur de son front. Le gouverneur lui succède avec

[1] *Réâp*, en cambodgien signifiant «compter, supputer», est employé ici parce que le riz est offert avec une grande cuiller, à raison d'une cuiller par *batr* ou *patrâ*. Les deux mots ci-joints désignent l'aumône du riz cuit dans le vase des religieux assemblés.

un autre bol et procède de même, puis ce sont les femmes du gouverneur, ses filles, les femmes de sa famille qui toutes ensemble, à la queue leu-leu, la grande épouse[1] en tête, chacune à son rang hiérarchique, un bol dans la main gauche, une cuiller dans la main droite, se traînent sur les genoux le long des *patra*. Les autres femmes du pays viennent ensuite pêle-mêle, se pressant, se poussant doucement, promenant leur cuiller, toujours pleine, d'un vase à l'autre et ne se retirant jamais, l'aumône faite, sans saluer les religieux qui, par leur présence, leur ont donné l'occasion de faire une œuvre pie. Après les femmes, viennent les hommes; eux, plus libres, moins ritualistes, ne s'agenouillent pas, restent debout mais très inclinés et s'accroupissent seulement pour saluer. Quand les patra sont pleins un homme les vide, à moitié seulement (parce qu'un religieux ne doit pas rituellement recevoir plus que son *patra* ne peut contenir), dans les corbeilles, et les replace ensuite sur leurs supports. Maintenant, les corbeilles sont remplies et le *réàp-batr* continue.

[1] *Prâpon-thom*, en cambodgien; la deuxième épouse est dite *prâpon-kandal*, «épouse du milieu»; la troisième, *prâpon chon* «épouse du bout»; les autres, qui ne sont pas des *prâpon* mais des concubines, sont dites *mé-kha*. Voir mes *Codes Cambodgiens*, t. I, *Kram. tos piriga*. p. 235, et ma *Législation cambodgienne* (droit privé), p. 57.

Enfin le dernier homme, un vieillard qui se traîne péniblement, a donné sa dernière cuillerée; il salue humblement et, lentement, très las de l'effort fait, regagne sa place, son bol vide entre ses mains qui tremblent si fort que la cuiller de cuivre glisse sur le bord circulaire.

Une fillette vient à lui, le débarrasse du bol, et le pauvre vieux, qui rêve d'une existence meilleure après une nouvelle réincarnation, s'appuie sur l'épaule d'un jeune homme et reprend sa place près de lui, heureux d'avoir pu, cette fois encore, faire l'aumône lui-même, de ses pauvres vieilles mains.

Les religieux disent un récitatif en pâli, puis le gong retentit et presque toute l'assistance se lève, ramasse les bols contenant le *bay-bent*, surmontés de petits étendards et où brûlent encore les bougies et les bâtonnets d'encens. Ils sortent, s'organisent en cortège et font trois fois le *praṭéaksen*, ou *pradakshina*, autour du temple; ils vont de l'est au sud (*dakshina* en sanscrit), du sud à l'ouest, de l'ouest au nord et du nord à l'est, trois fois, l'épaule droite tournée du côté du temple, afin de l'honorer. En allant, pendant que le gong tonne et annonce leur marche, ils jettent aux ancêtres, aux génies, aux tévodas qui sont accourus, les boulettes de riz préparées pour eux, les gâteaux cuits à leur intention,

les friandises sucrées qu'on a composées la veille; ils déposent ces offrandes sur les palmes des jeunes *borasus* à sucre, à la naissance des branches sur les arbres, au pied des *sémas*, ou termes sacrés, limitant le territoire réservé du temple, dans les *réaṇ-ṭévoda*, ou maisons minuscules construites au-dessus d'un pieu, autour d'un pieu, autour du temple pour les bienheureux qui sont les dieux des paradis bouddhiques.

Le dernier tour achevé, le batteur de gong frappe un grand coup et les fidèles rentrent au temple avec leurs bols à aumônes à moitié vides. Les grenouilles coassent, les insectes chantent, les chiens accourent et dans l'herbe cherchent les aumônes que les ancêtres ont dédaignées ou dont ils n'ont voulu prendre que la substance, et se régalent non sans aboyer de colère quand, près du morceau découvert, de la boulette éventée, ils trouvent un autre museau et des dents non moins longues. Ils se dressent pour atteindre les palmes des *borassus* toutes pleines de bonnes choses et sautent dessus pour les faire choir à terre et les pouvoir manger.

A l'intérieur, les hommes, les mains chargées du bol de *bay-bœṇṭ*, s'approchent des religieux, par derrière, leur touchent le pied afin d'attirer leur attention et présentent l'offrande à la bénédiction. Le

religieux se retourne, prend une feuille de bétel roulée qui gît dans une toute petite tasse d'eau de coco parfumée dans laquelle on a jeté un peu de farine de riz, prononce quelque formule pâlie toute pleine de souhaits et secoue la feuille de bétel sur ce qui reste du riz, sur les fleurs dont le bol est orné, en disant encore le *sappa-putthéa.*

Les moines disent un dernier récitatif pour inviter les ancêtres à regagner leurs paradis, leurs enfers, et l'achar, prenant un bol de *bay-bœnt* réservé pour eux, salue tous les bienheureux, les tévodas et leur fait une offrande en cambodgien. L'assistance répond : *Sathou! sathou!* « bien! bien! » et se retire pour aller jeter aux mânes des morts les aliments bénits par les disciples du Buddha.

Les religieux énumèrent toutes les divinités qui sont venues pour les remercier, c'est le mantra *Pohou tévéa*; puis quelques-uns d'entre eux jettent, avec une petite branchette encore garnie de ses feuilles, prise au *kantuot*, au *sambuor*, au bambou, ou un morceau de feuille de bananier [1], de l'eau lustrale sur l'achar et ceux des fidèles qui s'approchent pour être aspergés.

C'est fini, le temple se vide lentement, quelques

[1] On ne peut prendre la branche d'un autre arbre.

vieilles femmes isolées, quelques vieillards demeurés, pendant que les religieux disent le *Yaṭha* des souhaits, font une dernière prière, une dernière demande et versent d'un petit flacon qu'ils ont apporté quelques gouttes d'eau à terre, afin de prendre à témoin du souhait formé préah Thorni (Dharani), qui est la déesse de la terre et la grande vengeresse des opprimés. Que demandent ces vieillards qui vont bientôt mourir à ceux qui sont déjà morts? Ils demandent que les jeunes fassent pour eux le *ṭhvœu-boṇ phçhùm bœṇṭ sâmṇéṇ* comme ils viennent de le célébrer pour leurs ancêtres, ils demandent que ceux de l'avenir ne les oublient pas, eux, plus qu'ils n'ont oublié ceux du passé.

Les récitatifs que les religieux disent à l'occasion de cette fête des morts sont au nombre de douze.

Ils sont précédés d'un morceau dit *Kusalâkusalâ dhamma* (1), malheureusement en pâli que les fidèles n'entendent point. Il compte trois parties : la première, dite *Kusala dhamma*, rappelle les efforts que le Buddha a faits pour acquérir l'état bouddhique et les vertus qu'il a pratiquées au cours de ses nombreuses existences alors qu'il s'avançait sur la voie du

Doctrine des mérites.

salut; la seconde partie, dite *Akusala dhamma*[1], parle des passions que le Buddha a étouffées en lui et qu'à son imitation il faut vaincre si on veut éviter les peines de l'enfer, car il faut surnager comme un morceau de bois léger et comme lui ne pas s'enfoncer dans l'abîme; la troisième partie, dite *Apiyakatha*[2], est un petit discours de conclusion expliquant que, si beaucoup des êtres qui sont morts en ce monde y renaissent, c'est parce qu'ils n'ont pas su éviter le péché.

Les douze récitatifs qui viennent ensuite sont également en langue pâlie, et, par conséquent, aussi incompris des fidèles que le morceau que je viens d'analyser.

Les sept premiers sont des *Chaṇa-vâras*[3], ou extraits délimités pour la récitation des sept livres de l'*Abhidhamma*. Ils sont désignés par le titre du livre : 1° *Préaḥ Dhamma sanganipakaraṇaṁ* ; 2° *Préaḥ Vibhaṇappakaraṇaṁ* : 3° *Préaḥ Kathâvatthupakaraṇaṁ* ; 4° *Préaḥ Puggalapaññattipakaranaṁ*; 5° *Préaḥ Dhâtukathâpakaraṇaṁ* ; 6° *Préaḥ Yamakappakaaṇaṁ* ; 7° *Préaḥ Mâhapaṭṭhâṇappakoraṇaṁ*.

(1) Doctrine des démérites.

(2) Discours inférieur, conclusion.

(3) Le *Tripitaka*, ou Somme bouddhique, est divisé en 2547 *chaṇavâras*.

Le huitième récitatif est une prière en faveur des morts. Son titre commence par le mot *Tirokkaro*, qui signifie «irrespect». Elle est faite en faveur des membres de la famille du roi de Rajâgriha, Bimbisara, qui mangea une partie des friandises qu'il avait fait préparer pour le Buddha et pour ses disciples, car ils expient dans le monde des prêtas, d'où ils ne peuvent être tirés que par la vertu de nos prières et par la venue du futur Buddha.

Le neuvième récitatif, dit *Pohou devamanusa cha* (?) *maṅgala*, parle des occasions de salut qui nous sont données par les trois précieux joyaux : le Buddha, la Loi, l'Assemblée.

Le dixième, dit *Sakatvabuddharatanaṁ*, enseigne que les trois précieux joyaux sont un remède souverain pour la guérison des péchés.

Le onzième récitatif, dit *Sabbabuddha nuphavéna* (?), paraît parler des souhaits faits à l'ombre des trois joyaux et engager ceux qui sont présents à faire ces souhaits.

Le douzième récitatif, et dernier, est dit *Yathavarivahâ*. Il dit que les vertus portent naturellement au Nirvana et que les péchés, non moins naturellement, portent aux enfers puis aux renaissances successives de même que le courant porte à la mer.

Tels sont les douze récitatifs que les religieux

du Bouddha chantent en langue pâlie, sans trop savoir ce que disent les phrases qu'ils estropient, en présence des fidèles qui les écoutent, les mains jointes à la hauteur du front, mais avec des oreilles closes. La foi les sauve, et qui sait s'ils n'obtiennent point les choses qu'ils ignorent avoir demandées ou qu'ils ont demandées de bouche, sinon de cœur et d'entendement ?

LE ṬHVOEU-BON PHCHUM BOEṆṬ DES BAḲOUS.

Au palais, ou plus exactement dans le *hô-préah* du palais, les baḳous célèbrent cette fête des morts d'après un vieux rituel oublié et dans l'abandon par la masse du peuple khmèr du culte qu'il rendait jadis aux divinités brahmaniques.

Ils se rassemblent au nombre d'une cinquantaine dans le dernier de leur temple dont ils illuminent l'autel où sont les cinq mahâ khsatriyas, Isvara, Narayana, Ganésa, Kajjayana et Khvâm avec le grand cierge, les cinq petits cierges, et les quinze cierges spéciaux dits *ṭieṇ-bœṇṭ ;* puis ils brûlent devant eux un paquet de bâtonnets odoriférants qui répandent une bonne odeur de santal ou de bois d'aigle. Tous ces objets leur ont été remis par le chef du magasin des joyaux.

Cela fait, sur une pièce de cotonnade blanche mesurant 5 coudées, ils déposent 15 noix d'arec, 30 feuilles de bétel, 20 régimes de bananes, 30 cannes à sucre, 5 livres de sésame et 15 noix de coco. C'est la remise du chef des magasins des vêtements et des étoffes. Puis, devant l'autel, ils placent une corbeille contenant 30 kilos (*un than*) de riz blanc de l'espèce *tannœup*[1], deux corbeilles de riz blanc ordinaire, et une petite jarre (*kââm*) de sucre de palmier, toutes choses remises le matin par le chef du magasin des paddys.

Tous les jours, du 1er jour de la lune croissante de Photrobot au dernier jour de la même lunaison, le grand cierge, les cinq petits cierges, les quinze cierges spéciaux et les bâtonnets odoriférants sont remplacés par d'autres.

Ce dernier jour, les borohœt (*purohitas*), ou *bakous*, invoquent les cinq divinités à les assister à l'occasion de la fête des ancêtres, puis ils déposent sur l'autel cinq damlœn d'argent, y allument vingt-cinq petits cierges, soixante autres encore dits *trên*, trois paquets de bâtonnets odoriférants que le chef des magasins des joyaux leur a fait remettre, puis, — l'écharpe de cinq coudées de cotonnade blan-

[1] Espèce de riz gluant de couleur blanchâtre, à gros grains, très recherché pour la confection de certaines pâtisseries.

che autour du corps, sur l'épaule droite et sous l'aisselle gauche, — ils offrent aux divinités huit sla-thœur, dix sla-truoy, huit sla-chum, une corbeille de sésame et de haricots mélangés et une noix de coco, puis cinq morceaux de riz cuit dit *bay-préah* (riz sacré), soixante boulettes de riz cuit dit *bay-yich* (riz de l'offrande), huit plateaux à pied dits *tok chœuṅ* contenant un lit de riz blanc sur lequel on dépose des fruits de différents arbres, enfin un plateau de *léach*, ou paddy grillé, et un panier de farine de riz, le tout provenant des magasins royaux.

Cela fait, ils invoquent d'abord les divinités, puis les ancêtres, puis tous les tévodas et les prient de protéger le roi, le royaume et de leur accorder la prospérité.

CHAPITRE XI.

LE ṬHVŒU-BOṆ CHŒÑ ṔRÉAH VOSSA.

OCTOBRE.

Le *ṭhvœu-boṇ chœñ-préaḥ vossa* ou *ṭhvœu-boṇ chœñ préaḥ vossa*, c'est-à-dire « la fête de la sortie du préaḥ vossa » (ou de la retraite), a lieu quinze jours après le *ṭhvœu-boṇ phchûm benṭ*, c'est-à-dire le dernier jour

de la lune croissante du mois d'Asoc̦h, qui est le septième mois de l'année ordinaire et le huitième mois de l'année embolismique cambodgienne, en 1905, le 13 octobre, en 1906, le 2 octobre. C'est le *pavâranná* des textes pâlis, l'invitation à célébrer la fin du *vossa*.

La veille, les religieux se rassemblent pour prier et les fidèles offrent sur l'autel du Préaḥ trois sla theur, trois flacons d'eau parfumée, un bol d'eau dite de *sâmbuor* parce qu'on a jeté sur elle trois gousses de ce *cassia*, et trois *âmbôḥ thlok*.

I. Cérémonie de la veille.

Quand tout est prêt, les religieux, sur la demande de l'achar, disent le *Nomo* trois fois, le *Sâmpuṭṭhéa*, le *Yésantha*, le *Ṭhommokasep*, le *Ṭhommosum* et le *Sâppapuṭṭhéa*.

II. Le jour férié. Les prières. Enlèvement du cierge.

Le jour de la fête, les fidèles, accourus au monastère dès huit heures du matin, cuisinent, assistent aux prières des religieux et préparent le *réâp-batr* qu'ils veulent leur offrir, ainsi que quatre paniers

de bananes, et des gâteaux, de la farine de riz détrempée dans l'huile de coco.

A la fin de la cérémonie religieuse, quand les moines ont regagné leurs cellules, on enlève ce qui reste du cierge *préaḥ vossa* et on va processionnellement l'offrir au chef des religieux.

Les religieux redisent les prières de la veille, puis, en outre, le *Kusala*, le *Ṭoṭonatitoraṅ*, le *Ṭhéat ḳéatha*, le *Bokul*, le *Ḳéatha vattat*, le *Yamata*, le *Mâhapaṭhoṁ*, le *Ṭirok*, le *Pohou-ṭéréa*, le *Sakatra* et le *Yaṭhéa* des souhaits.

Alors a lieu le *réâp-batr* dans la forme que j'ai déjà décrite.

III. Le Patimouk. La confession.

Le soir, vers 7 heures, les religieux se rendent au temple pour y entendre la lecture du *Patimouk* et s'y confesser publiquement de leurs fautes, comme ils le font tous les mois à cette même date. Ils prennent place au centre de la salle autour du mé-véaṭḥ, et disent trois fois le *Namo tassa*, une fois le *Saṅkhaṅ âvâso*, que les jeunes religieux modifient en disant *Sankhan phanté*.

Cette dernière prière dite, le mé-véaṭḥ, ou celui des religieux qu'il a désigné, lit le *Patimouk*, c'est-à-

dire le code des fautes qu'un religieux doit se bien garder de commettre. Les religieux étant assis à terre, une torche ou une lampe est allumée, puis le lecteur commence la lecture en pâli des deux cent vingt-sept articles que comporte le petit sâtra. Il est bien rare, aujourd'hui, que les religieux qui l'écoutent comprennent exactement ce qui est lu; mais, dans certains monastères, je l'ai déjà dit, on traduit le texte, et, dans certains autres, on a pris l'habitude de ne lire que la traduction.

Le lecteur commence par rappeler quel est le jour, quel est le but de la réunion, puis il invite les religieux à écouter attentivement la nomenclature des péchés et à faire, s'il y a lieu, ce qu'on nomme la « déclaration de pureté ». Les religieux répondent : « Nous écoutons ».

Le lecteur continue en invitant à confesser les fautes. « Si vous gardez le silence, dit il, je conclurai de votre silence que vous êtes purs ». Puis il commence l'énumération des deux cent vingt-sept fautes.

Ces 227 fautes ou crimes forment huit groupes.

Chaque fois que le lecteur a énuméré tous les articles d'un groupe, il ajoute : « Êtes-vous purs de ces fautes ? Êtes-vous purs de ces fautes ? Êtes-vous purs de ces fautes ? » Si le silence n'est pas rompu

par un religieux, le lecteur reprend : « Les phikkhus se taisent, donc ils sont purs de ces fautes » ; si, au contraire, un religieux est coupable de l'une d'elles, il s'avance vers le mé-véaṭḥ, s'accroupit devant lui, s'incline trois fois en s'agenouillant, les mains posées sur le sol, et, tout haut, fait l'aveu de sa faute, puis il reste la tête sur le genou de son chef. Celui-ci prononce la réprimande, la peine légère, si la faute est de son ressort ; si elle est grave et peut entraîner soit l'expulsion, soit la suspension, il envoie le religieux à Ṗhṅôṁ-Péñ, au dignitaire religieux, le sâmdach préaḥ Sâṅkharéaçh, chef des Mâha-Nikayas, ou bien au chef de la secte des Dhamma yuti, louk préaḥ mâha Ṗrohṁ-munî, selon la secte du monastère auquel le coupable appartient, et celui-ci prononce soit l'exclusion, soit la suspension. La suspension peut être de plusieurs semaines, de plusieurs jours ou d'un jour seulement ; depuis quelques années, on a pris l'habitude d'expulser, c'est-à-dire d'excommunier le religieux qui a mérité une suspension de plus de sept jours.

J'ajouterai qu'un religieux expulsé peut être poursuivi devant les tribunaux pour le crime, — quand il y a crime, — qui a entraîné son expulsion de la communauté. Les mandarins, d'autre part, n'attendent pas toujours l'expulsion d'un religieux pour

le défroquer et le livrer aux tribunaux, même pour le simple crime de fornication. A la suite d'une pareille faute, suivie de scandale, les religieux abandonnent parfois leur monastère et rentrent dans le monde parce qu'ils se sentent complices de la faute de leur confrère, ou se dispersent dans les autres monastères; mais, dans ce cas, je crois que c'est parce qu'ils ont manqué de surveillance ou parce qu'ils ont été trop indulgents.

La confession achevée, les religieux disent ensemble une exhortation qu'ils s'adressent à eux-mêmes de s'avertir quand ils voient, quand ils entendent que l'un d'eux commet ou a commis quelques fautes, à ne pas se froisser de cet avertissement, à se pardonner mutuellement leurs petits travers et à vivre en bon accord.

IV. La soirée. Les loy-pratip.

Vers 8 heures du soir, on fait des *loy-pratip trâbat chouk,* c'est-à-dire des petits radeaux en écorce de bananier, à trois étages, ornés de décorations qui rappellent les feuilles de lotus, l'ensemble des pétales de lotus; on y met un plateau, une petite marmite en terre, du riz, des gâteaux, des vivres, quelques sapèques de zinc, des noix d'arec,

des pastèques, du sucre, quatre bougies allumées aux quatre angles, quelques baguettes odoriférantes qui se consument, puis les religieux les lancent à la rivière en disant aux ancêtres, qui doivent y avoir pris place : « Allez aux pays, aux champs que vous habitez; aux montagnes, sous les pierres qui vous servent de résidences ; allez! retournez! Au mois, à la saison, au temps, à l'époque ultérieure, vos fils et vos petits-enfants penseront à vous; dans ce temps, vous reviendrez, vous reviendrez, vous reviendrez». C'est le *Pohou-ṭévéa.*

Alors la rivière se couvre de lumières, que le courant emporte. Ce sont les âmes des ancêtres du peuple cambodgien qui retournent aux pays mystérieux où elles attendent, soit dans le bonheur, soit dans la douleur, mais toujours dans l'espérance, le jour de leur réincarnation.

CHAPITRE XII

LA FÊTE DES EAUX À PHNOM-PÉÑ

OCTOBRE–NOVEMBRE

Tout d'abord il faut observer que la fête des eaux est vraiment la fête du retrait des eaux qui ont re-

couvert le sol pendant six mois, qui l'ont fécondé d'un apport d'humus, descendu des parties plus élevées et charrié par le *Mékong*, la « mère des eaux », ou Ganga. Elle rappelle celle que les Égyptiens célébraient quand, aux environs de l'équinoxe d'automne, les eaux du Nil[1] (septembre) commençaient à baisser, ce qui permettait aux cultivateurs de labourer la terre et de l'ensemencer.

Au Cambodge, les eaux du fleuve commencent à monter en juin, croissent jusqu'en octobre. Elles atteignent parfois 16 mètres à Kratie, seulement 9 mètres à Pḥnoṁ Péñ et d'autant moins qu'elles sont plus près de la mer. Le Grand-Lac, ou Tonlé-Sâp, qui commence à croître en novembre, monte de 3 et 4 mètres, déborde sur les plaines jusqu'à 30 kilomètres par les rivières qui reçoivent aussi les eaux des pluies devenues abondantes et parviennent jusqu'à quelques kilomètres d'Aṅkorthoṃ, la vieille et antique capitale des Khmèrs *dœuṃ* ou « du passé ». La montée des eaux dure donc environ cinq mois et la descente plus de sept mois.

C'est en octobre, alors que les eaux d'inondation

[1] La longueur du Nil est d'environ 7000 kilomètres, celle du Mekoṅ est de 4500 kilomètres; sa largeur varie beaucoup : elle est de 1500 mètres à la hauteur de Kratie et de 1000 à Phnoṁ-Péñ.

commencent à découvrir les terres, qu'on célèbre, comme en Égypte, la fête de la baisse des eaux que je vais décrire ici.

Les treizième, quatorzième et quinzième jours de la lune croissante du mois d'Asŏçh, qui correspondent aux 25, 26 et 27 octobre 1901, fut célébrée à Phnôṁ-Pén̄ la fête que les Européens désignent sous le nom de «Fête des eaux» et que les Cambodgiens nomment *thvœu-boṇ praṇān̄ tŭk no*, «fête de la joute des pirogues [à poupe et à proue] redressées en pointe», ou *thvœu-boṇ loy prâṭip*, «fête des feux flottants». Cette fête dure trois jours. Le dernier, qui correspond chaque année au jour de la pleine lune d'Asoçh (pâli *Assayuja*), ferme la saison du *vossa* (pâli *vassa*), des pluies, ou de la retraite des religieux, et ouvre la période de trente jours pendant laquelle a successivement lieu, dans tous les monastères, la fête de la distribution des vêtements à ces mêmes religieux (*thvœu-boṇ katheṇ*, pâli *kaṭina*).

Un autre *thvœu-boṇ loy prâṭip*, qui eut lieu les 13ᵉ, 14ᵉ, 15ᵉ jours de la lune croissante de *Kadœk* (pâli *Kattika*), en 1901 les 23, 24 et 25 novembre [1], a clos cette période de trente jours; elle ne fut que la répétition de la fête d'octobre.

[1] En 1903, les 3, 4 et 5 novembre. Il n'y a plus eu de fête des eaux en Asŏč.

Il est impossible de savoir aujourd'hui des Cambodgiens à quelle époque il faut faire remonter l'origine de la «fête des eaux», et si cette cérémonie est du rituel bouddhique ou si elle est un vestige de la vieille croyance brahmanique[1]. Néanmoins, une tradition qui ne comporte aucune date et qui nomme un roi légendaire d'on ne sait quel pays, mais qu'on attribue quelquefois au Cambodge, dit qu'elle fut décidée par un râja nommé préaḥ baṭ sâṃdač̆h mâha Prakaṁ ou práḥ Khvaṁ, entouré de purohitas, d'ācāryas, de pandits et de tous les membres de la famille royale, sur la proposition d'un tuteur du royaume, ou premier ministre, très savant et très illustre, dont le nom était Thméñ-chey.

Thméñ-chey est le héros d'une légende bien connue au Cambodge. Il est célèbre pour son esprit, pour les farces qu'il lui suggérait, et aussi pour les services qu'il rendit à son roi tout en se moquant de lui. Mais rien n'autorise à croire que ce personnage

(1) Un manuel d'éducation siamoise par demandes et réponses, le *Kichanŭkit*, enseigne que toutes les fêtes qui sont célébrées dans le cours de l'année proviennent des brahmanes, parce que, dans le temps passé, la plupart des brahmanes étaient professeurs en ce pays. Si nous suivons ainsi leurs coutumes, c'est qu'on assure que les «cérémonies doivent être faites afin d'attirer le bonheur et la prospérité sur le pays et afin de récolter les fruits de l'œuvre».

ait vécu et que son maître, le râja non nommé dans la légende écrite, mais que la tradition que je viens de rapporter désigne sous les titres de práḫ baṭ sâṁdach mâha Prakaṁ, ait régné. Ils sont probablement l'un et l'autre des créations littéraires d'origine hindoue, adaptées au goût des Khmèrs par un traducteur très ancien.

Quoi qu'il en soit de ce prince et de son ministre, si on observe bien tous les détails de la fête des eaux, — ainsi que la nomment les Européens du Cambodge et du Siam, à notre époque et au cours des trois derniers siècles, — on remarque qu'elle comporte quatre parties bien distinctes.

La première est le *ṭhvœu-boṅ pranãṅ tûk ṅo,* la « fête des courses de pirogues à hautes poupe et proue ».

La seconde est le *kat práḫ préát,* ou « coupe de la lanière sainte », qui s'achève par une course d'ensemble à laquelle toutes les pirogues prennent part.

La troisième partie est la purification royale.

La quatrième est le *thvœu-boṅ loy prâṭip,* ou « fête des feux flottants », que les Siamois nomment *săt loy kăthŏṅ.*

Je vais décrire ces fêtes et essayer d'en découvrir l'origine et la signification.

I

A Phnôm-Péñ, deux belles et grandes pirogues royales, couvertes d'un roof de bois, sont amarrées côte à côte, un peu au-dessous de la maison des bains du roi et de ses femmes, qui est établie sur un radeau de bambous, à quelques encablures de la belle pirogue dorée sur laquelle voyageait Noroudâm, quand il lui plaisait de se faire remorquer jusqu'à Oudoṅ.

A deux cents mètres de là, au milieu du fleuve, le yacht royal le *Lutin*[1] et deux petites chaloupes sont pavoisées aux couleurs françaises et cambodgiennes.

Entre les deux pirogues accouplées, — préparées pour recevoir le roi, sa suite et ses invités, — et la flottille, on voit deux petites pirogues légères, immobiles sur leurs ancres, et bien en face l'une de l'autre. Elles portent chacune un étendard rouge, de forme triangulaire, et sont montées l'une et l'autre par un homme vêtu et coiffé de rouge. Ces hommes sont assis devant un gong et armés d'un solide bâton pour le frapper. Ce sont les pointeurs du succès, ceux qui, en battant la peau de buffle, indiqueront,

[1] Le même qui a été détruit par le feu sur la côte d'Annam le 23 mars 1903.

à mesure qu'elles passeront entre eux, les pirogues triomphatrices.

Les eaux du Tonlé-Sâp se sont renversées depuis quelques jours; elles coulent maintenant vers la mer; le Grand-Lac, qui, pendant six mois, a reçu les flots du Mékoñ, les lui rend et reçoit celles des plaines qu'il avait inondées. Maintenant que la fonte des neiges a cessé sur l'Himalaya et que les pluies qui arrosent le bassin du grand fleuve indochinois sont devenues rares, la partie inférieure du fleuve est alimentée par le Grand-Lac, et les eaux descendent; c'est à peine si elles ont découvert deux décimètres de berge depuis huit jours. Pour atteindre les jonques royales, il faut suivre un pont, long de 250 mètres, formé de planches jetées sur des faisceaux de bambous, et passer près du très haut mât de pavillon du roi, au sommet duquel flotte l'étendard bicolore des Khmèrs et duquel descendent, attachés aux haubans, cent petits étendards triangulaires également bicolores; il y en a de jaunes et rouges, de rouges et bleus, de verts et jaunes, etc. Tout cela est pittoresque et donne à cette fête un caractère difficile à imaginer en Europe.

Quand paraît le roi, — culotté d'un magnifique sàmpot cambodgien en soie que maintient aux reins une lourde ceinture d'or à la boucle ornée d'une

superbe émeraude, vêtu d'un veston blanc à boutons d'or, les jambes couvertes de bas de soie noire retenus au-dessus des genoux par des jarretières d'or, chaussé de souliers découverts en cuir mordoré, coiffé d'un képi de général de division et portant aux doigts des bagues ornées de brillants magnifiques, — la musique royale joue l'hymne royal et, quand le résident supérieur paraît quelques instants après, c'est la *Marseillaise* que répètent les cuivres énormes des musiciens cambodgiens. Tout est en fête, et, sur toute cette joie passent les beaux rayons d'un soleil un peu voilé et la brise très douce et très rafraîchissante qui souffle du nord-est et fait fermer les éventails et les ombrelles.

L'ọkñà kralàhôm, ou chef des transports par eau, auquel les Européens donnent le titre de « ministre de la marine », est à son poste, assis sur une natte, les jambes ramenées tantôt à droite, tantôt à gauche, à la cambodgienne, dans une pirogue à seize pagaies retenue à la main le long d'une corde tendue en avant des jonques royales. Devant lui sont les insignes de sa fonction, la boîte à bétel en or et différents vases et autres petits objets, également en or ou en *toṅvă* (alliage d'or et de cuivre).

C'est lui le grand ordonnateur de la fête et c'est à lui que le roi va transmettre ses ordres.

Dans une autre pirogue, un autre mandarin, le *Têp-arçhun* (déva Arjuna), qui, lui aussi, a ses insignes posés devant lui, se tient à la disposition de l'ọkñà krâlahôm pour porter ses ordres et en assurer l'exécution. Puis voici les pirogues des hauts dignitaires, qui se tiennent un peu au-dessous des jonques royales, avec leurs pagayeurs vêtus de blanc et très corrects.

Les pirogues qui doivent prendre part à la course sont massées au-dessous du groupe formé par celles dont je viens de parler et défilent une à une. Elles sont toutes faites d'un seul tronc d'arbre creusé à la hache et ouvert au feu. La poupe et la proue sont hautes sur l'eau et se relèvent gracieusement. En avant se tient le chef des rameurs, le *néak-chĕnthom*, qui, armé d'une courte rame peinte en rouge et ornée de jolies dorures, tout à l'heure, en descendant, donnera la mesure et décrira des moulinets de victoire en poussant des cris de joie pour encourager les rameurs ou les pagayeurs. A l'arrière, debout, est celui qui gouverne et qui, avec sa longue rame libre de toute attache, maintient ou corrige la direction. Au milieu se trouve le bouffon, celui qui improvise les drôleries, les polissonneries, les vérités quelquefois, qu'il chante en grimaçant de la face, en gesticulant des mains et des hanches, et que les rameurs

soutiennent en chantant en refrain: *aya! aya!* Elles passent, toutes ces pirogues, une à une, à quarante mètres environ des jonques royales, lentement, les unes montées par des rameurs debout, les autres par des pagayeurs assis, d'autres encore par des rameurs assis à l'avant et debout à l'arrière, quelquefois au nombre de quarante; et la foule rit des grimaces des bouffons, des poses bizarres qu'ils prennent, des grivoiseries qu'ils jettent à la face du roi, des dames cambodgiennes, des Français quelquefois.

Et les pirogues défilent, et le roi sourit; les femmes rient à gorge déployée, et c'est une joie quand l'un des bouffons grimaçants lance une grivoiserie bien tournée.

Vos femmes sont belles, ô Français, leur teint est blanc et c'est beau; mais leur nez est long, et celui de nos femmes, moins belles, est court.

Ô femmes, vous avez ce qu'il faut[1] pour la joie de vos époux, ne l'avez-vous pas pour la mienne?

Il a plu beaucoup cette année, le fleuve a débordé; il y aura beaucoup de riz et de joie. Toutes les femmes seront grosses du fait de leurs maris ou du fait de leurs amants. Peu importe!

Au temps du chauhvéa Bén on avait dix filles pour une barre d'argent et cinq veuves pour une demi-barre; main-

(1) Il est impossible de traduire exactement; notre langue ne le permet pas.

tenant il faut cinq barres pour avoir une fille et les veuves ont autant de prétentions que les filles.

Nous portons des sâmpots et les Français portent des pantalons comme les Chinois, mais nous portons les cheveux comme les Français et les Françaises les portent comme les Annamites.

Les Cambodgiennes sont amoureuses toute la nuit, les Annamites sont amoureuses toute la journée. On dit que les Françaises ne sont amoureuses que dans la soirée.

Ô filles, retirez vos sâmpots, afin que je voie celle d'entre vous qui me plaît le mieux.

Je suis laid, j'ai le pied bot, j'ai avalé mes dents, et les abeilles viennent déposer leur cire à l'angle de mes yeux : mes cheveux sont crépus et mes narines sont noires et sales comme la bouche des femmes annamites. Cependant il y a cinq belles et jeunes dames qui se disputent mes caresses.

Les chiens se saluent en se reniflant au....., les Français en se donnant la main, et nous baisons nos épouses en les reniflant au visage ou au sein :.... cela dépend de l'heure.

Ô femmes, je ne sais pas ce que j'ai depuis six mois : ça me fait chaud dans la poitrine quand je vous vois, et je pleure la nuit quand je ne vous vois plus.

Ô femmes, vous êtes rusées, mais je suis amoureux : — vous me prendrez tout mon argent, mais je vous prendrai pour épouses et vous ferez cuire le riz de votre mari : — vous êtes rusées, mais vous deviendrez grosses et vous allaiterez mes enfants : — vous êtes rusées, mais je serai le maître de maison et vous serez mes servantes ; — vous êtes rusées, mais vous m'aimerez et je vous battrai ; — vous êtes rusées, vous êtes très rusées et pour vous venger de moi vous me ferez..... cornette.

La dernière pirogue est passée, elle a pris place parmi les autres à mille mètres au-dessus de nous et le signal est donné. Elles partent deux par deux, à intervalles de cinq à six minutes, et les voici toutes en route, luttant de vitesse, fendant les eaux, les soulevant à l'avant, les rejetant en branche d'hélice sur leurs flancs, et la rivière devient houleuse, mamelonnée de vagues, et les deux jonques royales où nous sommes roulent comme en pleine mer. Les hommes rament avec vigueur, les pagayeurs piochent avec violence et les *néak cheu thom*, dont le corps à chaque coup de rame ou de pagaie est rejeté en arrière, battent la mesure avec leurs rames peintes et dorées, poussent des cris d'encouragement, de triomphe, de dépit, et tout cela passe devant nous comme une charge, comme une cohue. Les hommes rouges battent les gongs, et les pirogues, quand elles ont passé le point terminus qu'ils indiquent, décrivent ensemble des courbes très gracieuses et, sans jamais s'aborder, viennent se ranger au-dessous de nous pour recevoir leur prix et pour repartir avec leurs bouffons qui chantent et qui grimacent, afin de tenter de nouvelles chances et de courir une autre course.

Il y a sept ou huit courses semblables, puis c'est la grande course, celle où toutes les pirogues cou-

rent ensemble, après avoir été alignées sur deux ou trois rangs.

II

Pendant qu'on procède à cet alignement, deux bakous[1] tendent la sainte courroie en travers du fleuve et le *Prohm-chay* (sanscrit *Brahma Jaya*), assis à la cambodgienne dans une pirogue montée par sept rameurs, la main armée d'un sabre neuf, se dispose à couper le *prâh préât*.

Mais revenons en arrière et voyons ce que prescrit le rituel.

Tout d'abord le rituel des bakous dit :

« Les saints *purohitas* sont tenus avant toute chose d'inviter les *préâḥ pañca kṣatriyas* (les cinq augustes kṣatriyas) à sortir de la retraite (*cheñ prâḥ vossa*). » Ces cinq kṣatriyas, me dit un bakou, sont Nārāyaṇa, Īshvara, Gaṇesha, Kachchāyana (le grammairien au gros ventre) et Prakaṁ ou préah Khvaṁ. Ce dernier personnage est celui auquel la tradition attribue la fête des eaux et dont Thméñ-çhey fut ministre.

Le rituel continue ainsi : « Le chef du magasin des pierres précieuses et des joyaux (*khlâṅ moṇi*

(1) Ce mot indique probablement leur origine, *Pagu = Pégu.*

ratana) remettra et fournira pour les offrandes aux dévas : 5 dâmlæṅ[1] d'argent, 25 bougies *beḥ-bak* (longues de 10 centimètres et grosses comme le pouce), 60 bougies dites *trèṅ* [2] et 3 paquets de baguettes odoriférantes.

« Le chef du magasin des étoffes (*khlâṅ kossaya-phăs*, skr. *kausheya-vastra*) fournira pour le même objet : 8 *auv*[3] de cotonnade blanche, 8 sla-thor[4], 8 sla-truoi[5], 10 slà-choṁ[6], 4 noix de coco débarrassées de leur bourre, un bol de sésame et un bol de haricots.

« Le chef du magasin des riz et des paddys (*khlaṅ phuch saley*) fournira 5 boules de riz cuit, 60 bougies dites *yiçh*[7], 8 plateaux de fruits déposés sur un lit

(1) Unité de poids de 37 gr. 50 environ.

(2) Bougies longues de 20 centimètres et d'un diamètre de 5 milimètres (le diamètre de l'herbe *trēṅ*).

(3) Mesure de dix coudées, c'est-à-dire de quoi faire un vêtement ou *auv*.

(4) Petit cube de tronc de bananier supporté par trois baguettes placées en pied de marmite et portant trois rangs de feuilles de bétel.

(5) Petits paquets de feuilles de bétel, de noix d'arec et de bâtonnets odoriférants, dont l'enveloppe est un morceau de feuille de bananier.

(6) Semblables aux *sla-thor*, sauf en ce que les feuilles de bétel, au lieu d'être ouvertes, sont roulées.

(7) Bougies longues de 8 centimètres, diamètre de 5 millimètres. Peut-être du pâli *ijja* « sacrifice ».

de riz blanc, un plateau de paddy grillé (*léçh*), et un bol de farine de riz. »

Toutes ces offrandes sont déposées dans le préaḥ Hô[1], sur une natte, en présence des statues des cinq personnages susdits, et, après la cérémonie, emportées, utilisées ou consommées par les bakous, car, ici comme partout, le prêtre vit de l'autel. En attendant, elles sont remises dès le matin aux bakous par les magasiniers royaux et présentées aux cinq mâhaksatriyas quelques heures avant la fête des eaux. C'est, me dit-on, une manière de les y convoquer.

Le bakou, ou prohm, aux cheveux noués à l'indienne, en torchon, non au sommet mais derrière la tête, appartient à une famille qui, — en outre des privilèges attachés à sa race de bakou, — a celui de couper la courroie, de porter le titre de *çhau-poña-prohm çhay* et de garder les quatre lances glorieuses (*lompên çhay*) qui, dit-on, sont aussi anciennes que l'épée sacrée et la lance qui sont conservées au palais du roi dans le préah Hô. Ces

[1] Le *préaḥ Hô* est le petit pavillon carré qui se trouve à droite de la maison de fer, et à droite de la porte ouvrant sur la rue qui sépare le palais du véaṭh Préaḥ Kèv. C'est là que sont gardés par les bakous le *préaḥ khăn* ou glaive sacré et la lance du Vieillard aux concombres, le fondateur de la dynastie.

quatre lances, dont n'ont jamais parlé les auteurs qui ont écrit sur le Cambodge, sont conservées de père en fils par la famille du *çhau poñéa-prohm-çhay*, dans la province de Baray, au village du Prasath (skr. *prāsāda*), c'est-à-dire de la Tour. Ce sont ces quatre lances qui sont portées à l'armée par quatre *prohm çhay* qui se tiennent deux à droite et deux à gauche de l'éléphant monté par le roi. Elles ont, croit-on, la puissance de protéger le prince et d'écarter de lui les ennemis qui tentent de l'approcher et les flèches qui lui sont lancées.

Le bakou actuellement en fonctions est, en ce moment et depuis quinze ans déjà, un nommé *Kêv* (prononcez *Kéo*). Le rituel cité plus haut dit à son sujet : « Il lui sera remis par les chefs des magasins tout ce qui lui est nécessaire pour le *seṅ choṅ préat* ou « sacrifice des bouts de courroie ». Le chef du magasin des bijoux et des joyaux lui remettra 5 dâṁlêṅ d'argent[1], 20 grosses bougies, 40 bougies dites *treṅ*, 2 paquets de baguettes odoriférantes et une robe brodée de fleurs[2]. Le chef du magasin des étoffes devra lui fournir un langouti rouge, long de sept coudées, une ceinture, une enveloppe

[1] Actuellement 12 piastres.

[2] Cette robe n'est plus remise aux bakous depuis quarante

de boîte à bétel rouge, dix coudées d'étoffe blanche, un *sla-çhom*, 5 *sla-sna*, 4 plateaux de fruits, 2 poulets bouillis, 2 services de plats posés sur deux plateaux, 2 services de dessert posés sur deux plateaux. Le *chau poñéa srey ṇokor bal* (skr. *çri nagarabala*), ou heureux gardien du royaume, — qui est une sorte de préfet de police, — devra lui fournir pour cette cérémonie un sabre neuf, et le *chau poñéa réaçh vara ṇukol* lui fournira la courroie.»

Ces divers articles sont pour ses offrandes aux divinités, ses besoins personnels, son vêtement, sa nourriture et son ornement.

Quand l'heure du «sacrifice des bouts de courroie» est arrivée, c'est-à-dire, rituellement, quand la lune commence à roser l'horizon à l'est et que le soleil se couche à l'ouest, le *çhaû poña prohm çhey*, vêtu de rouge et la tête couverte d'un serre-tête, ou calotte, rouge, fait avancer sa pirogue et en fait maintenir l'avant, où il est assis, à deux mètres de la courroie tendue, et prononce en cambodgien cette formule, la tête levée et les mains jointes :

Om! Je viens inviter dame Kanhin Thorni [1] et dame préaḥ Koṅkea [2] à venir avec moi, afin d'éloigner en ce mo-

[1] Skr. *Dharaṇi*, la Terre personnifiée.

[2] *Gaṅgā*, le fleuve personnifié.

ment le malheur de ma tête, de mes épaules, de ma poitrine, des pores de ma peau, de mon estomac, de mon foie, de mes poumons. Je prends la sainte eau (*gaṅgā*) et je la verse afin d'écarter très loin de moi le malheur. O toi, malheur! je connais ton origine et je sais que tu peux m'atteindre au bout des doigts, aux jambes, aux ongles aussi bien qu'aux muscles des reins et de la chair. Mais je prends l'eau sainte et je la verse et je la jette afin de t'écarter très loin, afin que tu ne sois pas près de moi pour me gêner. — Om! j'invite le Buddha, le Dharma et le Saṅgha à me protéger en mon œuvre sainte.

Alors il prend de l'eau déjà consacrée par cette formule: « Je vous salue, ô Nārāyaṇa; et vous, les Bienheureux, venez consacrer cette eau, écartez de nous les dangers et apportez-nous des mérites »; et il la verse dans le fleuve. Puis il saisit le glaive, fait avancer la pirogue qui le porte, lève son arme et se rejette en arrière pendant que les pagayeurs laissent l'embarcation, emportée par le courant, s'écarter de la courroie. Il fait un signe, la pirogue est ramenée près de la courroie, il lève l'arme et de nouveau se rejette en arrière, comme s'il avait peur de la trancher. La pirogue l'y ramène une troisième fois, il lève son arme et tranche d'un seul coup la sainte courroie.

Alors, pendant qu'il prend la fuite, les pirogues alignées, pour lesquelles la section de la courroie a

été un signal, s'élancent en avant et filent à toutes rames ou pagaies. Les rameurs raidissent leurs bras, les pagayeurs piochent le fleuve avec des cris de joie et d'enthousiasme, pendant que les conducteurs guident avec une habileté consommée toutes ces embarcations qui glissent les unes près des autres, qui ne doivent pas s'aborder ni du corps ni des rames, et qui s'aspergent de l'eau qu'elles soulèvent à la poupe et rejettent loin de leurs flancs. Alors, c'est un spectacle merveilleux que ces cent pirogues (elles étaient cinq cents autrefois) qui s'avancent comme une armée à l'assaut, et qui, de loin, donnent, avec leurs joyeux pagayeurs debout, l'idée d'une cavalerie au galop, qui passe en coup de vent, saluée des mille cris de tout un peuple joyeux.

Quelle est la signification de cette partie de la fête des eaux? Que veut dire cette section de la sainte courroie par un bakou? Voilà ce qu'il est malaisé de déterminer et de savoir des lettrés cambodgiens.

La tradition européenne, tant au Siam qu'au Cambodge, qui remonte au moins au XVIIe siècle, considère cette cérémonie comme une supercherie destinée à faire croire que les eaux d'inondation, que les eaux du grand fleuve, au Cambodge, ne peuvent se retirer ou se renverser qu'avec la per-

mission du roi. On observe avec soin, disent les auteurs qui ont parlé de cette fête, les signes qui annoncent le retrait des eaux [1] et on célèbre la fête au moment où l'inondation commence à baisser. Le fait que la fête doit être célébrée exactement le jour de la pleine lune d'Asoçh suffit à démontrer l'inanité de cette opinion très simpliste, et le fait qu'on la renouvelle souvent un mois plus tard, — un autre jour de pleine lune, — n'est pas pour la

[1] Et cette erreur de croire que le but de la fête était de maintenir le peuple dans cette croyance que les eaux ne se retireraient pas si le roi ne leur donnait l'ordre de s'écouler, a fait écrire ceci au P. Tachard: « Le roi avait coutume autrefois en cette occasion de faire la cérémonie de couper les eaux, c'est-à-dire de frapper la rivière de son poignard au temps de la plus grande inondation, et de commander aux eaux de se retirer, mais ce prince ayant reconnu depuis plusieurs années que les eaux montaient encore quelquefois malgré l'ordre qu'on leur avait donné de descendre, a abandonné cette ridicule cérémonie, » qui semble avoir eu lieu en 1685 le 18 octobre. — Voir *Voyage de Siam des pères jésuites*, Amsterdam, 1687, page 221.

L'abbé de Choisy dit aussi: « On dit qu'ils (les astrologues) ne se trompent presque jamais. Il y a pourtant douze ans que, le roi ayant marqué un jour pour couper les eaux, il plut et tous les beaux balons (pirogues) furent gâtés. Les astrologues furent chassés et depuis on n'a pas fait la cérémonie..... Le roi allait commander aux eaux de se retirer de dessus les terres; et les talapoins ne l'y faisaient aller que quand ils voyaient que les eaux allaient se retirer, ce qu'ils connaissaient à une certaine marque». (*Journal de Voyage de Siam*. Trévoux, 1712, page 242.)

justifier. Il faut donc la rejeter et la mettre au compte des gens qui trouvent plus facile d'expliquer au mieux de leur esprit les choses qu'ils ne comprennent pas que d'en déterminer le sens par une enquête près des habitants et par l'étude des raisons qu'on en donne ou qu'on en peut admettre. Je sais bien que ces raisons sont difficiles à découvrir et qu'il est probable qu'elles se perdent dans la nuit des temps. Cependant il valait mieux avouer qu'on ne savait quelle raison donner de cette fête que de fournir une explication que la date fixe à laquelle elle est célébrée tous les ans contredit expressément.

Quoi qu'il en soit, j'ai voulu connaître les raisons qu'on en donnait et j'ai interrogé les gens du peuple et les lettrés. Les premiers prétendent que cette fête a pour but de témoigner aux déesses de la Terre et des Eaux, ṇéaṅ praḥ Ṭhorni et ṇéaṅ Koṅḳéa, notre reconnaissance pour les bienfaits dont elles nous comblent et de leur marquer notre regret de les polluer de nos ordures[1]. Mais cela, me dit un

[1] Monseigneur Pallegoix a recueilli cette opinion au Siam: c'est la fête des « offrandes expiatoires à l'ange du fleuve pour lui demander pardon de s'être lavé ou d'avoir fait ou jeté des ordures dans ses eaux »; mais au lieu d'appliquer cette opinion à la coupe de la courroie, il l'attribue au *loy pratip* et écrit: « Ces offrandes

prince, n'est pas l'opinion des lettrés. Ceux-ci prétendent que cette fête des régates, y compris la coupe de la sainte courroie, a pour but, comme la fête du commencement de l'année, *krut saṅkranṭ*, d'empêcher les génies mauvais de la terre et des eaux de dévaster le royaume. Il est difficile de choisir entre ces deux opinions; elles n'expliquent pas d'ailleurs la section de la courroie. J'avoue cependant que l'opinion populaire me paraît plus séduisante, sinon mieux fondée.

L'examen de la cérémonie peut-il nous en révéler l'origine?

Le fait qu'elle est présidée par un bakou, ou prahṃ (brāhmaṇa), par celui qui est chargé de la garde des quatre lances sacrées, à l'exclusion des religieux du Buddha, semble indiquer que son origine est brahmanique. Le fait que trois des cinq soi-disant kṣatriyas évoqués sont Vishṇu, Shiva, Gaṇesha et que l'invocation du prohṃ Chai s'adresse aux déesses Dharaṇī et Gaṅgā confirme cette hypothèse.

L'invocation au tri-ratana et le nom de Kachchāyana donné à l'un des cinq kṣatriyas sont appa-

consistent en petits radeaux de bananier garnis de cierges allumés, et ornés de fleurs et de petits étendards; on les fait flotter la nuit et ils vont se perdre dans la mer». Voir sa *Description du royaume Thaï ou Siam*, 1, 151.

remment des détails de date postérieure; ils ne prouvent rien contre l'origine brahmanique d'une cérémonie qui ne contient aucun trait essentiel de caractère bouddhique et à laquelle les moines ne prennent d'ailleurs aucune part rituelle.

Cette partie de la fête que je vais décrire, et qui suit la coupe de la courroie, ne va pas contredire cette opinion.

III

Quand la dernière pirogue est passée, alors que les acclamations du peuple cessent et que la lune commence à quitter l'horizon, les bakous, vêtus de leur costume de cérémonie, longue blouse en mousseline lamée d'or, s'approchent de la jonque royale et présentent au roi le *ṭĭk sân*[1], c'est-à-dire l'eau de la conque marine, qu'ils ont puisée au fleuve et consacrée, trois jours avant la fête, par la formule que j'ai dite plus haut, et parfumée avec de la fumée de cire d'abeilles brûlée et d'autres parfums plus efficaces. Le roi prend la conque marine de la main gauche et, devant le peuple, devant tous les dignitaires de son palais, devant tous les princes et toutes

[1] Cette cérémonie n'a plus lieu depuis un certain nombre d'années. Je la rapporte cependant parce qu'elle faisait autrefois partie de la fête et pour en garder le souvenir.

les princesses, après avoir regardé la lune qui monte dans le ciel, verse quelques gouttes d'eau consacrée dans sa main droite et s'en lave la figure et les cheveux; il recommence deux fois cette opération, pour Brahmā, pour Nārāyaṇa, pour Īshvara, disent les bakous; pour le Buddha, pour le Dharma, pour le Sâṅgha, disent les religieux bouddhistes[1], et le peuple acclame son prince, et se prosterne pour adorer.

Voilà la cérémonie antique de l'ondoiement, la cérémonie telle qu'elle se pratiquait encore sous l'ancien roi, à Kompoṅ-Luoṅ, à quelques kilomètres d'Oudoṅ, la vieille capitale, cérémonie grandiose, populaire, solennelle et très exactement rituelle. Elle n'est plus cela aujourd'hui, elle n'est plus aussi majestueuse; le roi se présente moins solennellement au peuple et agit moins pour lui et devant lui; mais tout se fait encore, plus discrètement, loin du peuple, afin d'être plus loin des Européens moqueurs; et de cet abandon des anciennes coutumes, le peuple khmèr gémit et s'attriste.

Peut-être avons-nous tort de ne pas faire tout ce

[1] Cette cérémonie du lavage de la face et de la tête du prince a lieu aussi le jour du couronnement, pendant les éclipses de soleil et de lune, et à l'occasion du premier jour de la nouvelle année, etc.

qui dépend de nous pour conserver ces cérémonies : elles sont des fêtes nationales pour le peuple khmèr et des motifs de joie.

IV

Quand le roi s'est ainsi lavé la face et la tête, quand il s'est, par l'eau du fleuve national parfumée et consacrée, purifié en présence de son peuple, il s'assied, et les feux flottants (*loy prâtip*) commencent à défiler. Ce sont des pirogues sur lesquelles on a chargé des représentations d'animaux de toutes sortes et de grandeur nature, en papier maintenu par une armature de lamelles de bambou, vraies lanternes vénitiennes, éclairées à l'intérieur par des bougies. Elles passent, et tout autour d'elles, autrefois, — il y a quelques années à peine, — le peuple lançait par milliers d'autres petites embarcations en feuilles ou en tronc de bananier, les *loy-kanton*, chargées de riz, de gâteaux, de vivres choisis, et éclairées par des bougies et des baguettes odoriférantes qui brûlent sans flamme. Et le roi, la famille royale, les dignitaires grands et petits, comme disent les Cambodgiens, les gens du peuple, s'adressant aux esprits des aïeux venus à la fête, joignaient les mains et leur disaient : « Allez au pays, aux champs que vous habitez ; allez au montagnes,

aux pierres, aux arbres qui vous servent de résidence; allez! retournez! Au mois, à la saison, au temps, à l'époque ultérieure, vos fils et vos petits enfants penseront à vous; alors vous reviendrez, vous reviendrez, vous reviendrez! »

Et le courant emporte loin de la ville les *loy-prâṭip* du roi et les *loy-kânṭoṅ* du peuple. Ce sont les âmes des ancêtres du peuple cambodgien qui, munies de vivres, avec des torches pour éclairer leur route, retournent aux pays mystérieux où elles attendent, soit dans le bonheur, soit dans la détresse, mais toujours dans l'espérance, le jour de leur réincarnation.

Cette partie de la fête est-elle d'origine bouddhique ou brahmanique? Je n'y vois rien de bouddhique et, cependant, elle est très ancienne; les religieux du Buddha n'y prennent aucune part en tant que religieux.

V

Pendant ce temps, les bakous détachent les deux tronçons (*çhoṅ*) de la sainte courroie (*prâḥ préat*), en font un paquet qu'ils enveloppent dans un morceau de cotonnade blanche toute neuve qui leur a été donnée le matin, et l'emportent dans la province de Poñéa-Lu, à phuṁ Péak-préat, ou « vil-

lage de la courroie suspendue». Là, elle est suspendue aux branches d'un arbre qui abrite un petit autel voué au génie de l'endroit, le ṇéak-ta Daṅkôṁ[1]. Je n'ai pu savoir pourquoi la sainte courroie est déposée en cet endroit, mais on m'a affirmé que ce lieu a été choisi lors de la création d'Ọudoṅ, après la prise et la destruction de Lovêk par les Siamois, en 1583. Avant cette date, le dépôt des bouts de la sainte courroie avait lieu près de Lovêk, un village qui portait le même nom que celui qui le désigne aujourd'hui: phuṁ Ṗéak-préat. Antérieurement à la fondation de Lovêk, le dépôt aurait eu lieu aux environs de la grande capitale d'Ẹṇṭapath, Indraprastha, qu'on nomme aujourd'hui Aṅkor-thoṁ.

CHAPITRE XIII.

LE ṬHVŒU-BOṆ AK ÂṀBOK SAṀPÉAH PRÉAH KHÈ.

(SALUT À LA LUNE.)

Cette fête, dite de «l'avalage du paddy grillé et du salut à la lune», a lieu dans la nuit qui suit la

[1] Daṅkôm est le nom du canton et de la rivière qui arrose ce canton.

fête des eaux de la pleine lune de Kadœk, le huitième mois des années ordinaires et le neuvième des années intercalaires, c'est-à-dire dans le courant du mois d'octobre. (En 1905, elle a été célébrée le 11 novembre; en 1908, le 8 novembre, etc.)

On assure qu'elle est d'origine hindoue, qu'elle n'était point célébrée au Cambodge avant le XVIIIe siècle, — mais sans preuves, — qu'elle y fut apportée par les Malabars, et qu'il faut attribuer son institution au roi cambodgien préah baṭ sâmdach préah Ramâdhipati parama bŭpati, celui qu'on nomme vulgairement le *sdach préaḥ Ramâ chaul sâs chvéa,* le «roi éminent Ramâ qui est entré dans la religion des Malais (Javanais)» ou plus simplement encore le *sdach chéñsâs,* le «roi sorti de la religion». Ce roi est, en effet, un roi apostat; il a régné de l'an 1638 à l'an 1656 de notre ère [1]; il mourut prisonnier des Annamites après avoir abandonné la religion du Buddha pour suivre celle d'une femme d'origine malaise qu'il avait épousée. Ce qui est certain, c'est que cette fête rappelle beaucoup celle

[1] Renversé du trône qu'il avait usurpé après avoir fait assassiner le roi, il fut fait prisonnier par les Annamites alliés des princes rebelles et emmené en Cochinchine dans une cage de fer. Il y mourut en 1658 à l'âge de 40 ans.



Statue de Lakshmi.

qui est encore célébrée dans l'Inde à la pleine lune d'Asvinâ, un mois plus tôt qu'au Cambodge, en l'honneur de Lakshmi. Elle y porte le nom de *Sarotparvan*, «fête de l'automne», ou de Kojâgara «qui est éveillé», parce qu'elle est célébrée la nuit. Lakshmi descend, dit-on, cette nuit-là sur la terre pour accorder la fortune à ceux qu'elle trouve éveillés. On sait que cette divinité est la déesse de l'abondance.

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette fête, on dit au Cambodge que le roi préah Ramâ l'y institua, mais qu'après sa fuite au mont Chiso, dans la province de Bati, puis sa prise par les Annamites, elle tomba en désuétude. On ajoute que très peu de villages et très peu de familles continuèrent de la célébrer. Elle était cependant loin d'être tout à fait oubliée, lorsqu'il prit fantaisie au roi Ank-Duon, le père du roi actuel, de la rétablir, vers 1850. Depuis lors jusqu'à sa mort, on m'assure qu'elle fut célébrée tous les ans à la cour d'Oudon, le jour de la pleine lune du mois de Kadœk. Le roi Noroudâm l'a supprimée dès son arrivée au trône, et le «salut à la lune» n'est plus aujourd'hui fait au palais royal de Phnôm-Péñ; de nouveau, cette fête est tombée en défaveur officielle. Les lettrés cambodgiens affectent de la considérer comme une farce; mais le peuple,

qui la célèbre encore en beaucoup d'endroits du royaume et même dans la capitale, s'y montre attaché. Les religieux eux-mêmes ne l'ont pas condamnée puisque, très souvent, c'est dans la cour des monastères que les fidèles se rassemblent autour de l'achar pour la célébrer en commun. Dans beaucoup de familles, c'est dans la cour de la maison qu'on fait le salut à la lune.

Bien qu'on ne célèbre plus cette fête au palais du roi Sisovath, le vieux rituel des bakous que j'ai déjà cité dit à son sujet : «Si le préah mâha khsâtriyâdhirâjâ (l'éminent et grand khsatriya roi suprême) ordonne de saluer le préah Chanṭ [1], qui est le régent de la lune, et d'inviter les préah panhcha khsatriyas [2], il faudra préparer le préah Chanṭ chéayéa, c'est-à-dire la grande salle des fêtes qui domine le préah léan (ou place royale) et les offrandes. Alors, le chef du magasin des joyaux devra payer et fournir pour les présents aux dieux 5 damlœṇ [3] d'argent, 25 grosses bougies, 60 bougies dites *trên* et 3 paquets de bâtonnets

[1] Skt *chandra*, «la lune»; l'éminent régent de la lune.

[2] Les cinq éminents kshatriyas, les cinq personnages que nous avons déjà plusieurs fois énumérés à l'occasion des fêtes royales : Narayana, Isvara, Kajjanago, Ganésha et préah Khvaṁ.

[3] Le *damlœṇ* vaut 37 gr. 50 environ.

odoriférants. Le chef du magasin des étoffes devra fournir également, pour l'offrande aux dieux, 8 mesures (de cinq coudées) de cotonnade blanche, 8 sla-ṭruoy, 10 sla-chûm, 4 bols de sésame et 4 bols de haricots, 1 noix de coco débarassée de sa bourre. Le chef du magasin du riz fournira, pour cette même cérémonie, 5 boules de riz, 60 *bay-yich*, 8 plateaux de fruits déposés sur un lit de riz blanc, un plateau de paddy grillé et écrasé (*léach*) et un bol de farine de riz ».

1. Les préparatifs.

Voici comment je l'ai vu célébrer dans la province de Kompoṇ-Svay plusieurs fois et à Ṗhṇôm-Péñ dans une famille.

Dès neuf heures du matin, les ménagères sortent de leur maison et, sur un foyer établi en plein air, font griller du paddy gluant, recouvert de son écorce, dans une vieille marmite plate et très large. Il se dessèche lentement pendant qu'on le remue avec un bâtonnet afin qu'il ne brûle pas. Bien grillé, tout chaud encore, on le met dans un mortier à décortiquer les paddys et on l'écrase avec le pilon de bois, c'est *l'ambœk srou*.

De leur côté, les hommes plantent dans la cour

deux pieux à environ quatre coudées l'un de l'autre, puis y attachent tout en haut une traverse de bois ou de bambous. D'autres nettoyent le sol tout autour.

La nuit venue, la lune ayant paru à l'horizon, grosse, rouge, ronde, énorme et belle, les femmes remplissent deux bols de paddy grillé et écrasé et les placent sur une très jolie natte recouverte d'une cotonnade blanche, afin de l'exposer aux rayons de l'astre des nuits qui monte lentement, éteignant les étoiles, paraissant de moins en moins gros, aux rayons de préah Chanṭ, avec divers objets placés sur un lit de riz blanc ou paddy décortiqué.

Ces objets sont trois sla-thœur [1], quelques bananes, une noix de coco, un bol d'eau parfumée dans laquelle on a jeté trois gousses de sâmbuor (espèce de *cassia*), trois *âmboḥ thlok*, ou nœuds rituels de fils de coton, un pour placer sur l'oreille droite, un qu'on met au bord du bol d'eau parfumée, et le troisième qu'on dépose dans un petit récipient fait d'une feuille de bananier, dite *préaḥ khal*, qui est tout à côté.

[1] Tronc de bananier haut de la largeur d'une main, porté par trois pieds faits de lamelles de bambou, autour duquel on a fixé, la pointe en haut, trois feuilles de bétel roulées en cornet.

Sur le sol, à un demi-pas des pieux, qui doivent être au beau milieu d'un endroit bien éclairé par la lune et qui recevra ses rayons toute la nuit, on étend une belle natte. Sur cette natte, aux deux tiers de sa longueur, presque sous la traverse, on place un coussin d'appui et, sur la natte et le coussin, un coupon de cotonnade blanche neuve long de cinq coudées. Sur cette étoffe, qui recouvre le coussin tout entier et au moins une grande partie de la natte, on dépose un sla-truoy, qui est une feuille de bétel roulée et pointue.

A la traverse on suspend cinq feuilles d'aréquier, cinq feuilles de bétel, quelques fleurs, puis on fixe aux extrémités deux sla-thœur.

II. La cérémonie.

Quand la lune est haute dans le ciel, aux approches de minuit, on applique à la traverse, à égale distance les unes des autres, cinq bougies en cire d'abeilles et, entre elles, cinq bâtonnets odoriférants; puis on allume le tout. L'achar s'avance alors, s'agenouille, salue la lune trois fois, le sla-truoy entre les mains jointes et dit : « O préaḥ Chanṭ! grand, magnifique, superbe et splendide, plus beau que le diamant, que les pierres précieuses, que l'or,

ô préah Chant! je vous salue». Puis il salue, se lève, se retire et les jeunes femmes, les jeunes filles surtout, se mettent à genoux et regardent la lune brillante entre les étoiles qui, par respect s'éteignent. Elles saluent l'astre des nuits en élevant trois fois un sla-thœur entre leurs mains jointes à la hauteur de leur front, se relèvent et, l'une après l'autre, vont s'agenouiller en avant du coussin, y prennent le sla-truoy et saluent trois fois encore, en prononçant ces paroles : «Aujourd'hui est le jour de la pleine lune du mois de Kadœk; aujourd'hui dans chaque famille, dans chaque village, on fait ce que nous faisons ici. Nous invitons les divinités du ciel à venir prendre leur part de ces bananes, de ce paddy gluant, grillé par nous, écrasé par nous. Venez boire l'eau de cette noix de coco et protégez-nous, faites que nous soyons heureux dans cette vie et que nos biens s'accroissent entre nos mains».

Quand la dernière femme a prononcé ces paroles pour la troisième fois et salué la lune, l'achar ou le chef de la maison prend une des bougies en cire d'abeilles qui brûle au sommet de la traverse, et, la penchant sur le bol d'eau parfumée dans laquelle surnagent trois gousses du sâmbuor, fait couler dans cette eau des gouttes de cire. Autour de lui, la famille est pressée et chacun suit avec attention la consulta-

tion. Si, de cette bougie, beaucoup de gouttes de cire tombent dans l'eau, les pluies seront abondantes et les rizières seront fécondes; s'il ne tombe que quelques gouttes de cire, les pluies seront rares et la récolte de riz sera médiocre. Cette consultation n'est pas obligatoire, mais elle a lieu en beaucoup d'endroits.

La fête dégénère ensuite en jeux, en farces. Les jeunes gens, frères ou sœurs, fiancés ou amis, prennent les offrandes demeurées sur les nattes et se les présentent à la bouche, les bananes que la lune a dorées, le paddy grillé qu'elle a vu pousser dans les champs, auquel elle a envoyé l'eau des nuages, qu'elle a baigné de ses pâles rayons il y a un moment. Puis on se présente l'eau de coco, qu'il faut boire à même la noix, les gâteaux offerts aux divinités. De temps en temps, on salue la lune, et chacun frappe dans le dos des jeunes filles, les filles dans le dos des garçons, afin, me dit en riant un lettré, de faire mieux descendre les aliments. «Soyez notre protecteur, dit-on, ô préah Chant, veillez sur nous, belle et bonne lune; continuez d'éclairer le monde quand le soleil s'est enfoncé à l'ouest, afin que les ténèbres ne couvrent pas la terre». On la salue encore, puis les bonnes parties de jeu s'engagent.

Et la lune, belle, ronde, magnifique, qui brille au zénith continue d'avancer dans le ciel entre l'armée des étoiles, éclairant les jeux des enfants et des jeunes gens, écoutant, me dit-on, les tendres paroles qui sont dites bas et les serments d'amour qui sont échangés en secret. Alors la Lune est prise à témoin et constituée gardienne de la parole donnée.

Quelquefois, dans la journée, sur la demande de l'achar, les religieux, à l'occasion de cette fête à laquelle ils ne prennent pas part, qui se fait hors la religion du Buddha, se sont rassemblés et ont récité quelques stances, quelques formules en pâli. Ce sont : le *Samputther,* le *Yésanta,* le *Chantborit,* qui paraît être une invocation à la pleine lune, le *Sauryaborit,* qui semble être une invocation au soleil, le *Sappaputthéa* et le *Yatha,* pendant lequel ont lieu les souhaits formés tout bas en versant sur le sol quelques gouttes d'eau parfumée afin de prendre la Terre à témoin.

III. Variante.

Aux environs de l'ancienne capitale, d'Oudon-la-Victorieuse, c'est le plus souvent dans la cour du monastère que les habitants réunis célèbrent la

fête de l'avalage du paddy grillé et du salut à la lune.

J'extrais d'une note, qui m'est remise au dernier moment par un ancien religieux resté très dévot, les passages suivants :

« Chaque année, le quinzième jour de la lune croissante de Kadœk, alors que la lune est pleine, l'achar convoque tous les habitants voisins du monastère, les vieux et les jeunes, les garçons et les filles, pour le salut à la lune. On accourt au monastère et on apporte les *saun* [1] pour l'offrande aux religieux, chacun selon sa volonté. L'achar y vient lui-même avec les notables et les fonctionnaires (*muhk-kar*) du pays.

« Là on rassemble le paddy grillé apporté par chacun selon sa volonté (selon ses moyens ou sa générosité) et on le partage entre deux vases à pied.

« Pendant ce temps, dans un endroit dénudé, on plante deux pieux orientés nord-sud et tout en haut on fixe une traverse. Au sommet de chacun des deux pieux on pose un sla-thœur, puis, à la traverse, on applique cinq bougies en cire d'abeilles et on suspend

[1] Cornets faits d'un morceau de feuille de bananier, contenant des chiques d'arec ou de bétel, et des cigarettes faites avec du tabac du pays et des feuilles de banian ou de bananier.

cinq feuilles de bétel roulées en forme de cigarette, cinq cigarettes, et onze fleurs de lotus qui alternent entre les feuilles de bétel et les cigarettes. Sous la traverse, entre les deux pieux, ne débordant pas beaucoup à l'ouest, mais s'étendant à l'est, on étend une natte, et sur cette natte on dépose trois grandes feuilles de bananier placées l'une à côté de l'autre sous la traverse, deux queues tournées vers l'ouest, la troisième, celle du centre, tournée vers l'est. En avant de ces trois feuilles, on place trois plateaux à pieds, celui du milieu contenant des patates cuites, les deux autres du paddy grillé (*âmbok*), puis encore, en avant de ces trois plateaux, deux plateaux semblables contenant des bananes, et, entre ces plateaux, un bol d'eau parfumée, dans laquelle on a jeté trois gousses du sâmbuor et au bord duquel on a appliqué deux bougies en cire d'abeilles.

« Cela étant ainsi préparé, l'achar, les anciens et le commun (*prâçhéa*) se tenant convenablement, viennent s'asseoir à l'est et en avant des objets ci-dessus dits. Alors l'achar, accroupi, les mains jointes, récite par trois fois le *Namo tassa*, etc., et par trois fois, l'assistance répète cette salutation au Buddha. Il récite ensuite le *Dhamma étipisô*, le *Dhamma svakhayatô*, et enfin le *Dhamma sopatipanô*,

soit trois dhammas, car il faut jusqu'à la fin se ressouvenir des bienfaits du *préaḫ Buddha,* du *préaḫ Dhamma* et du *préaḫ Saṅkha* (qui sont les trois précieux joyaux, le Buddha, la Loi et l'Église). Cela fait, il récite le *Dhamma ọkassa,* qui est une invitation au tévoda Chaṇṭ, et une prière en vue d'obtenir de lui l'augmentation et la prospérité des habitants du pays.

« Cela fait, on offre l'âmbok au tévoda préaḫ Chaṇṭ, puis on prend les trois bougies du centre et on en forme un tout auquel, sans que le pied quitte le bois, on fait faire trois fois le tour de la traverse. On fait de même pour chacune des deux autres bougies. A ce moment même, chaque assistant joint les mains, pense à la chose qu'il désire connaître de l'avenir jusqu'à la prochaine fête du salut à la lune. Les bougies ramenées à leur position verticale et de nouveau fixées à la traverse, on s'approche des trois feuilles de bananier et on regarde les gouttes de cire qui y sont tombées. On y trouve la réponse à la question posée : Oui! si beaucoup de gouttes s'y trouvent; non! si les gouttes sont peu nombreuses. Ces gouttes prédisent aussi s'il y aura beaucoup d'eau, de pluies favorables à l'agriculture, ou s'il y en aura peu. »

Enfin, c'est la fête, les jeux décrits plus haut.

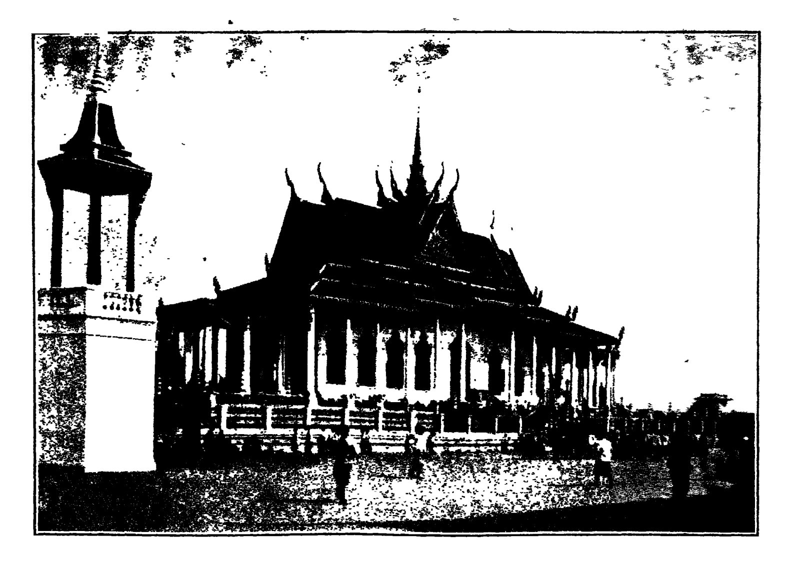
CHAPITRE XIV

LE ṬHVŒU-BOṆ SDACH MÉAKH.

(FÊTE DU ROI DE TROIS JOURS.)

Le roi Méakh n'était pas un roi, à proprement parler, et pourtant on le proclamait tous les ans au mois de Méakh (skt *Magha*) à l'occasion du *thvœu-boṇ oy-ṭéaṇ phlœuṇ puoṇ phṇôṁ srau*, dont il est question un peu plus loin, et, pendant trois jours, s'il ne gouvernait pas, il jouissait des biens royaux (*sòy sâṁbat réaçh*). Tous les ans, en effet, du quatorzième jour croissant au premier jour décroissant du mois de Méakh, le roi, afin, dit le rituel que j'ai sous les yeux, d'éloigner de lui les calamités, abdiquait le pouvoir et le remettait au chef des bakous, et celui-ci, un personnage important, le recevait pour trois jours.

Je n'ai pu savoir à quelle époque remontait cette étrange coutume, quelle était son origine, à quelle pensée elle répondait, mais il me semble qu'elle était un acte pieux, un acte de modestie imposé au monarque obligé, chaque année, d'abandonner le pouvoir, ses prérogatives royales et d'être pendant trois jours un simple particulier. On m'assure que, jadis, le roi passait ces trois jours soit dans un monastère, soit dans son palais, mais toujours dans la retraite



La grande pagode royale de P̣hñôm-P̣eñ.

la plus absolue, en observant toutes les défenses et les commandements imposés aux religieux. Quoi qu'il en soit, cette coutume d'abdication momentanée n'était pas spéciale au Cambodge; elle existait également au Siam et y donnait lieu à une fête en tout semblable à celle que je vais décrire ici par le menu. On ne fait plus un roi du mois de Méakh au Siam depuis une cinquantaine d'années, et le roi du Cambodge n'abdique plus depuis environ trente ans, mais les anciens dignitaires ont gardé le souvenir du roi *bakou* et de la montagne de paddy (*phnôm srau*) autour de laquelle s'exerçait sa royauté. C'est d'après eux que je vais conter.

Je dirai d'abord que les *bakous*, ou *pagous*, se disent des brahmanes venus du Pégou à une époque très reculée. Je ne doute pas qu'ils ne tirent de leur pays d'origine le nom sous lequel ils sont connus, bien que cette opinion ne soit pas encore admise. Ils constituent une véritable caste, ont leurs coutumes spéciales; ils occupent à la cour des fonctions qui ne sortent point de leur race. Ils rendent très régulièrement un culte à des divinités à peu près abandonnées par les Cambodgiens. Ils portent les cheveux noués en chignon contrairement aux Khmèrs qui les portent courts, mais il y a trois siècles environ, ils les portaient comme eux et comme

les portent encore les sauvages stiens et pnons[1]. Ils jouissaient il n'y a pas longtemps de nombreux privilèges et, aujourd'hui encore, ils ne sont soumis ni à l'impôt ni aux corvées. Leur caste est considérée comme très noble, presque aussi noble que la famille royale, et la tradition, à défaut d'un texte, enseigne qu'on doit, en cas d'extinction de la race royale, choisir le nouveau roi parmi leurs chefs les plus élevés en grade. Cette nécessité ne paraît pas s'être une seule fois fait sentir au Cambodge, et je ne sache pas qu'un bakou y ait jamais aspiré au pouvoir suprême, mais j'observe que c'était, chaque année, en faveur du chef des bakous que le roi du Cambodge abdiquait le pouvoir pendant trois jours.

Cela dit, voici ce que j'ai appris sur les insignes royaux qui étaient remis au roi de Méakh. Sa couronne, au lieu d'être en or massif était en bois lamé de cuivre, ses armes étaient aussi en bois recouvert de feuilles de clinquant, sa voiture était en bois verni noir, son cheval était harnaché sans ors et ses vêtements étaient sans ornements d'or. Tous les hauts dignitaires le suivaient, comme s'il eût été le

(1) Nom donné par les Cambodgiens à des sauvages dont l'habitat est situé sur la rive gauche du Mékoñ, à l'est de Krachéh, jusqu'à la sré Pok. Le nom qu'ils se donnent est *gnoñ*.

roi, mais sans faste, et son cortège, dans la ville royale, n'était que l'ombre de celui des rois après leur couronnement. Pourquoi cet avilissement du rôle royal, pourquoi ce clinquant, cette procession triste et, on le verra plus loin, l'humilité avec laquelle procédait le monarque de trois jours? M. Moura veut y voir une farce, une mascarade amusante. Je pressens autre chose de plus grave, de très grave, je ne sais quoi exactement, mais un simulacre ayant sa raison d'être dans un fait oublié du passé khmèr, religieux peut-être, respectable. Je n'ai d'ailleurs pas entendu dire que cette cérémonie fût ridicule et que le peuple s'amusât du roi de Méakh, de son clinquant et du rôle soi-disant avili qu'il jouait. Les dignitaires s'accordent au contraire à reconnaître qu'elle avait un caractère de haute antiquité et qu'elle rappelait, par ses détails rituels, une époque très rustique : ainsi le roi est nommé *sdach*, «roi» en langue khmère, et non *réaçh* (*râja*), qui est le mot savant, sanscrit; sa reine est dite *mey-huor*, un terme fait de deux mots : *mey* ou *mé* qui est familier et qui désigne la «mère», une esclave quand il précède un nom de femme et aussi un chef, *mé-srok*, *mé-véath*, etc. Quant à *huor*, ou *hour*, il est le mot pnoṅ ou gnoṅ qui signifie «femme, épouse».

La procession ne comportait en outre ni chevaux, ni armes en fer d'aucune sorte; les 200 hommes de l'escorte étaient armés de matraques et de massues à la poignée contournée. Ces détails ne paraissent-ils pas nous rejeter loin dans le passé?

On a dit que le roi du Cambodge ne touchait pas une sapèque des recettes faites dans son royaume au cours des trois jours du sdach Méakh. On a voulu dire probablement « dans la ville royale » et parler des petites recettes. Mais cela même est inexact si mes renseignements sont bons. On ne voyait point les agents du sdach Méakh courir le marché pour prélever les droits de place qui d'ailleurs étaient déjà affermés à l'année, ni les droits de douane perçus sur le fleuve. Le pauvre roi de trois jours ne tirait de la haute fonction dont il était momentanément investi que l'argent que les dignitaires remettaient à son ministre des finances, aussi éphémère que lui, et les pauvres présents que lui faisait le roi régnant quand il reprenait le pouvoir et les biens qu'il confère.

Il est cependant possible que les choses se passaient autrefois ainsi que le dit M. Moura, puisque l'évêque Pallegoix, qui a observé la même solennité au Siam, relate le même droit de prise. Il donne à cette solennité le nom de *Rékna* qui parait vouloir

dire «commencement (*rék*) du champ (*na*)» et désigne le sdach Méakh du nom ridicule de «roi cloche-pied». Voici d'ailleurs sa courte relation et l'explication de ce sobriquet populaire : «Le sixième jour de la lune du sixième mois, on nomme un roi précaire, qui jouit pendant trois jours des prégoratives royales (le véritable roi reste enfermé dans son palais). Il envoie de tous côtés ses nombreux satellites, qui font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent; tout ce qui se trouve dans un bazar ou dans les boutiques non fermées est confisqué, même les navires et les jonques qui arrivent dans ces trois jours appartiennent à ce roi précaire et il faut les racheter. Il va dans un champ situé au milieu de la ville et trace quelques sillons avec une charrue dorée; puis va s'«appuyer contre un tronc d'arbre, place son pied droit sur le genou gauche et se tient debout sur un seul pied, ce qui lui a fait donner le nom de roi cloche-pied. Pendant ce temps-là on étale du riz, des haricots, des patates et autres légumes, puis on amène une vache et on examine qu'elle est la chose que la vache mangera d'abord; cette chose-là sera chère et tout le monde se tient pour averti.» (*Description du Royaume de Thai ou Siam*, 1854, I, p. 250.)

Je ne sais pas comment les choses se passent ou

plutôt comment elles se passaient au Siam vers 1850, mais il me semble bien que M. l'évêque Pallegoix a confondu deux fêtes, celle du sixième mois qui ouvre la saison des labours par l'ouverture du sillon royal, que j'ai décrite au chapitre VI de cet ouvrage, et celle du onzième mois que je décris ici. C'est bien le même personnage qui est le héros des deux solennités, mais sa royauté précaire est une solennité et l'ouverture du sillon une autre solennité qui, au Cambodge, s'achève par une consultation qui rappelle celle de la vache, mais qui ne lui ressemble guère. Le but de la consultation est de savoir au Cambodge si la récolte du riz sera très bonne, bonne, passable, moyenne ou mauvaise; les objets de la consultation non plus ne sont pas les mêmes et c'est non une vache qui est chargée de la donner mais deux paires de bœufs.

I. Les préparatifs.

Dès le premier jour du mois de Méakh, qui est le onzième mois de l'année et qui correspond au mois de février, on commençait les préparatifs du *thvœu-boṇ oy-ṭéaṇ phlœuṇ puoṇ phṇôm srou*, ou «Fête du don au feu du monticule de paddy» et de l'élévation au pouvoir suprême du sdach Méakh. On édifiait

tout d'abord sur le *préah léan*, ou place royale, une chaumière à deux compartiments avec véranda tout autour et palissade de campement (*téâp-téay*). Cette chaumière regardait l'est et avait quatre portes parfaitement orientées aux quatre points cardinaux.

Pendant ce temps, le *sdach trañ* (1), ou haut gouverneur de la terre de Kompoṅ-Svay, dignitaire à dix hupéan (2) qualifié de *khnaṅ-pos* « dos-de-serpent », et les quatre autres sdach-trañ des terres de Tréaṅ, de Pourthisath, de Bâ-phnôṁ, et de Thbauṅ-Khmûṁ,

(1) Les *sdach-trañ* sont les grands gouverneurs qui, il y a quelque vingt ans à peine, avaient alors sous leurs ordres les *chau-meuṅ*, ou *chauhvay-srok*, qui sont des gouverneurs de districts ou *khêt*. Le territoire, qu'ils n'administraient pas mais qu'ils surveillaient et où ils pouvaient lever des troupes, étaient les *dey*, ou terre, qui comprenaient plusieurs *khêt*. Ils étaient les descendants, peut-être sous le même nom, des petits rois subordonnés au roi suzerain de l'extrême passé.

(1) Le mot *houpéan* a tout à fait perdu sa valeur. Il paraît, à première vue, signifier, et il signifie en effet au sens des indigènes, « mille dignités », puisque *véan* signifie mille. En fait, le mot *hu* (*hou*) est d'origine chinoise et signifie « porte, maison, foyer ». Un chef tartare était chef de mille portes (*hou*) ou mille hommes, de dix mille portes ou dix mille hommes. Ce système chinois a été importé au Cambodge, je n'ai pu découvrir à quelle époque, mais, après peut-être y avoir désigné le nombre d'hommes que chaque chef pouvait lever ou devait entretenir, ou commander dans l'armée du roi, il a fini par désigner tout autre chose — des galons, des dignités, — que ce qu'il nommait, — des foyers, des hommes, des portes.

qui ont aussi dix hupéan, donnaient des ordres pour qu'on préparât les *phṇôṁ srou*, ou monticules de gerbes de paddy.

Le sdach traṅ de Koṁpoṅ-Svay faisait élever le monticule du milieu, et veillait à ce qu'il mesurât bien exactement six coudées de circonférence à la base et sept coudées de hauteur, non compris le *trey-sor*, ou trident. Il comprenait trois parties : 1° le monticule de paddy proprement dit, ayant cinq coudées et un doigt de hauteur jusqu'à l'épaule, une coudée et quatre doigts de largeur à l'épaule; 2° un cou large de douze doigts et haut de treize; 3° une tête conique large d'une coudée et deux doigts et haute d'une coudée et six doigts. Le tout surmonté du trident haut de deux coudées et un doigt.

Pour soutenir ces gerbes de paddy et les maintenir, une armature était nécessaire. Le rituel désigne les essences qu'il fallait y employer et donne les mesures de toutes les pièces de la charpente. Le pieu central devait être en bois de phchêk (un bois dur, à résine, de l'espèce *vatira*) et mesurer une coudée et cinq doigts à la base, six doigts au sommet. La hampe du trident devait être en bois de phṇou (*Ficus auricalata*) et la flamme en bois de roka (le ouatier). Quant aux traverses, elles doivent être épaisses de deux doigts et larges de six doigts pour le bas du

monticule et de cinq doigts pour la partie supérieure.

Les quatre autres monticules de paddy élevés aux quatre points intercardinaux par les autres sdach-trañ étaient semblables, mais environ d'un cinquième plus petits que celui du centre. Les bois de l'armature étaient un peu moins forts, mais d'essences diverses, sauf pour la flamme qui était toujours en roka, un bois tendre facile à travailler.

Le phṇôṁ srou du sud, élevé par les soins du sdach-trañ de Thbauṅ-Khmûṁ, avait une colonne centrale en bois de koki (*sindora-sumatrara*) et un trident en bois de ọuchruṅ.

Le phṇôṁ srou du sud-ouest, que le sdach-trañ de Tréaṅ faisait élever, était soutenu par un pieu en bois de saukram (*Xylia dolabriformis*) et le trident par un manche de bois de khléṅ-kôṅ (*stripchnos-nux-vomica*).

Le phṇôṁ srou du nord-ouest, élevé par les gens du sdach-trañ de Ṗouṭhisaṭh, avait un pieu en bois de puṭréa (espèce de jujubier) et son manche de trident était en bois de kéaṅ-khvéay (*Allophylus ternatus?*).

Le phṇôṁ srou du nord-est, que le sdach-trañ de Bâ-Ṗhṇôṁ faisait élever, avait sa colonne en bois de sâmpéar (?) et son manche de trident en bois de aṇṭûṁpòr (?).

Les bambous et les rotins employés à ces édifications étaient fournis par l'ọkña pohulla-ṭép, le fonctionnaire chargé de surveiller l'agriculture et de poursuivre les maraudeurs ruraux devant les tribunaux.

Quant au paddy, il était apporté en gerbes de toutes les provinces du royaume, sur la place royale, au pied des armatures.

Ces phṇôṁ srou étaient ornés, le matin de la cérémonie, de feuilles de papier doré ou argenté, découpées en forme de pétales de lotus et de pétales de krâchap (une fleur également aquatique).

A chacun des quatre points cardinaux de la place royale, au milieu de petits enclos fermés d'une palissade légère dite *réaçhéa-véaṭh*, on élevait un *réaṇ ṭévoda*. Un cinquième était placé tout près et à l'est du phṇôṁ srou central, également au centre d'un petit enclos. Ces petits enclos, hauts de trois coudées, étaient percés d'une porte sur chaque face.

Les cinq *réaṇ-ṭévoda*, ou *monṭol pîthî*, comprenaient chacune une véranda autour. Ils étaient élevés sur pilotis et plancheyés de lamettes de bambous formant des claies solides. La hauteur des colonnes employées devait être de six coudées et onze largeurs de doigt; les poutrelles pour la largeur et la profondeur mesuraient quatre coudées et dix-neuf doigts, et le

monṭol s'élevait d'une coudée et dix-sept doigts au-dessus du sol.

De leur côté, les gouverneurs des provinces préparaient les offrandes à Vissakamma, le divin architecte : 5 dâṁlœṅ[1] d'argent, 25 petits cierges (*ṭieṇ bês-bâk*) en cire d'abeilles qu'on peut coller et décoller, 60 cierges plus petits (*ṭieṇ-trên*), 6 paquets de bâtonnets odoriférants (*thup*); 2 *thlaṅ*, qui sont des grandes marmites en terre; 2 *kââm* de sucre de palmier, qui sont des petites marmites à col étroit et très court; 5 coupons de cotonnade blanche, chaque coupon mesurant cinq coudées; 5 nattes pour l'offrande du riz cuit aux Ṗréaḥ, 60 boulettes de riz cuit dites *bay-yich*, 8 plateaux à pied (*tok*) de gâteaux, 8 plateaux de riz blanc, 1 plateau à pied (*péaṃ*) de paddy grillé (*léaçh*), une corbeille (*kâṇṭouṅ*) de farine de riz, une autre de sésame et de haricots, une noix de coco dont la bourre a été taillée en cône et le dessous tranché afin qu'elle tienne debout, un tout petit flacon en terre (*khuoch*) d'huile parfumée, une fleur d'aréquier non ouverte (*phka sla-ḳhpor*), 10 sla-ṭruoy, 8 sla-ṭhœr, 4 sla-chũm, 3 nattes carrées dites *kâṇṭel-kâṇsén*, 2 nattes en herbe.

Il était rituel que l'argent, les étoffes, les nattes,

[1] 37 gr. 50.

les marmites thlang et kââm fussent préparés en même temps et dans une même journée, et que le reste fût apprêté en trois jours au plus. Tout devait être transporté au préah léan dans la matinée du sixième jour de la lune croissante de la lunaison de Méakh.

Ces préparatifs faits, chaque gouverneur de province aménageait une charrette attelée de deux bœufs, et la faisait peindre à ses couleurs et orner de nombreuses étoiles d'or. On y dressait et fixait un parasol à trois étages surmonté d'un pavillon de guerre (*toñ-chay*) aux couleurs[1] de celui auquel appartenait la charrette. Les bœufs portaient un frontal en étoffe riche et brodée dit *santéas pîmukh*, qui descendait jusqu'aux narines, et leurs cornes étaient gantées de belles gaines dites *srôm-snêñ*, également en étoffe précieuse et quelquefois prolongées de pointes en cuivre ouvragé. A leur cou, on suspendait des clochettes et des grelots en bronze. Deux hommes montaient dans chaque charrette; le conducteur qui, l'aiguillon à la main, était assis au point où le brancard tient au véhicule, et un personnage qui se tenait debout à l'arrière. Ce dernier était

[1] Les couleurs étaient non personnelles mais hiérarchiques; c'est-à-dire qu'elles étaient non celles de tel individu, mais celles de tel grade.

vêtu du pantalon de forme antique à fleur, dit *aau âmpon*, qui est une longue tunique très serrée; il était coiffé des couleurs du gouverneur dont il tenait la place.

Les voitures des princes et celles des membres de la famille royale (*préah vons*) étaient identiques, mais elles étaient aménagées par les petits et les grands dignitaires qui, à cause de cela, devaient en présenter deux, une pour eux et une qu'ils offraient au prince dont ils étaient les protégés.

La charrette du roi Méakh était de couleur rouge parsemée d'étoiles d'or et ornée de rayures jaunes grandes et petites. Elle portait un parasol à sept étages surmonté d'un fanion rouge. Les bœufs qui la traînaient étaient ornés d'un frontal en brocart lamé et brodé de cuivre, le fourreau des cornes était de la même étoffe précieuse, et, de l'épaule à la naissance de la queue, on attachait une longue bande de papier doré. Les clochettes et les *priet*[1] étaient suspendus au col par un beau collier de brocart ouvragé. Cette charrette royale avait pour conducteur un bouvier vêtu de rouge assis à l'avant, et pour personnage un homme debout élevant au-dessus de sa tête et le mon-

[1] Ornements en cuivre, de forme ronde et plate, d'un diamètre de huit centimètres, qui se place sous les oreilles des bœufs attelés.

trant au peuple le préaḥ dâmroṅ, c'est-à-dire la bague royale qui tient lieu d'alliance d'investiture. Il était vêtu comme il a été dit ci-dessus, mais son veston était rouge et parsemé d'étoiles d'or disposées avec goût, sa coiffure était en drap.

La seconde voiture royale était semblable à la première et son *ṇéay-roṅ* était vêtu comme le premier.

Les équipages du frère du roi, des préaḥ voñsas et anuvoṇsas, ceux des hauts dignitaires ne différaient guère des précédents que par la couleur des charrettes, des fanions et des costumes portés par les bouviers et par les personnages de l'arrière.

II. Les cérémonies préliminaires.

Le matin du sixième jour du mois, on exerçait les attelages et on procédait à la procession du paddy (*hê-srou*) autour du préaḥ léan. Cette curieuse procession se répétait sept jours de suite dans l'ordre que voici : les charrettes du roi en tête ; puis, derrière elles, se suivant à la file, les charrettes des princes, des membres de la famille royale, celles des alliés de la famille, celles des dignitaires d'après leur grade et conformément, dit le rituel, aux usages du passé.

III. Le cortège du sdach Méakh.

Le quatorzième jour croissant de Méakh, c'est-à-dire le lendemain du septième jour des exercices, l'okña véan ayant tout préparé pour que le sdach Méakh s'inclinât et reçût, avec le pouvoir royal, toutes les calamités (*kros*), ses fonctionnaires ayant tout disposé pour la préah *mé-huor*, les deux *préah tépy* et les deux bossus[1] tenant le kris, ou poignard malais; l'okña-srey ayant pris le *bay préah lin srou*, qui est un peu de riz cuit déposé dans un bol couvert, on se rendait processionnellement au village de Chambas-Méakh[2] porter au sdach Méakh le «riz cuit, âme sacrée du paddy».

Le cortège était alors très beau. Il comprenait d'abord deux files à cent hommes chacune, formant bordure, marchant à deux brasses environ les uns derrière les autres, armés de matraques dites *dân-chœs*, ou de lourds bâtons contournés dits *dâmbân romuol*. Leur organisateur était le gouverneur de la province de Sâmron-tôn.

Entre ces deux files de guerriers armés à l'an-

(1) *Korn*, ou bossu, sorte de triboulets qui étaient attachés au roi. Il y avait aussi des nains.

(2) Village situé à Qudoń, à l'est de Véath Chado-tis, ou «temple des quatre points cardinaux».

tique, précédées de tambourineurs, de batteurs de tam-tams et de gongs, de bakous qui soufflaient dans la conque marine ou qui agitaient le pin-péan, s'avançaient, sur des palanquins portés chacun par quatre hommes, quatre statues grossières, dites *phân-saun*, représentant un mari, sa femme, leur garçon et leur fille. L'homme portait sur l'épaule gauche le *kômbœt préah*, ou couteau à rotin, et tenait à la main droite une sorte de pioche dite *kup*. La femme portait sur la hanche droite un panier de riz cuit dit *kânchœn-bay*. Les enfants ne portaient rien.

Derrière ces statues, s'avançait un groupe de bakous dans leur costume de cérémonie, puis encore des corps de musiciens et, enfin, sur un très bel éléphant bâté d'un palanquin noir parsemé d'étoiles d'or, le sdach Méakh vêtu du sâmpôt à fleurs, de la tunique verte en mousseline légère brodée de fils d'or et parsemée d'étoiles d'or, le chef coiffé d'un mokuta (sanscrit *makuta*) ou diadème en bois doré.

Derrière lui, venait l'éléphant qui, sur un palanquin semblable à celui du sdach Méakh, portait le *Namakar,* c'est-à-dire la liste des titres royaux qui devaient lui être donnés par le roi régnant dans la grande salle dite *préah chant chayéa,* et le *sla-préah-*

por, c'est-à-dire un plateau à pied contenant une fleur d'aréquier ouverte dans laquelle on avait glissé des feuilles de bétel roulées.

Derrière le porteur du *Namakar*, sur un même éléphant, on voyait les deux bossus placés l'un près de l'autre, les cheveux noués en torchon derrière la tête et vêtus du sâmpot en jupe, le corps ceint de la longue écharpe de mousseline. Ils brandissaient un kris, ou poignard malais.

Derrière leur pachyderme, marchait celui qui, sur un palanquin noir orné d'étoiles d'or, portait les deux *tépi*, c'est-à-dire les deuxième et troisième femmes du roi de trois jours, vêtues du long sâmpot à fleurs, de l'écharpe en mousseline roulée autour du corps, la tête ceinte du frontal ou diadème fait de cinq étoffes de couleurs différentes.

Derrière les *tépi*, sur un autre éléphant bâté d'un palanquin semblable, paraissait la *préah mé-huor* [1], la reine du sdach Méakh. Elle était vêtue du sâmpot porté long, à cinq couleurs de rosaces et à large bordure, de la longue écharpe en mousseline lamée d'or, et sa tête était ceinte d'un frontal aux cinq couleurs brodé de fils d'or.

Derrière, marchait un groupe de suivantes et de

[1] *Mé huor* ou *mey-huor*, du pnoñ *mê-hour* «femme, épouse».

servantes, puis dix hommes armés de matraques et de bâtons tordus.

Parvenu au *préaḥ léaṇ*, on mettait pied à terre, on déposait les quatre statues de carton peint au sud du *phṇôṁ srou* central, et l'éléphant du sdach Méaḳh était conduit plus au sud encore et face à l'ouest, alors que les quatre autres éléphants allaient se ranger au nord celui de la mé-huor au milieu d'eux; ils avaient aussi la face à l'ouest.

IV. L'ABDICATION DU ROI RÉGNANT.

Pendant ce temps, le sdach Méaḳh montait dans la grande salle des solennités publiques, dite *préaḥ chaṇṭ chayéa*, qui se trouve sur la place royale[1], et les dignitaires petits et grands, les princes et princesses, les membres de la famille royale (*voṅsâ*), les alliés de la famille royale (*aṅuvoṅsa*), les dames des mandarins, les dames de la cour, les suivantes et les servantes prenaient place sur des nattes à l'endroit et dans les costumes qui convenaient à leur rang. Les dignitaires portaient le sâmpot à fleur, la tunique en mousseline blanche à passements de fils d'or et le

[1] Le *préaḥ chaṇṭ chayéa* à Phnôṁ Péñ est la salle des solennités publiques qui est élevée sur le mur est du palais, qui domine la rue et qui est surmontée d'un très joli toit à campanile.

mokuta, chacun selon son grade. Les princes, les voṅsâs et les aṇuvoṅsas étaient vêtus du sâmpot à fleurs et à large bande au bas, de la tunique en mousseline jaune foncé; ils étaient coiffés du mokuta de leur rang. Les concubines du roi régnant portaient : les jeunes le sâmpot long en soie, à rayures jaunes et bleues se croisant en carré ; les vieilles le sâmpot à rayures blanches et noires. Les préaḥ méṇéaṅ, ou épouses du second rang du roi régnant, portaient le sâmpot à fleurs, la longue écharpe de mousseline, les cheveux noués en boucles, le frontal noir. Les *mé-saau-srœṅkéa*, qui sont les suivantes ou dames du palais, portaient le sâmpot jaune rayé dans le sens de la longueur et la longue écharpe en mousseline. Les *khoṇaṅ* et les *saau-lék*, qui sont les servantes, étaient vêtues de jaune, de vert ou de violet; quelques-unes portaient le frontal à cinq couleurs et des bracelets d'ambre.

Dès que cette foule de hauts personnages avait pris place, le roi régnant faisait son entrée, vêtu du sâmpot d'or, du pourpoint antique en brocart indien et coiffé du mokuta d'or à la pointe haute et ouvragée. Les brahmes marchaient devant lui et sonnaient de la conque marine, ou des trompettes antiques. Les mains s'élevaient jointes au-dessus des fronts, les têtes s'inclinaient et le monarque venait prendre

place sur une petite estrade, s'asseyait sur le précieux tapis (*kômral-rat*).

Alors les cinq représentants à la cour des cinq terres, ou *dey*, du royaume, les *kômnan*, ayant reçu, à la décharge des éléphants, le *préah namakar*, l'arec et le bétel des souhaits (*sla-préah-por*), montaient à la grande salle du *préah chant chayéa* par l'escalier du sud, et, au bruit des sonneries des conques marines et du *pîn-pôn*, les remettaient aux cinq achariyas, ou lettrés religieux, qui avaient conduit le sdach Méakh sur le tapis qu'il occupait à une petite distance du roi régnant. A ce moment même, celui-ci ayant pris place sur le tapis royal, le sdach Méakh quittait la position assise, s'accroupissait, posait les deux mains devant lui sur le sol et saluait par trois fois le roi régnant. Ceci fait, il s'avançait vers lui, sur les genoux et les mains, se traînant bas, puis, parvenu à trois pas du monarque, le saluait encore trois fois et se plaçait entre le *préah-namakar* à sa gauche et le *sla-préah-por* à sa droite.

Les conques, qui s'étaient tues, recommençaient à sonner, la foule s'inclinait, sauf le roi régnant, puis tout d'un coup le silence se faisait, et un *poñéa-alak*, ou chef des secrétaires royaux, ayant pris sur le plateau et dans la boîte d'or où elle se trouvait la plaque de cuivre *namakar*, donnait par trois fois lecture des

titres que le roi régnant donnait au sdach de trois jours. Les conques marines sonnaient de nouveau, la foule saluait encore, et le sdach Méakh recommençait de s'incliner devant le roi régnant. Un haut dignitaire de la caste des bakous s'avançait alors avec le panier de riz cuit, sur lequel était posé le plateau à double étage, dit *tok mœuhvay,* contenant le paddy grillé dit *léach* et les présentait au monarque. Celui-ci y prenait successivement trois poignées de riz cuit, trois poignées de *léach* et les jetait autour de lui, afin, dit le rituel, « d'écarter les malheurs de sa personne sacrée », puis par une courte allocution prononcée à haute voix, afin que tout le monde l'entendît bien, il déclarait qu'il remettait le pouvoir suprême au sdach Méakh. Les conques vibraient, les pîṅ-poṅ résonnaient, les clairons sonnaient, et toute l'assistance, y compris le roi de trois jours, en levant les mains au-dessus de la tête, s'inclinait devant le monarque. Le sdach Méakh saluait encore et, les instruments ayant fait silence, déclarait accepter le pouvoir et promettait d'en user conformément aux usages anciens. Les tam-tams malais, les trêṅ, les clairons, les conques marines retentissaient en même temps que toute l'assistance saluait et s'inclinait devant le nouveau roi.

Un instant après, les cinq achariyas s'approchaient

de lui et lui offraient le *tîk-préah-sìs*, c'est à-dire l'eau consacrée, dont il versait quelques gouttes dans sa main droite et dont il se lavait le front (*sìs-pali-sìsam*), c'est-à-dire la face.

Cette cérémonie achevée, les dignitaires, petits et grands, s'approchaient et offraient des poignées de monnaies d'argent aux officiers du roi nouveau, et ceux-ci, les ayant reçues, les jetaient dans un grand bol rempli d'eau afin de les purifier.

Pendant que ces présents étaient faits, les cinq achariyas s'approchaient du sdach Méakh, qui se levait du tapis où il était assis, et, alors que toute l'assistance s'inclinait devant lui, traversait la salle et en descendait par l'escalier du nord.

V. Le *prateaskoen phnôm srou*.

Au moment même où le roi Méakh paraissait au sommet de l'escalier, les instruments le saluaient, l'annonçaient, et les éléphants du cortège, qui avaient la tête tournée à l'ouest, vers la grande salle, décrivaient un demi-tour et faisaient face à l'est, afin de regarder l'endroit d'où allait partir le sdach Méakh. Le roi coiffait alors un chapeau de couleur verte orné d'étoiles d'or et se plaçait sous un parasol vert à franges rouges porté par un homme vêtu de rouge.

On avançait son éléphant royal, il montait sur le palanquin, donnait l'ordre à toutes les voitures de le suivre et, sans plus tarder, se mettait en route. Toutes les charrettes, celle du roi en tête, au rang qui convenait à leurs maîtres, se mettaient en mouvement entre les deux files de chacune cent hommes armés de matraques et de massues tordues dont nous avons déjà parlé plus haut. En tête du cortège s'avançaient les bakous sonnant de la conque marine et battant du tambourin, puis un groupe de bayadères qui dansaient la marche des moissonneuses et faisaient le geste de couper et de ramasser des épis. La procession avançait lentement et faisait par trois fois le tour de la place royale où étaient dressés les *phnôm srou*. C'était le *prâtéaksœn phnôm srou*, c'est-à-dire la *circumambulation*, en commençant à aller de l'est au sud, autour des monticules de paddy. Cette ambulation terminée, le sdach Méakh faisait un signe et le cortège s'acheminait vers le village Chômbâk-Méas, toujours escorté des deux cents hommes armés de matraques et de massues tordues, ayant toujours en tête les brahmanes sonneurs de conques et batteurs de tambourins et de pîn-péan, et les danseuses qui, costumées de brocart, à l'antique, le mokuta sur la tête, exécutaient une marche plus rapide et plus gaie, toujours suivi

de la *mé-huor,* de ses ṭépî, des deux bossus et des suivantes.

VI. La destruction du phṇôm srau par le feu.

Le surlendemain, qui était le troisième jour du règne du sdach Méakh, le cortège se formait de nouveau; le roi de trois jours remontait sur son éléphant, et, suivi de toutes les charrettes, escorté des deux cents hommes armés à l'antique, précédé des danseuses et accompagné de la *préaḥ mé-huor,* des ṭépi, et des deux bossus, refaisait le *praṭéaksœṇ phṇôṁ srau* trois fois, puis mettait pied à terre, à quelques pas du monticule central.

Les cinq sdach trañ le saluaient et mettaient le feu au monticule de gerbes de paddy, le remuaient avec des crochets de fer afin d'étendre le feu à toutes ses parties, puis, quand tout le tas s'enflammait, des serviteurs s'avançaient avec des jarres remplies d'eau et l'éteignaient. Le feu éteint, les cinq achars s'approchaient avec un panier, mesuraient le paddy grillé, «rafraîchi», fumant, et en remettaient une certaine quantité à chacun des gouverneurs, pour qu'ils pussent en distribuer quelques grains aux cultivateurs, qui le mélangeaient à toutes les semences afin de les «rafraîchir».

VII. La reprise du pouvoir suprême.

Cela fait, le cortège se reformait, et les charrettes royales portaient au magasin du paddy ce qui restait du *srau* à demi carbonisé. Le sdach Méakh pénétrait avec ses principaux dignitaires et, pendant que sonnaient les clairons et les conques marines, que résonnaient les pîn-péan et les tambourins, il montait sur un tas de paddy où quelques grains de paddy brûlé avaient été jetés et le piétinait un instant.

Il était ensuite conduit dans une chaumière élevée à peu de distance et au sud du magasin, où son repas était préparé. L'ọkña pohulla-ṭép fournissait les poulets et l'alcool de riz; le chef du magasin du paddy fournissait le riz cuit, les fruits et les gâteaux; et le chef du magasin des étoffes fournissait les noix d'arec, les feuilles de bétel, la chaux, la résine de gambier et le tabac, le tout en très grande quantité, car on donnait également un repas et des chiques à tous les esclaves du sdach Méakh.

Pendant tout ce temps, la musique ne cessait point de se faire entendre et les danseuses n'arrêtaient pas de danser devant la maison.

Le soir venu, les esclaves étaient renvoyés chez eux et le sdach Méakh donnait à son cortège l'ordre de le conduire à la salle *préah chanṭ chayéa* où l'at-

tendait le roi qui, trois jours avant, avait abdiqué entre ses mains. Les cinq achariyas l'introduisaient; il saluait le roi par trois fois, accroupi, les mains posées à terre, puis devant toute la cour assemblée, devant tous les dignitaires, devant les princes et les préah vonsa, il offrait au roi de lui rendre le pouvoir suprême et la jouissance des biens royaux. Le roi acceptait et le sdach Méakh lui souhaitait longue vie et prospérité.

Il saluait encore le roi, et celui-ci lui faisait présent d'un lit complet, de vêtements à la mode des bakous et d'un service entier de vaisselle. Le sdach Méakh remerciait les mains jointes en s'inclinant et, pendant que les conques marines et les clairons annonçaient l'événement à la foule du peuple massée au pied du *préah chant-chayéa*, les cinq acharyas présentaient l'eau consacrée au roi régnant et celui-ci s'en lavait la face et les cheveux.

CHAPITRE XV

LE THVŒU-BON OY TÉAN PHLŒUṄ PUON PHNÔṀ SRAU

Le *thvœu-bon oy téan phlœuṅ puon phnôṁ srau*, ou « fête de l'offrande au feu d'un monticule de paddy »,

a lieu dans le courant de Méakh-thôm, qui est toujours l'avant-dernier mois de l'année, celui qui suit la moisson ou bien au cours de laquelle elle s'achève. Cette fête est, pour les campagnes, dans les provinces, la partie de celle que célébrait le même jour, à Phnôm-Peñ, le sdach Méakh, quand, en présence de tout le peuple, il livrait jadis au feu des gerbes de paddy. Elle me paraît être la fête du feu et conséquemment la fête du Soleil, et, comme la fête du salut à la lune, une cérémonie d'origine brahmanique, adoptée, tolérée plutôt, par les bouddhistes, qui ont ainsi accepté un certain nombre de cérémonies rappelant le vieux culte. Cette fête a lieu soit dans les rizières, alors que tous les habitants sont occupés à égrener le paddy, soit dans les villages, soit même, mais plus rarement, dans les monastères. Les religieux sont invités à venir prier en présence d'un feu de bois précieux et odoriférant qu'on a allumé et d'un petit monticule de paddy provenant de la nouvelle récolte. Les prières terminées, on les conduit à quelque distance au bord de la rivière si elle n'est pas trop éloignée, de la mare, ou près d'un arbre, et on les baigne en versant sur eux l'eau que contiennent des vases ou que l'on puise avec des vases[1]. Baignés

[1] Voir plus haut la description que j'ai donnée, à propos du *chaul ohnam*, d'une semblable baignade des religieux par les fidèles.

par les hommes et même par les femmes (celles-ci doivent éviter que leurs effets touchent ceux des religieux), on les ramène près du feu, soit en passant sur des planches, soit en marchant, -- ce qui est très rare et ce que je n'ai jamais vu, — sur les corps des fidèles, qui sont couchés devant eux. Ils s'assoient par terre, les jambes ramenées à gauche, et ils respirent les bonnes odeurs qui s'échappent du foyer.

La cérémonie terminée, le paddy du monticule est mis en sac, offert aux religieux et porté au monastère.

CHAPITRE XVI.

LE TAṄ-TOK.

(FÊTE ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU ROI.)

E.)

Le roi Ṇoroudâm était *rené* en 1835, une année Momé, ou de la Chèvre, dans le courant du mois de Méakh, (skt *Magha*), le dernier samedi de la période croissante de la lune.

On célébrait la fête anniversaire de sa naissance tous les ans, non au même quantième du mois au cours duquel il était né, mais le même jour de la



Le chef suprême des bonzes.

même semaine du mois où «il parut parmi les humains».

D'après notre manière occidentale de mesurer le temps, cette fête a été célébrée : en 1901, le 2 février; en 1902, le 22 février; en 1903, le 7 février et en 1904, le 30 janvier, toutes dates qui sont tombées un samedi, le dernier de la quinzaine croissante du mois de Méakh.

Le nouveau roi Sisavat, étant rené en notre monde le *mardi* 12e jour de la lune décroissante du mois de Srâph (s. *sravana*), la fête a été célébrée du 10 au 13 de la même lunaison, c'est-à-dire du 4 au 7 septembre. Le *mardi* jour anniversaire de la naissance du roi, qui a pour régent préaḥ Aṅkéar, s'est trouvé être le 6 septembre[1].

Cette fête est vulgairement nommée *ṭhvœu-boṇ Tâṅ-tok*, «fête de l'exposition des tables» par le peuple (nous verrons tout à l'heure pourquoi); les lettrés lui donnent un autre nom : *ṭhvœu-boṇ choṁreuṇ ayaus*[2] *oy véṇ*, «fête des souhaits de vie longue», ou bien *thvœu-boṇ choṁreuṇ préaḥ çhuṇosa*[3], la «fête des souhaits de sainte vieillesse», ou mieux encore

[1] En 1906, cette fête a été célébrée le huitième jour de la lune décroissante du mois Srâp, c'est-à-dire le 8 décembre.

[2] Du pali *ayu*, vie; *ayusaṁ*, durée de la vie.

[3] Probablement du pâli *junno*, vieil âge.

ṭhvœu-boṇ choṁrœuṇ préaḥ çhuṇosa çhéa rîṭhî ḍêçhou-ayuvonaṅ sokhaṅ polaṅ préaḥ mâharéaçhéaçhey etc., ou «fête des souhaits de puissance, de longue vie, de beauté, de force au grand roi victorieux», etc.

Cette fête anniversaire de la naissance du roi est de création récente. Je ne vois nulle part qu'elle corresponde à une idée cambodgienne, car en nulle partie du Cambodge on n'a coutume de célébrer l'anniversaire de l'apparition d'un être quelconque en notre monde, même celui du Buddha; je n'ai pu savoir les raisons qui ont porté le roi Ṇoroudâṁ à l'instituer, si ce n'est qu'il a voulu en cela encore imiter les Siamois. Quoi qu'il en soit, elle fut célébrée pour la première fois en 1868 ou 1869, peu de temps après le transfert de la capitale à Ṗhṇôṁ-Péñ. Les indigènes la prirent pour une innovation à laquelle les mœurs françaises n'étaient pas étrangères. Les gouverneurs des provinces la célèbrent sans enthousiasme, parce qu'elle a toujours été pour eux une occasion de déplacements onéreux très peu de temps après la prestation de serment, et parce qu'elle les oblige à des dépenses assez considérables.

C'est parce qu'il est d'institution nouvelle que le Tâṇ-tok ne figure pas, au petit manuel des magasiniers royaux que je possède, comme partie intégrante du rituel. On l'y trouve cependant, mais après cette

phrase, qui est la finale du manuel : « Les pîṭhî des douze mois sont terminés ici ». On l'y a ajoutée, non à la place qu'elle occupe dans l'année, mais à la suite du recueil, c'est-à-dire à la place qui convenait à une fête nouvelle, alors qu'on ne voulait pas interposer un texte moderne dans un texte ancien.

Ceci dit, voici en quoi consiste cette solennité.

I. Les accessoires.

La fête dure quatre jours, elle commençait le jeudi et s'achevait le dernier dimanche de la lune décroissante de Méakh sous le dernier roi. Sous le nouveau, elle a duré du 10 au 13 décroissant de la lunaison de Srap.

Toutes les dépenses que nécessite le *ṭhvœu-boṇ Tâṅ-tok* sont payées par les hauts dignitaires. C'est à leur frais que sont dressés les nombreux parasols à étages qui ornent la cour publique du palais et la Grande-Rue qui suit le mur de l'est. Ce sont eux qui font décorer les portes de gros bourrelets de feuilles vertes piqués de fleurs, qui font dresser et allumer les lampadaires, les lanternes en papier huilé et transparent, les guirlandes de bougies qui illuminent le quartier du palais, les rues voisines et les cours extérieures, le sommet des maisons royales. Les

danseurs de cordes, les lutteurs sont soldés par eux; ils payent aussi les escarpolettes, les théâtres des ombres chinoises et cambodgiennes qui sont établis pour la joie du peuple. Il y a deux ans, c'étaient encore les danseuses de l'aḳmâha-séna, le premier ministre, qui venaient mimer un poème ancien, sous un hangar élevé le long du mur d'enceinte, entre les deux portes de la face est du palais. Depuis la mort de ce haut dignitaire, survenue en 1902, Sa Majesté Ṇoroudâṁ, ne voulant pas que le peuple fût privé d'un spectacle auquel il était habitué, envoyait une troupe de jeunes garçons remplacer les danseuses sous le hangar dressé aux frais du nouveau premier ministre, qui n'a pas de corps de ballet. Quant aux danseuses du roi, elles donnaient des représentations publiques, dans la grande salle, sous la direction des quatre grandes dames du palais, qui sont aussi chacune chef d'un ballet : la khuṇ Thaṇ, la ḳhuṇ préaḥ Ñéat, la khuṇ Thom et la Moum Suoṇ.

Dans la cour commune du palais et dans celle du Ṗiméaṇakas les cinq ministres, le président du tribunal royal, les chefs des religieux et quelques hauts dignitaires, les cinq gouverneurs à dix *houpéaṇ*[1] ou

[1] Le mot *houpéan* a tout à fait perdu sa valeur. Il paraît, à première vue, signifier et il signifie, en effet, au sens des indi-

sdach-trañ[1] (et autrefois les principaux fermiers de l'impôt) font, aujourd'hui encore, dresser de petits hangars, dits *barañ*, en paillottes blanches; ils les ornent de tapis, de tentures plus ou moins belles, y placent des tables et y exposent des miroirs, des fleurs en papier sous globes de verre, des pendules, des lampes, des flambeaux, puis vingt objets qui étaient peut-être rares au Cambodge il y a quarante ans, curieux par conséquent, mais qu'on trouve maintenant dans tous les magasins européens et même chinois et hindous.

Dans la Grande-Rue, les gouverneurs des pro-

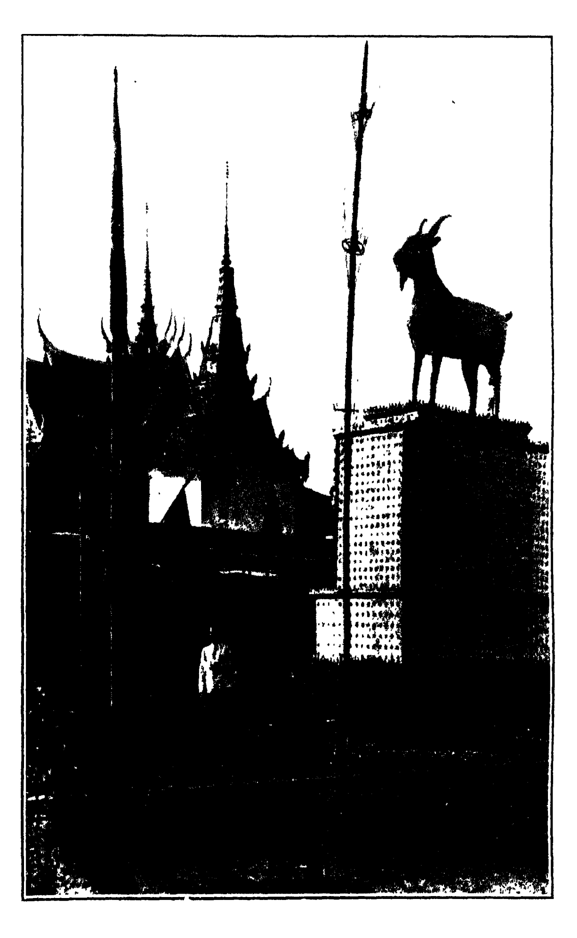
gènes, «mille dignités», puisque *péan* signifie mille. En fait, le mot *hou* est d'origine chinoise et signifie «porte, maison, foyer». Un chef tartare était chef de mille portes (*hou*) ou mille hommes, de dix mille portes ou dix mille hommes. Ce système chinois a été importé au Cambodge, je n'ai pu découvrir à quelle époque; mais, après avoir désigné le nombre d'hommes que chaque chef pouvait lever ou devait entretenir, ou commander dans l'armée du roi, il a fini par désigner tout autre chose, — des galons, des dignités, — que ce qu'il nommait, — des foyers, des hommes, des portes.

[1] Les *sdach-trañ* sont les grands gouverneurs qui, il y a quelques années à peine, avaient alors sous leur ordre les *chau-meuñ* ou *chauhvay-srok*, qui sont des gouverneurs de districts ou *khêtr*. Le territoire, qu'ils n'administraient pas mais qu'ils surveillaient et où ils pouvaient lever des troupes, était les *dey* ou terre, qui comprenaient plusieurs khêtr. Ils étaient les descendants, peut-être sous le même nom, des petits rois subordonnés au roi supérieur de l'extrême passé.

vinces font dresser des *baram*, les ornent comme ils peuvent, avec la constante pensée, on le voit trop, de ne pas dépenser beaucoup, et font leur exposition de babioles et de clinquant.

Le soir, tous ces hangars, ces expositions sont éclairés à giorno. Les lampes, les flambeaux sont allumés et leurs feux sont rejetés sur le sol par les miroirs suspendus aux cloisons. C'est cela que le peuple nomme le *tâṅ-tok*, «l'exposition des tables», qu'il visite sans enthousiasme, maintenant qu'on n'expose plus à ses yeux des objets inconnus de lui, mais devant lesquelles il se pressait quand nous étions nouveaux venus dans le pays et que nos marchandises y étaient encore inconnues. Le roi Ṇoroudâṃ lui-même ne se dérangeait plus guère pour les voir; c'est à peine s'il passait devant les hangars une fois au cours des quatre jours de fête. Le nouveau roi s'est montré plus correct : il a chaque soir, vers six heures et demie, visité un certain nombre d'expositions et parlé aux exposants.

Les ministres avaient, en janvier 1904, imaginé une nouveauté qui eut le plus grand succès. Ils avaient fait dresser au milieu de la place du palais Ḍoseti, qui s'étend entre la grille de la maison de fer (ou palais Ḍosœti), la salle des danses, et les murs sud et est de la cour publique, une énorme représentation,



Le Tan-Ṭok (emblème de l'année de la Chèvre).

en papier collé sur des lamettes de bambous, de l'animal qui a donné son nom à l'année au cours de laquelle est né le roi Noroudâṁ. Cette chèvre, qui mesurait plus d'un mètre et demi de hauteur, était placée au sommet d'un socle haut de sept à huit mètres et visible de l'extérieur par-dessus les murs. Percée de mille pertuis à peine visibles, elle était, le soir, éclairée à l'intérieur à l'aide de plusieurs ampoules électriques et brillait comme une énorme lanterne chinoise, immobile, curieuse, éclatante. Cette innovation n'a pas été adoptée pour le nouveau règne, parce que l'animal qui a nommé l'année de la naissance, le rat, se prête mal à la chose (cf. pl. IX).

II. Le premier jour. Les prières. Le cierge de la gloire.

Le premier jour, à six heures et demie du soir, un groupe de vingt et un religieux du Buddha pénètre dans la salle du trône dite *préaḥ téréa vinichchay*, ou du « dieu qui conseille », et prend place à peu près au centre de la salle, entre les colonnes du bas côté, le dos au sud et en avant du siège royal qu'un parasol blanc à sept étages abrite. Ils viennent dire les mantras sacrés favorables au roi.

Les petits officiers du ministre du palais, l'ọkña véaṅ, apportent le *tieṇ-çhay*, ou « cierge de la gloire », le déposent dans une sorte de guérite placée à l'entrée de la salle et faite d'un châsssis en bois garni d'un tulle blanc sur trois côtés et fermée de trois portes placées l'une au-dessus de l'autre sur la quatrième face.

Cela fait, ils prennent un cordon de coton non filé, gros de quatre ou cinq millimètres, en entourent le haut de la guérite, puis en enclosent, en le passant le long des colonnes, toute la partie de la salle où sont groupés les religieux, les bakous, les achars, les hauts dignitaires, les princes et aussi l'autel, sur lequel sont placées les statues de Shiva, de Vishnu et de Kachchay.

L'extrémité du cordon pelotonnée est déposée près du chef des religieux; on en dira tout à l'heure la raison.

Le cierge est semblable à celui allumé par le roi à l'occasion du *chaul cḥnaṁ*. Il a été fait par les soins du sâmdach mâha-sâṅkharéaçh, le chef des religieux de la secte des Mâha-Nikayas, avec exactement dix livres cambodgiennes (6 kilogr.) de cire d'abeilles et une mèche de 108 fils de coton. (J'ai dit à l'occasion du *chaul çhnaṁ* que ce nombre est rituel.) Sa hauteur est d'environ 1 m. 30. Il est posé sur un pied

de bois doré très ouvragé, dit *balaṅ,* et couvert de dessins d'ornement de couleurs bleue, rouge et jaune.

Autrefois, il ne pouvait être allumé qu'à l'aide d'un feu très pur, obtenu d'un briquet, ou par le frottement d'un morceau de bois sec sur un autre morceau de bois, à l'aide d'un rayon de soleil passant au travers d'une lentille de cristal ou produit par la foudre. Le roi lui-même, à son défaut le chef des religieux, devait l'allumer. — On était moins ritualiste sous Noroudâṁ : le roi remettait une boîte d'allumettes à l'ọkña amat youṭhéa, un des architectes royaux, placé sous les ordres du ministre du palais, et ce dignitaire allumait un petit cierge qu'il remettait au soṁdach préaḥ mâha-sâṅkha-réaçh, le chef des religieux, chargé d'allumer le cierge de la gloire pour le compte du roi. Aujourd'hui, le cérémonial est mieux suivi. A six heures et demie Sa Majesté a pénétré dans la salle par la porte qui ouvre derrière le trône brahmanique[1]. Elle était suivie de ses pages et portait à la main droite un sabre dans son fourreau. Elle est allée s'agenouiller devant le chef des religieux, l'a salué humblement trois fois

[1] C'est sur ce trône que le roi reçoit, me dit-on, l'aspersion le jour de son intronisation et que s'asseyait la reine du Cambodge quand il y en avait une à proclamer.

le front dans la poussière, les mains à plat sur le sol, puis le prince des hommes et le chef des moines ont échangé quelques compliments. Un instant après, toujours à genoux et traînant son sabre, le roi a distribué aux vingt et un, les *tray-chipor* (*triavaras*) déposés dans les plateaux que lui présentaient successivement ses pages. Revenu devant le chef, il l'a salué et est allé prendre place sur un tapis placé sur la même ligne que celui des religieux, mais entre les deux trônes, très loin. Le chef des moines s'est écarté un peu derrière une des colonnes pour remplacer les vieux vêtements qu'il avait sur le corps par les vêtements neufs que le roi venait de lui offrir. Au fond de la salle, les vingt autres religieux faisaient de même.

A sept heures, l'ọkña amat youṭhéa a remis au roi un petit cierge qu'il venait d'allumer et le roi, cette fois sans son sabre, est venu inviter le chef des religieux à l'accompagner. Celui-ci s'est levé de son tapis, a marché devant le roi et l'a conduit, au travers des hauts dignitaires inclinés, à la guérite où le cierge était enfermé. Il a dit les stances sacrées, que le roi répétait mot à mot et, aussitôt après, il a allumé le cierge de la gloire.

Elle a remis le petit cierge à l'ọkña amat youṭhéa

et a regagné sa place, sur le tapis royal, entre les deux trônes.

Le sâmdach préaḥ mâha-sâṅkharéaḥ a dit trois fois le *Namo tassa* etc., puis une autre prière; un achar a chanté quelques stances pâlies, le sous-chef des religieux a entonné une prière, puis le silence s'est fait. Toute l'assistance avait les mains jointes. Un achar s'est alors levé; il a pris le cordon préservateur, dit *âṁbâḥ-séma*, et l'a déroulé sur les mains des religieux qui, tous en chœur, l'écran placé devant la face, ont récité une prière en langue pâlie.

De sept heures et demie à huit heures les princes, les ministres, les hauts dignitaires et les gouverneurs des provinces ont pris part à un banquet que le roi leur offrait, mais auquel il n'assistait pas, dans le hô préaḥ Rup, le temple où la sainte statue (de Noroudâṁ) était conservée.

Les religieux ont prié jusqu'à dix heures du soir. A ce moment, les chefs religieux des musulmans sont venus les remplacer et dire, en langue arabo-malaise, les prières que leur culte permet en l'honneur du roi; ils ont formulé des souhaits, et toute la nuit leurs voix nasillardes ont murmuré dans la grande salle.

De leur côté, à la table d'exposition des notables

annamites, dressée dans le palais Dosœti, on fait les mêmes souhaits de prospérités et on dit des prières propitiatoires.

Pendant ce temps les danseuses du roi représentaient un poème antique[1] dans la salle publique des danses, et les jeunes garçons exécutaient des pas grotesques sous le hangar du premier ministre, au milieu des rires que provoquaient leurs farces, leur mimique et leurs dits souvent risqués. Un feu d'artifice a été embrasé devant le palais Dosœti, ou maison de fer, à neuf heures et demie.

III. Le deuxième jour. Les prières.

Le deuxième jour, pendant que le peuple prend part aux divertissements qui lui sont offerts devant le palais, les religieux du Buddha de la secte des Dhammayutis, au nombre de vingt et un, viennent prier à leur tour dans la salle du trône. Ils y reçoivent du roi l'aumône des vivres en leur sébile, c'est le *réâp-batr* royal. A dix heures du soir un autre groupe de vingt et un religieux, qui prie depuis 5 heures, est remplacé par les prêtres mahométans des Malais et des Chams.

[1] En septembre 1904 : *Le tévoda Vorchum, la déesse néañ Mékhala et le yéak Réam-eysor.*

Les danseuses du roi, de 2 à 6 heures et de 8 heures à minuit, miment un second poème antique [1] dans la salle publique des danses, et les danseurs amusent le peuple sous un hangar construit à faux frais entre les deux portes de la face est du palais, à l'extérieur.

De 7 heures et demie à 8 heures du soir, comme la veille un banquet a réuni les princes, les hauts dignitaires du royaume et les gouverneurs des provinces. Un feu d'artifice a été embrasé devant le palais à 9 heures du soir.

IV. Le troisième jour. La douche royale. Les souhaits des dignitaires.

Le troisième jour, après une distribution de vivres aux religieux faite à 9 heures du matin, pendant que le peuple s'amuse aux divertissements institués pour lui, le roi reçoit dans la salle du trône le résident supérieur, les hauts fonctionnaires français et les colons, agrée leurs souhaits et répond quelques paroles de remerciement [2]. Vers

[1] En septembre 1904 : *Le prince préah Samut et la princesse Viméan-chânt.*

[2] Le 6 septembre 1904, cette réception a eu lieu à 3 heures de l'après-midi, sur la demande du résident supérieur de La-

trois heures de l'après-midi, les bakous apportent dans la salle l'eau du Mékoṅ, *préaḫ koṅkéa,* prise au milieu du fleuve [1], consacrée par leurs prières, et en remplissent un vase d'or caché dans une énorme fleur de lotus en fer-blanc découpé, puis doré, placée tout au haut d'un échafaudage à quatre pieds, qui a été dressé entre les deux trônes, derrière un rideau qui sépare la salle en deux parties inégales. Près de cette fleur de lotus, au sommet d'une échelle, ils placent une grosse aiguière d'eau parfumée avec les fleurs de différentes plantes, et quatre d'entre eux demeurent immobiles aux quatre coins de l'échafaudage, tout en haut.

Peu à peu la salle se remplit et les princes, les chambellans de droite et de gauche (l'ọkña mâha-mọnṭrey et l'ọkña mâha-ṭép), les bakous, etc., prennent place sur les tapis dont le parquet est couvert.

mothe qui tenait à y prononcer un petit discours et qui revenait d'Hanoï où il était allé siéger au conseil supérieur. Ce fut en vain, il arriva à Phnôṁ-Péñ plus d'une heure après la réception et c'est M. Hahn, inspecteur des services civils, résident-maire de Phnôṁ-Péñ, qui a pris la parole et auquel le roi a répondu.

[1] Actuellement aux fontaines du palais, parce que l'eau qui y est envoyée est prise au fleuve par l'usine, m'explique-t-on, et purifiée de toute souillure par l'opération du filtrage qu'elle subit.

Alors la porte qui est derrière le préah tinéan, le saint siège, est ouverte; deux bakous descendent l'escalier qui y conduit. Ils soufflent dans des conques marines, la main droite enfouie dans le pavillon du coquillage, et le roi paraît avec, derrière lui, quelques autres bakous qui portent des effets de rechange. Il est vêtu d'un sâmpot blanc et son corps nu est ceint d'une écharpe blanche. Sa tête, ses pieds et ses jambes sont nus. Il avance lentement et prend place sous l'échafaudage, sur un lit bas canné. Il s'y place et toute l'assemblée s'incline pour le saluer, les mains jointes et portées un peu au-dessus de la tête.

Le roi fait un signe et l'un des hommes placés au-dessus de lui donne passage à l'eau lustrale et celle-ci tombe en pluie fine sur le monarque. Les bakous soufflent dans les conques marines, le canon tonne vingt et une fois et, de nouveau, l'assemblée s'incline pour saluer, les mains jointes au-dessus du front. C'est le *srôch tîk luon*, la « douche d'eau royale ». Il est quatre heures du soir.

Un des hommes ferme le robinet, un autre jette dans ce qui reste d'eau les parfums de l'aiguière et, de nouveau, le roi reçoit cette seconde douche, en pluie, sur la tête, les épaules et les cuisses.

Les conques sonnent toujours.

Quand l'eau a cessé de couler, le roi se lève et deux pages, les mains chargées de cotonnades blanches et neuves, s'approchent de lui et l'essuient. Un bakou lui présente un sâmpot sec, un autre encore sa veste, un troisième sa ceinture d'or et un quatrième ses sandales.

Cela fait, il prend place sur un autre lit et l'ọkña mâha montrey, le chambellan de droite, lit les souhaits dans un petit livret qui vient de lui être remis par un page et qui comporte un texte pâli et une traduction en langue vulgaire, découpée par tranche de deux à trois lignes, que le lecteur lit successivement. Le voici très abrégé:

« Ô grand roi victorieux, nous vous souhaitons puissance, longue vie, beauté du corps, force; que vos généraux et vos guerriers soient forts, que vos sujets soient heureux, nombreux; que vos femmes, vos servantes, les sœurs de celles-là soient heureuses. Que la paix règne en votre palais. Que vos esclaves mâles et femelles soient forts, que vos éléphants, vos chevaux soient nombreux; que vos buffles, vos bœufs soient vigoureux ainsi que vos chevaux et vos éléphants; qu'il y ait beaucoup de poissons dans la mer, dans vos fleuves; qu'il pleuve en abondance, qu'il y ait beaucoup de jonques, de pirogues, de

voitures de commerce dans le royaume; que vous ayez beaucoup d'or, d'argent, beaucoup de pierres précieuses, de perles aux belles couleurs, toutes sortes d'autres objets précieux; qu'il y ait dans le royaume beaucoup de vivres, de mousselines de soie magnifiques, souples, douces, belles, de la couleur de la figue; beaucoup d'arbres, de lianes, d'herbes, de tubercules comestibles, de fruits, de fleurs, de miel sucré, doux à manger; nous souhaitons que le grand khsatriyâdhirâja, le protecteur, puissant au-dessus des têtes, soit longtemps le maître du royaume de la terre d'Eñtpat-mâha-nokor, Iindra-prastha, Angbor-thom, le grand royaume de tous les royaumes, petits et grands; qu'il reçoive beaucoup de tributs afin qu'il ait la fortune, la richesse et qu'il puisse donner bœufs, buffles, chevaux, éléphants, esclaves femelles et mâles, paddy, riz, sésame, haricots, bétel et noix d'arec selon les dignités. Nous souhaitons que le kroñ Valin (Péaly) vienne à son aide, que le péché soit écarté de lui, que la maladie soit éloignée de son corps, que le mensonge, les calomnies, les médisances ne le touchent point. Nous souhaitons que vous ayez la bénédiction de préah Essey (Shiva); que la religion du préah bat Dhammika (le Buddha) vous sauve des asura, yaksa, ghandharva, asauri; que le préah

Dhamma (la sainte Loi) conduise tous les êtres au Ṇipéaṇ; que le préaẖ Saṅgha, le corps des religieux, observe les préceptes, soit actif à prier, à demander la gloire pour les père et mère du roi. Nous demandons la victoire sur le mont Rukhaṇ, sur tous les yakkhas Ḳompéaṇ; que préaẖ Ishvara, que préaẖ Ṇarayana vous la donnent l'un sur le mont Kavik[1], fort et puissant, l'autre sur le mont Kailasa[2] qui brille comme de l'argent, de l'or et qui est gardé par des lions royaux, méchants et féroces, par cent millions de génies, d'esprits qui demeurent dans la forêt dite Kirimanoṇ. Nous demandons que tous les malheurs soient écartés de vous, que tous vos sujets soient tranquilles, heureux, contents, dans la félicité. »

Le roi répond quelques paroles pour remercier, souhaiter bonheur et prospérité à tous ceux qui sont devant lui, à tous ceux qui sont hors de sa présence, à tout son peuple. Alors les dignitaires défilent devant lui à leur rang et lui remettent quelques bougies en cire d'abeilles, quelques bâtonnets enduits de résine et de poudre de bois de santal qu'il enverra le lendemain aux religieux de

(1) Peut-être le mont Blanc, un des sommets de l'Himalaya, la montagne de Vishnu.

(2) La montagne de Shiva.

la secte des Mâha-Nikayas et à ceux de la secte des Dhammayutis.

Quand le dernier des dignitaires lui a fait son présent, le roi distribue quelques croix aux plus méritants.

Cette distribution achevée, l'ọkña mọṇtrey fait un signe, les conques marines résonnent de nouveau, et le roi s'avance vers la porte sud de la salle pour regagner son palais. Sous ses pas, on a étendu une longue pièce de cotonnade blanche et, au-dessus de sa tête, un homme tient un grand parasol rouge. Les conques retentissent, la foule des dignitaires et le peuple s'inclinent sur son passage. Le corps de musique cambodgien joue à l'extérieur la marche royale khmère sur des instruments français en cuivre de l'ancienne conception; les tambourins frémissent, et le roi qui est « maître de la vie et au-dessus de toutes les têtes » rentre dans ses appartements où l'attendent ses femmes avec une légère collation.

A 7 heures et demie du soir, un dernier banquet est offert aux mandarins et, à 9 heures, on tire un feu d'artifice pendant que les danseuses du roi interprètent un nouveau poème dans la salle publique.

V. Le quatrième jour. L'extinction du cierge de la gloire.

Le quatrième jour, dans l'après-midi, soixante-six religieux de la secte des Mâha-Nikayas, avec leur chef, le sâmdach préah sankharéach, sont de nouveau rassemblés dans la salle du trône. A cinq heures du soir, le roi paraît suivi de ses pages. Il va directement au chef des religieux, s'agenouille devant lui et le salue par trois fois, le front dans la poussière, les mains sur le sol. C'est à peine si le sâmdach mâha-sankharéach lui répond par une légère inclinaison de la tête, mais son regard est bienveillant, doux, souriant. Le roi salue ensuite la sangha des soixante-six en s'inclinant légèrement et en joignant les mains à la hauteur du visage. Alors les pages apportent les présents que le prince doit leur faire et qui sont répartis en soixante-six lots placés en face d'eux sous le bas côté. Ces présents se composent d'une théière chinoise en son panier, d'une bouilloire en cuivre, d'un paquet de sucre européen, d'un paquet de thé, d'un paquet de bâtonnets odoriférants, d'une paire de sandales, d'une ombrelle jaune, d'un paquet de boîtes d'allumettes, d'un paquet de bougies et d'un photophore. Le roi fait lui-même, et complètement, le premier

présent au chef des religieux; pour les autres, on dépose devant le moine le plateau dans lequel sont placés les divers articles de l'offrande: le roi touche le plateau de la main droite et incline la tête devant le destinataire, puis, à genoux, il se traîne de l'un à l'autre, jusqu'au dernier des soixante-six.

Cette distribution faite, il retourne devant le chef des religieux, le salue de nouveau et l'invite à venir avec lui éteindre le cierge de la gloire qu'il a allumé le dimanche précédent et qui brûle depuis quatre jours.

Le vieux sâm̃dach préaḥ mâha-sâṅkhaṛéaçh répond : «Me voici», se lève et précède le roi, au travers des hauts dignitaires du royaume massés au milieu de la salle, entre les religieux et la porte, jusqu'au cierge. L'ọkña amat-youṭhéa ouvre les trois portes de la guérite et le prince des hommes et le prince des semi-dieux s'agenouillent devant le cierge. Le sâm̃dach préaḫ mâha-sâṅkharéaçh dit en langue pâlie une prière que le roi répète mot à mot, puis Sa Majesté khmère prend deux feuilles de bananier, une de chaque main, et étouffe la flamme du cierge. Les bakous font entendre les houlements des conques rituelles. L'ọkña amat-youṭhéa remet au roi un petit cierge de cire d'abeilles allumé et le roi rallume le cierge. Le religieux dit une nouvelle

prière que le prince répète mot à mot, puis il reprend les deux feuilles de bananier qu'il avait posées devant lui et, pour la seconde fois, il procède à l'extinction du cierge de la gloire. Les conques marines se font de nouveau entendre. L'ọkña amat-youṭhéa lui remet encore le petit cierge et le prince rallume le *tieṇ-çhay*, le religieux dit une prière que le roi répète et, pour la troisième fois, Sa Majesté éteint le cierge, pendant que les conques marines résonnent sous le souffle des bakous.

On m'assure que cette triple extinction du cierge de la gloire a lieu en l'honneur du Buddha, de la Loi et de l'Assemblée des religieux, mais un bakou auquel je m'adresse affirme que le rite est antérieur à la venue du Buddha sur terre et qu'il faut y voir un triple hommage rendu à Brahma, à Vishnu et à Shiva.

Quoi qu'il en soit, cette triple extinction du cierge de la gloire a un sens qui paraît être perdu et n'est plus qu'une survivance d'un culte dont l'objet n'est pas certain.

L'ọkña amat-youṭhéa présente alors au religieux un vase d'eau lustrale consacrée par la prière, et une petite branche de sâṁbuor; le sâṁdach préaḫ mâha-sâṅkharéaçh prend la tige d'arbuste, la trempe dans l'eau et la secoue au-dessus de la tête du roi

par trois fois, puis sur les mandarins qui, à tour de rôle, s'approchent de lui pour prendre leur part des mérites que confère cette sainte aspersion.

Cela fait, le roi, toujours précédé du chef des religieux, retourne à sa place, et le sâmdach dit par trois fois le *Nomo tassa*, que l'assemblée répète en chœur. Au *Nomo tassa* succède une longue prière, puis un chant que disent les religieux, la face cachée derrière l'écran rituel, et qui dure un quart d'heure. A six heures tout est fini, et le roi se retire par le fond de la salle, alors que les religieux s'écoulent par la porte qui donne sur la cour. Chacun d'eux a les bras chargés des présents reçus.

A sept heures et demie, le résident supérieur, les principaux fonctionnaires, le chef du parquet, le chef de la garnison, le représentant de la Chambre de commerce, l'évêque de Phnôṃ-Peñ prennent part au dîner de vingt-quatre couverts que leur offre le roi dans le pavillon Phochani.

Le résident supérieur prononce un discours dans lequel il souhaite longue vie et règne prospère au roi; le roi en prononce un autre dans lequel il remercie le gouvernement français, le Président de la République, les ministres et particulièrement le ministre des colonies, d'avoir bien voulu ratifier son élection. Il forme quelques souhaits de bonheur pour

la France, pour le résident supérieur qui la représente en son royaume et pour tous les fonctionnaires français. Il espère enfin que la bonne entente qui existe actuellement ne cessera point et que le royaume khmèr évoluera rapidement sous l'impulsion française.

Dans la salle, où le café et les liqueurs sont servis, le roi remet à chacun de ses vingt-quatre hôtes une petite boîte à ses armes, en argent repoussé puis doré, et dont les creux ont été émaillés bleu dans l'ensemble, vert dans les armes. Enfin la soirée s'achève dans la salle des danses publiques où, depuis un instant déjà, les danseuses attendaient le roi et ses invités pour interpréter un incident du *Ramayana*.

Au dire de M. Moura, le roi remettait lui-même, avant 1884, à chacun des dignitaires qui avaient le droit de pénétrer dans la salle du trône, « une petite boîte sphérique figurant une citrouille en or repoussé contenant des parfums et recouverte en belle soie ». Et M. Moura ajoute : « A cet objet est adaptée une tige d'un décimètre de longueur à peu près, mince, entourée de fils d'or et habillée d'un nœud de tulle de soie, lui donnant l'air d'une poupée ». J'ai fait une petite enquête sur ce point, sans parvenir à découvrir un seul mandarin qui ait reçu un présent

du roi à l'occasion du Tâṅ-tok. «Sa Majesté, me disaient-ils, a souvent fait des présents de boîtes d'or et d'argent, mais c'était aux Européens et non aux dignitaires cambodgiens.»

Le nouveau roi a-t-il voulu se conformer à une coutume ancienne ou bien inaugurer son règne, à l'occasion de la fête anniversaire de sa naissance, par une largesse? Quoi qu'il en soit, il a tenu à remettre lui-même une trentaine de porte-cigarettes en argent repoussé aux ministres et aux principaux dignitaires qui assistaient aux danses.

CHAPITRE XVII

LA CONSÉCRATION DU GRAND TEMPLE ROYAL DE PHṄÕṀ-PÉÑ ET CELLE DU BUDDHA DE VERRE ÉMERAUDE

FÉVRIER 1903.

Il y a sept ou huit ans, le roi Ṇoroudâm, devenu vieux et croyant que l'heure de sa mort était proche, songea qu'il n'avait pas beaucoup fait au cours de sa vie pour acquérir les mérites sans lesquels on ne

parvient point aux paradis bouddhiques et sans lesquels on n'obtient pas une bonne renaissance parmi les hommes. Cette pensée, dit-on, l'affecta. Il avait vécu au milieu de son harem de femmes, faisant bonne chère, buvant le madère à ses repas, fumant l'opium, ne songeant pas plus à bien gouverner son peuple que le roi d'Yvetot à commander ses sujets. Il avait de l'argent, beaucoup d'argent, beaucoup plus que par le passé, depuis qu'il avait abandonné au protectorat la perception des impôts et le soin de payer toutes les dépenses, depuis, enfin, qu'il avait une liste civile. Il consulta la Vorréaçhçhṇi, sa mère, une personne de quatre-vingts ans, sage, dévote et de bon conseil, qu'il respectait par-dessus tout; et la reine mère lui dit: « Ô mon fils, construisez un beau temple pour le saint Buddha, un temple aussi beau que celui de Bâṅkok qui a été élevé par le roi de Siam, et vous acquerrez des mérites très certainement. Alors, vous irez renaître dans le *suorkéa* (*svarga*), le paradis de préaḥ Indra, ou bien au Tusita, et plus tard vous renaîtrez de moi sur terre. Je serai une reine et vous deviendrez roi à la mort de votre père; vous jouirez encore une fois des biens du royaume de Kaṁpouçhéa ». Le roi salua sa mère et, la conscience en repos, décida d'élever près de son palais, au sud, un très beau

temple, puis de le dédier au préah Putthéa, c'est-à-dire au saint Buddha.

C'est ce temple qui a demandé sept années de travail, pour lequel on a fait venir des marbres d'Italie, des vitraux peints de Toulouse, une statue de Buddha en verre (*kêv*) de couleur émeraude (*morokoth*), qui fut consacré en 1903 par la descente (*bânchoh*) des sémas, qui sont des pierres destinées à indiquer la limite du territoire sacré.

Cette cérémonie grandiose de la consécration d'un temple royal a été célébrée en même temps que la fête du Tań-Tok ou fête anniversaire de la naissance du roi Noroudâm, dans le courant de février 1903, le lundi 2, qui correspond au 5e jour de la lune croissante de la lunaison de Méakh ou Magha, au jeudi 5 février. Elle a duré quatre jours. Une grande masse de peuple et la plupart des dignitaires des provinces sont venus à Phnôm-péñ à cette occasion. De nombreux Français étaient accourus de Saïgon et ont assez régulièrement suivi toutes les parties de la fête, mais il n'en a pas été établi de relation même superficielle. Ce que les journaux de Saïgon ont publié équivaut à rien. Il est visible que leurs rédacteurs n'ont pas compris ce qu'ils voyaient, que les mœurs des Cambodgiens leur sont absolument étrangères, et

que Saïgon est aussi loin de P̣hṇôṃ-Péñ que Paris. L'École française d'Extrême-Orient, qui siège à Hanoï, en pleine civilisation chinoise, n'a pas davantage apprécié l'importance de cette fête et n'avait délégué personne pour en étudier le caractère; elle n'a pas cru nécessaire de la décrire en son *Bulletin*. Cela est regrettable à tous les points de vue, et pour la science des religions, car on ne reverra peut-être jamais pareille solennité au Cambodge, et pour l'École qui, en cette circonstance, s'est montrée inférieure à sa mission.

C'est afin de réparer une omission aussi grave que j'entreprends ici de décrire cette fête de la consécration d'une pagode royale au Cambodge. J'ai déjà, dans mon *Buddhisme au Cambodge* publié en 1897, consacré un paragraphe au ṭhvœu-boṇ bàṇchoḫ-séma, mais il ne s'agissait que de la fête qu'on célèbre lors de la consécration des temples élevés par des particuliers. C'est toujours la même fête, les mêmes rites, la même cérémonie de consécration que pour un temple royal, mais sans la pompe, sans le grandiose dont la consécration de celui-ci a été l'objet. Et c'est cela qu'il est important de décrire à côté de la fête populaire, afin de montrer comment, sans cesser d'être très simple, une cérémonie bouddhique peut être magnifique et

profiter de la pompe que le trône exige, pour la grande édification des fidèles et la non moins grande admiration des sujets.

I. Le temple.

Le *préah Obosoth préah kêv morokoth vihéar-véath*, ou « temple des jours fériés[1] du saint Buddha en verre émeraude », est situé au sud du palais royal et en bordure de la Grande-Rue de Phnôm-Pén, en face du Conseil des ministres. Il est séparé du palais par une ruelle de quelques mètres de largeur qui court entre le mur sud de la résidence royale et le mur nord de l'enceinte du temple.

Il comprend un vaste parallélogramme un peu plus d'un quart plus long que large, parfaitement orienté face à l'est, comme le palais lui-même. Ce parallélogramme, qui mesure 165 mètres de longueur sur 122 mètres de largeur, est divisé en deux parties : la principale, qui comprend presque la totalité du terrain, et une petite partie en bordure de la Grande-Rue, qui est séparée de l'autre par un mur. Cette première cour, qui mesure 20 mètres de lar-

[1] Il y a quatre jours fériés dans la lunaison ou mois lunaire, le 8 croissant, le jour de pleine lune, le 8 décroissant et le dernier jour du mois, qui compte soit 29, soit 30 jours.

geur sur 122 mètres de longueur, contient deux petits édicules placés en face l'un de l'autre et en bordure de l'allée qui conduit de la première porte, qui donne sur la rue, à la seconde, qui donne dans la cour du temple. Ils sont affectés à l'enseignement du pâli. Le mur d'enclos sur la Grande-Rue est le prolongement du mur d'enceinte du palais au faîte découpé en forme de feuilles de sémas, selon les Cambodgiens. Il est percé d'une porte qui donne accès à la ruelle dont j'ai parlé ci-dessus et, plus loin, vers le sud, d'une autre porte, celle-ci monumentale, qui permet de pénétrer dans la première cour. La porte qui va de cette petite cour dans la grande cour du temple est encore plus monumentale.

La cour principale est entièrement entourée d'une rangée d'arbres et d'un cloître large de quatre mètres et ornée aux angles d'une tourelle gracieuse à toit pointu et doré. Ce long cloître est coupé de quatre portes monumentales ouvertes sur les quatre faces. Une petite porte de service sur la façade nord donne, tout à fait au bout est, accès de la ruelle dont il a été parlé dans la première cour.

Le temple n'étant pas au croisement des axes du parallélogramme, les portes qui percent les quatre côtés de cette vaste cour sont reportées vers l'ouest

et vers le nord, d'environ un sixième, de manière à se trouver exactement en face des quatre portes du temple et des escaliers qui y conduisent.

La cour est entièrement pavée de petits carreaux venus de France, et le mur des cloîtres est couvert de cent quatre-vingt-treize peintures murales à la gouache, malheureusement peu solides, représentant tout le Ramayana. Ces peintures ont environ un mètre et demi de hauteur; elles doivent être étudiées en allant de la porte est à la galerie sud, et ainsi de suite.

Au centre de cette cour, mais reporté vers l'ouest, ainsi que je viens de le dire, s'élève le temple, *vihéar* ou *véaṭḥ,* auquel on accède par quatre doubles escaliers de marbre, ornés de grilles en fer avec ornements dorés.

Une galerie, malheureusement un peu étroite, contourne le temple sous une très belle colonnade. La toiture est faite de plusieurs toits brisés, très inclinés, cornus aux quatre angles, qui s'imbriquent les uns au-dessus des autres, et dont le plus haut s'achève en une sorte de campanile d'or, une merveille, surmonté d'un paratonnerre.

A l'est et en face du temple, au centre de l'espace demeuré libre, on a dressé la statue équestre en bronze du roi Ṇoroudâṁ, sur un socle moyennement

élevé, entre quatre colonnes qui supportent un ciel plat doré, très cambodgien, mais du plus déplorable effet. Le roi, vêtu d'un costume de général, salue avec un bicorne emplumé et porte sur sa tunique quelques décorations. Une grille entoure la statue [1].

Au sud de cette statue se trouve le pavillon où est conservée une des soi-disant empreintes du pied du Buddha. A droite et à gauche du temple, mais reportés en avant, sont deux magnifiques pavillons, dits *méaṇdap* (pâli *mandapanaṁ*), à toitures ouvragées, dorées, qui s'achèvent en campaniles très aigus. Celui du nord, où sont déposés les livres sacrés, est au sommet d'une terrasse élevée à laquelle on accède par deux beaux escaliers de marbre blanc. Celui du sud est tout en haut d'un amas de rochers, entre lesquels on a planté des arbustes, des fleurs et de l'herbe; c'est dans celui-ci qu'est exposé le *préaẖ-baṭ* (sanscrit *srî pada*), ou «plante du pied sacré du

[1] Cette statue équestre est en fait une statue de Napoléon III sur laquelle on a fixé une tête de Ṇoroudâṁ. Elle fut longtemps placée sur le bord du fleuve, puis, lors de l'érection du temple, transportée dans la grande cour où elle est aujourd'hui. La grille de ce temple, promise en fer forgé, fut livrée en fer, et puis refusée par le roi; mais comme le contrat était habilement rédigé, l'affaire fut portée devant le tribunal et le roi fut condamné à la payer. Il refusa de l'installer autour de sa statue; puis, vingt ans plus tard, il la laissa placer devant la porte principale du temple, au bas de l'escalier de l'est.

Buddha », sur laquelle sont gravées cent huit figures rituelles que j'ai décrites et étudiées dans mon *Buddhisme au Cambodge*.

Au sud-ouest, mais en arrière, est un très beau pavillon aux toits étagés, auxquels on accède par trois escaliers ; c'est le préaḥ Sutham̀ ou Sudhamma qui, dans le paradis d'Indra, est la salle des audiences. Il est ici la salle des conférences.

En arrière du temple, mais un peu rejetées au nord et au sud, ornant le creux des angles trop vides, sont deux tourelles sexagonales, dont la partie médiane est ajourée et dont la toiture très aiguë est élevée et dorée. Ce sont les clochers sous lesquels on distingue des cloches suspendues.

Au-dessus de trois terrasses, à chacune desquelles on accède par quatre escaliers, s'élève le temple, avec ses deux vestibules à l'est et à l'ouest et ses huit portes, trois à l'est, trois à l'ouest et une sur chacune des faces latérales, ses escaliers à rampe de fer ouvragée et dorée.

A l'intérieur du temple, une seule salle, longue de quarante mètres et large de douze mètres, avec le bâḷâṅk (sanscrit *pallaṅka*), trône ou siège du Buddha, tout en bois sculpté par les artistes du palais, très ouvragé et doré, au sommet duquel, sous un riche ostensoire, on voit insuffisamment la

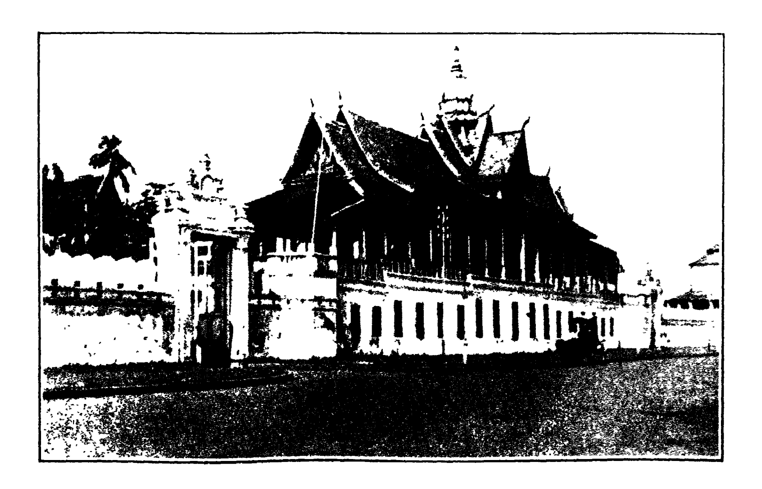
sainte mais trop petite image en verre couleur d'émeraude; le Maître est assis selon la mode des anciens ascètes, la jambe droite repliée et posée sur l'avant de la jambe gauche, également repliée, de manière que la plante du pied droit soit en dessus.

Cet autel magnifique est reporté vers l'ouest, aux deux tiers environ de la salle. La face du Saint regarde à l'est, conformément au rituel cambodgien.

Les murs sont couverts de quarante-six peintures à la gouache[1], hautes de deux à trois mètres cha-

[1] Ces peintures murales sont divisées en deux étages (*çhéaṇ*). L'étage inférieur comprend vingt-trois panneaux, qu'il faut étudier en allant de l'angle sud-est à l'angle sud-ouest, de celui-ci à l'angle nord-ouest et de cet angle à l'angle nord-est, ce qui est la marche ordinaire et rituelle des gens qui font le pradakshina ou circumambulation respectueuse. Ces vingt-trois panneaux sont consacrés aux dix principaux jâtakas ou «récits des dix principales existences antérieures du Buddha». Les neuf premiers représentent : préah Dîmé, — préah Çhinok, — préah Sîyam, — préah Phauritéat, — préah Nîmaréaçh, — préah Chânto-Kaumar, — préah Mohosoth, — préah Néarot, — et préah Pîtho. Les treize panneaux suivants sont consacrés au préah Vésandar, dont j'ai déjà donné l'histoire en traduction française. Le dernier panneau se rapporte à Ghéali et à néañ Krœsna, les enfants de Vésandar, qui furent roi et reine du royaume de Jetuttara et de Tévaloñka.

L'étage supérieur (*çhéaṇ*) comprend vingt-trois panneaux, qu'il



Le grand temple de Phnôm-Péñ.

cune, placées sur deux étages au-dessus d'un revêtement de marbres venus de France, et qui mesure plus d'un mètre.

Le sol est carrelé de carreaux de cuivre doublés d'un alliage d'argent, et toute la salle qui, le jour, est éclairée par des fenêtres garnies de vitraux peints, peut être illuminée la nuit à la fois par des lustres de lumière électrique et des suspensions de lampes à pétrole.

Voilà, rapidement décrit, le temple que la descente des sémas a consacré le 7 février 1903. Il a coûté au roi plus d'un million de piastres (2.500.000 francs), et l'on assure au palais que le roi a dépensé plus de 150.000 piastres pour la fête (450.000 francs).

II. Les constructions temporaires et les accessoires de la fête.

D'autres constructions très légères ont été élevées à l'occasion de la fête. Ce sont d'abord le préah banléa au nord de la statue équestre, où le roi s'est

faut suivre dans le même sens que ceux de l'étage inférieur. Ils sont tous consacrés à l'histoire du Buddha, le «Maître suprême qui naquit homme afin d'obtenir la Bodhi, d'être Buddha et d'enseigner aux hommes le moyen d'entrer au Nirvâna».

tenu souvent pendant les fêtes, puis des salles couvertes de vélums en cotonnade blanche et qui comptent jusqu'à quarante compartiments pour les expositions d'objets plus ou moins précieux que font chaque année les hauts dignitaires et les chefs des provinces sous le nom de *tân-tôk* (exposition des tables) pour fêter le jour anniversaire de la naissance du roi. Cette fois-ci, la fête de la consécration du temple et celle du souverain sont, on l'a vu ci-dessus, célébrées en même temps.

Ce sont encore deux salles, l'une à huit compartiments, en bordure de la Grande-Rue et en face du Conseil, l'autre à cinq compartiments, au sud-est de l'enceinte du temple, pour les festins offerts par le roi aux princes, aux ministres, aux grands dignitaires du royaume, aux gouverneurs des provinces.

Deux autres grandes salles : l'une à manger, à l'est, en bordure de la Grande-Rue et faisant pendant à la salle à manger dont je viens de parler; l'autre, près de celle-ci, mais plus en face de la porte est, pour tous ceux qui voudront se désaltérer avec du thé.

Encore six grandes salles à l'est, en bordure de la Grande-Rue, les unes près .des autres : une pour les danseurs, ou *khôl*, une autre pour les

danseuses, ou *lokkhòṇ*, la troisième pour les danseuses siamoises, ou *lokkhòṇ-satrey*, la suivante pour les batteuses de tambourin, ou *ṇéañ sbék* (dames de la peau), la cinquième pour les batteuses du gong (*vay-skor barkhoṇ*) et la dernière pour les musiciens.

Quatre autres salles ont été dressées : l'une à l'est et faisant suite aux précédentes, pour ṇéañ Taluñ, qui fait paraître des ombres khmères sur un vélum; l'autre au sud-ouest, à l'angle de l'enceinte du temple, pour les *yuṇt*, qui sont le guignol cambodgien; l'autre, encore au nord-est, le long du mur du palais royal, pour le *iiv*, ou théâtre chinois; enfin la dernière, qui est au sud-est et fait pendant à la précédente, pour le *ḥatboy*, ou théâtre annamite.

Le long de la Grande-Rue, à côté de l'écurie de l'éléphant blanc, dans le terrain vague qui fait face au palais, on a dressé : l'escarpolette où les jeunes gens se balancent en cherchant à atteindre une bourse attachée haut; la corde tendue où les équilibristes se balancent; la corde tendue sur laquelle d'autres équilibristes marchent avec des queues de paon entre les mains; le bambou au bout duquel travaillent les acrobates.

Les trois *kalbo-priks*, ou arbres kalpas, du sommet desquels trois hommes jetteront de la monnaie

d'argent et du billon à la multitude, sont plantés, l'un à l'est, en face de la porte principale du temple, l'autre au sud, tout près de la porte, et l'autre au sud-ouest, tout près du guignol.

Dans le terrain vague dont j'ai parlé, on a réservé des places : pour les gens qui dansent l'antique danse *anésaṅ* des Khmèrs dœum avec des cornes sur la tête; pour les *muṅ krom*, danseurs qui dansent en battant du tambourin avec les mains, les coudes, les genoux, les pieds et la tête et qui cabriolent sans cesser de battre; pour les *kaṇcḥéṅ*, qui sont les escrimeurs au bâton; pour ceux qui jonglent avec des couteaux; pour le *chvéa prachâk*, un jeu d'origine malaise où les danseurs simulent un combat au poignard.

On a partout préparé les illuminations pour les soirées et pour la nuit : devant la porte est du temple, à l'intérieur, sont trois larges lampadaires garnis de petits verres remplis de graisse; tout le long du temple est posée la longue guirlande de bougies offerte par les princes et les princesses qui habitent hors du palais; le long des murs de l'enceinte, à l'intérieur, on voit la longue traînée des verres allumés, offerts par les ministres et leurs épouses; puis, tout près, les lampes volantes, ou montgolfières, que les gens des princes feront partir

chaque nuit et qui s'élèveront plus haut que le temple, passeront au-dessus de la ville et iront se perdre dans le fond des campagnes. Puis ce sont encore les guirlandes de bougies qui vont illuminer les murs extérieurs de l'enceinte, les illuminations autour du temple et à l'intérieur, et enfin celles qui enclosent le palais tout entier et le fond ressembler, la nuit, à un vaste brasier.

Vingt-deux *chat-ruot*, ou parasols à cinq et sept étages, ont été dressés tout autour de l'enceinte; et, sur vingt échafaudages en bambous, sur les deux grandes pirogues royales, on a dressé des pièces d'artifices qui, tous les jours, seront remplacées et enflammées entre huit et neuf heures du soir.

Voilà pour les préparatifs de cette magnifique fête. Voyons maintenant ce qu'a été la procession qui, le premier jour, l'a ouverte et s'est déroulée le long des rues de Phnôm-Péñ pendant plusieurs heures.

III. Le premier jour. Le *hê préah kêv morokoth* ou « procession du Saint de verre émeraude ». La fête de nuit.

Le premier jour de la fête, — fixé par un ordre royal daté du jour de Jupiter (jeudi), le huitième

de la lune décroissante du mois de Photrobot (pâli *phothapâdo*) de l'année Khal ou du Tigre, la quatrième du petit cycle (25 septembre 1902), — se trouve être le cinquième décroissant du mois de Méakh ou Magha, c'est-à-dire le lundi 2 février 1903.

Une foule énorme se presse dans les rues de Phnôm-Péñ. On dit que les principaux mandarins des provinces sont venus et que près de deux mille religieux ont trouvé asile dans les monastères de la capitale, tant Mâha-Nikayas que Dhammayutis [1]. Chacun a revêtu son sâmpot et son aau les plus beaux, sorti ses bijoux les plus précieux. Vers midi, tout un monde se met en marche vers le palais.

A une heure, la procession s'organise et des porteurs vêtus de rouge paraissent avec, sur leurs épaules, le corps de la voiture de gala des représentations théâtrales, dont on a enlevé les roues et l'essieu. C'est le *bossabok* d'or, dont les doubles angles se relèvent hardiment et s'achèvent en flammes également d'or. Ils se rendent au Bañyoṅ, qui est un bâtiment royal situé derrière le jardin du roi, séparé de la cour publique du palais par une grille en fer posée sur un mur bas. C'est là qu'ont

[1] Il y a au Cambodge deux sectes religieuses, les *Mâha-Nikayas*, qui sont les plus anciens et les plus nombreux, et les *Dhammayutis*, qui datent d'environ soixante-cinq ans.

été gardés, il y a quelques années, les ossements de la reine mère pendant les quelques mois qu'ils sont restés à Phnôm-péñ avant d'être incinérés. C'est là aussi que sont gardés ceux qui ont échappé au feu et qui, après avoir été retrouvés dans les cendres du bûcher, lavés, arrosés, pour parler comme les Cambodgiens, ont été enfermés dans des urnes d'or.

De hauts dignitaires sortent du Bañyoṅ la statue du Saint, bienheureux et précieux préah Put préah Kêv morokoth, le « Buddha en verre émeraude », et la déposent sur le bossabok, le véhicule sacré (*préah tinéan*) qui, avant de la porter au temple, la promènera par la ville royale et la montrera au peuple. Elle est déposée sur un socle élevé haut et, devant elle, un ministre vient placer sur un magnifique plateau d'or à pied les livres sacrés du bouddhisme : le *Tripitaka*, assurément incomplet, et les petites urnes en or qui contiennent les ossements calcinés du ***sâṁdach préah réach pitta***, qui fut le père du roi, et de la ***sâṁdach préah voréach méatta***, qui fut sa mère. Cela fait, le cortège se met en marche. Il sort par la porte principale est du palais, tourne au sud par la Grande-Rue, jusqu'au bout du mur d'enceinte, tourne à l'ouest, gagne le boulevard Doudard-de-Lagrée, le suit jusqu'au pont

des Nagas, longe le canal jusqu'au fleuve, retrouve la Grande-Rue et la descend jusqu'à la porte est de l'enceinte sacrée, où il pénètre.

C'est de cet endroit que la procession peut être le mieux observée, le mieux étudiée. Elle comprend plus de 2.000 personnes.

Voici d'ailleurs la description aussi rapide que possible de ce cortège curieux.

Tout d'abord, à vingt pas en avant, en pointe, un très bel étendard, le *toñ-çhay,* ou drapeau de guerre des Khmèrs, porté par un gaillard solide. Puis, — entre deux corps de musique qui tiennent les côtés et deux petits dignitaires (des *ṇéay truot*) chargés de la police, — marchent, quatre par quatre, huit lutteurs qui savent combattre avec la tête comme les buffles.

Derrière eux, — entre deux files de chacune quinze cavaliers et vingt soldats manillais qui marchent en bordure, et quatre petits dignitaires chargés de maintenir l'ordre et les distances, — viennent huit Laotiens vêtus à la mode de leur pays, puis huit brahmanes habillés selon leur coutume.

Derrière encore, — entre deux files comprenant chacune vingt soldats cambodgiens vêtus à l'européenne, pieds nus, le casque blanc sur la tête et le fusil chassepot sur l'épaule, avec la baïonnette au

bout du canon, huit artilleurs et leurs deux pièces de canon, deux éléphants de guerre, quatre éléphants de réserve, huit petits dignitaires chargés de la police, — paraissent un corps de musiciens cambodgiens dont les instruments sont français, huit Malais vêtus à la mode de leur race, huit Birmans vêtus et coiffés à leur mode, et enfin l'éléphant royal (le *préah tinéañ troñ ka*), avec son magnifique palanquin doré, ses défenses ornées de lourds cercles d'or, conduit par un cornac vêtu de rouge et armé du *kañ-vé*, un croc de fer, mais, hélas ! sans le roi, trop âgé pour supporter la fatigue d'une aussi longue promenade à travers la ville.

Derrière cette superbe monture, — entre deux files comprenant chacune un dignitaire à cheval (un *tép vorah chuon* à droite, un *réac vorah nukol* à gauche), puis six cavaliers vêtus à la mode birmane, coiffés de casques persans avec cache-nuque et dont la croupe des chevaux est ornée de queue de paon, deux licteurs porteurs de faisceaux de rotin et trente-deux étendards khmèrs, puis huit agents chargés de la police (dont deux appartiennent au service du ministre de la marine), — viennent un groupe de Cambodgiens costumés en Hindous; un groupe d'Annamites vêtus des longues robes et coiffés de turbans noirs à plis croisés; un groupe de

Chinois vêtus de longues robes de soie, coiffés de la petite calotte noire à bouton rouge, sous laquelle pend une longue natte de cheveux noirs tressés qui s'achève par une mèche de fils de soie; un étendard carré, un corps de musiciens jouant du *piphat*[1], puis un groupe de dix batteurs de longs tambourins pendus au cou, qu'on frappe avec la main droite et qu'on apaise avec la main gauche.

Ensuite, — entre deux lignes formées chacune de neuf oriflammes rouges, de seize étendards à forme de makara[2], de cinquante conseillers vêtus du long surplis en mousseline blanche, aux coutures et aux bordures galonnées d'or, dits *aau phay*, culottés du pantalon à large fond, à jambes étroites, rayé dans le sens de la longueur, et coiffés du bonnet blanc pointu, dit *romphak*, et de quinze porteurs de parasols rouges à franges, — s'avancent: un porte-fanion rouge et blanc, un corps de musique malaise, encore un porte-fanion et, entre vingt astrologues et vingt bakous qui jettent les uns du riz et du paddy, les autres du paddy grillé et des fleurs, un corps de musique chinois, puis, deux par deux, huit palanquins bas suspendus à des bâtons recourbés tenus par deux porteurs.

(1) Cymbales et tambourins courts.

(2) Monstre marin fabuleux.



Cortège de la fête de la houppe.

Puis encore, — entre deux lignes formées chacune de guidons, dits *chamara,* faits d'une queue de cheval au sommet d'une hampe, de six bœufs, du groupe des lettrés royaux et de quatre-vingt-dix-huit étendards en forme de scolopendre, — on voit s'avancer, sur trois lignes et de front, d'abord des musiciens à corde flanqués de vingt brahmanes qui sonnent de la conque marine ou qui agitent le pìṅ-poṅ[1]; puis deux dignitaires (le *dâroṅ aṭhipdey* et le *dâroṅ séna*) à cheval l'un près de l'autre, flanqués de quatre cent cinquante religieux du Buddha dans leurs larges manteaux de soie jaune; puis les dieux indras portant des lanternes chinoises, flanqués de huit *sdôm kou chhieuṅ,* ou ensevelisseurs royaux; enfin un groupe de porteurs du sacré parasol (*préaḥ-klas*) rouge à manche doré, de l'éventail sacré (*préaḥ-vìçhéaṇî*) et des pavois dits *bâṇ-sêñ*, flanqués de huit autres ensevelisseurs royaux.

Enfin, — entre deux lignes comprenant chacune neuf étendards à forme du makara, cinq employés du service des censeurs des mœurs, cinq autres du service du ministre de la marine et deux dignitaires

[1] Sorte de petit tambour qui ressemble exactement à la raquette du ping-pang, sauf en ceci qu'on y a ajouté deux billes suspendues à des ficelles fixées aux côtés : quand on l'agite, les billes viennent successivement frapper les peaux.

(le *préaḥ norîṇ séney* et le *préaḥ srey saṭép*), l'éléphant, le char et ses bœufs, le cheval et le buffle, tous offerts en offrande, — paraît, sur un lit porté par huit hommes vêtus de rouge, la Sainte Image en verre émeraude du Maître; puis, au pied du trône où elle siège, les *Tripitakas*, qui sont les trois collections des livres sacrés de la Loi. Tout cela est abrité par un magnifique parasol blanc, porté par un homme vigoureux. Et tandis que, sur ses flancs, marchent huit ensevelisseurs royaux, derrière la Sainte Image marchent vingt brahmanes vêtus de blanc et douze jeunes filles brahmani vêtues de même et dont les écharpes aussi sont blanches (pl. XI).

La longue procession fait trois fois le tour de l'enceinte sacrée. C'est le triple pradakshina à l'extérieur.

Le préaḥ Kaurna, l'Éminent et le Miséricordieux, le Maître au-dessus des têtes (*âmmachas leu thbauṅ*), c'est-à-dire le Roi, est sorti du pavillon royal, dit *préâḥ bañléa*, où il était resté pendant toute la durée de la procession, et se tient à la porte de l'enceinte, au milieu de tous les princes de la famille royale. Il regarde défiler le cortège, s'y place à quelques pas du bossabok, avec toute sa suite, et prend part au triple *pradakshina*, que toute cette foule décrit main-

tenant à l'intérieur de l'enceinte autour du temple praḫ Ọbosoṭh.

Au troisième tour, les porteurs du bossabok font halte devant la porte est du temple, gravissent lentement les escaliers et pénètrent dans l'immense salle.

Là, des hommes enlèvent la Sainte Image et la placent sur un lit préparé pour elle au pied de l'autel, ou balaṅk d'or, pendant que de hauts dignitaires vont déposer les livres sacrés, ou *Trey beydak* (sanscrit, *Tripitaka*), dans le méaṅdap situé au sud-ouest du temple.

Alors un des pandits s'avance vers un groupe de religieux mâha-nikayas, et les invite à dire les mantras. Vingt religieux se détachent du groupe et vont s'asseoir à quelques pas en avant de l'autel du Saint, près de la fosse et du séma eyntakœl qui doit y être enfoui. Les autres vont, par groupes de dix, se placer près des huit fosses où seront plantés et maçonnés, aux quatre points cardinaux et aux quatre points intercardinaux, sous la galerie extérieure, les huit sémas de l'extérieur du temple. Et cela fait cent religieux pour dire le *Ṇomo Puṭṭhéa* . . . et les manṭras relatifs aux sémas. Leurs voix s'élèvent comme un bourdonnement et toute la foule, assise à terre, les mains jointes à la hauteur du visage,.

écoute et prie. Le temple est plein de dignitaires et, devant eux, le roi, assis sur un petit lit, prie et se recueille.

A la nuit, tout à coup les ampoules électriques éblouissent, et autour du palais, du temple, partout, des hommes courent allumer les guirlandes de verres pleins de graisse ou d'huile et les bougies de cire d'abeilles.

A huit heures du soir, c'est le feu d'artifice qu'on enflamme le long des échafauds, ce sont les montgolfières des princes qu'on lance dans les airs, au travers des fusées qui pleuvent du feu. La foule est immense et se presse pour voir.

A neuf heures, ce sont les danses des lokkhoṇ dans la grande salle des fêtes, et c'est le *mohosrap*, ou grand concert des batteurs de gongs, de tambourins, de tambours, de cymbales en bronze, suspendues sur un cercle et accordées entre elles, ou de lamettes de bambou également suspendues et accordées entre elles, que l'on frappe avec deux petits marteaux. Et cela dure jusqu'à minuit.

Alors tout le monde est las, mais les cours intérieures du temple, les cours publiques du palais ne se vident pas. Chaque famille cherche sa place, chaque groupe son coin et se couche, qui ici, qui là, enveloppé de son écharpe, de sa ceinture, la tête



Les prêtres de la procession.

sur le carreau sacré, pêle-mêle, mais sans bruit. Bientôt, sur cette foule qui repose, sur tous ces fidèles qui, venus de loin pour assister à la consécration du temple royal, nourris par le roi, amusés par ses danseuses, dorment maintenant à la lueur sidérale de la plus belle des nuits cambodgiennes, sur tout ce peuple la paix règne, la paix bouddhique, la paix du Nirvâna. Et tout là-haut, dans le profond firmament, brillent comme des lampes des groupes d'étoiles que les devins du roi regardent et interrogent afin de connaître la destinée du temple, celle du royaume et celle, hélas! bien lointaine, du roi en sa future renaissance.

Quelques Français sont venus pour voir cette multitude endormie, ce spectacle étrange la nuit. Ils doivent, pour passer, enjamber ici un bras, là une jambe, plus loin tout un corps de femme qui dort, la tête couverte, le sâmpot ramené entre les jambes, les bras chastement croisés sur la poitrine. Personne ne se réveille, et les Français, trop curieux, se retirent l'âme attristée, mélancoliques, silencieux, avec des pensées voisines de celles du Bôdhisattva, la nuit de sa fuite, à l'aspect des danseuses endormies qui ressemblaient à des cadavres. Eux aussi, les Français, s'en allaient tristes comme s'ils venaient de voir un champ de carnage.

IV. Deuxième journée. La fête de jour. La mise en liberté des prisonniers et des oiseaux. La fête de nuit.

Le lendemain mardi, dès huit heures du matin, cent religieux de la secte des Dhammayutis, réunis dans le temple, récitent les mantras en présence des fidèles accourus, et le roi, les prières achevées, leur fait distribuer l'aumône des aliments. C'est le *réâp bat réaçhéa*, l'aumône royale à la sébile.

Cette distribution achevée, les religieux se rendent dans le cloître du sud disposé pour eux et prennent leur repas. Pendant ce temps, des serviteurs du roi font à la foule une distribution de vivres, et mille personnes prennent part à ce banquet populaire offert au peuple par le roi.

Puis les danseuses reparaissent dans la salle des danses, cette fois avec des danseurs, et, au bruit des vingt instruments de musique qui accompagnent les marches étranges que la tradition exige, au chant des chanteuses qui chantent les paroles que les acteurs devraient dire, et à la mesure que battent les batteuses de lamettes de bambou, la représentation d'un poème antique commence, se poursuit toute la journée et ne s'arrêtera qu'à la nuit

tombante, pour reprendre à huit heures et demie du lendemain matin et ne s'achever qu'à minuit.

Pendant que les danseuses vêtues à l'antique jouent les unes des rôles d'hommes, les autres des rôles de femmes; pendant que les hommes remplissent les rôles moins gracieux de *yaksas*, ou d'ogres, de singes ou d'animaux, à quatre heures du soir, les gens du roi font à la foule une nouvelle distribution de vivres. Du haut des trois mâts dont j'ai parlé ci-dessus, des hommes jettent au peuple des pièces de monnaie d'argent et de cuivre; c'est le *pruy ṭéan prak-réaçhéa*, le « jet des dons royaux en argent »; ces gens jettent aussi près de cinq mille boulettes en *méréak* (résine) qui renferment un petit morceau de cotonnade blanche sur lequel on a écrit le nom de l'objet que celui qui l'a ramassée recevra au trésor du roi quand il s'y présentera; c'est ce qu'on nomme le *préaẖ réaçh ṭéaṇ cẖṇôt*, c'est-à-dire le « don royal au sort ». Plus de cinq mille piastres en monnaie d'argent et de bronze sont prodiguées au peuple. Et la foule qui, par petits groupes se croisant et se mêlant sans cesse, va d'un jeu à l'autre, de cette attraction à celle-ci, de la salle où l'on donne des vivres à celle où l'on distribue des tasses de thé, la foule se mêle, se bouscule pour ramasser les pièces d'ar-

gent, les sous et les boulettes précieuses qui lui sont jetés.

Ces dons ne sont pas les seules libéralités que le roi fait ici en ce jour saint. A cinq heures, il paraît dans la salle ordinaire des fêtes publiques, à sa tribune royale, entouré des princes, des ministres, des grands juges, et, devant toute la foule du peuple qui applaudit et salue, il fait briser devant lui les fers de cinquante prisonniers et mettre en liberté plusieurs centaines de colombes et d'autres oiseaux qui prennent leur vol et s'enfuient loin de ces gens qui les ont arrêtés et qui maintenant les regardent s'enfuir. Puis c'est une nouvelle distribution de boulettes de méréak et la remise de médailles de bronze aux employés cambodgiens des services civils. C'est ce qu'on nomme le *bœuk krieuṅ ẹysiriyos ḳhñôṁ réaḉhéakar,* la « distribution des insignes d'honneur aux gens du service royal ».

Cette distribution faite, la foule salue son roi et le monarque pénètre dans le temple pour y entendre les mantras que disent, au pied de l'autel, cent nouveaux religieux.

Puis les lampes sont allumées partout, puis les guirlandes de verre et de bougies sont enflammées autour du palais, tout autour de l'enceinte du temple, à l'intérieur et à l'extérieur, puis dans le temple

lui-même, alors que sur l'autel du Buddha brûlent mille cierges en cire d'abeilles et fument mille baguettes enduites de résine odoriférante et de poudre de santal. Dans la cour et sur la rue, toutes les salles de l'exposition des tables (*tâṅ-tok*) sont brillamment éclairées, et la foule défile silencieuse, gaie pourtant.

Un peu plus tard, dans les salles préparées pour les festins, les gens du roi servent à manger aux membres de la famille royale, aux ministres, aux hauts dignitaires du royaume, aux conseillers royaux et à tous les gouverneurs des provinces.

Enfin, comme la veille, c'est le feu d'artifice le long des échafauds, la pluie de feu des fusées, les détonations des artichauts qui éclatent en l'air, les montgolfières qui s'élèvent et disparaissent à l'horizon emportant leurs lampes bien loin, bien loin, par-dessus les fleuves qui donnent les poissons et l'humus aux berges cultivées, par-dessus les champs qui donnent le riz et par-dessus les maisons où le peuple habite, naît, vit et meurt.

« Je voudrais bien m'élever comme cette lampe, dit une jeune fille, très haut, très près, et aller très loin. » Et la pauvre ne sait pas qu'il y a, chez les paréaṅ [1], des gens qui s'élèvent dans les airs avec

[1] Du mot persan, puis hindou, *farangui*, qui vient du mot « Franc », que toute l'Asie a donné aux Croisés. Ce mot a mainte-

des ballons, se perdent dans les nuages, voyagent, et qu'il y en a qui découvrent, à cette époque de recherches inouïes, le moyen de les diriger pour aller d'un point à un autre, comme sur la mer avec un bateau, et que, dans quelques années, du haut de ces aéroplanes on jettera, pour faire la guerre, des bombes, qui par centaine tueront des hommes, des femmes et des enfants [1].

Mais, pendant que toute cette foule qui n'a pu trouver place dans le temple défile devant la porte principale pour essayer de voir ce qui va s'y passer, une grande et très grave cérémonie se prépare.

V. La consécration de la Sainte Image.

Dès huit heures, à quelques pas de l'autel, le roi est à demi couché sur un lit bas de bois doré, entouré de la famille royale, des ministres et des autres grands dignitaires. La cour est à sa droite et plus de mille religieux des deux sectes bouddhistes sont à sa gauche, sur quatre rangs.

Sur un petit autel, dressé devant le splendide balaṅk, la statue en verre couleur émeraude du Saint

nant le sens d'«Européen», et les Cambodgiens ajoutent la finale *sés*, quand ils veulent désigner les Français, *paréañsés*.

[1] Ceci était écrit avant 1914.

est placée; sur une table basse, on a déposé un plateau d'or rempli de mets délicats, puis un autre plateau d'or plus petit contenant des friandises. A gauche et à droite de ces deux plateaux sont les bols en or de *bay tip*, ou « riz des dieux », puis, à côté, devant ce riz des dieux, quatre *baysey*, ou demi-troncs de bananier, ornés de plusieurs étages de feuilles d'or et d'argent roulées en forme de cornets renversés, — deux sla-thœur, qui sont des morceaux de troncs de bananier à trois pieds, dans lesquels on a planté des bâtonnets odoriférants, de courtes baguettes portant des noix d'arec, des feuilles de bétel ouvertes; — deux sla-chum, qui sont des troncs de bananier semblables aux précédents, mais sans pied, portant des bâtonnets odoriférants, des baguettes au bout desquelles sont enfilées des noix d'arec, des feuilles de bétel roulées; — quatre fruits, deux noix de coco dépouillées de leur brou, un bol d'eau sur lequel flottent des gousses de sambuor (qui est une espèce de *Cassia*), une paire de ciseaux à manche d'or, un rasoir de forme antique, deux aiguilles, cinq monnaies d'argent frappées aux armes du roi, cinq coudées de cotonnade blanche, quinze bougies de cire d'abeilles, quatorze baguettes de bois très combustible enduites de résine odorante et saupoudrées de poudre de santal, encore quatre sla-

chum, quatre noix de coco dépouillées de leur bourre, et enfin une feuille de latanier.

Conformément aux recommandations du rituel, les deux feuilles de latanier, les pièces d'argent, les cinq coudées d'étoffe blanche sont posées sur un plateau à pied, et sur un autre petit plateau d'or sont placés les ciseaux, le rasoir et les deux aiguilles. Celles-ci sont dissimulées.

Le lendemain, qui est le jour du Soleil, un dimanche, à huit heures du matin, vingt et un nouveaux religieux ont pris la place des vingt et un de la veille. Dix autres se rangent sous la galerie sud du temple, et dix autres sous la galerie nord. La foule des fidèles est accourue et les costumes sont encore plus beaux que la veille, les bijoux plus précieux aux oreilles, aux doigts et aux poignets des femmes.

Leur sourire est plus gracieux et leurs paupières sont moins baissées. L'ombre que projettent la porte de l'est, le cloître et les monuments est plus longue sur le carrelage et les rayons du soleil sont moins chauds. Il y a plus de deux mille personnes dans la cour du monastère, dans le temple et sous les cloîtres où se développe, en cent quatre-vingt-treize peintures murales, tout le poème du Ramayana.

Un achar s'approche des religieux, les salue de ses deux mains jointes et les prie de dire les *muṇṭdar* et l'appel aux dévas du ciel, le *pohouṭévéa*. Et les quarante et un religieux commencent à dire les mantras. Les fidèles — les femmes à gauche, les hommes à droite, les dignitaires au centre — prient et saluent.

A une heure après-midi, quarante et un nouveaux religieux font leur apparition et viennent se ranger sous la galerie extérieure du temple à l'est. L'achar les prie de faire le *srâṅ-tîk*, c'est-à-dire l'aspersion, et voilà les quarante et un moines du Buddha qui, l'épaule droite tournée vers le temple, aspergent d'eau consacrée la galerie extérieure du temple, sur les quatre faces, à l'est, au sud, à l'ouest et au nord. La foule, en bas, suit religieusement la cérémonie. C'est le *pradakshina du srâṅ-tîk*.

Vers trois heures, le temple est plein de fidèles et, sur trois chaires à prêcher, qui sont de larges sièges, sont assis trois religieux les jambes croisées à l'indienne, rituellement. Devant eux est une petite table, et sur cette petite table sont des satras écrits sur feuilles de palmier. En face de cette table et sur chacune, sont trois fleurs de champa enfilées sur elles.

L'autel est couvert de cierges et de bâtonnets qui

fument de l'encens; une bonne odeur se répand dans toute la salle.

Alors un achar s'approche de l'autel et, en une stance pâlie, invite les dévatas, ṇéaṅ Koṅhîṅ préaḥ Ṭhorni (ou Dharani), qui est la personnification de la Terre, le préaḥ Pissanuka (ou Visvakarma) qui est l'architecte du paradis d'Indra, et le préaḥ Barmeysaur (ou Paramisvara), c'est-à-dire Shiva, le « seigneur suprême », à venir assister à la cérémonie de la consécration d'une statue du Buddha. *Sâkkekamécha..... âyâṁphotanta*, dit la voix de l'achar, et la foule répond : *Sathu!* bien!

Sa voix s'élève encore, et par trois fois il récite la stance sacrée : *Ọkasa émiṇéa..... lokphaṇtoma*. La foule répète chaque fois, et l'achar verse un peu de l'eau de l'une des noix de coco sur la terre, afin de la prendre à témoin. On allume les bougies sur l'autel. L'achar revient à sa place, s'agenouille, prend l'eau sur laquelle flottent les gousses de sambuor et en laisse tomber quelques peu sur le sol.

Pendant ce temps, les esprits mauvais ayant quitté la place et les divinités invitées étant accourues, des gens de service attachent, le long du mur du temple, un long fil de coton vierge non filé et non tordu, le *pot séma*, c'est-à-dire le fil de la

limite, sorte de cordon préservateur [1] que les esprits du mal ne peuvent franchir.

Le fil placé, l'achar s'adresse au chef des religieux et le prie de dire les mantras qui précèdent l'abhishéka, c'est-à-dire l'ondoiement, et les religieux, d'une même voix chantante et nasillarde, disent par trois fois cette stance : « *Nomo mévorova... passaṭhim* ». Puis ils ajoutent en langue khmère : « Je chasse les mauvais esprits ». Et l'assistance répète cette dernière phrase en un murmure doux.

Les religieux disent la seconde stance, que j'écris comme on me la donne : *Châpokâsâ ṇômou Puṭṭhéassa, châpokâsâ* ṇomou Ṭhommassa, châpokâsâ ṇômou Sâṅkhassa, *séyatitaṅ hulôhulô sovati*. C'est une sorte de *nomo*. . . Ils la répètent deux fois. Et, chaque fois, le chef de la saṅgha royale, avec une petite branche encore garnie de ses feuilles, jette quelques gouttes d'eau lustrale sur la statue.

Alors le roi, puis, après lui, les princes, les ministres, les dignitaires petits et grands s'agenouillent successivement devant la statue du Saint et versent sur lui l'eau parfumée des flacons. C'est

[1] Ce cordon est fait d'un long fil de coton filé, arrangé en point de chaînette de manière à se composer de trois fils. Il ne faut pas que ce long fil porte un seul nœud.

ce qu'on nomme le *srâṅ Prẹ́aḥ*, la baignade du Saint.

Pendant que l'achar, avec la cotonnade blanche, essuie la statue, les assistants recueillent quelques gouttes de l'eau qui a glissé sur l'image et s'en mouillent le visage et les cheveux. Le roi lui-même procède à cet ondoiement de sa personne.

La statue essuyée, l'achar s'incline trois fois devant elle, puis, se tournant vers les religieux, les prie de dire la stance d'invitation. La voix des religieux s'élève de nouveau et la formule : *Sappaputthéa akkapatto. . . misaposo* est dite une fois. Le mantra *Chêyontô pôthya*[1]. . . *hôhisâhâ sapehiñatiphî* est dit trois fois.

L'achar prend alors dans le plateau d'or la paire de ciseaux à poignée dorée et fait mine de couper les cheveux de la statue. Il répète trois fois ce simulacre et récite chaque fois la stance pâlie : *Kêsamulôkêsa chintava sapéputhehi tésatañ nipéanaṅ khâmonotthaya.* C'est la stance dite *phâk kaṅtray*, des « ciseaux de la face ».

Puis il prend le rasoir et fait mine de raser la barbe du Buddha. Il répète trois fois ce simulacre et, chaque fois, il dit la stance : *Kêsa lama, nakho,*

[1] *Jayanddo*, victoire au Buddha.

tanta[1], « les cheveux, les poils, les ongles, les dents »..., de manière qu'elle soit dite tout entière chaque fois que s'effectue le simulacre complet du rasage. Et, chaque fois, il termine en disant : *pattitaléa* « c'est obtenu », « c'est fait ». C'est la stance qu'on nomme vulgairement du *kombœt-kor*, ou du « couteau à raser ».

Tous les assistants joignent les mains, les portent au-dessus de leur tête et saluent en s'inclinant. Un silence règne dans toute la salle, car on est arrivé à la partie la plus importante, la plus grave de la cérémonie : l'ouverture des yeux de la statue, c'est-à-dire son illumination.

L'achar prend sur le plateau d'or les deux aiguilles dissimulées dans des fleurs de champa, car, au moment où le Saint obtenait la bodhi, les dévas, du haut des airs, jetaient sur lui des milliers et des milliers de fleurs. Il pose l'une des aiguilles sur la main droite et l'autre sur la main gauche de la statue. Tous les yeux sont fixés sur l'opérateur. Il s'incline, salue trois fois l'image sacrée, puis il prend l'aiguille posée sur la main gauche et en touche l'œil droit de la statue; puis il prend l'aiguille posée sur la main droite et en touche l'œil gauche. Trois fois

[1] Pâli : *kesa, nakko, danta*.....

de suite il répète ce geste, en changeant chaque fois d'instrument et en touchant l'œil toujours avec l'aiguille prise au côté opposé[1]. Comme il repose la dernière aiguille dans le plateau d'or, les mille religieux murmurent trois fois ces mots pâlis : «Nous avons heureusement obtenu l'ouverture des yeux du saint, *pattirame polovivoratavate chakku paso atimitita*». L'assistance répète chaque fois : *Sathu!* bien!

Un achar frappe le gong par trois fois, afin qu'on sache au loin que les yeux de la statue sont ouverts et que les fidèles peuvent dorénavant lui rendre hommage.

Sur l'autel, un autre achar que celui qui vient de consacrer la statue allume deux cierges, puis l'officiant se tourne vers les religieux et les prie de dire les cinq préceptes, puis les trois, qui, avec les pre-

(1) Cette ouverture des yeux du Buddha à l'aide d'une aiguille est un nouvel exemple de la transformation d'une locution, primitivement employée au figuré, en un geste réel. Le texte primitif disait au figuré : «Les yeux du Bôdhisattva s'ouvrirent à la bôdhi», pour «l'intelligence du Bôdhisattva s'ouvrit à la bôdhi» et les Cambodgiens, les Siamois, les Laotiens et peut-être les autres peuples bouddhistes ont imaginé de rappeler cette «illumination intérieure», lors de la consécration d'une statue, par un simulacre d'ouverture réelle des yeux à l'aide d'une aiguille.

C'est ainsi que l'expression figurée «faire tourner la roue de la Loi», pour «enseigner la Loi», a donné naissance aux «moulins à prière» des Tibétains.

miers, font huit préceptes, puis encore les deux qui font les *dasasila,* ou dix préceptes, qui sont les dix que les religieux sont tenus d'observer et qui sont recommandés aux laïques.

Cette exhortation faite, sur une nouvelle demande de l'achar, les religieux prient toutes les divinités du ciel et de la terre d'accourir pour adorer le Saint : c'est le *chậk-sâké.* Aussitôt douze petits garçons et douze petites filles, couronnés de lourdes couronnes de coton vierge, surgissent de la foule et viennent s'asseoir sur des nattes étendues à quelques pas du roi et des princes. On place devant eux une offrande de bâtonnets odoriférants qui brûlent sans flammes : c'est le *chaul ṭévoda*, l'entrée des ṭévodas.

Alors les religieux, au nom de ces enfants qui figurent les divinités du ciel, disent les mantras de l'hommage au Saint.

Pendant ce temps, on place les statues tout en haut du balaṅk d'or et les religieux en partie quittent leur place et viennent s'asseoir à terre en face de l'autel.

Les achars allument huit cierges sur l'autel, puis font place au roi, aux princes, aux dignitaires qui, tous, à tour de rôle, viennent placer près de ces huit cierges des bougies en cire d'abeilles. C'est le triomphe du Buddha, et les religieux, dans un quart

récit, racontent en pâli la lutte que le Saint a livrée à toute l'armée de Mara et disent la victoire qu'il a remportée sur elle : c'est le *sautr ṭhor-péahuṅ*.

Les achars allument encore cinq cierges sur l'autel et les religieux disent le *ṭhor puṭṭhéa âphisék*, où, à propos de l'apothéose du Buddha, il est parlé des existences antérieures du Saint.

On allume encore cinq cierges et les religieux disent le *ṭhor-yôk*, qui est, me dit-on, une invitation à pratiquer le don.

On allume encore cinq cierges et les religieux disent le *ṭhor-ṇômoumi*, qui est une salutation (*ṇomou*) aux vingt-huit Buddhas qui ont précédé Siddhartha Gautama sur la voie du Nirvâna.

On allume encore cinq cierges et c'est le *ṭhor phchañ Mara*, dit par les religieux et qui est le récit de la défaite (phchañ) de Mara, le démon, et de toute son armée[1].

[1] Je crois bien que, primitivement, la défaite de l'armée de Mara s'entendait de l'armée des passions, et que c'est seulement plus tard que cette figure s'est matérialisée en une armée de démons. Les noms que portent les filles de Mara (*Tanhâ*, passion humaine; *Rati*, plaisir; *Ragâ*, joie) paraissent bien justifier cette manière de voir. Nous avons, dans les traductions de la Bible juive, un exemple frappant d'une pareille altération, par matérialisation de l'idée primitive : le «Dieu de l'armée des étoiles» y est devenu le «Dieu des armées de guerriers».

Puis tout le monde s'incline, et pendant que le vieux roi se retire appuyé aux bras de ses enfants, que les religieux sortent par les portes derrière le balank, les fidèles vont à l'autel et offrent au Buddha des fleurs du champa, des bougies qui brûlent avec des flammes courtes, des bâtonnets qui fument des parfums, et tout leur cœur de fidèles, de pratiquants convaincus désireux d'honorer le Saint et d'acquérir des mérites afin d'obtenir une réincarnation plus avantageuse.

VI. Troisième journée. Les jeux. Le *praṭéaksoeṇ des semas*. Munificences royales.

Le lendemain est un mercredi. Dès huit heures du matin, cent religieux mâha-nikayas sont massés dans le temple au pied de l'autel et disent les mantras sacrés. Ils y reçoivent l'aumône royale du riz et, à neuf heures, ils se rendent, leur patra sous le bras, à la file indienne, les yeux baissés, sous les cloîtres de l'enceinte et s'y assoient pour prendre leur repas en silence, après avoir fait des souhaits à l'avantage du prince qui leur a donné les aliments..

Ailleurs, les hommes du roi distribuent des vivres aux gens du peuple et, dans la salle des danses,

les *lokkhon* et les *khôl*, danseuses et danseurs, interprètent un nouveau poème. La foule y court, se masse partout et la représentation s'allonge; la salle est toujours pleine. À six heures du soir, quand, lasses à ne pas tenir debout, les danseuses se retireront pour manger et pour dormir, la salle encore sera pleine, et, dès neuf heures quand elles reviendront, à minuit quand elles partiront, la salle sera toujours pleine.

Dans l'après-midi, une nouvelle distribution de vivres est faite au peuple et de nouveau des monnaies et des boulettes en méréak sont lancées du haut des grands mâts.

Puis, à l'heure où le soleil couche déjà sur le carrelage de la grande cour sacrée l'ombre des monuments à toitures aiguës et dorées, une procession se forme, et les huit sémas de l'extérieur sont promenés autour du temple, trois fois, et déposés aux places qu'ils doivent occuper, aux quatre faces du temple, qui sont les points cardinaux, et aux quatre angles, qui sont les points intercardinaux. C'est ce qu'on nomme le *pratéaksœn séma*, le «pradakshina des bornes», la circumambulation à droite des bornes.

Un instant après, le vieux roi paraît à la tribune royale de la salle des fêtes, dans la cour publique

du palais, et préside à la libération d'une cinquantaine de prisonniers, dont les fers sont brisés devant toute l'assistance, et à la mise en liberté d'une centaine d'oiseaux. Puis, c'est une nouvelle distribution de boulettes de méréak et d'insignes d'honneur aux gens des différents services publics.

A la tombée de la nuit, cent nouveaux religieux gravissent l'escalier est du temple et vont prendre place, vingt près du séma eyṇtakœl, et dix près de chacun des huit autres sémas, sous la galerie extérieure. Ils s'assoient sur des nattes et, leur visage caché derrière l'écran rituel, commencent à dire les mantras. Pendant qu'ils prient, les gens de service allument les lampes, les longues guirlandes de verres, de bougies qui enflamment les murs, et la cour sacrée, toute la Grande-Rue, sont éclairées à giorno.

A sept heures, cent autres religieux, appartenant au rite des Dhammayutis, prennent place dans le temple. Dix-huit autres, deux par séma, proclament (*ñéatti*) les limites, et la foule répond : « *Sathu!* bien! ».

Alors les dignitaires s'approchent des sémas avec des vases à pied sur lesquels sont posées les trois robes rituelles qu'ils offrent, au nom du roi, aux religieux qui viennent de faire la proclamation.

Puis les voṅsânuvoṅsa, les sénabotdey, les mukhmontrey et les chauhvay-srok[1] se retirent pour aller prendre part au festin que le roi à fait préparer pour eux dans la grande salle qui leur est réservée.

Pendant qu'ils dînent, les gens des princes lancent les montgolfières, et les feux d'artifice éclatent de toutes parts.

VII. Quatrième jour. L'érection des semas. Les offrandes populaires. La circulation des popel. Les aumônes royales aux religieux.

Le lendemain jeudi, à l'aurore, des religieux du rite des Mâha-Nikayas pénètrent dans le temple au nombre de cent, et dix-huit, à raison de deux par séma, vont prendre place près des pierres.

— Qu'est-ce cela? demande l'un des deux, en montrant le séma.

— Une pierre, répond la foule.

— Que cette pierre soit le séma, qu'elle soit la limite (le terme), dit le religieux.

— *Sathu!* bien! répond la foule.

[1] Les membres et les alliés de la famille royale, les ministres du Conseil, les dignitaires ou nobles, les conseillers et les gouverneurs des provinces.

Et les religieux se retirent. C'est ce qu'on nomme le *suor ṇimit*.

Un instant après, un achar annonce au peuple que le roi donne à tous les fidèles l'autorisation de jeter, aux fosses (*rodau*) du séma eyṇtakœl et des autres séma, les objets précieux que chacun voudra sacrifier, « chacun selon sa générosité et pour acquérir des mérites jusqu'à la fin des temps ». Alors la foule se précipite, et c'est à qui jettera au rodau ses bracelets d'or, ses boutons d'oreilles, les jolies chaînes de cou, les belles bagues dont on s'est paré. On apporte des vases en or et des vases en argent, des bols précieux et des boîtes à bijoux charmantes, des rouleaux de piastres et jusqu'à des billets de banque, des cheveux arrachés à la tête et noués autour d'une épingle d'or, des sampots en soie, des écharpes magnifiques, et tout est jeté dans les fosses. La foule défile silencieuse mais empressée et chaque femme, chaque homme, chaque jeune fille, les enfants, tout le monde enfin, jette quelque chose, selon ses moyens, son bon cœur et son envie d'acquérir des mérites.

A 7 heures, le roi paraît. Il est entouré des membres de la famille royale au grand complet, des cinq ministres, de tous les grands dignitaires, des conseillers, des borohœt, des horas, des achariyas, et vient

prendre place dans le temple, au centre, en face de l'autel. Il s'assied sur un lit bas et joint les mains pour prier.

Pendant ce temps, des hommes ont disposé les sémas au-dessus des trous où ils doivent être plantés. Ils sont maintenus par des cordes en sbau phlaṅ, et un gros cordon de coton vierge, dit *ruh séma*, racine du séma, qui fait plusieurs fois le tour de la pierre, laisse un de ses bouts retomber jusqu'au fond de la fosse à demi remplie par les bijoux, les joyaux, les soieries précieuses qu'on y a jetés.

Près du séma eyṇtakœl, le roi se tient avec toute la famille royale et les principales femmes du palais.

Près du séma de l'est se tient l'ọbaréaḉh avec tous ses dignitaires. Le séma du sud-est est confié à l'ọkña okmâha-séna, qui est le chef du ministère.

Le séma du sud est confié à l'ọkña youmréaḉh, qui est le ministre de la justice. Le séma du nord-ouest a été remis à l'ọkña kralahôṁ réaḉhéa séna, qui est le ministre de la guerre. Le séma de l'ouest a été confié à l'ọkña rattanah-ṭhibet samànaḫ mâha they, qui est le ministre de la marine. Le séma du nord a été remis à l'ọkña véaṅ vorah vieṅchay, qui est le ministre de palais et le trésorier. Le séma du sud-ouest a été confié à l'ọkña eyssaraḫ viniḉhḉhay chaṇhvaṇ sala ọṭhor, qui est le président du tribunal

d'appel, ou grand juge. Le séma du nord-est a été confié à l'ọkña mâha viniçhçhay chañhvañ sala loukkhun, qui est le président du tribunal royal. Tous ces hauts personnages sont assistés de leurs officiers et tous se tiennent prêts à agir, attentifs et silencieux.

Chacun d'eux pose un couteau sur la corde; l'officier le plus élevé en grade saisit un maillet, le tient levé haut et, au coup qu'un achar frappe sur le gong, « vivement, et tous ensemble », les maillets sont abattus sur les couteaux et les neuf sémas glissent à la place qu'ils doivent occuper. Au même instant, la foule pousse le *hou! hou!* de joie et le canon tonne vingt-huit fois. Et dans toute la ville, dans les paradis et dans les enfers, les êtres qui vivent, qui épuisent leurs mérites ou qui expient leurs fautes savent qu'un temple nouveau vient d'être consacré et que les limites du territoire sacré sont posées. *Hou! hou!* répète la foule.

Alors tous ceux qui ont pris part au *bânchhol séma*, à la « descente des séma », se rangent en face du temple en une longue ligne qui fait le tour du véaṭh, et font tourner le *popœl,* conformément à la mode antique. Le popœl est un disque de bronze, portant l'image d'une ou de plusieurs divinités brahmaniques, qui s'achève par une poignée; sur ce disque on applique deux bougies de cire d'abeilles, que

l'on allume et on le fait circuler de droite à gauche en abattant chaque fois, vers l'objet qu'on veut honorer, la fumée avec un souffle produit par le déplacement de la main droite.

Un grand nombre de popœl sont en mouvement, passent de main gauche en main gauche, et tous les dignitaires, tous ceux qui sont là, prennent part à cet hommage rendu.

Vers huit heures du matin, plus de cinq cents religieux sont dans le temple; ils y disent le mantra Dar et le Pohou-ṭévéa. Cela dit, les gens du roi viennent leur faire l'aumône du riz; alors ils sortent du temple pour aller sous la galerie de l'enceinte prendre leur repas, en vingt minutes, en silence, sans paraître choisir entre les mets délicats qui leur sont servis sur des plateaux de cuivre.

Leur repas achevé, les cent religieux qui ont pris part à la cérémonie de la descente des sémas reçoivent les présents du roi, qui leur sont distribués par les dignitaires et par quelques femmes du palais. Ce sont :

Pour chacun des vingt religieux qui priaient près du séma eyṇtakœl, deux barres d'argent [1], un costume complet jaune en coton, un patra avec son

[1] La barre d'argent valait alors 16 piastres ou 38 francs.

enveloppe de cotonnade rouge, une besace en forte cotonnade blanche, un écran rituel, un parasol jaune, un crachoir en cuivre, un rasoir et une pierre à affiler, un paquet de boîtes d'allumettes, un fanal, un litre de pétrole, un paquet de bougies françaises, un paquet de baguettes odoriférantes, un paquet de thé, un paquet de sucre blanc, un verre à pied, un couvercle en cuivre, dix bols à riz en porcelaine, un drap de lit en cotonnade blanche, une natte en fibres de cactus, une paire de sandales en cuir, un tube à eau pour les lavages privés, et des provisions.

A chacun des quatre-vingts religieux qui ont prié près des huit séma de l'extérieur, dix piastres, un patra et son enveloppe, un crachoir en cuivre, un parasol, une théière en cuivre, une boîte à thé, un vase à pied, une natte en fibres de cactus, un oreiller, un couvercle en cuivre, une paire de sandales et un tube à eau pour les lavages privés.

A chacun des cinq cents religieux, cinq piastres, un costume complet en coton, un écran, un patra avec son enveloppe, une besace, un rasoir, une pierre à affiler, un paquet d'allumettes, un paquet de bougies françaises, une bouteille de pétrole, un paquet de baguettes odoriférantes, un paquet de thé, un paquet de sucre blanc, dix bols à manger le riz, et divers aliments pour trois jours.

A chacun des trois *louk visoṭh*, qui sont les lecteurs, cinquante piastres, un costume complet en coton, un patra et son enveloppe, une besace, un écran, une boîte en cuivre argenté, un crachoir en cuivre, un parasol, un paquet de bougies françaises, cinq paquets de baguettes d'encens, un paquet de thé, une boîte à thé, un paquet de sucre blanc, une natte de fibres de cactus, une cuiller et une paire de sandales.

Aux quatre *louk anṭrey* qui se tenaient en avant des lecteurs, chacun dix piastres, un chivara en coton jaune, plus un sbaṅ, qui est un sarong, et un hâṅsak, ou écharpe.

Aux cinq cents *louk hattabasas*, qui étaient les auditeurs, chacun cinq piastres et un sbaṅ.

Aux dix-huit proclamateurs des limites, chacun dix piastres, un paquet de chiques et un paquet de cigarettes, du thé, du sucre blanc.

A toutes ces offrandes du roi viennent s'ajouter celles des dignitaires, des princes, des gouverneurs des provinces et des fidèles.

Plus de deux mille religieux reçoivent des vivres et des présents, pendant que, dans les grandes salles de l'extérieur, les gens du roi distribuent des vivres et du thé à boire à tous ceux qui se présentent.

A 10 heures, les danses recommencent et les

jeux reprennent partout. Cela battra son plein jusqu'à 8 heures du soir et, en plus, les danses reprendront à 9 heures pour finir à minuit comme les jours précédents.

Dans l'après-midi, vers deux heures, trois religieux, les *louk visoth*, viennent occuper les trois chaires à prêcher, quatre *louk antrey* prennent place en face d'eux, et derrière ceux-ci, un peu sur le côté, cinq cents *louk atthabassa*, qui sont des auditeurs, se rangent sur des nattes dans le plus grand silence, et écoutent la lecture que fait l'un des trois visoṭh. Le temple est plein de fidèles, les hommes à droite, le femmes à gauche.

La lecture continue jusqu'au soir, jusque vers 5 heures de la nuit, et pas un instant le temple n'a cessé d'être plein de fidèles, de religieux et de hauts dignitaires.

A 6 heures on allume les lampes, à 6 heures et demie on allume les guirlandes de feu; à 8 heures on gonfle et lance les montgolfières, à 9 heures le feu d'artifice est embrasé et tout le quartier du palais et du préah Obosoth préah kêv marokoth brille comme un phare.

Pendant ce temps, les danseurs et les danseuses, dans la salle des danses royales, à la lueur des ampoules électriques et des lampes à pétrole, inter-

prétaient le Ramayana, montraient la belle Sita repoussant les propositions de Ravana, Rama la cherchant, Sañriva la découvrant au palais du roi de Ceylan, et Rama partant en guerre avec tous ses guerriers et une armée de singes, ses alliés, pour la délivrer, la reprendre au ravisseur, et puis soupçonnant sa fidélité.

Elles dansent, les lokkhon, serrées dans leurs costumes antiques de brocard indou, avec les lourdes couronnes d'or, les mokutats pesant sur la tête, des bracelets et des rivières de joyaux autour du cou, pendant que les chanteuses hurlent les stances du poème, criées par la lectrice (la souffleuse), que les batteurs de lattes claquent la mesure et que les musiciens du mohosrap soutiennent l'action. Elles dansent, et leurs mouvements étranges, leur marche maniérée, leurs poses forcées nous rejettent à des milliers d'années en arrière, au temps du Buddha, à l'époque ou son père, voulant le détourner de la voie religieuse, le ramener à des idées plus mondaines que celles qui «tournaient» dans sa tête, l'entourait de jolies danseuses et de courtisanes habiles à faire valoir leurs charmes.

Quand tout est fini, quand les danseuses sont rentrées au palais, quand le peuple dort pêle-mêle sur la dalle des cours intérieures et que les derniers

lampions s'éteignent, le quartier redevient silencieux, mais, dans le temple royal, maintenant gardé par les sémas plantés sur un lit de joyaux, au-dessus du balañk d'or, sous un campanile charmant, la statue du Préah Kêv d'émeraude « montre le sourire » de celui qui a atteint le Para-Nirvâna.

CHAPITRE XVIII.

LES THṄAY-BOṆ-SŒL, OU JOURS SAINTS.

En outre des jours fériés qui, tous les ans, se présentent à la même date et sont célébrés d'après un certain rituel, il y a les jours fériés, qui reviennent quatre fois par mois lunaire et qui sont tous célébrés de la même manière. Ces quatre jours fériés du mois, qui remplacent nos dimanches, sont nommés *ṭhṅay-sœl*, ou « jours des préceptes, jours saints », par les Cambodgiens. Les textes et les lettrés les nomment *ọbosoth*, du pâli *uposatha*. Il est d'usage, au Cambodge, d'observer le premier et le huitième jour de la lune croissante et le premier et le huitième jour de la lune décroissante.

Ces jours-là, pour les religieux, les prières sont plus nombreuses, les heures de méditation sont

plus longues, le silence dans le monastère est plus absolu et les travaux sont suspendus. Quelques religieux dévots se privent d'un des deux repas qui leur sont permis avant midi ou de boire dans l'après-midi.

Ce jour-là, les laïques — les femmes surtout — dès 7 heures du matin, se rendent au monastère avec des vivres qu'ils offrent aux religieux, des fleurs et des baguettes odoriférantes qu'ils présentent au Buddha après s'être inclinés et avoir prié, assis à terre et les mains jointes. Le matin principalement, l'autel est illuminé et la fumée des baguettes odoriférantes l'enveloppe d'une nuée parfumée. Quelques personnes font des aumônes aux pauvres, quand il s'en présente, aux oiseaux du ciel et aux chiens du village. Beaucoup, ces jours-là, saluent plus respectueusement leurs père et mère, n'engagent aucune discussion avec le prochain, parlent plus doucement avec leur personnel, ne boivent aucune liqueur fermentée et ajoutent un plat à l'ordinaire des serviteurs. Mais il en est un grand nombre qui, tout en observant les jours saints, vaquent à leurs affaires comme les autres jours, dont les femmes seules vont au temple et qui n'y paraissent eux-mêmes que les jours de grande fête religieuse, ou quand ils ont une raison particulière d'y aller prier.

Voici quelles sont la cérémonie et les prières qui sont dites les jours saints :

Dès 7 heures du matin, l'achar, qui est le maître ordinaire des cérémonies, convoque les religieux, soit au temple, soit dans la salle des conférences. Quand ils y ont pris place, un peu en avant et à droite de l'autel, il les salue trois fois au nom des fidèles présents, et les invite à dire les prières ordinaires. Dans le silence de la salle, alors que toute l'assistance a les mains jointes à hauteur du visage, les religieux disent de leur voix nasillarde la salutation au Buddha, *Nomo tassa,* etc., puis les trois formules suivantes : « *Ekasa* (premièrement) *mâyaṅ mâyaṅ phâṇṭé visû-visâṅ réakha nathayatesaraṇeṇasaha athasilaniyachama ; Dutiyampé* (secondement) *pémyaṇ*, etc. ; *Tutiyaṁṅé* (troisièmement) *mayap*, etc.

Ces trois formules dites, l'achar prie les religieux de parler encore.

Et les religieux récitent : « *Ekasavipate patepahaya-sappasaṁ pasceteyasapparokkavina sayaparettaṅ prus thammaṅ kollaṅ* » ; ils répètent deux fois cette formule en la faisant précéder du mot *dutiyaṁ* (deuxièmement), et *titiyaṁ* (troisièmement).

Les fidèles saluent en levant les mains et s'inclinent.

Alors l'achar, joignant mains à la hauteur

de son front, murmure l'invitation aux divinités des huit points cardinaux et intercardinaux, le *Cḥa saki* : — *Ekasa sakikamécharupé kirisekheraté chanṭa likhêvimanateperathechakame karuvonakahanékéhavotimahekhidi phuma chayoutotévéacholathalavisamiya kakonthapanaka tethanta santekiyangmanivora vichanang sathuvami sanṭoṭhommâsàvonukalô ayomphatonta.* Cette prière est aussi répétée deux fois : « deuxièmement, ... troisièmement . . . . . »

Puis c'est la formule des souhaits, le *chroch tîk* (le baptême de l'eau par petit filet), que des fidèles font réciter par les religieux en versant quelques gouttes d'eau sur la terre, afin de la prendre à témoin. Les uns font un souhait, les autres un vœu, vœu de ne plus boire d'alcool, vœu de continence pendant un temps plus ou moins long, etc.

TROISIÈME PARTIE.

LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES PRIVÉES ET LES DÉVOTIONS PARTICULIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

LE ṬHVOEU-BOṆ VIER CHÂṄ-HAṄ SAṄḲHA.

Le *ṭhveu-boṇ vier châṅ-haṅ saṅḳha*, ou « fête du don des aliments aux moines », n'est pas à proprement parler une « fête » au sens religieux du mot, malgré les mots *ṭhvœu-boṇ* que lui donnent les Cambodgiens, puisqu'elle n'est pas une fête pour tout le monde. Elle est tout au plus un acte dévot, une œuvre pie, consistant surtout en une offrande faite par un particulier, par une famille à un ou plusieurs religieux, le jour qui lui convient le mieux. Ce n'est pas le *réâp-batr*, l'aumône à la sébile, qui se fait solennellement un jour de fête dans le sala des conférences;

ce n'est pas non plus la simple aumône à la sébile qui se fait dans la rue aux religieux qui passent; c'est quelque chose entre ces deux manières de remettre l'offrande, pas aussi cérémonieuse que la première, mais plus solennelle que la seconde manière, car l'achar est invité à prêter son concours et les religieux sont priés à réciter des mantras.

Dès le matin, entre l'heure où les religieux rentrent de leur tournée de moines mendiants et l'heure de leur repas, les membres de la famille qui veut faire le *vier-chân han sânkha*, vêtus de leurs plus beaux atours, se dirigent vers le monastère, portant, soit sur la tête, soit sur les avant-bras, les plats d'aliments qu'ils désirent offrir aux religieux. Ils vont les uns derrière les autres, à la file indienne, le maître de maison en avant, la première épouse derrière lui, puis les autres épouses à leur rang, les enfants, les serviteurs; ils traversent le village gravement, en silence, comme des gens qui se préparent à faire une œuvre pie. Je distingue: 5 plateaux en cuivre sans pied, dits *thas,* sur lesquels sont placés des petits bols remplis de mets délicats et variés; 5 petits bols remplis de confitures ou de compotes; 5 bols d'eau; 5 plateaux en bois à pied, dits *cheun-péan*, sur lesquels sont placées des cigarettes, des feuilles de bétel, des noix d'arec, du tabac; 5 paquets, ou

sòn, de chiques toutes préparées, 1 bougie en cire d'abeilles, 1 paquet de bâtonnets odoriférants placés sur chacun des cinq *sòn*. Les hommes portent cinq sébiles, ou *patras*, garnies de leurs enveloppes d'étoffe jaune, munies des couvercles qui les ferment et du cordon à l'aide duquel elles sont portées par les religieux; cinq paniers contenant différents gâteaux, cinq paniers de bananes et encore cinq bougies en cire d'abeilles. Puis, sur un autre plateau, les offrandes aux devatas; un petit plat de poupée plein d'aliments, un tout petit plat de confitures, un autre petit plat, dit *khlàm*, rempli de gâteaux divers. Enfin, pour les huit autels des dévas, dits *réaṇ-ṭévodas*, qui sont placés autour du sâlâ des conférences, aux huit points cardinaux et intercardinaux, un autre plateau contenant huit, seize ou vingt-quatre petits plats remplis d'aliments.

Parvenue au monastère, où l'achar prévenu l'attend, la famille gravit les marches du sâlâ, prend place, les femmes à la gauche et en avant de l'autel, les hommes au centre. L'achar va chercher les cinq religieux que les donateurs ont désignés et ceux-ci pénètrent dans le sâlâ par l'une des portes situées derrière l'autel, à l'ouest, et prennent place sur le lit, à droite, en face des femmes.

Pendant ce temps les fidèles ont allumé quelques

cierges sur l'autel et quelques bâtonnets odoriférants qui brûlent sans flamme.

Alors l'achar accroupi s'incline trois fois devant la statue du Saint, les mains jointes au-dessus de la tête, et, chaque fois, son front touche presque le plancher. Cette triple salutation faite, il se tourne vers le premier des religieux, le salue trois fois aussi, les mains jointes mais en inclinant seulement la tête et un peu le corps, et récite par trois fois la même formule, en la faisant précéder chaque fois soit du mot *akasu*, premièrement, *tuṭéyampé*, secondement, *tiṭéyampé*, troisièmement. Les religieux disent les neuf mantras qui sont ainsi désignés par le rituel : *Etipeso*, *Svakkhatô*[1], *Sopâtipânô*, *Pahuṅ*, *Mâhakar*, *Pohou-ṭévéa*[2], qui est l'invocation à tous les devas, le *Sakatva*[3], le *Sappaputthéa*[4] et enfin le *Yéatha*. C'est pendant le récit de ce dernier mautra que l'on forme des souhaits ou que l'on fait des vœux en versant quelques gouttes d'eau sur le plancher.

Si cette cérémonie a lieu dans la soirée, les religieux disent les six mantras suivants : *Sâmputther*[5],

(1) Pâli *svâkkhato*, qui enseigne, qui expose.
(2) Pâli *bahudeva*, multitude de dévas.
(3) Pâli *sakkato*, honoré.
(4) Pâli *sabbaññûbuddha*, suprême Buddha.
(5) Pâli *sâm Buddha*.

Yésanta, *Mâhakomsan*, *Mahamétrey* [1], *Sappaputthéa* et le *Yéatha*.

CHAPITRE II.

LE THVOEU-BON SANKHAYANA.

Le *thvœu-bon sânkhayana*, ou « fête de la chaire à prêcher des religieux », est beaucoup plus importante puisqu'elle nécessite la présence de tout un grand chapitre de religieux, vingt et un au moins, autant qu'il en faut pour consacrer une nouvelle statue du Buddha ou pour recevoir un nouveau moine dans l'assemblée. Elle a pour but de faire entendre aux fidèles soit un sermon, soit la lecture d'un livre ou d'une partie d'un livre sacré, soit une instruction religieuse. Elle peut avoir lieu dans le temple, mais le plus souvent, toutes les fois qu'il y a un sâlâ des conférences, c'est dans le sâlâ que cette fête est célébrée.

A cette occasion, il est nécessaire de préparer les objets suivants : 21 sla-thœur ou noix de coco, un pour chacun des vingt et un religieux; plus deux ou trois autres, un tronc de bananier portant

(1) Pâli *Mâha Maitreya*, le futur Buddha qui maintenant est au paradis des dieux tusitas.

trois feuilles de bétel et dix noix d'arec, pour chacun des deux ou trois religieux qui s'assoiront dans la chaire à prêcher; 3 *âmboh-khlok*, ou nœuds rituels de coton, un pour l'oreille, un pour le bol d'eau consacrée sur laquelle flottent 3 gousses du *sâmbuor* (espèce de *cassia*), le dernier qu'on déposera sur le *kântoṅ*; 5 petits cierges en cire d'abeilles, 5 bâtonnets odoriférants, et 2 paires de baysey, qui sont des troncs de bananier hauts de quarante centimètres, portés par trois pieds faits de lamettes de bambous et sur lesquels on a fixé à l'aide de liens trois cercles de morceaux de feuilles de bananier pliés de manière à former des pointes; 1 *kaṇṭoṅ*, qui est un petit récipient fait d'un morceau de feuille de bananier et dans lequel on a déposé du paddy grillé. En outre, pour chacun des huit *réaṇ-ṭévodas*, ou petits autels des divinités, placés autour du sâlâ, 2 sla-thœur, 2 petits flacons d'eau parfumée et un *kaṇṭoṅ* contenant du paddy grillé.

En outre encore, pour le religieux principalement chargé de la lecture sacrée, quelquefois pour chacun d'eux, un costume complet, un bâton pastoral, une sébile, ou *patra*, une besace et un écran, posés sur un plateau à pied; puis, sur un plateau sans pied, quelques chiques toutes préparées, quelques feuilles

de bétel et des noix d'arec, «soit beaucoup, soit peu», me dit un achar.

Quand toutes ces offrandes ont été placées dans les huit réan-tévodas, ou introduites dans le sâlâ; quand les fidèles ont pris la place qu'ils doivent occuper, les femmes et les filtettes à gauche, les hommes à droite ou au milieu; quand, sur l'autel du Préah, on a allumé les bougies en cire d'abeilles qui font briller l'or dont la statue est recouverte et les bâtonnets qui brûlent sans flamme et qui fument un parfum délicieux, . . . l'achar envoie prévenir les religieux, et ceux-ci, gravement, un à un, leur chef en tête, viennent s'asseoir sur le lit bas, rituellement d'une hauteur maximun de un empan, un peu en avant de l'autel, en face des femmes, sur deux rangs, à une coudée l'un de l'autre.

Deux ou trois d'entre eux prennent place dans les deux ou trois chaires à prêcher placées à l'angle que forment l'autel et le lit des religieux, de manière que la voix porte partout. Deux hommes apportent au religieux principalement chargé de l'instruction une petite tablette ornée d'un dessus de soie brodée ou précieuse et sur laquelle on a déposé les livres sacrés.

Cela fait, l'achar salue l'image du Saint, salue les religieux et leur demande, au nom des assistants,

dans une formule rituelle, de vouloir bien faire entendre la parole du Buddha, mais au préalable telle et telle mantra.

Alors les religieux disent la sainte formule de la salutation au Buddha : *Nomotassa puṭṭhéa*, etc., puis le *Sâmputhér*, le *Yésanta*, le *Mahasumay*, le *Préaḥ Ṭhommochak*[1], l'*Eyseykili*, le *Sâppaputhéa*, et le *Yéatha* au cours duquel sont formés les souhaits et les vœux et versée l'eau de la prise à témoin.

Les offrandes sont distribuées aux religieux après l'*Eyseykili*. Pendant le *Sappaputhéa*, ou mantra des honneurs, les moines bénissent avec l'eau parfumée et consacrée et à l'aide du nœud rituel de coton ou d'une branchette, les fidèles qui s'approchent d'eux et leur réclament l'aspersion sainte.

Le *Yéatha* achevé, le prédicateur met sur son oreille droite le nœud rituel de coton et commence son enseignement. C'est le plus souvent l'histoire de Vessantara, celle du roi Némi, celle de Dévadatta, le Judas bouddhique, celle de Jinaka ou de préaḥ Dîmêr, etc. Cette lecture dure des heures et des heures, quelquefois très avant dans la nuit, et recommence le lendemain. C'est pour cela que deux ou trois religieux en sont chargés, se relèvent de demi-

[1] Pâli *Dhammacakkaṁ*.

heure en demi-heure ou toutes les heures. Les fidèles entrent, sortent, vont à leurs affaires, reviennent, et la lecture continue toujours dans le silence du sala, pendant que sur l'autel brûlent les bougies et les bâtonnets qu'on remplace quand ils sont consumés. La fumée parfumée monte jusqu'aux cieux où les tévodas se réjouissent, et la voix du lecteur retentit jusqu'aux paradis les plus éloignés, qui sont au nombre de vingt-six, et les devalokas, les rupabrahmalokas et arupabrahmalokas, — dévas qui peuvent encore avoir des passions, parce qu'ils possèdent encore un corps vaporeux, — dévas qui n'ont plus qu'une forme de corps, — dévas qui n'ont plus même la forme, qui sont tout esprit, — se réjouissent et forment des souhaits en faveur des fidèles qui, sur la terre, sont venus dans le monastère pour entendre la lecture des saints livres.

Le lendemain, à l'issue de la lecture, ou le surlendemain matin, les religieux se rassemblent encore dans le sâlâ pour y dire le *Nomo tassa putthéa*, etc., le *Kusala*, le *Totannatarom*, le *Dhatokatha*, le *Bokul*, le *Katha*, le *Yéammata*, le *Mâha-pathan*, le *Bîrok*, le *Pohudeva*, le *Sakatva*, le *Sabbabuddha*, au cours duquel a lieu le *réâp-batr*, ou aumône au *patra*, et le *Yéatha*, pendant lequel les fidèles forment des vœux et des souhaits et prennent, en versant quelques

gouttes d'eau à terre, la Terre à témoin des promesses faites ou des demandes par eux adressées aux dieux.

CHAPITRE III.

LE ṬHVŒU-BOṆ TESNA PRAM-PIL KÂMPÌ.

(FÊTE DES SEPT-LIVRES.)

Les *Kâmpî*, ou livres cambodgiens, sont écrits sur des oles d'un palmier qui sont larges d'environ dix centimètres et longues d'une coudée et demie. Ces oles sont taillées exactement semblables, puis polies avec des feuilles d'arbres très dures qui remplacent notre papier de verre même pour nettoyer et polir les écailles de tortues.

On grave sur ces oles cinq ou six lignes dans le sens de leur longneur avec un poinçon de fer et on remplit les creux de cette écriture avec du noir de fumée pris au fond extérieur de la marmite et délayé dans l'huile. Ce noir répandu, on lave, et c'est fini. Un volume de trente oles de cinq et six lignes par page, ensemble au recto et au verso, donne environ 1800 lignes longues chacune d'une coudée et un tiers.

Ces oles sont percées et enfilées sur un cordonnet sur lequel, bien que formant une boucle, elles

peuvent être mues et tourner. Quand on veut lire ce livre, on fait glisser l'ole de manière à obtenir le premier recto, qui généralement donne le titre, puis on fait tourner les feuilles et on a le recto du second ole, et le verso du second, et ainsi de suite jusqu'à la fin du volume, Au Siam, le volume est d'une trentaine de feuillets et parfois enfermé entre deux planchettes de bois noir qui constituent sa couverture et qui sont également enfilées sur le cordonnet dont j'ai parlé ci-dessus. C'est sur ces *Kâmpi* que sont écrits les satres, ou livres religieux, les chroniques royales, les livres sacrés, les légendes, les contes anciens et les traités soi-disant scientifiques. C'est sur ces oles qu'étaient autrefois écrits les contrats de dettes ou de location et même les testaments. Ces oles de palmier tenaient lieu, au Cambodge, de feuilles de *souchet* que les Égyptiens employaient, du *papyrus* que les Grecs nommaient *chartamol* d'où nous avons tiré le mot *charte*. On sait que le mot *papyrus* a donné aux Européens celui de « papier ».

Quelquefois, le livre khmèr, surtout quand il comportait des figures astronomiques ou des diagrammes de sorcellerie, était écrit avec de l'encre sur des feuilles de papier [1] longues de trois et

[1] Ce papier est très fort et un peu rugueux et raide : il ressemble beaucoup à du carton. Il est fait d'écorce de mûrier

même quatre coudées, larges d'une coudée et un tiers et qui se développaient en accordéon. La première page était la première du recto et la dernière page était la dernière du verso. Au bas du recto on retournait et l'on trouvait la première ligne de la première page du verso. Ce genre de livre portait le nom de *krañ* et quelquefois de *sayphou* ou *sauphou*.

Ceci dit, voici la description du *thvœu boṇ tesna pram-pil kampî* ou « fête des sept livres ».

Cette fête du prêche des sept livres (*kampî*) de l'Abhidhamma, la troisième et dernière collection des livres sacrés du bouddhisme, ne s'étend pas, bien entendu, à cette énorme collection, mais seulement à sept petits sutras pris chacun d'eux dans une des sept parties de l'Abhidhamma et auxquels on a donné les noms des sept divisions.

Cette prédication a lieu dans la salle des conférences ou sous un hangar élevé tout exprès; mais alors que, pour cette lecture, on n'est pas tenu de construire le *réachéa-véaṭh*, il est rituel de tendre le *ruopséma*, ou cordon préservateur, tout autour de la salle, afin d'en écarter les esprits mauvais, et de

sauvage bien écrasée au pilon à décortiquer, puis réduite en pâte bien diluée, puis mélangée de sucre de palmier, et tendue sur une cotonnade blanche et mise à sécher.

dresser les huit *réan-tévodas*, ou petits autels voués aux dévas, autour du hangar ou du sâlâ.

Les accessoires sont encore : une paire de *baysey* en bananier, 3 sla-thœur piqués de trois feuilles de bétel et de trois noix d'arec, 3 flacons d'eau parfumée et 3 nœuds rituels de coton, dits *âmbôh-thlok;* les offrandes d'usage sont déposées sur les huit *réaṇ-ṭévodas*, deux sla-thœur sont placés à côté de la chaire à prêcher, qui occupe sa place ordinaire; 3 *sla-chroh*[1], 100 noix d'arec, 100 feuilles de bétel, 10 paquets de bâtonnets odoriférants, 10 cierges; puis encore des noix d'arec, des feuilles de bétel, de la chaux et du gambier (*saçhréa*) pour la chique dans un plateau sans pied; puis, dans un autre plateau, des viandes et du poisson.

Les récitatifs ou invocations sont le *Nomou*, le *Sâmpuṭṭhé*, le *Yésaṇta*, le *Mâhasamey*, le *préaḥ Ṭhommachak Kam*, l'*Eyseykili*, le *Sappapuṭṭhéa* et enfin le *Yéatha*.

La fête est clôturée le lendemain par une nouvelle réunion des fidèles, l'audition des *Nomou, Kusâla, Totonontaram, Ṭhéado-ḳatha, Bokul, Katha-vatto, Yâmâkâ, Mâhapathaṇ, Térôkodé, Ṗohou-ṭévéa, Sakkatva, Bavato* et enfin le *Yéatha*, qui amène inévitablement

[1] Petits bols dans lesquels on a placé des noix d'arec et des feuilles de bétel.

les libations d'eau (*chruoch tîk*) pour des vœux et des souhaits faits tout bas.

CHAPITRE IV.

LE THVOEU-BOṆ TESNA PRÉAH MÂHÂ-ÇHÉADAK.

(FÊTE DU GRAND JÂTAKA.)

C'était déjà, dans l'ancien Cambodge brahmanique, faire une œuvre pie que de donner à un monastère des livres sacrés afin que la lecture en fût faite aux fidèles. Nous voyons au commencement du VII[e] siècle un pieux brahmane, mari d'une princesse, ériger dans un temple une image de Tribhuvaneçvara, le seigneur des Trois-Mondes, accompagnée d'une figure du Soleil, et faire offrande au monastère de ce temple du *Ramayana*, du *Purâna* et du *Bhârata* complet, puis instituer la récitation journalière de ces trois ouvrages, « sans interruption », dit la stèle de Véal-Kaṇtel[1]. Cette coutume s'est conservée jusqu'à maintenant. Il n'est pas rare de voir un bon copiste

[1] Voir *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, etc., t. XXVII, 1[re] partie, 1[er] fascicule : *Inscription sanscrite du Cambodge*, par A. BARTH, p. 31. — Pour une donation semblable, voir p. 116, sl. 23, stèle de Praḫ-kêv, même ouvrage.

offrir à un monastère un manuscrit écrit par lui et signé de lui; un homme pieux, une femme pieuse donner un ouvrage exécuté à leur frais par un copiste. Très souvent, dans ce cas, le copiste inscrit à la fin le nom du donateur, la date à laquelle il a achevé la copie et son propre nom.

Ce sont ces manuscrits qui, en outre de ceux qui sont copiés par les religieux eux-mêmes, forment la bibliothèque d'un monastère. C'est à cette bibliothèque qu'on puise pour s'instruire, s'édifier, avancer dans la voie de la perfection, et pour les lectures aux fidèles. C'est d'une des fêtes motivées par ces lectures que je vais parler ici, ou plus exactement d'une lecture faite solennellement, sur la demande d'un fidèle, le plus souvent à l'issue d'une fête quelconque.

C'est une manière d'acquérir des mérites et de faire l'aumône aux religieux lecteurs et aux auditeurs religieux ou laïques, c'est une occasion d'acquérir des mérites.

Le *mâha-çhéadak*, ou « grand jâtaka », c'est-à-dire le Vessantara-jâtaka, qui est la vie du Buddha, sous le nom de prince Vessantara, à la dernière de ses existences antérieures, le plus connu et le plus joli de ces récits, fait ici l'objet de la lecture (*tésna*). C'est lui qui donne son nom à la solennité.

Les offrandes rituelles qu'il est d'usage de rassembler à cette occasion sont : 1 paire de *baysey*, ou troncs de bananier, autour desquels on a fixé trois cercles de morceaux de feuilles de bananier rituellement pliées ; 3 sla-theur, 2 flacons d'eau parfumée ; 1 *kanṭoṅ* plein de paddy grillé puis éclaté ; un petit bol d'eau dans lequel on a jeté trois gousses de *sâṁbuor ;* 3 nœuds rituels de coton, dits *âṁboh thlok*, un pour l'oreille du religieux lecteur, un pour l'aspersion d'eau du *sâmbuor*, un qu'on placera sur le *kanṭoṅ* de paddy grillé ; 5 bougies en cire d'abeilles, 5 paquets de bâtonnets odoriférants, 5 fleurs, 5 tasses de paddy grillé ; un grand nombre de cierges, de feuilles de bétal, de noix d'arec ; puis, dans des plateaux dits *pêchêṅ*, faits avec les couches d'un tronc de bananier, du riz grillé ; 2 vases d'eau dans lesquels on placera des feuilles et des fleurs de lotus.

Si la lecture n'a pas lieu dans la salle des conférences, elle a lieu sous un hangar (*ruṅ*) construit exprès et qu'on entourera d'une palissade légère en lamettes de bambous, dite *réaçhéa-véaṭḥ*. On installera, aux quatre points cardinaux du hangar exactement orienté est-ouest et aux quatre points intercardinaux, huit *réaṅ-ṭévodas*, ou petits autels dressés en l'honneur des dévas, dans chacun des-

quels on déposera deux sla-thœur, deux flacons d'eau parfumée et un kantoṅ de riz grillé.

Cela fait, on suspend tout autour du hangar une vingtaine de toiles peintes représentant les scènes principales de l'histoire de préah Vessantara.

L'heure de la cérémonie étant venue, les fidèles étant rassemblés, l'achar, ou maître des cérémonies, envoie prévenir les religieux, et ceux-ci, pénétrant par la porte de l'ouest, viennent prendre place à la droite et un peu en avant de l'autel.

L'achar salue trois fois la sainte image, le chef des religieux, et demande à celui-ci, au nom des fidèles, de vouloir bien dire les saintes stances. Les religieux disent le *Nomoutassa* . . . puis le *Saṁputthér*, le *Yésanta*, le *Mâha saumey*, le *Préaḥ Thommachak* et l'*Eyseykéli*.

Cette prière dite, les deux ou trois religieux chargés de la lecture s'assoient dans les chaires à prêcher (*krê-tésna*) préparées pour eux, et leurs confrères disent le *Sappaputthéa* afin d'attirer la bénédiction sur les fidèles présents, puis le *Yéatha* des souhaits.

La lecture commence ensuite et dure jusqu'à minuit. Elle recommence le lendemain si elle n'est pas finie. Et, le matin du lendemain du jour où elle a été achevée, les fidèles se rassemblent de nouveau

pour l'offrande à la sébile, le *réâp-batr*, que j'ai déjà décrit plusieurs fois. Les religieux disent les prières accoutumées et, cette fois, le *Yéatha* est accompagné de libations d'eau (*chruoch-tĭk*).

CHAPITRE V.

LE ṬHVŒU-BOṆ HÊ PHKA.

Le *ṭhvœu-boṇ hê phka*, c'est-à-dire la « fête du cortège des fleurs », peut se célébrer toute l'année; c'est une sorte de pèlerinage à une pagode éloignée fait par un ou plusieurs villages qui se sont entendus pour cela. Ces pèlerinages sont nombreux et déplacent toujours un grand nombre de fidèles qui viennent avec leurs bonzes, leurs femmes et leurs enfants, quelquefois de très loin. J'ai vu un jour, à Kômpot, débarquer, de vingt-sept jonques, près de trois cents pèlerins et pèlerines, la population de sept hameaux de l'arrondissement d'Hatien. Ils apportaient sur des civières de bambous des fleurs naturelles et des fleurs artificielles, des fruits, des denrées, des noix de coco et des effets jaunes.

Vingt bonzes et tous les achars de la région les accompagnaient. La cérémonie du ṭhvœu-boṇ hê

kathen, qu'on y joignit, fut célébrée comme il a été dit plus haut, puis tous les habitants reprirent la route de leur village, traversant une seconde fois la mer.

CHAPITRE VI.

LE NÎMÛNT LOUK SÂÑKHA ÇHAK OY SÂMPOT SÂ.

Le *nîmûnt louk sâñkha chak oy sâmpot sâ*, « invitation aux religieux à tirer les étoffes blanches », ou *threu-bon chek sâmpot sâ*, « fête du partage des étoffes blanches », est une cérémonie qui peut se célébrer aux mois d'Asath, de Mékaser, de Bos. J'ai pu examiner un des coupons; il était de contonnade blanche ordinaire, large d'un mètre environ et long de cinq coudées. Voici comment se célèbre cette cérémonie.

L'étoffe est déposée sur un plateau à pied, qui est le plateau rituel des offrandes, avec quelques fleurs, quelques bougies, quelques baguettes odoriférantes, puis présentée par celui ou celle qui fait l'offrande au religieux préféré. Celui-ci prend un bout de l'étoffe; le donateur la développe et l'étend au-dessus de toute sa famille réunie, agenouillée, et de tous ceux qui peuvent y trouver place. Puis le

religieux récite trois fois la formule *Acharaṅ vatâya-kayo,* que tout le monde écoute les mains jointes, afin de souhaiter à ceux que cette étoffe recouvre d'acquérir les mérites qui procurent les biens de ce monde et ceux du paradis. La prière terminée, il tire (*chak*) à lui l'étoffe, prend les parties de l'offrande demeurées dans le plateau, et les fidèles se retirent.

Cette curieuse cérémonie, qui rappelle l'imposition de l'étole sur la tête du fidèle et la prière que le prêtre catholique prononce à l'occasion de certaines fêtes, également occasion d'une aumône, est très belle et très suivie. J'ai vu toute la population d'un village se rendre au monastère pour la célébrer, et dix, douze personnes se presser sous l'étoffe blanche pour avoir part aux souhaits formés par le religieux. Ceux qui ne pouvaient se placer sous la cotonnade s'efforçaient de la toucher et, agenouillés, la main, gauche étendue le long du bras droit, dont la main tenait l'étoffe [1], écoutaient, la tête inclinée, les yeux clos ou baissés, la prière du révérend. Les gens qui ne donnaient rien, parce qu'ils étaient trop pauvres, mais qui se joignaient au donateur pour

[1] On ne doit jamais, au Cambodge, offrir, remettre avec une seule main un objet quelconque à une personne qu'on veut honorer; l'offrande doit être faite avec les deux mains. De là cette position des bras que je cherche à rendre ici en quelques mots.

se placer sous l'étoffe ou même pour la tenir, étaient, autant que le donateur, persuadés de l'efficacité des souhaits prononcés.

Cette cérémonie se termine aussi très souvent par une aspersion d'eau lustrale au cours du mantra *Sakatva* et par une prise à témoin des souhaits formés de la Terre sur laquelle on a répandu de l'eau pendant que les religieux disaient le mantra dit *Yéatha* : c'est le *chruoch tîk*, ou « libation de l'eau ».

CHAPITRE VII

LE ṬHVŒU-BOṆ CḤLAṆ.

Le *ṭhvœu-boṇ cḥlaṇ*, ou « fête du passage », est la fête de l'inauguration d'un caravansérail, d'une route, d'un pont; aussi dit-on *ṭhvœu-boṇ cḥlaṇ sâlâ, ṭhvœu-boṇ cḥlaṇ phlau, ṭhvœu-boṇ chlaṇ spéaṇ*. C'est toujours une grande fête, à laquelle accourent les habitants quand ils sont invités par celui ou ceux qui ont construit le sâlâ, la route ou le pont. On y vient de très loin et on y campe sous une paillote basse faite à la hâte avec les matériaux trouvés sous la main; bambous, arbustes de la forêt, herbe à chaume, ou *sbau*, feuilles du palmier à sucre; beaucoup se

mettent sous les grands arbres, à l'ombre, et y passent la nuit couchés sur des nattes, tout près du foyer fait de trois pierres, quand il y en a, et de trois petits piquets de bois vert quand il n'y en a pas. Dans la soirée, les religieux d'un monastère voisin viennent prier dans le sâlâ, quand il s'agit d'un caravansérail, sous une petite et très basse paillote quand la fête est celle de l'inauguration d'un pont, d'une citerne ou d'une route. On suspend à une des colonnes du sâlâ ou de la paillote une image représentant soit le Buddha, soit le *stupa* céleste, où sont ses cheveux, de manière à ce que l'image regarde l'est. Avec une petite branchette d'arbrisseau, au cours d'une longue prière en langue pâlie, l'un des religieux jette de l'eau devant lui, tout comme le fait un prêtre catholique, tout comme on le fait chez nous avec une branche de buis au-dessus d'un cercueil.

Les fidèles les entourent, assis à terre sur des nattes étendues, les mains jointes à la hauteur du front, et écoutent en silence et très pieusement les salutations au Buddha et les invitations que fait l'achar aux religieux ou les exhortations, les souhaits que font les religieux. Ils s'y associent quelquefois en répétant après eux, dans un doux murmure, les paroles pâlies que ceux-ci prononcent à haute voix.

Les cierges sont allumés, les bâtonnets odoriférants fument, deux cierges, gros comme le pouce, sont appliqués à un plateau posé devant le chef des religieux. Cette solennité est une occasion d'aumônes; on donne aux prêtres du Buddha des chiques de bétel et d'arec toutes préparées, des paquets de petits cierges et de bâtonnets. Puis tout le monde se retire. On laisse les religieux seuls sous leur paillote et on va se grouper pour causer ou pour voir les danseurs, les farces des jeunes gens. A une heure on parle, on rit, on crie encore, puis les voix deviennent de moins en moins nombreuses, de moins en moins fortes et le silence se fait. Les feux brûlent, jettent leurs lumières tremblantes sur les troncs des grands arbres et la lune brille au ciel très pur dans le ciel bleu.

A trois heures, on s'agite, on se réveille et les rires, les cris recommencent. On rallume les feux du foyer; on jase en attendant le lever du soleil. A huit heures et demie, on se rassemble dans la paillote des religieux, devant laquelle sont alignés les patras tout découverts. On prie les mains jointes comme la veille; sur la demande de l'achar les religieux disent les cinq préceptes de l'abstinence, les trois triples stances de la préservation; l'assistance répond « *Sathu!* bien! »; puis le gouverneur s'avance, fait

le *réâp-batr,* ou « l'aumône à la sébile », des religieux avec un bol de riz cuit et à l'aide d'une grande cuiller à pot. Il met une ou deux cuillerées dans chaque *patra,* ou *batr,* puis l'achar lui succède, puis le balat, puis les principaux mandarins. Enfin voici la femme du gouverneur, sa fille, les époux des dignitaires de la province et enfin la longue file des femmes et et des jeunes filles, portant toutes un bol de riz et une cuiller d'argent, de cuivre ou de coquille marine. Le *réâp-batr* dure une bonne demi-heure, puis le gouverneur et l'achar prennent un petit flacon et, dans une tasse, ou bien à terre, répandent un peu d'eau en formant des souhaits de bonheur pour tous ceux qui sont venus célébrer le *ṭhvœu-boṇ cḥlaṇ.*

Alors on avance les plateaux de cuivre, sans pied, pleins de petits plats remplis de mets délicats et nombreux. On dirait des dîners de poupées, tant cela est coquet, joli et appétissant. Les religieux prennent chacun son *patra,* le placent devant eux, et, après s'être lavé la main droite et la bouche avec l'eau d'un vase de cuivre déposé derrière eux, ils joignent les mains et prient avant de manger : c'est la prière qui pour eux remplace le *Benedicite* des catholiques. Ils saluent à trois reprises différentes en baissant les mains et en inclinant la tête. Cela fait, ils prennent un peu de riz, le jettent derrière eux

ou le placent tout près : c'est l'aumône aux animaux et aux ṭévodas. Pendant ce temps, les habitants, sur un petit autel élevé tout près, placent quelques poignées de riz, quelques viandes : c'est l'aumône aux génies du pays, aux ṭévodas locaux; les chiens et les oiseaux la mangeront.

Les religieux prennent ensuite une poignée de riz avec la main droite, la pressent dans leur main qui demeure dans le vase, la roulent doucement, sans remuer le bras, en font une boulette bien serrée, grosse comme un œuf de poule, les yeux baissés sur le vase, l'air très indifférent, puis ils se baissent à la hauteur du *patra* et s'introduisent la boulette de riz dans la bouche et la mangent inclinés. Alors ils se redressent, prennent avec la main droite un petit morceau des mets contenus dans les petits bols et le portent à la bouche. Puis, remettant la main au patra, ils prennent une nouvelle poignée de riz, forment une nouvelle boulette; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés, sans boire, sans parler, sans rire, graves et méditants. Le repas achevé en vingt minutes au plus, ils prennent leur bol d'eau, se lavent la bouche, boivent quelques gorgées et se lavent la main droite, s'essuient la bouche et placent le *patra* chacun près de soi. Le repas est terminé. Ils ne mangeront plus de la journée et

leur prochain repas sera dans vingt et une heures, entre huit et neuf heures du matin, car ils ne peuvent manger que du lever du soleil au milieu du jour, et après avoir quêté leur nourriture.

Ils disent une courte prière, saluent l'image, puis méditent un instant : ce sont les *grâces*.

Dans l'après-midi, quand il fera moins chaud, ils reprendront le chemin de leur monastère et laisseront derrière eux les lutteurs se colleter, les danseurs marcher en cadence, les musiciens battre la mesure et tout le monde s'amuser, rire et manger.

CHAPITRE VIII.

LE SRÂṄ-PṚÉAH̲ IMPROMPTU.

(BAIGNADE DES SAINTS.)

Le 7 mars 1904, six statuettes en bronze de cuivre, d'or et d'argent, dit *sâmrît,* puis deux canons, un gong et divers autres autres objets, découverts à Srê-Repou, à six ou sept heures au nord de Sâmbaur, étaient apportés à Kratié. Toute la population apprit cet événement et accourut à la Résidence où je les faisais photographier de face, de profil et de dos.

Les six statues, que j'ai étudiées dans un article

spécial publié par le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*[1], furent placées sur une table, sous un manguier. On apporta une cuve qu'on remplit de l'eau du fleuve, puis des carafes, des bols, des bocaux d'eau, des bougies en cire d'abeilles et des paquets de bâtonnets odoriférants qui furent placés au bord de la table et allumés.

Alors une vingtaine de religieux du monastère de la tête du village vinrent saluer les statues, les prier et les inonder d'eau avec les flacons. Après eux, ce fut le tour des fidèles. Ils les prenaient, les baignaient d'eau avec des vases, les trempaient dans la cuve, les inondaient, les lavaient, et chacun prenait un bocal, un bol, un flacon de cette eau, en buvait une gorgée, se lavait la figure et la tête avec une autre partie et emportait le reste pour ceux qui étaient restés à la maison, les vieillards, les malades et les petits enfants. Et la foule défila pendant deux heures, apportant de l'eau, la remportant consacrée par le srâñ-préaḥ, ou « baignade des Saints », allumant des cierges *trêñ* collés à la table, des bâtonnets odoriférants qui fumaient. Dans l'atmosphère une bonne odeur d'encens se répandait sous les hauts manguiers, emplissait la Résidence, et, sur tout cela, les

[1] Numéro de juillet-septembre 1904.

derniers rayons du soleil couchant glissaient, étendaient les ombres de plus en plus longues sur le gravier du parc.

La population rendait aux six statues sacrées les honneurs du *préah srân*, ou de la « baignade des Saints ».

CHAPITRE IX.

LE LÉA-BÂMṆOL PRÉAH.

(OFFRANDE AU BUDDHA.)

Quelquefois, un jour ordinaire, le plus souvent un jour saint, mais sans raison connue, on entend une batterie de gongs, un peu de musique dans le monastère. C'est ce qu'on nomme un *léa-bâmṇol préah,* qui, bien que le mot *léa* signifie « au revoir », doit se traduire par « acquitter sa dette envers l'Éminent ». C'est, au fond, l'offrande au Buddha d'un petit air de musique, d'une batterie de gongs, quelquefois accompagnés de cierges, de baguettes odoriférantes, de fleurs, par un fidèle qui, dans son for intérieur, avait promis cette offrande s'il réussissait en telle affaire. Il a réussi, il vient acquiter sa dette envers le Préah. Il paye les batteries de gong, les musiciens, place les fleurs, les cierges, les bâtonnets dits *sla-ṭhem,* et s'en retourne, sans avoir

appelé les religieux, sans les avoir avertis. Cela rappelle les promesses faites dans le catholicisme à saint Antoine de Padoue.

CHAPITRE X.

CONSÉCRATION DE L'EAU DES BAINS DU ROI.

Tous les jours, vers quatre heures du soir, dans la salle de l'étage du préaḫ Boro et-Phiméaṇ, le petit pavillon qui est situé en face de celui où la statue du roi Ṇoroudâṁ est conservée, le *ṇéay ṇam-srâṅ*, ou chef des eaux des bains du roi, apporte un *ḃatṛ* (*patra*) d'eau puisée au milieu du Mékoṅ (mère des eaux, *gaṅga*)[1] et le dépose sur un tapis, devant deux religieux qui sont chargés de consacrer cette eau. Un membre de la compagnie des sâṅkhrey, ou censeurs des mœurs, colle sur le bord du vase un cierge *trêṇ* et trois bâtonnets odoriférants allumés. Les religieux disent les *ṭheur*, ou prières *Chitovœt* et *Mâhassaṇ*, qui durent à peu près une demi-heure.

[1] Elle est prise maintenant aux fontaines de la ville, parce qu'elle provient des fleuves et a été purifiée par les filtres. — C'est ainsi que, voulant faire mieux, on déforme les rites et que, lorsqu'ils subsistent, disparaît leur grandeur.

La cérémonie s'achève ainsi, et le *ṇéay ṇăm-srâṅ* emporte le *batr* d'eau à l'intérieur du palais, dans la salle des bains royaux. Il verse cette eau dans une aiguière en argent et, quand le roi vient pour prendre une douche, on verse dans l'eau de cette douche une partie de l'eau consacrée, afin de transmettre à la masse les propriétés que les prières des religieux ont conférées à cette eau.

QUATRIÈME PARTIE.

LES FÊTES PRIVÉES.

CHAPITRE PREMIER.

LE CHÂṄ-SÂṀRAṄ OU CHAṄ-DAY.

(FÊTE DE LA GROSSESSE.)

I. Aujourd'hui.

Dès qu'une femme du roi ou une princesse s'aperçoit qu'elle est enceinte, elle doit prévenir le roi. Celui-ci fixe alors la date du *châṅ sâṁraṅ,* qui peut être célébré du cinquième mois de la grossesse au dernier.

Pour le *châṅ sâmrôṅ*, on invite des religieux à venir dans l'appartement de la princesse et à y rassembler quelques kroṁovéaṅ, quelques membres de la compagnie des sâṅkhrey, quelques dames de la cour et les amies personnelles de la princesse. Il n'est pas indispensable que le roi assiste

à cette cérémonie, mais s'il y paraît, il doit y venir avec son escorte de mâhalek porteurs de lances.

Alors on dépose devant les religieux un plateau à pied contenant du riz cuit sur lequel on a déposé des bagues en or, des fils de coton vierge, c'est-à-dire blanc; chaque cordon doit compter sept petits cordons rapprochés mais non tordus ensemble.

Les religieux disent les *tvaṭosâ prœt suttaṁ*, qui paraissent être les douze *parittas* ou prières, formules, qui doivent consacrer le cordon de coton pour la ligature des poignets (*âṁbêḻ chân-day*).

Ces prières dites, il leur est fait quelques présents de bougies, de bâtonnets odoriférants, de chiques de bétel toutes préparées; de thé, de sucre, etc., puis ils se retirent.

Alors une duègne, ou *chas-tuṁ*, prend dans le vase les bagues et les met aux quatre doigts de chaque main de la princesse, puis un des cordons de coton qu'elle lie au poignet droit, un second qu'elle place au poignet gauche, en prononçant à demi-voix des souhaits pour que les mois de la gestation soient bons, pour que l'accouchement soit favorable, pour que la princesse obtienne le garçon ou la fille qu'elle désire et pour que cet enfant soit brave, intelligent et fa-

vorisé de la fortune pendant toute sa vie. Ce *châṅ-day-sâṁrôṅ*, ou ligature des poignets, a pour but de fixer la vie au corps de l'enfant, c'est-à-dire une occasion de former le souhait que l'enfant ne meure pas dans le sein de sa mère, que l'âme ne l'abandonne pas, et que celle de sa mère ne la sépare pas de son corps pendant la grossesse et l'accouchement.

Cette cérémonie faite, la princesse peut vaquer à ses occupations ordinaires, sortir, se promener comme avant. Personne ne s'occupe d'elle, ne veille à lui faire prendre des aliments plus substantiels ou de meilleur goût.

II. Autrefois.

Cette solennité est simple aujourd'hui, mais autrefois, à l'époque où les Cambodgiens portaient encore des dés d'ivoire aux oreilles, et peut-être après, elle était beaucoup plus importante. Je trouve, en effet, dans un *kbuoṇ kar* (*Traité des solennités*) que j'ai pu me procurer non sans quelque peine, car l'ouvrage est rare, que cette cérémonie, étant de moyenne importance, pouvait se célébrer au domicile de la princesse enceinte, sans qu'elle fût obligée de coiffer le diadème (*robaṁ*), mais alors elle devait porter une

perruque. — Voilà, certes, une perruque qui nous rejette à des coutumes absolument oubliées, si bien oubliées que je ne puis savoir ce qu'elle était et à quelle idée elle répondait.

Les assistants étaient vêtus d'un costume de cérémonie divers selon leur rang; et les *mantras*, ou versets dits *athapéas*, étaient récités en présence d'une assistance assez nombreuse et avec un *sla-thêm*, qui doit être un accessoire dans le genre des sla-choin, sla-thœur, etc., mais dont personne aujourd'hui ne peut me donner la composition.

Si la famille était en deuil, dans le malheur, le *kbuon kar* indique qu'on peut borner la cérémonie du *chân-sâmrôn* au récit des mantras par les religieux, sans réunir les parents, les dignitaires et les amis. Ce récit, ajoute-t-il, suffira à éloigner le malheur (*krôh*) de la mère et de l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Quant à l'accoutrement, il était rituel. La personne qui était l'objet de la cérémonie et tous les assistants devaient être richement vêtus, porter le sâmpot *buos*, c'est-à-dire comme les religieux, long, en jupe. Je ne trouve rien autre chose sur ce costume et les ornements de la princesse en état de grossesse, mais je note qu'elle devait coucher, on ne dit pas si c'était la nuit qui précédait la cérémonie ou celle qui la

suivait, sur un tas de riz blanc étendu sur une natte. Le riz blanc joue un certain rôle dans les cérémonies cambodgiennes; on le retrouve par exemple dans la solennité du rasage des premiers cheveux de l'enfant (le *kor sâk prey*), dont je parlerai au chapitre III; dans celle du laquage des dents (le *ṭhvœu thmẽñ*); dans le premier cas, une feuille de bananier est placée sur le sac de riz ouvert et la sage-femme s'assoit dessus quand on donne le nom à l'enfant; dans le second cas, sur le tas de riz aplati sur une natte, on étend un coupon de cotonnade blanche, et la jeune fille s'y couche pour passer la nuit qui précède le laquage de ses dents alors que cuit la mixtion nécessaire. De ce dernier fait, qui fera l'objet d'un article spécial, on peut déduire qu'on étendait une pièce de cotonnade sur le riz et que la princesse grosse y passait la nuit qui précédait le *chân-day*. Dans la fête du laquage des dents, ce riz blanc est mesuré d'une certaine façon rituelle; rien dans mon petit traité ne dit qu'il doit être mesuré, mais j'estime qu'il devait l'être et que les mesures indiquées pour le *ṭhvœu-thmẽñ* étaient celles qui étaient employées pour le *chân-sâmrôñ*, mais avec une certaine réserve, car il s'agit ici d'une pure hypothèse

CHAPITRE II.

LE ṬHVŒU-BOṆ KÔṀRAP MÂPHEY-PRAṀ.

Le *ṭhvœu-boṇ kôṁrap mâphey-praṁ*, ou « fête des vingt-cinq » jours, était une sorte de fête des relevailles qui se célébrait vingt-cinq jours, quelquefois vingt jours, après l'accouchement.

CHAPITRE III.

LE ṬHVŒU-BOṆ KOR SÂK-PREY.

Cette fête a lieu de sept à quinze jours après la naissance de l'enfant, quand la mère est rétablie et afin qu'elle puisse y assister. Elle avait pour but de baptiser l'enfant et de lui donner un nom[1]. Elle est très ancienne et la copie, dit-on, de celle qui eut lieu quelques jours après la naissance de Siddartha Gôtama, le dernier Buddha. Voici en quoi elle consiste :

Dès le matin du jour où on a décidé de la célé-

[1] *Thvay vreaḥ néam* pour la famille royale, *ọy cḥmoḥ* pour les dignitaires et le peuple.

brer, les religieux, invités la veille, quittent leur monastère et viennent prendre place sur des nattes disposées pour eux le long du mur de la salle où doit s'accomplir la cérémonie. Ils posent devant eux leur batr [1], puis ils commencent à dire les *twa tosa pâritt,* c'est-à-dire les douze *parittas suttaṁ,* ou formules de consécration du cordon préservateur; ils tiennent un écran devant leur face afin de n'être pas troublés et d'empêcher leurs regards de se poser sur les femmes et les belles filles qui doivent assister à la cérémonie, vêtues de leurs plus belles soieries et ornées de leurs plus brillants bijoux d'or.

Entre eux et l'assistance, il y a un tapis; on y place, si on ne l'a dejà fait avant l'arrivée des religieux, trois sla-ṭhœur portant cinq cierges tressés et cinq paquets de baguettes odoriférantes, les offrandes de vivres et de fleurs de *méali* et de *kolap* aux ancêtres, et parmi elles une petite bouteille d'alcool de riz. Derrière ce tapis, sur une natte, la mère portant l'enfant et la *chmûp,* ou sage-femme, viennent s'asseoir.

Les premières prières dites, la sage-femme prend l'enfant et va s'asseoir à quelques pas sur un panier plein de paddy ou riz non décortiqué sur lequel

[1] Du sanscrit *patra,* sébile à recevoir les aumônes de riz cuit.

on a placé une feuille de bananier. Elle dépouille l'enfant du lange blanc qui l'enveloppe, le place au-dessus d'une jarre remplie d'eau parfumée et consacrée[1] que trois hommes ont apportée. Alors, avec un bol de cuivre, elle baigne l'enfant en versant de l'eau sur sa tête, sur ses épaules, sur tout son corps. C'est ce qu'on appelle verser l'eau dans laquelle on a jeté quelques gousses de sâmbuor (*cassia*). En baptisant ainsi l'enfant, la sage-femme prononce les paroles suivantes: « Que tous les ṭévodas (bienheureux) qui habitent les lieux délicieux (paradis) viennent au secours de cet enfant, et veillent sur lui afin qu'il vive longtemps et soit toujours en bonne santé. » Ces paroles prononcées, la sage-femme prend un linge blanc, essuie l'enfant et le remet à sa mère.

La mère prend alors sept fils de coton vierge non tordus, y glisse une bague en or et les attache au bras droit de la sage-femme en disant: « Afin qu'il ne reste pas un péché sur moi, pardonnez-moi, ô vous qui m'avez soignée comme sage-femme (*chmâp*), qui, à cause de moi et de mon enfant, n'avez pu dormir

(1) La consécration de l'eau a lieu la veille par le père ou par l'achar, ou par un religieux : les premiers en récitant une prière et en laissant tomber quelques gouttes de la bougie dans l'eau, le dernier en priant simplement.

ni la nuit ni le jour ». La sage-femme pardonne en répondant trois fois : « *saṭhu, saṭhu, saṭhu* », c'est-à-dire « bien ! bien ! bien ! » qui peut aussi se traduire par : « ainsi soit-il ». Cette cérémonie est dite *chân-day chmûp*, « ligature du bras de la sage-femme ».

La sage-femme prend à son tour sept fils de coton vierge non tordus, y glisse une petite bague en or et l'attache au bras droit de l'enfant en disant : « Enfant, j'attache à votre poignet cette bague et je vous souhaite une longue vie et une condition honorable qui vous mette à l'abri du besoin, vous et les vôtres. » Cette bague est dite *châmnân-chân-day-kauṇ*, c'est-à-dire « talisman du chân-day de l'enfant[1] ».

Ceci fait, la sage-femme prend sept autres fils de coton vierge non tordus et les attache au poignet de la mère en disant : « J'ai souhaité longue vie et bien-être à votre enfant, je vous souhaite maintenant lon-

[1] Le plus souvent, à ce moment, les religieux se retirent, l'enfant se place près de la colonne, ayant en face de lui l'achar ou chef de la cérémonie, et douze personnes, hommes et femmes, s'accroupissent autour de lui et font circuler sur lui les disques, ou *popel*, portant deux fines bougies cachées (quelquefois une seule bougie), parfois une petite torche et souvent plusieurs disques, de gauche à droite, en ayant soin d'envoyer du revers de la main la fumée vers le centre du cercle ou sur l'objet à honorer. La cérémonie s'achève par un chan-day, fait avec une cordelette de coton, lié au poignet de l'enfant.

gue vie et bonheur. » La mère joint les mains à la hauteur du front et s'incline devant la sage-femme pour la saluer.

Alors sept femmes de la famille ou amies se placent autour de la mère, de la sage-femme et de l'enfant, assises et les mains jointes sur leurs genoux. L'une d'elles prend un disque de bronze à manche (le *popel*) sur lequel sont gravés des figures, des diagrammes ou quelques caractères; elle y fixe une bougie de cire d'abeilles, l'allume, puis le passe à sa voisine de gauche, qui le remet à la suivante et ainsi de suite, de manière à lui faire faire (au *popel*) sept fois le tour des trois personnes qui sont au centre du cercle, et surtout de l'enfant qu'on veut honorer en cette circonstance. Chaque fois qu'une des femmes reçoit le popel, et avant de le remettre à sa voisine de gauche, elle passe la main au-dessus de la flamme de la bougie, de manière à envoyer vers l'enfant un peu de la fumée qu'elle produit. Cette cérémonie est dite *bâṅvîl popel prâṭéaksœṇ*, c'est-à-dire le « tournement du popel vers le sud » ; les sept femmes représentent les sept planètes connues des anciens qui passaient pour tourner autour du mont Mérou.

Le septième tour achevé, les femmes se retirent à quelques pas et la sage-femme prend un peu d'eau de coco, légèrement sucrée, dans une cuillère d'or,

d'argent ou de cuivre, et la fait boire à l'enfant en disant : « Buvez, enfant, cette eau de coco est la vie. » C'est ce qu'on nomme le *phok tîk daun*, « boire l'eau de coco ».

Alors on attache au bras droit de l'enfant une ficelle de coton vierge faite de trois fils de coton non tordus ensemble (*âmboh bey trasây*) ; on en remet le bout au chef des religieux ou à celui qui le remplace, puis la sage-femme procède au rasage des cheveux de l'enfant. C'est le *kor sâk prey*, ou « rasage des cheveux sauvages ». Pendant tout le temps que dure cette opération assez longue, les religieux se passent successivement le fil l'un à l'autre.

Les musiciens, qui ont joué pendant toute la cérémonie, font entendre leurs airs les plus bruyants.

Tout à coup ils se taisent et le père s'avance, salue les religieux et proclame le nom de l'enfant.

La musique retentit et les servantes s'approchent avec des offrandes de riz cuit, du poisson, des bananes, des baguettes odorantes et des bougies. La mère remet l'enfant à la sage-femme et, avec les autres femmes, procède à la distribution, remplit successivement les patras, salue, puis se retire. C'est le *réâp-batr*, ou « l'aumône au patra ». Les religieux se retirent, ainsi que les invités.

CHAPITRE IV.

LE ṬHVŒU-BOṆ KRÂLÂP.

Le *ṭhvœu-boṇ krâlâp* était la fête qui se célébrait dans la famille, quelques mois après celle du *kôr sâk-prey*, ou «rasage des cheveux sauvages», quand l'enfant savait se retourner (*krâlâp*) tout seul sur sa couche.

CHAPITRE V.

LE CHULA-KAṆṬANA-MAṄḲALA

(FÊTE DE LA COUPE DE LA HOUPPE D'UN PRINCE ROYAL À PHṆÔM-PÉÑ, LE 16 MAI 1901.)

On vient, pour la seconde fois depuis deux mois, de célébrer à Ṗhṇôṁ-Ṗéñ le *chol kaṇṭ moṅḳol* (pâli *chûḷâ-kaṇṭana-maṅgala*), ou «fête de la coupe de la houppe» d'un prince royal (*réaçhéa botra* [*râjaputra*], ou, plus simplement, *mâchas*, maître ou seigneur). Cette cérémonie est aussi dite dans le langage de la cour : *châṁreuṇ kôr préaẖ sâk* «honorable rasage des cheveux sacrés», ou *sôkaṇṭ çhúk* «beau rasage de la

houppe », quand il s'agit d'un prince ou d'une princesse, fils ou fille du roi régnant. Quand il s'agit d'un enfant de l'*obaréach* (skt *uparâja*), l'expression est moins haute : *késakant*, « coupe de la chevelure ». Quand il s'agit d'un fils ou d'une fille de dignitaire ou de gens du peuple, la terminologie est moins noble encore, car elle est entièrement empruntée au langage vulgaire, *kôr çhúk* « rasage de la houppe », ou *kôr sâk* « rasage des cheveux ».

La cérémonie du rasage de la houppe me paraît correspondre au neuvième des *dâça karman*, ou « dix rites », et au *kesânta*, tonsure, dont il est parlé au livre II, *çloka* 65 du *Mânava-dharma-çâstra* : ce *samskara*, ou sacrement brahmanique, devait être reçu par les Brahmanes dans leur seizième année, par les khsatriyas dans leur vingt-deuxième, et par les vaisias dans leur vingt-quatrième année. Encore y a-t-il cette différence entre la cérémonie indienne et la cambodgienne que celle-là a pour objet de ménager sur le sommet du crâne la mèche que celle-ci a justement pour but de couper. Or cette mèche est, aux yeux des Hindous, la marque caractéristique de l'homme qui est resté dans le monde par opposition à celui qui a embrassé la vie religieuse. Tandis que le sacrement de Manou fait un laïque, la cérémonie cambodgienne ne tendrait à rien moins qu'à faire un moine. Nous

ne serions pas éloignés de penser que l'influence du bouddhisme n'a pas été étrangère à la modification d'une pratique tout d'abord empruntée au rituel brahmanique.

Le *kesnata* n'est d'ailleurs que la seconde coupe de cheveux prescrite par Manou. La première, le *cûḍâ-karman*, est le quatrième des *saṃskâras* dont il est question dans le *Mânava-dharma-sâstra* (II, 35) et le premier des *dasa-karman*, ou « dix rites ». Elle doit avoir lieu pour les brahmanes dans la première année qui suit la naissance. Ce sacrement a été conservé au Cambodge, comme au Siam, au Laos, en Birmanie, et y porte le nom de *kôr sâk prey* « rasage des cheveux sauvages », c'est-à-dire des premiers cheveux, des cheveux venus sans culture (avant le rasage). Cette cérémonie de la première tonsure, — de la tonsure des tout petits enfants, me dit une femme, — doit rituellement avoir lieu à la fin du premier mois et s'étend à toute la chevelure. Elle est suivie de beaucoup d'autres rasages qui ne sont pas rituels, mais qui ménagent, — ou qui devraient ménager, — une houppe de cheveux au sommet de la tête. Cette houppe, ou *çhúk*, ne devrait jamais être rasée mais seulement écourtée quand elle est trop longue. En fait, elle est rasée presque tous les mois au cours des premières années de l'enfant, avec tout

le reste de la chevelure, soit par mesure de propreté, soit afin de renforcer la racine des cheveux. Plus tard, souvent à partir de trois ou quatre ans après la naissance, quelquefois à partir de deux ou trois ans avant le *kôr çhúk*, on la laisse pousser toute ronde et d'un diamètre d'environ huit centimètres. Quand les cheveux ont atteint une certaine longueur en cet endroit, on les tord, on les noue et on en fixe le nœud à l'aide d'une épingle d'or, d'argent, de cuivre ou d'une aiguille de porc-épic. On rase tous les mois, quelquefois plus souvent, les autres cheveux, et, tout autour de la houppe, on épile une petite ligne large de deux millimètres à peine, qui est dite *ray çhúk*. Les gens coquets fixent autour de ce toupet une petite couronne des fleurs blanches du méaly, dite *phoṅ-phka*, et rien n'est joli comme une petite tête rasée, que surmonte une petite houppe correctement nouée et entourée d'une couronne blanche de fleurs toujours fraîches et odorantes. C'est cette houppe, conservée, soignée pendant plusieurs années, souvent ornée d'une épingle de grande valeur et d'une couronne de fleurs, que nous avons vue, ces jours derniers, tomber rituellement sous le rasoir.

Les Khmèrs racontent que cette cérémonie de la tonsure des enfants à l'âge de puberté a été instituée par praḥ Iso (Isvâra-Shiva); ils prétendent que ce

grand dieu rasa lui-même la chevelure de praḥ Kéṇès (Gaṇesha), son fils, alors âgé de onze ans, sur le sommet du phṇôṁ Kailâs (mont Kailâsa) où se trouve son paradis. C'est, ajoutent-ils, pour cette raison que le *réanma*, ou pavillon qui sert à l'aspersion purificatrice, est, pour les princes et les princesses, dressé au sommet d'un mont artificiel dit *phṇôṁ Kailâs*.

La première fête royale du rasage de la houppe a été célébrée cette année au palais de l'*ọbaréaçh* ou sous-roi; elle a duré trois jours, — du 15 au 17 mars, — et le rasage de la houppe a eu lieu le dernier jour, qui était un *thṅay Sau*, c'est-à-dire un jour placé sous la protection du régent de la planète Saturne, un samedi par conséquent. On a, ce jour-là, coupé et rasé la houppe d'une jeune fille de quinze ans, la princesse Tuçh ou Pinṇora; d'un jeune garçon âgé de treize ans, le prince Ñœp ou Kayourî; d'une petite fille âgée de onze ans, la princesse Nuy ou Sophannavoṅ, tous trois enfants de l'ọbaréaçh; puis de deux fillettes, enfants de hauts dignitaires appartenant à la cour du sous-roi et que le prince débonnaire avait jointes aux trois petits enfants royaux.

La seconde fête a duré sept jours, du 13 au 19 mai 1901, et le rasage de la houppe a eu lieu

le 16, un *thnay Prahassâmdey*, c'est-à-dire un jeudi, jour placé sous la protection du régent de la planète Jupiter (*Brihaspati*). Ce jour-là, on a coupé et rasé la houppe d'un *mâchas* ou *khsatriya* plus grand dans la hiérarchie cambodgienne, puisqu'il s'agissait du prince Toch ou Chandalekha (Croissant-de-lune), âgé de treize ans, et fils (le premier avant-dernier fils) du *luon mâchas çhivit*. du roi maître de la vie, le râja préah Noroudâm, roi du Kâmpuçhéa ou Cambodge.

Ces deux fêtes, royale ou sous-royale, qui, à deux mois de distance, avaient le même objet, ont été célébrées dans la saison favorable aux grandes solennités. Cette saison s'étend du premier jour de la lunaison de *Bos* (pâli *Phussa*) au dernier jour de la lunaison de *Pisakh* (pâli *Vesâkha*), déduction faite des lunaisons de *Méakh* et de *Chœtr* (pâli *Mâgha* et *Chitta*), qui sont considérées comme néfastes; cette période favorable allait, cette année, du 21 décembre 1900 au 17 mai 1901, mais ne comprenait pas les jours tombant entre le 20 janvier et le 17 février et entre le 20 mars et le 17 avril 1901.

Elles ont été de plus célébrées au cours de deux des jours propices bien connus des Cambodgiens : un samedi, jour de Saturne, et un jeudi, jour de Jupiter. Le premier de ces deux jours passe pour favorable au succès des solennités rituelles, le second

est dit particulièrement protégé par les *dévas* de tous les paradis. Trois autres jours de la semaine, en dehors de ces deux, sont encore propices : le dimanche ou jour du Soleil (*Āditya*), parce qu'il procure longue vie; le mardi, jour de Mars (*Maṅgala*), parce qu'il maintient la paix ou donne la prospérité et la victoire en temps de guerre; enfin le vendredi, jour de Vénus (*Sukra*), parce qu'il procure toutes sortes de nourritures savoureuses. Les seuls lundi, jour de la Lune (*Soma*), et mercredi, jour de Mercure (*Buddha*), sont défavorables, le premier parce qu'il procure les maladies, les chagrins et d'autres ennuis, le second parce qu'il procure des malheurs, l'anxiété et des ennuis provenant d'inimitiés avec autrui.

Les jours favorables au rasage de la houppe appartiennent donc à trois lunaisons séparées l'une de l'autre par des lunaisons néfastes, mais qui correspondent à des mois qui font partie de nos saisons d'hiver et de printemps. Ces jours propices seraient au nombre de quatre-vingt-dix si les lundis et mercredis n'étaient pas défavorables; en fait, il y a, dans cette période et par an, seulement soixante-dix-sept ou soixante-dix-huit jours favorables à la célébration de la cérémonie du rasage de la houppe.

C'est au cours de ces soixante-dix-sept ou soixante-

dix-huit jours que, par tout le Cambodge, le Siam, le Laos et la Birmanie, les rois, les princes, les grands, les petits dignitaires et les gens du peuple célèbrent cette fête réglée par un rituel que j'ai sous les yeux. Elle est, par tous ces pays. l'occasion de grandes réjouissances, de réunions de famille, d'un certain concours de peuple quand il s'agit des princes ou des grands, de festins toujours; car elle est, pour tout le monde bouddhiste, une sorte d'initiation, de proclamation publique que l'enfant va prendre place sinon au rang des grandes personnes, du moins au rang des adolescents dont la tenue et la démarche doivent être correctes. Le jeune homme, souvent encore un enfant, n'ira plus se rouler sur les tas de sable et la jeune ou la petite fille cessera de jouer avec les garçons; le jeune homme se tiendra dorénavant parmi les hommes et la jeune fille restera parmi les femmes. J'estime que cette solennité a remplacé dans le monde bouddhique la cérémonie de l'investiture du cordon dans le monde brahmanique et qu'elle y tient lieu de la prise de la robe prétexte dans le monde romain.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, le *kôr chúk*, ou « rasage de la houppe », est une fête rituelle obligatoire pour tout le monde, indispensable pour les princes et les princesses, et qui détermine l'entrée

des jeunes garçons et des jeunes filles dans le monde des grandes personnes. Enfin nul enfant ne peut ou ne doit être reçu dans un monastère en qualité de *samnêr* ou *nên*, c'est-à-dire de novice, avant d'avoir reçu cette sorte de sacrement.

On voit par là que cette cérémonie est de premier ordre, et qu'elle mérite d'être décrite par le menu.

Il a été dit plus haut qu'elle ne peut être célébrée que dans les lunaisons de Bos, de Palkuṇ et de Pisakh (p. *Phussa*, *Phagguṇa* et *Vêsakha*), c'est-à-dire au cours des dixième, douzième et deuxième lunaisons de l'année astronomique qui commence à l'équinoxe de printemps, ou bien les deuxième, quatrième et sixième lunaisons de l'année civile qui, au Cambodge, commence le premier jour du mois de Mekaser (p. *Mâgasira*), cette année le 22 novembre 1900. J'ajouterai qu'elle ne peut être célébrée pour chacun des enfants que dans le cours de leur neuvième, onzième, treizième ou quinzième année, jamais avant et jamais après sans manquement, et encore jamais au cours des années paires, qui sont considérées comme néfastes. En outre, le jour ne peut être arbitrairement choisi par les parents des enfants; ce soin est réservé aux *horapâṭhakas* ou *horâhariyas*, qui sont des astrologues, ou bien aux simples *âchariyas*, qui, sans être des devins de métier, sont en

possession des diagrammes et des tables nécessaires à la découverte de ces jours. Le jour favorable pour chacun des enfants, l'heure propice au cours desquels les influences mauvaises ne viendront pas troubler ou compromettre la cérémonie, ne peuvent être découverts qu'à l'aide de calculs assez compliqués dont les éléments sont fournis par la position dans le ciel des astres le jour de la naissance, et de certaines étoiles dites favorables, par l'âge de l'enfant et le millésime de l'année où il est né, par le chiffre correspondant aux quatre éléments (terre, eau, feu, air) qui président aux jours. On écarte les deux jours de la semaine qui sont dits *amañgalas*, ou néfastes, dont j'ai parlé plus haut, et on choisit le jour *thoṅ chay*, ou du « drapeau victorieux », parmi les cinq jours de la semaine qui sont dits *mañgalas*, ou propices, en prenant, si le calcul a donné un jour néfaste, celui qui est le plus proche, soit avant, soit après, mais selon que les fractions, s'il y en a eu, ont indiqué plutôt l'un que l'autre.

Ne pouvant pas donner la description des deux *kör çhúk*, celle que je vais donner ici sera la description de la cérémonie célébrée au palais du roi Noroudâm. Elle donnera, je l'espère, une idée assez juste des deux fêtes si on veut bien, par la pensée, ramener à des proportions beaucoup moindres, pour

ce qui concerne celle célébrée au palais de l'*obaréạch*, la pompe que je vais essayer de décrire.

I. Le mont Kailâs ou Kailâsa.

On avait élevé dans la première cour du palais royal, entre la salle publique des danses (*roun-réâm*) et le mur d'enceinte au sud, devant la maison en fer du roi, un *phṇôṃ*, ou mont, *Kailâsa*, image du pic célèbre de l'Himâlaya [1] où, disent les livres sacrés de l'Inde et du Cambodge, le dieu Shiva règne en son paradis et a célébré le *kôr çhúk* de son fils Gaṇesha.

Au centre de ce paradis — ce détail n'est pas inutile, et nous verrons tout à l'heure pourquoi — se trouve une source d'eau sacrée, toujours alimentée par les nuages; de cette source s'échappe une rivière qui, après avoir, en cataracte haute et bruyante, battu de ses flots une énorme roche dite *kâbal mâhado réạch* (*mahârâja-kapâla*, le crâne du grand roi), continue de descendre la montagne, traverse l'Inde sous le nom de Gaṅgâ, puis l'Océan profond sans

[1] Je signalerai ici, à titre de curiosité, que les Cambodgiens ont donné le nom de mont Kailâs à un mont de la chaîne de l'Éléphant (ou *phṇoṃ Kâṁchay*) qui se trouve à l'ouest et à quatre kilomètres environ de la résidence de Kàṁpot.

mêler ses eaux douces aux eaux salées de la mer, et va se perdre dans les enfers où règne Yama avec ses *Yâm-phum-bal* (*Yama-bhûmi-pâlas*), ou gardiens du monde de Yama, et ses damnés à la fois tourmenteurs et tourmentés.

Ce *phnôm Kailâs*, ou mont *Kailâsa*, est figuré ici par un échafaudage en bois, haut de six à sept mètres, supportant un treillis serré de lamettes de bambous; le tout est entièrement recouvert de cotonnades blanches assez habilement brossées de longues traînées bleues et brunes pour donner l'impression d'un sommet montagneux formé d'énormes roches grises. L'une, au sommet, est argentée et une autre est dorée. Dans les sinuosités, on a planté des branches d'arbres qui figurent des arbustes, des touffes d'herbes et de fleurs; dans les trous, qui sont des sortes de repaires, on a placé des animaux en carton : tout en haut, un *réachéasey* (p. *râjasîha*), ou lion royal, tout doré, un éléphant blanc entièrement argenté; en bas, je trouve une tigresse allaitant trois ou quatre petits, un chameau, une girafe, des cerfs, un sanglier, une biche, tout cela très naturaliste, trop naturaliste même, grossièrement fait, mais curieux cependant dans l'ensemble.

Au sommet du *phnôm*, sur une plate-forme de cinq à six mètres carrés, on a élevé un petit pavillon,

ou *réaṇ-ma*, à quatre faces, dont le toit, supporté par quatre belles colonnes de bois doré, est semblable aux jolis campaniles dorés qui ornent le faîte de certains temples bouddhiques, — principalement le *véaṭḥ ṇokor* de Phṇôṁ-Péñ et les édicules que ce beau monastère contient. Ce pavillon, ou *réaṇ-ma*, est garni de rideaux en soie rouge discrètement brochés jaune, qui, sous les chauds rayons d'un beau soleil parvenu au tiers de sa course, font un effet charmant quand, malgré les embrasses d'or qui les lient aux quatre colonnes du toit, ils se gonflent sous la petite brise qui souffle par-dessus les murs d'enceinte du palais royal. A l'est et au flanc de ce pavillon, on a posé, sur un petit bâti, un grand bassin de cuivre recouvert d'un coupon de soie blanche ; ce bassin est muni d'un long tube fixé à sa base, fermé par un robinet, et qui s'achève en pomme d'arrosoir. Ce récipient est rempli d'eau prise au Mékoṅ et figure la source d'eau sacrée qui se trouve au sommet du Kailâsa, comme je l'ai dit plus haut.

Autour de ce *phṇôṁ*, on a dressé sept *chạtt-ruot*, parasols étagés, qui sont des mâts plus hauts que le mont Kailâs et qui portent, enfilés les uns au-dessus des autres, neuf parasols rouges agrémentés de dorures et d'autant plus petits qu'ils sont plus hauts.

Un raidillon, dont la base est à l'ouest, sans

contourner entièrement le *phnôm*, en gravit le flanc nord et conduit du sol au sommet. Ce sentier est recouvert d'une natte étroite et longue comme un tapis d'escalier, et, sur cette natte, on a étendu une cotonnade blanche qui part de la salle où le jeune prince ira, avant l'aspersion, échanger son beau costume de brocart d'argent contre un langouti et une écharpe blanche de coton, et qui conduit au pied du pavillon, ou *réan-ma*. Il s'élève entre les sinuosités du *phnôm*, gardé par des demi-dieux de carton, homme et femme, que Shiva a chargés de la surveillance des sentiers sacrés qui conduisent à son paradis.

Un cordon préservateur, fait de sept fils de coton vierge non tordus et chargé de puissance par les religieux du Buddha qui ont prié dessus, entoure le *phnôm*, et doit éloigner de lui les esprits mauvais qui pourraient être tentés de s'en approcher pour compromettre le succès de la cérémonie.

Au bas, trois petits abris sont dressés. On y voit des autels et sur ces autels des offrandes. Elles sont destinées aux *dévas* des paradis bouddhiques, à Visvakarma le divin architecte, et aux Bodhisattvas qui suivent le bon sentier qui mène à l'arbre de l'omniscience.

Bref, tout cela était léger, fait de toiles peintes et

de carton; et cependant, le jour du *kôr çhúk*, sous le beau ciel bleu où couraient de grands nuages blancs, sous les rayons chauds du soleil qui fondait tous les détails défectueux en un ensemble fastueux, au milieu de tout ce peuple khmèr accouru de toutes les parties du royaume, au bruit de la musique des Cambodgiens et des Tagals, en présence des grands et des petits dignitaires vêtus et coiffés à l'antique, tout cela était féerique, grandiose et non sans majesté.

II. Les trois jours préparatoires.

Les trois jours qui ont précédé celui du rasage de la houppe, c'est-à-dire les 13, 14 et 15 mai, douze religieux, — autant qu'il y a de mois dans l'année, — sont venus de *véaṭḥ Olaloṁ*, le principal monastère de Phṇôṁ-Péñ, y compris leur chef, le *sôṁdach préaḥ sâṅḳharéaçh* (le haut et saint dignitaire du saṅkha royal), s'installer dans le *préaḥ ṭiṇéaṅ ṭévéa viṇiçhçhay*, qui est la «salle du trône et des dieux inspirants (conseillers)», sur un tapis placé le long des piliers de droite [1] qui soutiennent la partie centrale du toit, et assez loin du trône bouddhique. Ils ont le dos tourné au sud, afin d'avoir l'épaule droite à

[1] La droite est le côté qui se trouve à la droite d'une personne assise sur le trône.

l'est et l'épaule gauche à l'ouest. Entre le trône bouddhique et la place qu'ils occupent, on a élevé un autel, plutôt une sorte de lit carré très bas, fait d'un cadre de bois formant ciel et supporté par quatre colonnes; cet autel est recouvert de cotonnade blanche ainsi que les colonnes et le ciel. On y trouve, au centre, une courte et massive statue de Shiva à huit bras; devant cette statue cinq aiguières d'eau parfumée et consacrée par des prières : elle doit servir à l'ablution purificatrice qui aura lieu après le rasage de la houppe; puis quatre conques marines agréablement ornées de dorures; une paire de ciseaux de forme antique et damasquinée d'argent; quatre rasoirs à manches d'or, d'argent, de cristal et de corne de rhinocéros; trois anneaux d'or, ou *kiévyat*, passés dans un grand anneau de *sbau* frais, l'herbe à chaume des Cambodgiens, qui est, dit-on, le *kusa* des livres sacrés sur lequel était assis, au pied de l'arbre de la *bodhi*, Siddhârtha Gautama quand il devint Buddha. J'y vois encore deux petits sachets de soie : l'un, me dit-on, contient un étui en or dans lequel on a placé une feuille d'or très mince, dite *suvaṇṇa-paṭṭa*, portant les titres donnés au roi le jour de son couronnement; l'autre contient un étui semblable renfermant une feuille d'or sur laquelle est écrit le nom du jeune prince, Chaṇḍalekha.

Derrière le trône bouddhique, qui est relativement simple, quoique doré, orné de deux étages de garudhas disposés en cariatides et surmonté des sept parasols qui forment pyramide et qui sont un des attributs de la royauté khmère, on aperçoit le trône brahmanique. Large, haut, majestueux, il est fait de trois vaisseaux d'inégale grandeur qui semblent emboîtés l'un au-dessus de l'autre, dont les angles s'achèvent en flammes hardies. Il est surmonté d'un dais, orné de rideaux liés aux colonnes par des embrasses d'or, à toiture pyramidale, très ouvragé et très élégant malgré la lourdeur de sa base. Ce trône, ainsi que le précédent, est entièrement recouvert de feuilles légères d'or délicatement appliquées sur le bois sculpté.

En face des religieux, on voit, sur une natte blanche, un épais tapis et, à la tête de ce tapis, un petit coussin accoudoir en soie blanche brodée d'argent. De chaque côté de ce coussin et un peu en avant, on a placé deux *bay-sey*, qui sont des offrandes aux dévas, et, à quelques pas, juste au centre de la salle, entre les religieux et la place que le jeune prince occupera, est une représentation rituelle du mont Mérou. C'est une des couches intérieures d'un tronc de bananier maintenue debout par un pieu et enveloppée d'une magnifique étoffe de soie qui s'achève

en une pointe au sommet de laquelle on a placé un anneau d'or enrichi d'un gros diamant, le *maṇi* royal.

Autour de cette représentation rituelle, mais très conventionnelle, du mont Mérou, on voit des plateaux d'or remplis de fruits.

Quatre *bakous*, ou brahmes, qui sont, avec le roi, les officiants de cette solennité, sont vêtus à l'antique d'une sorte de chemise dite *aau-phay*, longue, en mousseline claire, à manches larges et longues, ouverte sur le devant et dont le col, les bords et les manches, à l'endroit où se portent les anneaux de bras, sont ornés de galons d'or; ils ont les cheveux longs et noués en torchon derrière la nuque. Les religieux du Buddha ont le dos à l'est, assis sur des nattes posées en face du tapis que doit occuper le prince Chandalekha. Près des *bakous* sont disposés, à portée de leurs mains, d'abord deux conques marines toutes blanches, qui sont les trompes antiques qui doivent marquer les différentes phases de la cérémonie, et dont le son a la propriété d'éloigner les esprits mauvais; puis quatre *pin-pôn*, qui sont de tout petits tambourins dont une bille de pierre attachée à une ficelle vient simultanément, quand on agite l'instrument, frapper les deux peaux; enfin quatre *krap*, ou castagnettes en bronze, de forme antique,

Tout autour des piliers qui soutiennent la toiture centrale de la salle du trône, mais à l'intérieur, je distingue un cordon préservateur de coton vierge, fait de sept fils non tordus, en tout semblable à celui qui enceint le *phṇôṁ Kailâs*. Ce cordon, après avoir décrit un parallélogramme long et avoir passé au travers de l'autel de Shiva, repose à terre devant les religieux du Buddha et s'achève en une couronne épaisse, dite *âṁbôḫ-khlok*, qu'on a placée sur un petit lit de cotonnade blanche. Nous verrons plus loin comment ce cordon acquiert la propriété préservatrice qu'on lui attribue, quel est son rôle et quel est celui de la couronne de coton vierge.

Vers 5 heures du soir, heure à laquelle les religieux pénètrent dans la salle du trône et prennent place sur les nattes préparées pour eux, par la porte centrale du Nord une longue procession, que je décrirai au paragraphe suivant, sort du palais royal, et entraîne le prince Chaṇḍalekha assis sur le *yéaṇ-âmât* (1), qui est une sorte de lit bas à dossier entièrement recouvert de plaques d'or. Ce cortège, qui compte au moins huit cents figurants, fait le tour du *moukkha préaḫ léaṇ*, où place royale, qui est située au nord du palais, puis rentre dans le *véaṅ* par la

(1) Des mots sanskrits *yâna*, véhicule, et *amâtya*, ministre. *Amâtya-yâna*, véhicule (escorté par les) ministres.

porte centrale de l'est et se répand dans la première cour autour du *phnôm Kailâsa.*

Le prince passe directement de son *yéan-âmât* sur une estrade où le reçoit le roi; puis, suivi de toutes les femmes de la cour et des suivantes vêtues de blanc, il entre dans le palais par une porte qui se trouve située tout près de *phnôm Kailâs*, en marchant sur une natte recouverte d'une cotonnade blanche, traverse les appartements et gagne la salle du trône. Il y pénètre par une porte située à la gauche [1] du trône brahmanique et, pendant que sa suite de femmes s'arrête au fond de la salle et que les *bakous*, qui sont allés au-devant de lui, sonnent de la conque marine afin d'éloigner les génies malfaisants, il vient, précédé par eux, s'asseoir sur le tapis préparé pour lui en face des religieux et s'accouder sur le petit oreiller de soie blanche brodée dont j'ai parlé plus haut. Le roi, qui le suit, prend place sur un coussin placé à quelques mètres du trône bouddhique, au milieu de la salle. Les *bakous* s'assoient à la gauche du récipiendaire de manière à ne tourner le dos ni aux religieux ni aux princes qui ont pris place un peu en arrière et au-dessous du néophyte.

Celui-ci, sur l'avis du principal *bakou*, incline sa

(2) A la droite, si on regarde le trône.

petite tête aux trois quarts rasée et ornée du *kiév*[1], qui est un tout petit *mokuṭa* qui enferme la houppe, puis, sans lâcher un seul instant la feuille de latanier dorée dont il sera parlé plus bas, il joint ses deux mains ouvertes, les porte lentement à la hauteur du *kiév* et salue le roi, les religieux du Buddha, l'autel élevé à Shiva et le mont Mérou. C'est le *sâmpah* solennel et rituel, l'*añjali* des livres hindous. La musique cambodgienne se fait entendre au dehors sous l'espèce de marquise qui précède la salle du trône.

Un *bakou* allume les bougies de cire d'abeilles, et le prince Chaṇḍalekha se penche en avant, s'appuie des deux coudes sur le coussin de soie blanche brochée et y demeure les maints jointes dans la position respectueuse des fidèles au temple.

Alors un *achar* (p. *âçariya*) s'approche des moines et leur demande de vouloir bien dire la triple salutation au Buddha, les trois augustes refuges, les cinq préceptes sacrés, afin que tous ceux qui sont là profitent de cette récitation. Les religieux du Buddha, vêtus de jaune, c'est-à-dire de deuil, inclinent la tête, et, tout de suite, la face cachée derrière un écran, dans le grand silence de la salle, alors que toute l'assistance a les mains jointes, leurs voix s'élè-

(1) Prononcez *kieu*.

vent très claires et très nettes : *Namo tassa bhagavato arahato sammâsambuddhassa*, « Salut à lui, le bienheureux, le saint, le sage parfaitement accompli », et toute l'assistance répète cette formule. Deux fois encore les religieux la répètent, et deux fois les assistants la disent après eux en un murmure un peu confus qui rappelle les répons des fidèles aux litanies dans nos églises chrétiennes un soir de *Salut*.

Un silence se fait, puis la voix des religieux reprend pour dire les *préaḥ tray saranakama* (*tri-saraṇa-gamanaṃ*), qui sont comme une sorte de *credo* bouddhiste, les trois refuges que doit désirer un fidèle :

Buddhaṃ saraṇaṃ gacchâṃi, « en Buddha je me réfugie », et la foule répète cette formule; *Dhammaṃ saraṇaṃ gacchâṃi*, « en la Loi je me réfugie », et l'assistance répète cette phrase; *Saṅghaṃ saraṇaṃ gacchâṃi*, « en l'Assemblée je me réfugie », et la foule répète encore. Les religieux recommencent deux fois cette récitation, toujours coupée par celle des fidèles, mais en faisant précéder la deuxième des mots *dutiyaṃpi* « deuxièmement », et la troisième des mots *tatiyaṃpi* « troisièmement ».

Le chef des religieux demande alors : — « Maintenant, désirez-vous entendre les cinq préceptes? » — « Nous désirons les entendre », répond l'*âchariya*.

Alors les douze religieux récitent les cinq préceptes sacrés, ou *sœl pram* (*panchasîlaṃ*), qui sont aussi dits les cinq abstinences (*veramaṇî*).

Pâṇâtipâtâ veramaṇî sikkhâpadaṃ.

Adinnâdânâ veramaṇi, etc.

Kâmesu micchâcârâ veramaṇi, etc.

Musâvâdâ veramaṇi, etc.

Surâ-meraya-majjapamâdatthânâ veramaṇi, etc

C'est-à-dire qu'il faut s'abstenir de tuer, de voler, de commettre des impuretés, de mentir, de boire des liqueurs alcooliques.

Le dernier des cinq préceptes ou commandements sacrés étant dit, *l'achar* s'avance encore vers le chef religieux en se traînant sur les genoux à l'aide des mains et des pieds, appuie les coudes à terre, joint les mains ouvertes, salue de la tête et demande que les religieux fassent entendre les trois *parittas*, ou protections :

Vipattipatibâhâyâ, sabbasampattisiddhiyâ,

dukkha
Sabba- bhaya -vinâsâya, parittaṃ brûtha maṅ-
roga: galaṃ,

c'est-à-dire : « Pour écarter l'infortune, pour obtenir toute prospérité, pour anéantir toute douleur, toute crainte, toute maladie, récitez l'auspicieuse [formule de] protection. »

Chacune des trois formules, qui ne diffèrent l'une de l'autre que par l'emploi dans chacune d'elles de l'un des trois mots que j'ai placés entre une double accolade, est dite trois fois par les religieux.

Les trois *parittas* étant récités, l'achar, en langue pâlie et d'une voie haute et par deux fois, prie les *dévas* des mondes de la forme, ceux des montagnes et des précipices, de l'atmosphère et des astres, des îles et des continents, ceux qui habitent les arbres, les forêts, les maisons et les champs, les dieux de la terre, etc., de venir assister à l'exposition de la Loi.

Alors les religieux répètent trois fois la salutation au Buddha, et disent les sept *parittas* favorables, qui sont des textes d'exorcisme extraits du *Suttapiṭaka,* la deuxième collection des livres sacrés du bouddhisme. Cette récitation dure environ une heure. Quand elle est achevée, le jeune prince, sur un avis des *bakous*, salue son père, les religieux, l'autel de Shiva, le mont Mérou et se retire dans ses appartements. Les religieux reçoivent quelques présents au nom du roi, puis se lèvent et regagnent leur monastère, les uns derrière les autres, le chef en tête, et se suivant dans l'ordre indiqué par l'ancienneté de leur entrée en religion.

Le roi, le premier jour, a assisté aux récitations.

des religieux du Buddha; mais trop vieux, malade, fatigué, il n'a pu faire de même les deux jours suivants. Il est demeuré dans son appartement. Il n'a pas davantage reçu à la porte du palais la procession du matin, qui a précédé d'une heure le rasage de la houppe, afin d'être dispos pour cette cérémonie et pour celle de l'aspersion, et le soir, il n'a pas paru lors de la procession qui a précédé la cérémonie du *khuan* dont il sera parlé à la fin de cet article.

III. La procession[1].

Le cortège du prince Chaṇḍalekha, le jeune néophyte royal, était très curieux, plein d'enseignements sur le passé, sur la gloire d'autrefois, sur la splendeur des anciennes cérémonies royales avant les guerres avec le Siam et l'Annam, avant la prise de Lovek et l'arrivée des Européens, qui ont apporté tant de nouveautés en Extrême-Orient que tout l'archaïsme en est affecté, que tout le pittoresque en est corrompu, et que le style national s'abâtardit. Ce

[1] Le rituel des cortèges royaux et princiers donne la composition des trois cortèges, ou *hé :* A le cortège de 1re classe, qui ne peut être ordonné que pour un enfant de reine; le cortège de 2e classe, qui ne peut être employé que pour un fils ou une fille de seconde femme, et le cortège de 3e classe, qui est réservé aux enfants de l'ǫbaréach.

cortège (*hé*) cependant a beaucoup conservé du passé, malgré tout le nouveau, tout le disparate qui s'y mêle. Je vais essayer de le décrire ici.

J'ai dit plus haut qu'il comprend environ 800 personnes; qu'on en juge :

Une compagnie de 100 soldats manillais et cambodgiens, vêtus de pantalons blancs, de vareuses d'un bleu foncé et coiffés du casque d'ordonnance, pieds nus, se suivant à la file indienne, sur deux lignes, ouvrent la marche, le fusil chassepot sur l'épaule, la baïonnette au canon.

Entre ces deux lignes de cent soldats — la garde manillo-cambodgienne du roi — un corps de musique française, dont les douze exécutants, à deux ou trois unités près, sont Cambodgiens et dont le chef est un vieux Manillais, s'avance avec ses gros, ses énormes instruments de cuivre, ses cymbales et sa grosse caisse. Ces douze musiciens sont chaussés, mais vêtus et casqués comme les soldats de la compagnie qui les encadre.

A cinquante mètres de ce corps de musique s'avancent quatre pièces de quatre, montées sur de vieux affûts, et traînées chacune par six artilleurs cambodgiens, vêtus comme les soldats, mais coiffés de képis déformés en drap bleu foncé à liséré bleu tendre.

Derrière cette batterie, à cinquante mètres encore,

paraissent sept éléphants aux belles et longues défenses d'ivoire cerclées chacune de trois larges anneaux d'or travaillés par les plus habiles orfèvres du roi. Ils figurent les sept planètes connues des anciens, le Soleil et la Lune compris, qui président aux jours de la semaine. Sur le dos des quatre premiers et retenus par des croupières de cuivre on a placé des *krê-ṣṇêṅ*, ou palanquins sans roof; sur chacun des deux palanquins qui tiennent la tête est assis, les jambes croisées, un danseur costumé et masqué en *yakṣa*, et sur chacun des deux suivants est un autre danseur costumé comme les *yakṣas*, mais masqué en singe et muni d'une longue queue flexible. Ils montrent à la foule leurs masques grimaçants, leurs dentures féroces, leurs bouches terribles, chez les *yakṣas* armées de défenses de sanglier. Avec des contorsions violentes, des mouvements brusques et saccadés du corps, de la tête et des bras, ils entrent dans leur rôle de tourmenteurs des hommes et menacent de leurs glaives courts la foule qui rit de leur colère et qui brave leurs menaces.

Les trois derniers éléphants, dont l'un sert habituellement de monture au roi, ne portent que leurs cornacs armés du *kaṅvê*, ou croc, qui sert à réprimer leurs écarts. Les cornacs sont vêtus de brocart d'or, à l'antique, et coiffés du casque persan qui rappelle

avec son cache-nuque rouge celui des Sarrasins au temps des croisades.

Derrière les sept éléphants, entre deux lignes de cavaliers vêtus à l'antique, coiffés du casque persan et montés sur des chevaux sellés et bridés à la mode birmane, marche le capitaine de la compagnie de soldats, dont le costume et la casquette ressemblent beaucoup à ceux d'un officier de marine.

Puis viennent deux files de porteurs d'étendards : 70 porteurs de drapeaux liés à la hampe; 48 porteurs d'étendards de forme triangulaire liés à la hampe, dits *de la victoire;* 48 porteurs d'oriflammes vertes, dites du *makara;* 18 porteurs d'oriflammes jaunes dites *du scolopendre*, toutes ces oriflammes suspendues en bannières; 18 porte-fanions; 60 autres porteurs d'étendards au *makara;* 16 porteurs d'étendards dits *au scolopendre*, et 20 porteurs de pavillons blancs. Toutes les hampes de ces étendards ou drapeaux sont terminées par une flèche sous laquelle pend une crinière jaunâtre, et tous les porteurs sont vêtus de casaques rouges, du *sâṁpot* khmèr en soie, et coiffés du bonnet qui serre la tête. Ces 300 hommes qui autrefois étaient *pol-vẹ̄ṇ*, ou gardiens par corvées, se suivent en file indienne sur deux longues lignes. Ils soutiennent, en outre de leurs drapeaux, deux longues cordes de *smau phlaṅ*, une

herbe à chaumer les maisons, d'environ 500 mètres chacune, qui paraissent n'avoir d'autre fonction que d'empêcher la confusion et de maintenir les hommes à la distance réglementaire.

Entre ces deux lignes de porte-étendards, paraît un corps de 16 musiciens cambodgiens jouant des instruments français, en tout pareil au corps de musique déjà décrit. Leur chef est un Manillais.

Derrière ce corps de musiciens viennent 27 licteurs vêtus de beaux *sâṁpot* en soie du pays, vêtus du *aau* de soie noire, la tête nue, et porteurs de faisceaux de treize rotins, dont douze sont liés autour d'un bâton peint en rouge et dont le treizième est fixé sur le cercle formé par les douze premiers. Les 27 licteurs représentent collectivement le droit d'appliquer les peines de justice, mais ils figurent aussi par leur nombre les 27 maisons lunaires; les douze rotins des faisceaux figurent les douze lunaisons de l'année, et le treizième rotin la treizième lunaison qu'il faut intercaler dans l'année tous les deux ou trois ans sous le nom de *tuṭiyasath*, deuxième *asath* (p. *âsâlha*), lunaison qui est la cinquième de l'année astronomique anormale et la huitième *bis* de l'année civile anormale ou de treize lunaisons.[1]

[1] Je dis 8e *bis* et non 9e lunaison parce que, dans les années de treize mois, le premier mois d'*asath* (*pathamasath*) et le deuxième

Derrière les licteurs, à cinquante mètres environ et toujours entre les deux files des porte-étendards, viennent les nations : les Malais et les Chams réunis en un même groupe de 200 hommes, coiffés de turbans, vêtus de langoutis longs ou courts drapés sur le pantalon large, avec plus de cent petits garçons qui, très gravement et coiffés de turbans ou de calottes à broderie d'or, marchent sur plusieurs files; cette nation est précédée de ses musiciens qui battent des tambourins larges mais courts, dont la peau est une peau de buffle très tendue à l'aide de chevilles et de ficelles.

Les Chinois suivent à cinquante pas. Ils sont peu nombreux, n'ont pas revêtu leurs costumes de gala, mais ils sont précédés de leurs musiciens qui jouent des airs criards sur des flageolets grêles et qui choquent des cymbales larges et énervantes.

Puis c'est un groupe de quatre musiciens khmèrs, dont trois frappent des tam-tams et dont le dernier bat une sorte de grosse cuve en bronze avec un marteau de bois enveloppé d'un linge.

mois d'*asath* (*tutiyasath*) sont, quand on date une pièce officielle, indiqués le premier par un 8 et un zéro ($\binom{8}{0}$), le second par deux 8 placés l'un au-dessous de l'autre ($\binom{8}{8}$); cela afin que les mois du même nom portent toujours le même numéro, que l'année ait douze mois ou qu'elle en ait treize. Il est facile de saisir la raison pratique de ce procédé.

Un autre groupe de six batteurs de gong suit à cinquante pas environ, et, derrière ce petit groupe, s'avancent sept batteurs de *pin-pon*; puis, sur quatre rangs, 200 dignitaires cambodgiens vêtus du *sàmpot* et de la veste de cérémonie qui brille et paraît dorée, le tout recouvert de la blouse en mousseline ouverte sur le devant, dite *aau-phay*, qui est en mousseline fine garnie de galons d'or. Leur tête est coiffée du *rômphak* blanc, qui est une calotte basse en carton posée sur la tête, maintenue par une cordelette qui se noue sous le menton, et qui s'achève en une pointe longue d'environ 0 m. 40. Ils portent tous un lotus rouge à la main droite.

Derrière ce groupe de dignitaires, s'avance un corps de musiciens cambodgiens qui battent, tout en marchant, des instruments siamois portés sur des bambous par des gens du peuple.

Derrière ceux-ci s'avance un nouveau groupe de 200 dignitaires cambodgiens, également porteurs de lotus rouges, en tout semblable au premier, puis un corps de batteurs de longs tambourins qui ont la forme d'une amphore haute de 0 m. 80, suspendus à la ceinture. La membrane de ces tambourins est en peau de serpent. Ce groupe est composé de Cambodgiens vêtus d'étoffes à carreaux bleus et blancs; ils portent des écharpes larges en même étoffe, négligemment

jetées sur l'épaule gauche à la mode écossaise, et leur tête est ceinte du haut turban birman. Ils figurent les nations des Pégouans, des Kolas et des Avas, qui, jadis, étaient assez nombreux au Cambodge et au Siam. Devant ce groupe, un danseur comique marche, danse, saute et se contorsionne à la grande joie de la foule.

Derrière viennent, sur deux lignes, 26 porteurs de lourds parasols rouges, 20 porteurs de pavois ronds et 20 porteurs d'autres pavois en forme d'écrans de religieux; puis, entre ces divers porteurs, s'avance gravement la *mayurî-chatt*, une dame vêtue à l'antique et qui porte en ses deux mains quelque chose qui ressemble à un petit parasol (*chatt*) fermé fait de plumes de paon (sk. *mayûra*) prises sous la gorge ou sur le dos de l'oiseau[1]. Elle est vêtue d'un magnifique langouti qui brille comme une feuille d'or et qu'elle porte long comme une jupe. Ce langouti est maintenu à la taille par une large ceinture en or, dont la boucle, sur le devant, porte un très beau et très gros brillant entouré de douze autres plus

[1] A rapprocher de LV (96) st. de Loley dans *Notices et manuscrits de la Bibliothèque nationale*, de t. XXVII, 1re partie, 2e fasc., p. 329 st. 61, «*chattramâyura*», et la traduction, p. 408, st. 61 «*plumes de paon*», puis la note 5, «*sorte d'éventail*». — Voir aussi t. Ier, fasc. XVIII (47 *a-d*), Praḥ-Ñouk, p. 154, st. 54, et pour la traduction p. 168, st. 54.

petits. De ses épaules tombe par derrière, comme une chappe, à quelques pouces du sol, un long manteau, dit *sbay-pak*, fait d'une seule pièce de brocart d'or hindou échancrée pour le cou et dont les deux côtés de l'échancrure sont ramenés sur la poitrine et couvrent tout juste les seins. Par-dessus ce manteau, une sorte de lourde et large rivière d'ornements d'or liés les uns aux autres par des chaînettes également en or, dites *say-ṇuom*, recouvre à demi les épaules, un peu la poitrine et le dos. Des bracelets pour les poignets et des bracelets pour les bras, des bagues à tous les doigts, des anneaux de cou-de-pied, de splendides et longues boucles d'oreilles, tous ces bijoux en or, et une très belle couronne d'or habilement travaillée, dite *kabaṅna*, garnie de nombreux brillants, relèvent encore son beau costume. Elle marche doucement, la taille cambrée, haut les seins, le regard à vingt pas, fière et, disent les Cambodgiens, « gracieuse comme une *apsarâ* ». C'est elle qui « ouvre la route » au prince et qui, finalement, avec son parasol de plumes de paon, qui est une sorte d'amulette, écarte de lui les influences mauvaises.

Derrière elle, à dix pas et toujours entre les porteurs de pavois, s'avance le *yéaṇ-amât* d'or, ou palanquin à dossier, où le prince Chaṇḍalekha se tient,

assis à la mode hindoue, le dos appuyé à un petit coussin de soie blanche. Ce palanquin est porté « au-dessus des têtes » par huit hommes du peuple et escorté des douze plus hauts dignitaires du royaume, tous vêtus de *sampots* et de vestes brillantes comme de l'or, de la longue chemise, ou *aau-phay*, dont j'ai parlé plus haut et coiffés du *romphak* blanc. Le prince Chandalekha est vêtu à l'antique d'un *sampot chârabap* de brocart d'or hindou relevé entre les jambes à la cambodgienne, qui forme culotte et qui cache à demi un pantalon, dit *kho hatthonhvan*, aussi en brocart, qui descend à mi-jambes. Sa veste, ou *chlan préah' ănk*, à ailes de pigeon sur les épaules, — ailes dites *eynthánou*[1] (p. *Inda-dhanu*, arc d'Indra), parce qu'elles forment un arc avec les épaules, — vaut 2,000 piastres. Elle est ornée de galons, de paillettes d'or, et ajustée à la taille et aux bras. Une lourde et magnifique ceinture d'or à la boucle ornée de plusieurs gros diamants, dite *khœm-khat*, serre sa taille. Sa houppe de cheveux est enfermée dans un *kiév*, qui est un petit *mokuta* d'or fin, travaillé au palais, ciselé et orné de diamants. Il tient à la main, comme on tient une verge, une feuille de latanier dorée dont l'extrémité a été pliée de manière à former un angle

(1) Ce mot *eynthánou* désigne aussi l'arc-en-ciel.

obtus, et sur laquelle on a gravé au burin des formules d'exorcisme. Ses bras, ses jambes sont chargés de trois gros anneaux d'or très ouvragés; tous ses doigts sont rituellement ornés de bagues à gros chatons enchâssant des pierres précieuses; le *sâṅvâr*, ou cordon brahmanique, se croise sur le dos et sur la poitrine où il supporte un gros et large bijou d'or, dit *çhipéçh*, orné d'une belle pierre précieuse; il porte en sautoir sur l'épaule gauche et sous l'aisselle droite deux grosses et lourdes chaînes d'or et un ruban fait de petites plaques d'or, soit ovales, soit carrées, longues, finement ouvragées et reliées les unes aux autres par trois chaînons. Le cortège à ce moment est très beau.

Derrière le *yéaṇ-amât* du prince Chaṇḍalekha marchent cent femmes du palais, aux cheveux coupés en brosse, vêtues de splendides *sâṁpot* en soie du pays, qui sont portés longs; leurs seins sont couverts de l'écharpe jaune siamoise qui, après avoir fait le tour de la poitrine, retombe derrière, en cascade, presque jusqu'à terre; conformément aux enseignements du rituel, elles portent toutes entre leurs mains jointes une fleur de lotus rouge. Parmi elles, un certain nombre de petites filles, trente ou quarante, marchent gravement, leur petite tête aux trois quarts rasée, la houppe bien nouée et retenue par



une épingle d'or appuyée sur une petite couronne faite des fleurs blanches du méaly (cf. pl. XIII).

• Puis viennent quatre dames du palais, vêtues en Européennes de robes trop courtes et décolletées qui laissent voir, avec une partie du dos, les épaules et les avant-bras; elles sont chaussées de bottines de toile blanche et coiffées, malgré leurs cheveux courts, de chapeaux de paille déformés mais couverts de fleurs artificielles fanées; elles s'éventent consciencieusement à la mode de l'Occident avec des éventails en papier. Telles qu'elles sont, ces quatre femmes, qui déparent la processsion, avec leurs gorges brunes et leurs bras trop foncés, représentent les dames de l'Europe, des Françaises peut-être, venues pour rendre hommage au roi du Cambodge et au prince Chandalekha, son fils.

Derrière ces quatre Européennes marchent cent suivantes vêtues de langoutis blancs portés longs et d'écharpes blanches qui, rejetées sur l'épaule gauche, retombent presque jusqu'à terre. Comme les dames, leurs maîtresses, elles portent entre leurs mains jointes des fleurs de lotus rouge et s'avancent lentement quatre par quatre sur vingt-cinq rangs.

A quelques pas derrière, également sur quatre files, suivent trois ou quatre cents *khônaň*, ou femmes de dignitaires, et parmi elles un grand nombre de

petits enfants. Elles sont toutes vêtues de leurs plus beaux costumes, le sein couvert de leurs plus belles écharpes, les cheveux fraîchement taillés, la démarche noble et fière. La plupart sont vieilles, mais il y en a de jeunes et qui sont certainement les plus beaux spécimens de la race.

Enfin, derrière ce dernier groupe de femmes, vient la foule du peuple qui suit gaiement, heureux de voir cette solennité que les aïeux ont vue.

Cette procession fait la *pradakshinâ* rituelle et antique, c'est-à-dire la circumambulation au sud autour de l'objet que l'on veut honorer, — ici la salle du trône où doit avoir lieu le rasage de la houppe, — en imitation du mouvement que le soleil et toutes les planètes accomplissent, disent les livres sacrés, autour du mont Mérou.

Cette procession, qui a eu lieu tous les soirs des 13, 14 et 15 mai, a été répétée le matin du jour où le rasage de la houppe a eu lieu (le 16 mai) et le soir du même jour, à l'occasion d'une cérémonie inattendue dont je parlerai en terminant.

IV. Le rasage de la houppe.

Le jeudi matin, la *pradakshinâ*, commencée à huit heures, était achevée à neuf. Le prince Chaṇḍalekha

descendait alors de son *yéan-amât* d'or entre le *phnom Kailâs* et la salle publique des danses, franchissait la grille et pénétrait dans le palais, précédé de la porteuse du *mayurî chatt*, avec toute sa suite de femmes et de suivantes. Là, dans une salle préparée pour lui, des habilleuses l'attendaient; il se livra à elles et, en un instant les coutures des manches trop étroites et trop ajustées pour être tirées furent défaites, ses beaux vêtements de brocart d'or hindou furent enlevés et remplacés par de non moins beaux vêtements de brocart d'argent. Les habilleuses enferment la poitrine, cousent les manches étroites, remettent la ceinture d'or, remplacent par un *sâṅvar* d'argent le *sâṅvar* d'or que le prince portait à la procession, lui passent en sautoir ses chaînes d'or et se retirent après avoir jeté sur le néophyte un dernier regard d'habilleuse. La *khun Thaṇṇ*, qui, après la fille aînée du roi — la *mâchas Hvâ* — est la plus grande dame du palais et qui est aussi âgée que le roi Noroudâm, vient examiner le prince Chaṇḍalekha, s'assure que tout est bien sur lui, et donne le signal du départ pour la salle du trône.

Le roi prend la tête, appuyé sur sa canne à pommeau d'or, et le prince marche à sept pas derrière lui. Il est suivi de la *mayurî chatt* et de deux suivantes vêtues à l'antique; l'une d'elles porte un sabre,

l'autre une boîte à bétel en or et un éventail à long manche qui a la forme d'un écran de religieux. A la porte, deux *bakous* déclarent au roi que l'heure propice au rasage de la houppe approche et, sur un signe du roi, font entendre les conques marines. Le cortège pénètre dans la salle et les dames du palais, sauf les trois dont je viens de parler, s'arrêtent au fond de la salle et se groupent à gauche du trône brahmanique. Le jeune prince s'assied à la place que j'ai décrite, devant les religieux, de l'autre côté du tronc de bananier langé qui figure le mont Mérou. Le roi s'assied un peu plus haut sur un coussin bas, en face des quatre *bakous*, qui sont à demi couchés à terre à l'endroit que j'ai dit ci-dessus, et les trois dames en costume antique prennent place derrière le prince. Tous les objets que j'ai déjà énumérés sont là : mais la paire de ciseaux, les quatre rasoirs à manche d'or, d'argent, de cristal ou de corne de rhinocéros ont été retirés de sur l'autel de Shiva et figurent sur un plateau d'or posé en face du prince et entre les deux *baysey*. Une aiguière d'or, qui était aussi, la veille et les jours précédents, sur l'autel de Shiva, est posée entre le mont Mérou et le plateau; elle contient l'eau consacrée et parfumée avec laquelle on lavera la tête du prince, entre la coupe de la houppe et le rasage de ce qui en restera.

Les princes ont pris place dans la travée, à l'endroit qu'ils occupaient la veille, et les mandarins se sont groupés au milieu de la salle. Derrière eux sont les Européens, dont une douzaine de dames.

Les femmes du palais qui n'ont pas pu pénétrer dans la salle sont restées dans les pièces voisines, et, quand on prête l'oreille, on entend un léger bruit de foule silencieuse.

Le cordon mystique et préservateur (p. *parittasuttaṁ*) dont j'ai déjà parlé passe maintenant par les mains jointes des douze religieux du Buddha. C'est leur vertu de moines, et surtout celle des paroles sacrées qu'ils vont tout à l'heure prononcer, sur la demande de l'*âchariya*, qui, comme un fluide magnétique, glissera sur le cordon préservateur et lui donnera la propriété d'éloigner les génies mauvais et les influences contraires. Sur un petit coussin de soie blanche, posé entre les religieux et l'autel de Shiva, je vois la couronne de coton vierge, *l'âmbohkhlok*, qui tient encore au cordon protecteur et qui sera posée sur la tête du prince aussitôt après l'aspersion d'eau consacrée au sommet du mont *Kailâsa*.

A ce moment, le roi se lève de son lit bas, s'approche du résident supérieur et du résident de

Phnôm-péñ et leur présente le jeune prince; pendant que ces deux personnages regagnent leurs places en avant de la colonie française, où, contrairement aux usages du royaume qui interdisent de s'asseoir plus haut que le roi, quelques sièges, — fauteuils et chaises, — ont été placés, deux des quatre *bakous*, par deux fois, ont entendre les conques marines.

Alors le prince, assis à terre, se tourne vers son père, porte les mains jointes à la hauteur de son front et s'incline devant lui; il salue de même les religieux, l'autel de Shiva et le mont Mérou.

Un *âchariya*, en se traînant sur les genoux et sur les mains, s'approche du chef des religieux et le prie de faire entendre les formules sacrées.

Toute l'assistance joint les mains, et les voix des moines s'élèvent dans la salle pour le salut au Buddha : *Namo tassa*, etc. Ils continuent par le credo bouddhique : *Buddhaṃ saranaṃ gacchâmi*, etc., qui est dit les « Trois refuges »; puis par les cinq sœl (*silas*), ou défenses : *Pâṇâtipâtâ veramaṇî*, etc.; enfin par la proclamation des vertus, ou *kun* (*guṇas*), des Trois joyaux qui sont le Buddha, la Loi, l'Assemblée des religieux : *Iti pi so Bhagavâ arahaṃ sammâsambuddho vijjâcaraṇasampanno*, etc., « voyez

le Bienheureux, le Saint, le Sage parfaitement accompli, doué de science et de vertu»; *iti pi so dhamma*, etc., «voyez la Loi, etc.». Puis viennent neuf stances en l'honneur du Buddha, lesquelles célèbrent les neuf principales victoires qu'il a remportées sur Mâra, sur Aḷavako Yakṣa, sur le terrible éléphant Nâlâgiri, sur le voleur Aṅgulîmâla, sur la femme Chinchamâna vikâ, sa calomniatrice, sur l'hérétique Sachchaka Nigraṇṭha, sur Nandopananda, roi des dragons, et sur le dieu Brahmâ. Chacune de ces stances, qui compte quatre vers, s'achève par celui-ci : *Tantejasâ bhavantu te jaya-maṅgalâni*, c'est-à-dire : «que j'aie le pouvoir en vertu duquel le Buddha triomphe ainsi, et un semblable succès».

Pendant que les religieux récitent ces formules sacrées, un *baḳou* s'approche du prince Chaṇḍalekha qui, les coudes appuyés sur le coussin blanc, lui présente sa tête. Le *baḳou* retire l'épingle d'or qui retient le *kiév* sur la houppe et la remet à un de ses collègues qui la dépose sur un vase d'or à pied, puis il enlève le *kiév* et le remet à un autre collègue qui le place près de l'épingle. La houppe, ou *chúk*, apparaît alors; le baḳou la dénoue, la sépare en trois parties (l'une pour Brahmâ, l'autre pour Vishṇu, la troisième pour Shi-

va[1]) qu'il glisse successivement dans un des trois anneaux d'or dont j'ai parlé plus haut et noue chaque mèche de cheveux autour de chacun de ces trois anneaux dits *kiév-yat.*

A ce moment, le roi envoie l'akkara chœnda, qui est son secrétaire et son payeur, chercher le résident supérieur et le résident de Phnôm-pén afin qu'ils assistent de plus près à l'opération. Ces personnes s'étant approchées, les formules que j'ai énumérées ci-dessus étant dites et l'heure propice étant venue, *l'âchariya* s'incline vers le chef des religieux et lui demande de réciter le *Mahâjayanto,* ou « grand victorieux ». Les moines élèvent leurs mains jointes sur lesquelles passe le cordon préservateur et commencent ainsi : *Jayanto bodhiyâ mûle,* etc. Voici une paraphrase cambodgienne de ce texte important : « Comme le Buddha, qui a accru la gloire de la race des Sâkyas en prenant place au pied de l'arbre de la grande science, èn haut du trône élevé sur une fleur de lotus placée au sommet de la terre, en mettant en fuite les cohortes du mal, par l'obtention de la perfection, en ouvrant la royale carrière de tous les Buddhas, ô vous, triomphez

[1] On dit aussi que l'une est pour le Buddha, la seconde pour la Loi, la troisième pour l'Assemblée des moines.

de vos ennemis et augmentez la gloire de votre race. »

Pendant que les religieux disent cette stance de bons souhaits, un des *bakous* approche du roi le plateau d'or qui porte les ciseaux et les quatre rasoirs. Le roi touche la paire de ciseaux rituels, puis il prend les ciseaux ordinaires que lui présente un *bakou*. Ces ciseaux vulgaires coupent beaucoup mieux, me dit-on, que les ciseaux rituels. Alors un des brahmes, celui qui a dénoué la houppe, présente au roi une des trois mèches, celle de devant, et le roi la tranche lentement d'un long coup des ciseaux. Il fait de même pour les deux autres mèches de cheveux, et chaque fois un *bakou*, après avoir reçu de sa main les cheveux et les anneaux auxquels ils sont noués, les dépose sur un plateau d'or. Les conques marines se font alors entendre.

Un des *bakous* prend l'aiguière d'or dont j'ai parlé, placée entre les *bay-sey* et le mont Mérou, et la place près du prince; un autre prend une poignée de coton vierge sur le plateau, la mouille avec l'eau parfumée de l'aiguière et en baigne longuement ce qui reste de la houppe coupée afin d'attendrir les cheveux et de rendre leur rasage plus facile. Cette opération terminée, un *bakou*

présente au roi le plateau; le roi touche successivement les quatre rasoirs et fait le simulacre d'en porter un à la houppe du prince. Cependant, il se dispense de donner le premier coup de rasoir que, rituellement, il devrait donner, et les *baḳous* qui devraient achever l'opération ne l'achèveront pas. Le roi fait signe à un barbier chinois; celui-ci prend dans sa trousse sale un rasoir anglais et rase tranquillement la tête du prince.

Au moment où est donné le dernier coup, deux *baḳous* font entendre les conques marines et un autre, avec la poignée de coton vierge encore humide, essuie la tête du prince.

L'*âchariya* s'incline vers le chef des religieux, et les moines disent le *Bhavatu sabbamaṅgalaṁ*, etc., qui est un cri d'allégresse : « Que tu aies toute bonne fortune, et la protection de toutes les divinités; que la vertu de tous les Buddhas, de toute la Loi, de toute la Communauté, toute prospérité soit ton partage. »

Les *baḳous* font alors entendre les conques marines. Le roi et le prince se lèvent, saluent le résident supérieur et le résident de Phnôṁ-péñ[1] et se

[1] J'étais alors résident-maire de Phnôṁ-péñ.

retirent par la porte située derrière et à la gauche du trône brahmanique.

La première partie de la cérémonie, celle du rasage de la houppe est terminée. Reste la seconde partie, c'est-à-dire l'aspersion d'eau consacrée.

V. L'aspersion d'eau consacrée.

Le résident supérieur et tous les Européens qui assistaient, dans la salle du trône, au rasage de la houppe se rendent dans la salle publique des danses, où des sièges ont été placés pour eux. Un instant après leur arrivée, quatre bayadères sortent du palais et viennent danser au pied du raidillon, à l'ouest. Elles dansent quelques minutes sur une large natte recouverte d'une cotonnade blanche, et, sous le soleil qui brûle, leurs vêtements de brocart d'or hindou brillent des feux qui scintillent des milliers de paillettes d'or dont leur manteau est couvert. Ce sont les bayadères de Shiva qui, au pied du mont Kailâs, se réjouissent de voir le rite créé par le grand *déva* observé pour le prince Chaṇḍalekha. Alors celui-ci paraît précédé du roi son père et vêtu d'un langouti de cotonnade blanche porté long et d'une écharpe blanche posée sur son épaule gauche. Sa tête est nue, mais il a conservé tous ses bijoux,

ses trois chaînes d'or; le *saṅvar* seul, qui ne se porte que sur le costume antique, a été déposé. Il est suivi d'une vingtaine de femmes qui s'arrêtent dans un pavillon situé à l'intérieur de la grille qui enclôt les maisons royales, tout près de la porte, sauf sept d'entre elles qui doivent l'accompagner jusqu'au sommet. Deux *baḳous* portent des plateaux en or dans lesquels sont déposées une demi-douzaine de ces chemises ou manteaux de mousseline que j'ai décrits et que les mandarins portent par-dessus leurs beaux vêtements; ceux-ci sont de mousseline d'or.

Pendant que les bayadères s'écartent et que le prince Chaṇḍalekha et sa suite de femmes commencent à grimper le sentier qui mène au sommet du mont, le roi s'approche du résident supérieur et du résident de Ṗhṇôṁ-péñ et leur demande de vouloir bien l'accompagner pour y procéder aux ablutions de son fils. Le résident supérieur et le résident de Ṗhṇôṁ-péñ acceptent et tous trois se dirigent vers le petit raidillon, que le prince monte lentement. Les quatre bayadères, qui avaient repris leurs danses, s'écartent de nouveau, cette fois pour rentrer au palais, et le roi fait signe à un *baḳou* de lui donner son manteau de mousseline d'or; mais alors se produit un petit incident. La *khuṇ Thaṃ*, une des plus

vieilles dames du palais et la mère des princes Duoṅ Châkr, décédé, Makhavaṇ, Phanuvoṅs et des princesses Kaṇṭha, Sumavadey, Phankaṅam, prie le roi de ne pas revêtir le manteau au bas de la montagne sacrée de peur qu'il n'embarrasse sa marche et ne cause sa chute; le roi veut le revêtir tout de suite parce qu'il est rituel de le revêtir en bas, avant de s'aventurer dans le sentier du mont; la *khuṇ Thaṇ* insiste vivement les mains jointes, le roi hésite, mais enfin il se rend à l'observation, saisit le bras de l'ọkña akkara chœṇda, son secrétaire et son payeur, et commence à gravir le raidillon, entre les roches, les bêtes fauves et les gardiens des sentiers sacrés. Le résident supérieur et le résident de Phṇôṁ-péñ le suivent et, derrière eux, viennent les *baḳous*.

Parvenu au sommet, le jeune prince, sur un signe du *baḳou* qui l'y attend, vêtu de la longue tunique de mousseline lamée et bordée d'or, la tête coiffée du makuta antique, tenant la place d'Isvara, grimpe sur le *réaṇ-ma* et s'y assied le visage tourné à l'est. Le roi revêt le manteau de mousseline d'or. Comme lui, le résident supérieur et le résident de Phṇôṁ-péñ devraient en revêtir de semblables, mais on n'ose pas le leur proposer et c'est vêtus à l'européenne qu'ils accompliront le rite de l'asper-.

sion. Le roi, soutenu par deux *bakous,* monte les quelques marches qui permettent d'arriver à la hauteur du prince, ouvre le robinet du récipient, et l'eau du Mékoṅ, la « mère des eaux », qui est, comme son nom l'indique, le Gange cambodgien, coule sur la tête, sur les épaules et sur tout le corps du néophyte. C'est l'aspersion première de la purification par l'eau sacrée du grand fleuve, qui, lui aussi, comme le Gange indien, vient de la grande chaîne de l'Himâlaya.

Alors le roi reçoit une aiguière d'or, — une des cinq *kaṇṭi* qui rappellent les cinq rivières qui coulent de l'Himâlaya dans l'Inde, et qui tout à l'heure encore étaient sur l'autel de Shiva, — et en répand l'eau consacrée et parfumée sur la tête et les épaules du prince, puis il reçoit une seconde aiguière en argent et en verse de même le contenu. Le résident supérieur monte près du roi, reçoit une aiguière d'or et en verse l'eau sur le prince; puis c'est le tour du résident de Phṇôṁpéñ qui verse le contenu de deux aiguières d'argent.

Les conques marines se font entendre par deux fois et, tout en bas, les deux corps de musique fondus en un seul font retentir une marche triomphale.

Un *bakou* s'approche du prince, lui essuie rapidement la face avec une serviette blanche et le roi pose sur la tête de son fils la couronne de coton vierge et blanche dite *âmbôh-khlok*.

La cérémonie est achevée. Le roi, appuyé sur l'ọkña akkara chenda et sur le résident de Phnôm-péñ, descend le raidillon à petits pas tremblants, remercie le résident supérieur et tous les Européens d'avoir assisté à la cérémonie, reçoit leurs félicitations et se retire en ses appartements.

VI. La présentation au peuple.

Mais le roi a décidé de donner une marque publique de la prédilection qu'il a pour le prince Chaṇḍalekha et de le montrer au peuple, coiffé du *makuṭa* royal d'or qu'il a lui-même coiffé le jour de son couronnement. C'est une faveur dont ont joui les princes Hâssakaṇ, décédé, Duoṅ Châkr, décédé en Algérie, les princesses Hvaâ, fille de la vraie reine, celle qui est décédée il y a plus de trente ans, et deux ou trois autres encore.

Cette cérémonie de la présentation d'un prince royal au peuple n'a aucune importance politique aujourd'hui, car elle n'indique pas aux grands dignitaires du royaume celui qu'ils devront choisir.

pour successeur du roi, mais elle a une certaine importance domestique, car elle indique le favori de l'heure présente, et concède à la mère du prince, la *mâm Tat*, une certaine influence dont elle saura tirer profit.

La *pradakhsinâ* du matin et des soirs des 13, 14 et 15 mai est de nouveau célébrée, mais, cette fois, le prince y paraît sur son *yéaṇ-amât* revêtu du costume qu'il portait avant le rasage de la houppe et coiffé du *makuṭa* royal, qui est très beau. Il passe comme une idole et le peuple, sur son passage, demeure silencieux, sans saluer, debout, alors qu'autrefois, il y a quarante ans, en pareille occasion et chaque fois que le roi sortait, il était assis dans la poussière du chemin, appuyé sur ses coudes, la tête inclinée, n'osant pas regarder celui qui passait. Le prince Chaṇḍalekha passe, entraîné par son cortège d'honneur, suivi des femmes du palais et des dames des dignitaires, et, malgré la pompe de l'ensemble, malgré l'auréole de gloire qu'on sent autour de lui, on comprend qu'il marque la fin d'une race, qu'il est le signe dernier d'un passé qui fuit, et qu'on ne reverra plus jamais la fête rituelle du rasage de la houppe d'un prince royal avec cette splendeur et ce concours de peuple. Et pourtant, toute cette pompe n'est déjà plus que

l'ombre de solennités plus grandioses qui se célébraient en un temps de force nationale, de splendeur et de gloire.

VII. La consécration, ou *khuan*.

Le jeune prince pénètre dans la salle du trône vers six heures du soir, s'assied sur le tapis où la houppe a été coupée le matin par le roi, et s'appuie sur le même coussin de soie blanche brochée.

Un *bakou* démonte le *bay-sey* et en dépose la couche de tronc de bananier, les offrandes et même l'étoffe sur les bras du prince.

Les religieux ne sont pas revenus pour dire les formules, car leur rôle est fini et tout ce qui va se faire est de tradition brahmanique.

Les princesses sont massées et assises sur des nattes au fond de la salle, un peu en avant du trône brahmanique, ou *bossabok;* le roi est assis sur un matelas posé sur une natte à cinq pas du prince et au centre de la salle, à dix pas environ des princesses. Il fume, en attendant le moment propice, un très gros cigare. Les princes sont assis un peu en arrière et au-dessous du prince Chaṇḍalekha. Les ministres ont pris place au milieu de la salle, en face des princesses et du roi, mais au-dessous des princes.

La foule occupe le fond de la salle, devant la porte d'entrée. Tout ce monde est assis sur des nattes et silencieux.

L'heure propice étant venue, les *bakous* font entendre les conques marines, et le prince Chaṇḍalekha s'incline devant la statue de Shiva, puis devant son père. Alors les ministres, les princes, les princesses et les *bakous* se placent sur une seule ligne de manière à former un grand cercle dont le centre est à peu près occupé par le prince et par le roi.

Un des *bakous* prend sept *popel*, qui sont des disques à poignée sur lesquels on distingue les images de Shiva, de Vishṇu, de Gaṇésha, d'Indra, etc., et un autre *bakou* y fixe des bougies de cire d'abeilles, un troisième les allume et un quatrième les fait circuler de mains en mains le long du cercle, en allant de droite à gauche, c'est-à-dire de l'est au sud, du sud à l'ouest, de l'ouest au nord et du nord à l'est. Chacun de ceux qui reçoivent le *popel* le prend avec la main gauche qu'il avance vers sa droite, passe la main droite au-dessus de la flamme comme pour en éloigner un papillon et de manière à en chasser la fumée (*khuan*) vers le prince et le roi. C'est une sorte de pradakshina du *bâiwil popel* (tours du *popel*), fait par des personnes assises à terre à

l'aide d'un objet sacré (le *popel*) au sommet duquel on a fixé une bougie allumée de cire molle d'abeilles, c'est-à-dire un feu, en l'honneur de ceux qu'on veut honorer. Cette *pradakshina* du *popel* est répétée trois fois et, à la fin du troisième tour, les *bakous* font de nouveau entendre les conques marines. Le cercle se brise et ceux qui l'ont formé se groupent comme avant.

Alors un *bakou* ramasse les sept *popel* et les plante dans un bol de paddy grillé et éclaté, placé devant lui, c'est-à-dire entre lui et le prince, qui est en face. Un autre, placé près de lui, l'officiant pour cette partie de la cérémonie, prend une feuille de bétel, y met un onguent fait du suc odorant d'un arbre nommé *krâchèh*, de camphre, de musc et d'un parfum obtenu de la bulbe d'une espèce de *crinum*, y ajoute de cette poudre de toilette qui, au Cambodge, remplace la poudre de riz des dames européennes, un peu d'une huile parfumée faite, dit-on, de 108 espèces de fleurs[1] et dont l'invention est attribuée à Shiva et à Umâ. Cela fait, il enflamme le

[1] 108 est un nombre sacré, le nombre des grains du chapelet, le nombre des géants qui portent les nâgas à chacune des portes d'Añkor, le nombre des signes du pied du Buddha, le nombre des brahmanes consultés par le père du Buddha le lendemain de sa naissance, etc.

tout. Il éteint, recommence avec une feuille de bétel qu'il prépare de même, éteint encore et recommence avec une troisième feuille. Avec l'onguent que la première feuille a produit, il oint, en l'honneur de Shiva dont le front porte un œil, le front du prince Chanḍalekha et y dessine une sorte de point d'interrogation renversé dont la boucle est à droite et par conséquent en bas [1]. Successivement, avec l'onguent des deux autres feuilles, il marque ses deux mains d'un rond portant un point à son centre en souvenir du *chakra* sacré.

Alors un *bakou* s'approche, enlève des bras du prince le tronc de bananier, les offrandes et l'étoffe qu'on y a déposés. Un silence se fait, puis le prince se lève et va s'asseoir auprès du roi, sur une natte, le salue les deux mains jointes et, très incliné, demeure devant lui un bon moment. Les conques se font entendre.

Le roi prend alors quelques petits flacons, ou *kanṭi*, d'huile parfumée et consacrée, et après avoir prononcé quelques souhaits de bonheur, il bénit le prince et l'oint à son tour au front et aux creux des mains. Les *bakous* font encore entendre les conques marines, puis les castagnettes de bronze et les

[1] La boucle serait à gauche pour une fille.

pînpoñ : les dignitaires, les princes et les princesses, toute l'assistance s'incline. Le prince Chaṇḍalekha salue le roi, se lève et se retire avec la couronne royale sur la tête.

Le soir, le jeune prince, vêtu d'un beau *sâmpot* cambodgien relevé entre les jambes, le corps nu avec tous ses bijoux et ses trois lourdes chaînes d'or, la tête ornée de la couronne de coton vierge, paraissait dans la salle des danses et venait s'asseoir dans la stalle royale devant le roi, à quelques pas du résident supérieur.

VIII. Les banquets.

A l'occasion de cette fête, le roi offre à tous les dignitaires présents, grands et petits, une série de banquets qui ont lieu vers neuf heures le matin et entre six et sept heures le soir. Le dernier a eu lieu entre sept et huit heures du soir et réunissait les ministres; mais c'est son secrétaire et payeur, l'okña akkara-cheṇḍa Chhun, qui en fait les honneurs et voici pourquoi.

Il est d'usage, au Cambodge, de faire des cadeaux à l'enfant chaque fois qu'il accomplit ou qu'on accomplit pour lui un grand rite : *kôr sâk prey*, *kôr chuk*, entrée dans l'ombre ou *chaul-molop*, façon des

dents ou *thwœuh thméñ.* Le roi lui-même fait ces cadeaux et les a reçus étant jeune. C'est ce qui explique la présence du secrétaire-payeur du roi. S'il n'est pas là pour donner, il est là pour recevoir. Tous les présents de rouleaux de piastres, de barres d'argent, de lingots d'or sont reçus par lui et jetés dans un bol d'eau parfumée et consacrée où ils se purifient, et un secrétaire qu'il a près de lui inscrit sur un registre le nom des donataires et les sommes qu'ils donnent. Ces inscriptions sont faites non dans le but de connaître la plus ou moins grande générosité des dignitaires, mais la somme que le roi devra leur rendre chaque fois qu'ils célébreront une fête semblable et qu'ils l'en informeront.

Une salutation au Buddha, aux Trois Joyaux, aux *dévas* des paradis bouddhiques, aux dieux brahmaniques, aux Bodhisattvas sur le chemin de la gloire, aux saints, aux régents du Soleil, de la Lune et des planètes, aux génies gardiens du royaume, des provinces, des lieux sacrés et profanes achève le banquet et clôt la fête.

Quant aux religieux, une aumône au *pâtra,* le *réâp-batr,* leur est faite tous les matins par les princesses, conformément au rituel ordinaire. Je n'ai pas à décrire ici cette cérémonie que j'ai décrite dans mon livre sur *Le Bouddhisme au Cambodge.*

LE KAT SÄK POPULAIRE.

L'ochnia Déchou, gouverneur de la province de Kômpoñ-Svay, qui réside à Kômpoñ-Thom, à quelque cent mètres de la Résidence, vient de procéder à la tonte de la houppe de son fils aîné, Kâvañ[1], âgé de treize ans.

Nous avons été invités et nous y sommes allés ce matin.

Les bonzes, au nombre d'une quinzaine, étaient déjà rassemblés au fond de la salle de justice, et les musiciens, en attendant notre arrivée, donnaient un concert très bruyant.

Alors le jeune récipiendaire, suivi de quatre petits garçons plus jeunes que lui, puis de sa mère et des autres femmes de son père, des suivantes et de quelques parentes, est sorti de son appartement.

Il était vêtu d'un sâmpot blanc et, sur son épaule, autour de sa taille, une écharpe blanche l'enveloppait. Son toupet, bien noué au sommet de la tête, était orné de fleurs naturelles et un rang de perles blanches en indiquait les limites sur sa

[1] Diminutif de Krâvañ, cardamome.

tête fraîche rasée. Une longue mèche de cheveux tombait de la partie inférieure de la nuque sur son écharpe. Son corps était légèrement enduit de safran et, sur ses jambes, un peu jaunies par ce parfum, deux gros anneaux d'argent aux bouts en forme de bouton de lotus brillaient au-dessus des chevilles.

Il marchait les yeux baissés, portant entre ses mains jointes un éclat de feuille de *borassus saccarifera* noué à l'extrémité, de manière à former une boucle, le *dâṁbaṅ-péçh*, ou « précieux bâton ».

Il vint s'agenouiller devant un tronc de bananier que recouvrait un saṁpot et qui figurait une colonne, au-dessus de laquelle brûlait, en l'honneur du Buddha, une bougie en cire d'abeilles. Puis il posa ses deux coudes sur un petit coussin blanc et demeura quelques instants dans cette position, paraissant méditer.

Alors un mandarin ami de la famille, que le Déçhou avait fait venir de Phṇôṁ-Pẹ́ñ parce qu'il est très au courant des anciennes coutumes et grand observateur des rites, vint s'agenouiller près du jeune homme et lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Ce souhait terminé, les bonzes ont récité quelques prières, puis le père et deux mandarins se sont avancés.

Le toupet a été dénoué, puis séparé en trois mèches de cheveux, et la cérémonie de la coupe des cheveux a commencé. Le mandarin de Phn̥ôm-P̥éñ, chef des cérémonies, a coupé la première mèche avec des ciseaux, puis le père a continué en coupant la moitié de la seconde, puis ce fut mon tour, celui du secrétaire de la résidence, celui de sa femme et enfin celui de la mère du jeune homme.

Ceci fait, le chef des cérémonies a pris un rasoir et a rasé une partie des cheveux, puis le père a continué.

Quand Kâvañ s'est levé, sa tête était toute rasée, la mèche de la nuque avait disparu et ses cheveux étaient devant lui dans un vase de cuivre ouvragé qui ressemblait à une coupe ancienne.

Alors il s'est levé et, lentement, toujours escorté et suivi des petits garçons, de sa mère et des femmes de son père, de leurs suivantes et de ses parentes, il s'est dirigé, en marchant sur une longue bande d'étoffe blanche, vers le *réan̥-ma*.

Le *réan̥-ma* est une sorte de petit kiosque à trois étages formant terrasses, fait avec des bambous, des étoffes blanches et orné de découpures faites dans la peau verte des fruits du papayer et appliquées sur des couches intérieures du tronc de bananier, cou-

leur ivoire. Le jeune homme est allé s'asseoir au sommet de ce kiosque.

Le chef des cérémonies l'y a suivi, portant un plein vase d'eau lustrale; alors il m'a fait signe d'approcher et m'a gracieusement invité à la verser sur le garçon. Le secrétaire de la résidence a fait de même, puis le père, puis le chef des cérémonies, puis la mère et enfin le chef de la pagode voisine. L'eau de trois ou quatre vases ayant été versée sur Kâvañ, l'achar a pris une épaisse couronne de coton vierge non tordu et la lui a mise sur la tête.

Quand le jeune homme descendit, il était absoment trempé d'eau. Toujours suivi de son escorte de garçons et de femmes, il rentra dans son appartement pour changer de vêtements et revêtir le sâmpot ordinaire des jours de fête. Puis il revint prendre sa place devant le cierge et, les coudes appuyés sur le petit coussin, il se mit dans l'attitude de la prière, pendant que les bonzes priaient, la figure cachée derrière leur écran à main.

On apporta alors les mets qu'on voulait offrir aux bonzes et on les mit dans leurs patras débarassées de l'enveloppe d'étoffe et rangées devant eux. La prière finie, Kâvañ se leva et, prenant une corbeille pleine de riz cuit et une cuillère en bois, commença la distribution du riz aux bonzes, deux cuillères par

patra; sa mère, puis toutes les autres femmes, les petites filles prirent successivement la corbeille et la cuillère, puis firent l'aumône sacrée. C'est le *réâp-batr,* l'aumône à la sébile.

Alors les bonzes se mirent à manger silencieusement, très graves, en regardant devant eux toute cette foule accroupie, pendant que la musique continuait son infernale interprétation.

La cérémonie était terminée, et on préparait le repas auquel toute l'assistance devait prendre part aussitôt que les bonzes auraient terminé le leur : c'est l'*anchuñ phnion* « inviter l'assistance » ou bien *lieng phnhiou kor sâk* « repas des invités au rasage des cheveux ».

Le moment d'offrir des cadeaux était venu ; les mandarins s'avancèrent et présentèrent qui une barre d'argent, qui vingt piastres, qui vingt-cinq piastres, qui cinq piastres, quelques pièces d'argent, des sous, des sapèques. J'ai donné une pièce d'or ; les mandarins venus de Phnôm-Péñ ont donné des bijoux. C'est le *prak-châmnân-day,* « l'argent du lien au poignet ».

Afin que la mémoire n'oublie pas quelle somme a été ainsi donnée, un secrétaire inscrit le nom des personnes qui donnent et la somme qu'elles offrent, afin que plus tard, quand l'une d'elles fera une

pareille cérémonie, le père du jeune homme, ou lui-même, puisse rendre une somme au moins égale à celle qui lui a été offerte.

Note. — Le premier *kor-sâk-prey* dont, à ma connaissance, parle la chronique royale du Cambodge est celui du premier fils du roi Chaupoñea Chanṭ réaçhéa, qui eut lieu à Pourthisath en 1520. Les habitants firent présent au jeune prince, alors âgé d'un mois, de toutes sortes de choses — esclaves, animaux de trait, charettes, bateaux — et son père lui donna, pour présent de *chamnañ préah hast* (lien du saint poignet), tous les revenus de la province de Battambañ pendant une année.

CHAPITRE VI.

LE ṬHVŒU-BOṆ CHAUL-MOLOP.

Le *ṭhvœu-boṇ chaul-molop* est la fête intime qui se célèbre dans les familles aussitôt que la jeune fille a été « touchée par un rayon de soleil », c'est-à-dire aussitôt qu'elle a fleuri, comme on dit dans quelques-unes de nos campagnes. Elle est la cérémonie qui précède « l'entrée dans l'ombre (*chaul-molop*) », c'est-

à-dire dans une sorte de retraite, dans une chambre préparée pour elle, où elle sera soustraite aux regards des hommes, même à ceux de son père, et ne pourra se nourrir ni de viande, ni de poisson, ni d'œufs. Les seuls aliments qui lui seront permis sont ceux qui n'ont point eu vie animale, le riz, les légumes, les fruits.

Rien ne pourra rompre cette retraite et ce jeûne avant la date fixée, sur la demande du père, par le devin pour la cérémonie de la sortie de l'ombre, *chéñ-pi-molop*. Et cette retraite dure, selon les usages suivis dans les familles, de trois jours à six mois ; on en a vu qui duraient une année entière.

Un détail : il est d'usage, quand il se produit une éclipse de lune, que la jeune retraitée sorte de sa chambre et aille s'agenouiller dans la cour de la maison, le visage découvert, comme si elle n'était pas encore entrée dans l'ombre ou en était déjà sortie, pour prier Rahou, l'avaleur de la Lune, le faiseur d'éclipse, de la protéger. J'observe que la même prière est adressée à ce régent de la fausse planète (l'ombre de la terre qui passe sur la lune, ou la lune elle-même qui passe entre le soleil et nous) qui fait les éclipses. Je n'ai pu savoir la raison de ces deux coutumes en faveur du Rahou, mais je signale ce fait que la fille dont la nubilité s'est affirmée et que

la femme dont la maternité s'est déclarée lui adressent leurs prières.

CHAPITRE VII.

LE THVOEU THMEÑ CHÊÑ-PÎ-MOLOP[1].

I

Krâmôm Svay[2] a quinze ans et demi; depuis cinq mois elle était *chaul molop*, c'est-à-dire « entrée dans l'ombre », soustraite, dans une chambre préparée pour elle, aux regards de tous les hommes et soumise au carême rituel qui est de rigueur. Depuis cinq mois, elle n'a pas mangé un seul morceau de viande, un seul morceau de poisson, un seul œuf; elle s'est exclusivement nourrie de riz, de légumes et

[1] Cette fête ne peut être célébrée dans une maison voisine de celle où se trouve un cadavre ou un malade. Je ne sais pas quelle en est l'origine; je ne crois pas qu'elle vienne de l'Inde, et je suis tout porté à croire qu'elle est d'origine aborigène. Je dois cependant dire qu'une cérémonie du laquage des dents existe ou existait au Japon. J'en ai trouvé la mention dans *Le Mariage de la Souris*, le sixième des *Contes du vieux Japon*, dont M. Dautremer nous a donné la traduction française.

[2] Mademoiselle Mangue.

de fruits; aucun aliment ayant eu vie animale n'a approché de ses lèvres. Les rayons du soleil n'ont point brûlé son teint et, *dans l'ombre* de sa chambre, sa petite frimousse de mauvais sujet a blanchi. Je ne dirai pas qu'elle est devenue blanche, parce qu'on ne me croirait pas, mais elle est assurément beaucoup moins noire que le jour où on lui a tondu le toupet.

C'est aujourd'hui le dixième jour de la lune décroissante du mois Pîsâkh, qui est le deuxième mois de l'année cambodgienne (10 mai 1893); c'est le jour que l'*achar*[1] Ṅhét a trouvé à la suite de longs calculs et qu'il a fixé aux parents pour le *chêñ pî molop*, ou « sortie de l'ombre[2] ».

Donc, à huit heures du soir, toute la parenté est présente, tous les voisins, tous les amis sont venus et attendent la sortie de la krâmôṁ Svay. Quelques femmes, les parentes les plus proches, les amies les plus dévouées, sont entrées dans la chambre il y a plus d'une heure pour la parer de ses plus beaux effets, pour la peigner et lui faire son chignon.

[1] Lettré, devin, chef des cérémonies religieuses. On dit aussi *khñér* quand l'achar mesure lui-même le riz blanc, dont nous verrons l'emploi tout à l'heure.

[2] Les religieux sont venus trois jours prier les *tévodas;* ils venaient de se retirer quand nous sommes arrivés, emportant les offrandes qu'on leur avait faites.

Elle est prête enfin... Les musiciens jouent leur air le plus assourdissant et l'achar frappe sur un tam-tam qui résonne à déchirer les oreilles. Krâmôm Svay paraît, très courbée, appuyée de ses deux bras sur les bras de deux jeunes femmes. Un homme qui attendait à la porte la précède en dansant une danse rituelle. Les femmes la conduisent sur un linge blanc qu'on a étendu sur une natte, devant un petit coussin blanc. Elle s'assied sur la natte, les deux jambes ramenées à côté d'elle et du même côté; elle joint les mains, s'incline et appuie ses coudes sur le coussin.

Krâmôm Svay est vêtue d'un long et beau *sâmpot* en soie qu'elle a tissé elle-même et qu'elle porte à la cambodgienne, c'est-à-dire non relevé entre les jambes, puis d'un *aau* en soie verte de Chine. Sur cet aau, ou longue tunique étroite, aux manches collantes, ouverte sur la poitrine et fermée sous le menton et aux poignets à l'aide d'un fil simple, on a jeté une écharpe rouge qui couvre les épaules, la poitrine, et se réunit sur le cou, derrière, pour former une sorte de manteau. Sa tête est ornée d'une espèce de diadème, ou *robâm*, fait en étoffe brochée d'or roulée sur une forme en rotin et qui, après avoir caché une bonne moitié du front, va se fermer sous un chignon très pointu que sur-

montent quatre épingles d'or ornées de marguerites d'argent. Ses pieds et ses mains sont nus, mais on devine, à la couleur jaune vert qui les couvre, qu'ils ont été légèrement passés au safran.

L'achar est venu prendre place devant elle. De chaque côté, mais entre eux deux, il y a, à droite de la jeune fille, un *phtel spon*, ou vase hémisphérique en cuivre, posé sur son pied et couvert de son couvercle également en cuivre, et, à gauche, un bol en cuivre posé sur un plateau à pied, dit *tok*, et couvert d'un couvercle. Au milieu de ces deux objets, il y a un petit bol qui contient de l'eau et quelques fils de coton non tordus. Le phtel et le bol en cuivre contiennent des gâteaux, et les trois vases sont surmontés chacun d'une petite bougie semblable à un rat-de-cave, haute de dix-huit centimètres environ, faite de cire d'abeilles, fondue autour de quelques fils de coton brut.

A gauche de la jeune fille sont placés deux plateaux qui contiennent chacun cinq ou six petits bols de vivres divers et un bol vide; ce sont les offrandes aux ancêtres qui, du lieu qu'ils habitent, voient s'accomplir la cérémonie qu'on a faite autrefois pour eux et à laquelle ils ont tant de fois assisté.

L'achar prononce quelque longue prière en pâli mêlé de nombreux mots khmèrs, et met successive-

ment dans les mains de la jeune fille plusieurs objets, un sécateur à couper les noix d'arec, une boîte à chaux pour la chique, un sabre, puis un paquet de feuilles de bétel. Chaque fois, il lui dit que ces choses appartiendront un jour à son mari et qu'elle devra veiller sur elles, les garder, les conserver. Puis il l'encense en inclinant vingt et une fois vers elle le phtel et le bol de cuivre.

Alors un aide de l'achar prononce quelque prière, quelque formule d'offrande, et verse dans les deux bols vides qui sont dans les plateaux des ancêtres un peu de l'alcool de riz que contient un bol de cuivre qu'il tient à la main.

L'achar prend alors le sabre et le place en pal; la poignée entre les mains de la jeune fille. Puis, saisissant les fils de coton, il les passe vingt et une fois au-dessus d'une bougie, les sépare et *châñ-day*, c'est-à-dire met un lien à la poignée du sabre, qui représente le mari futur, puis deux autres liens aux couvercles du phtel et du bol de cuivre, qui représentent les ancêtres, puis aux deux poignets de krâmôm Svay et enfin aux deux poignets de sa jeune sœur. C'est la cérémonie connue dans l'Inde sous le nom de *banigraha* (union des mains).

La première partie de la cérémonie étant terminée, la femme de l'achar emmena la krâmôm

Svay dans sa chambre pour la faire changer de vêtements. Quand elle reparut, elle était vêtue de blanc, et sur sa poitrine et son épaule droite une écharpe blanche était drapée. Elle portait une boîte à bétel en argent, ouverte, et qui laissait voir les petites boîtes également en argent et les feuilles de bétel qu'elle contenait. Elle s'avançait lentement entre deux femmes qui tenaient, de chaque côté de sa figure, un éventail ouvert comme pour l'empêcher de voir les gens qui se trouvaient sur son chemin, à droite et à gauche. La seconde partie allait commencer.

Tout ce qui venait de servir à la cérémonie fut enlevé, l'étoffe blanche posée sur la natte fut retournée, et une corbeille qui contenait une trentaine de kilogrammes de riz blanc fut apportée.

L'achar prit alors quatre longues herbes *sbau* (le *kusa* des livres sacrés) et les croisa les unes sur les autres, de manière à diviser le sâmpot blanc en huit parties égales et à indiquer très exactement les huit principaux points de l'espace. Ceci fait, il prit une tige de *smey*, une tige de *loréa*, une tige de *char* et une tige de *phnau*[1], et en plaça une à chacun

[1] Ce sont quatre arbres, un cirier, un ficus, un grand arbre à fleurs rouges sans odeur, un arbre à fruits comestibles et à colle.

des quatre bouts de l'herbe *sbau,* qui indiquaient l'est, le sud, l'ouest et le nord. Puis, au milieu, il plaça trois feuilles de lotus.

Sa femme s'avança et se mit à mesurer le riz blanc : elle prit une noix de coco ronde, la remplit trente fois de riz et la renversa sur le linge blanc, puis elle prit une autre noix de coco ovale, plus petite que la précédente, et la remplit également trente fois; elle répéta la même opération trente fois avec les deux mains jointes formant bateau (*sâṁpou*), trente fois avec un petit bol contenant un *ṇéal* (600 grammes) de riz, trente fois avec un petit bol contenant un demi-ṇéal de riz, trente fois avec la main ouverte, trente fois avec la main fermée, trente fois avec tous les doigts, trente fois avec quatre doigts, trente fois avec trois doigts, trente fois avec deux doigts et trente fois avec une navette à tisser (*trâl*). Quand cette opération fut terminée, on forma un petit monticule bien arrondi qui ressemblait à une tortue.

Cela fait, l'achar prit une bague en or, l'attacha à une navette avec du coton et s'en servit pour écraser le monticule de riz sur tout le *sbau,* de manière à le recouvrir entièrement. Puis, avec du riz, il indiqua grossièrement une fleur de lotus à chacun des huit points cardinaux et intercardinaux;

il enfouit quelques graines de *chan*[1] et la navette, au centre, sur les trois feuilles de lotus, à l'endroit où les herbes *sbau* se croisaient.

Il tira ensuite d'un petit sac les huit objets suivants, enveloppés chacun dans un papier, et les plaça sur les huit fleurs de lotus : le cardamome (*krâvañ*) fut placée à l'est; la graine de *krâmpou* (giroflier) fut placée au sud-est; le fruit du *dey-phley* (liane piper) fut placé au sud; le morceau de bois de *sâmbor lovéñ* (cannelier) fut placé au sud-ouest; les haricots dorés, dits *sândéch réachchéa` méas*, furent placés à l'ouest; la levure de distillerie fut placée au nord-ouest; le fruit d'arec (*krok*) fut placé au nord, et le poivre, ou *mréch*, fut placé au nord-est. Quant aux mesures qui avaient servi à mesurer le riz, on les plaça sous le riz, puis on ramassa le bout sud du linge blanc et on le ferma sur le riz, puis le bout nord, puis le bout est, puis le bout ouest et, sur le tout, on étendit un autre sâmpot sur lequel krâmôm Svay fut s'asseoir à la mode cambodgienne, c'est-à-dire les deux jambes ramenées à gauche.

Six bougies furent alors allumées et collées, deux sur la boîte à chaux, deux sur la boîte à arec et deux sur le *popel*. Six personnes se joignirent à l'achar et

(1) Gros arbre dont le fruit répand une très forte odeur.

se rangèrent en cercle autour de krâmôm Svay. Dès que ces personnes eurent pris place, l'achar prononça une invocation en langue pâlie, salua les ancêtres dans la personne de la jeune fille en l'encensant avec les six bougies, puis il passa successivement à la personne qui était à sa gauche les objets le long desquels les bougies étaient collées, afin que cette personne les passât successivement aussi à sa voisine : c'est la cérémonie que les Indiens appellent le *pradakshina*, sorte de grande salutation qui consiste soit à faire, avec un cierge à la main, sept fois le tour de la personne qu'on veut saluer en lui présentant toujours l'épaule droite, soit à passer sept fois, comme on le voit ici, de droite à gauche, trois bougies allumées.

Quand les bougies furent revenues, à la fin du septième tour, entre les mains de l'achar, il encensa de nouveau la jeune fille, les souffla, puis l'encensa encore trois fois avec la fumée, et les mit de côté.

C'était la fin de la seconde partie de la cérémonie.

La troisième est beaucoup plus curieuse, surtout plus étrange, je pourrais dire qu'elle a quelque chose de fantastique.

A quelque distance de la jeune fille, un petit mortier en pierre fut déposé sur une natte ; dans ce mortier, on jeta une quantité de gomme laque ; trois petites

filles furent placées autour, munies chacune d'un pilon long de 60 centimètres environ, assises à terre et prêtes à réduire en poudre la gomme jetée au fond du mortier. Alors sept hommes, dont l'un portait une écharpe et un collier afin de mieux simuler une femme, se mirent à danser autour du mortier et des enfants; l'un des hommes chantait, à la cadence de la musique qui résonnait, une improvisation dont chaque strophe se terminait par les mots *thvœu thméñ* prononcés en traînant beaucoup. Ces hommes faisaient, avec des membrures de bananier, le simulacre de piler la gomme laque; leurs gestes étaient bizarres et leur danse insensée, sous la lueur incertaine d'une mèche qui brûlait et fumait au bord d'un bol d'huile épaisse et d'une bougie rat-de-cave qu'on avait collée à la paroi extérieure du pilon. Enfin, la bougie fut enlevée, les trois petites filles commencèrent à piler. La danse des hommes était plus accentuée, leurs grimaces, leurs gestes plus rudes, la voix du chanteur était plus haute; on riait des choses qu'il disait et des gestes qu'il faisait, mais on sentait que la cérémonie était sérieuse et qu'un rite sacré s'accomplissait là. Je songeai malgré moi à la marche des sorcières de Macbeth autour de la marmite augurale.

Cette danse dura bien dix minutes, puis elle cessa tout à coup et les trois danseurs furent rejoindre les

musiciens, près desquels ils prirent place et se désaltérèrent avec de l'alcool de riz.

Cependant la jeune fille était demeurée sur le riz blanc, regardant gravement la danse étrange des sept hommes. Quand les petites filles eurent écrasé la gomme laque on la ramassa, puis on la mit dans une marmite avec sept morceaux de nœuds de bambou sauvage, jeunes et tendres, sept morceaux de bambou cultivé, sept morceaux de bois *rok-sa*, sept morceaux de bois *rok-krâhâm* (1), sept morceaux d'écorce du *char*, des racines de jonc, du bois de *luoṅ-réaçh* et du cardamome. On ferma la marmite avec une pelle munie d'un manche à peine long de quelques centimètres, qu'on fixa avec de la terre glaise, du rotin et une feuille de bananier. On mit cette marmite sur un fourneau placé au milieu de la maison, la tête à l'est, et on chargea quelqu'un d'entretenir le feu pendant toute la nuit.

Alors la jeune fille s'étendit sur la natte, de manière à avoir la tête sur le riz, et s'endormit. Il était minuit quand nous quittâmes la maison, nous promettant de revenir à quatre heures pour assister aux cérémonies du lendemain.

A quatre heures et demie du matin, nous étions

(1) Les arbres *rok* dont il est parlé ici sont des cotonniers soit à fleurs blanches (*sâ*), soit à fleurs rouges (*krâhâm*).

revenus prendre nos places pour assister à la quatrième partie du *thvœu-bon thvœu thméñ.*

Tout d'abord, la première partie de la cérémonie fut recommencée point pour point, l'offrande aux ancêtres, la remise des objets du mari futur entre les mains de krâmôm Svay, le *châng-day* et la danse des hommes. Je ne décrirai point encore cette partie.

La danse achevée, la jeune fille se leva, puis alla s'asseoir entre les femmes. La femme de l'achar vint à elle, prit un rasoir et lui rasa les sourcils de manière à ne laisser qu'un mince filet qui fut allongé au moyen d'un petit pinceau enduit d'une certaine teinture noire très en usage au théâtre; puis on lui rasa, de trois coups de rasoir, un peu de cheveux au-dessus du front. La femme de l'achar les recueillit avec soin, les plaça dans un cornet de feuilles de bananier qu'elle alla jeter dans la rivière afin que les eaux les emportent au loin.

Cette toilette faite, la krâmôm Svay revint prendre sa place près du riz sur lequel elle avait couché; l'achar lui lava les pieds avec de l'eau de coco et les lui essuya avec une étoffe blanche. C'est ce qu'on appelle le *tuk-dauṅ-bay-tuk tonlé bàṅ chœuṅ krâmoṁ*, ou « lavage des pieds de la demoiselle avec de l'eau du fleuve mêlée d'eau de coco ».

La jeune fille se leva, se mit à genoux, salua trois

fois les tévodas invisibles, les dévas gardiens du pays, puis se rassit.

La femme de l'achar prit encore de l'eau de coco avec la main et lui toucha trois fois les pieds, puis elle les lui essuya avec une étoffe blanche.

La marmite fut découverte et la pelle fut apportée; alors la jeune fille, passant le doigt sur la matière noire dont elle était enduite, se noircit les dents silencieusement. C'est ce qu'on nomme le *thvœu-thméñ*, « faire les dents ».

Pendant ce temps, l'achar, accroupi, tenant d'une main le tam-tam, attendait que le jour qui pointait lui permît de distinguer les lignes de sa main. Le soleil n'avait pas jeté son premier rayon sur la maison qu'il l'avait annoncé.

Alors la jeune fille se leva et, toujours courbée et appuyée sur ses femmes, se dirigea vers le *réaṇ–ma* où elle s'assit sur une étoffe blanche, les coudes appuyés sur un coussin également blanc. Elle salua le soleil en élevant ses mains jointes à la hauteur de son front et en s'inclinant très bas.

Puis elle se leva et fit trois fois le tour du petit reposoir, précédée de l'achar et d'un danseur et suivie de plusieurs femmes dont une portait un jeune bananier et une jeune canne à sucre. Chaque fois qu'elle passait devant le petit autel elle s'accroupissait, puis

saluait le soleil levant et peut-être les ancêtres qu'on supposait être venus savourer les mets déposés sur des plateaux.

Au-dessus de l'autel, sur une ficelle tendue, étaient les effets et les sâmpots de la jeune fille, effets et sâmpot de soie ou de coton teints de riches couleurs sur lesquelles les rayons d'un beau soleil levant se jouaient.

Alors l'achar récita une très longue prière en langue sacrée, en aspergeant la krâmôm Svay avec de l'eau lustrale et à l'aide de quelques éclats de feuilles pris à un palmier à sucre. Cette prière dura environ cinq minutes; ensuite une autre prière lui succéda, pendant laquelle l'achar offrit aux ancêtres, en la versant à terre, ce qui restait de l'eau lustrale.

Puis on répéta les salutations avec les bougies allumées et éteintes, puis on fit le *chân-day* à la jeune fille, à sa sœur et à une autre enfant. Au *chân-day* succéda la grande salutation du *pradakshîna* avec six bougies placées deux par deux, qui passaient de main en main, de droite à gauche, autour du *réaṇma*.

La jeune fille fut ensuite reconduite à sa place, mais placée le dos tourné au riz qui était resté enveloppé dans l'étoffe blanche et qu'on découvrit; elle fut invitée à chercher, sans regarder, une des huit

choses qu'on y avait cachées la veille. Elle chercha et trouva un des paquets qu'elle remit à la femme de l'achar; celle-ci l'ouvrit et montra le levain d'alcool de riz : ce n'était pas de chance, le signe indiquait que la pauvre fille aura un mari ivrogne, car le levain d'alcool est le signe de l'ivrognerie. Les femmes se regardèrent sans rire et, les sept autres paquets étant cherchés par l'assistance, puis trouvés, la femme de l'achar s'empara du riz et de l'étoffe et les mit de côté : c'était le salaire du chef des cérémonies.

La cérémonie n'était pas encore terminée : la krâmôm Svay se leva et, précédée de l'achar et des danseurs, suivie de ses femmes, se dirigea vers l'escalier et le descendit; elle tenait dans ses mains une boîte contenant tous les ingrédients qui avaient servi à fabriquer la laque pour les dents. Le cortège s'arrêta près d'une petite touffe d'arbrisseaux; l'achar la désigna comme étant l'endroit favorable. On en fit trois fois le tour, puis l'achar, prenant une pelle qu'on lui remit, fit un petit trou; la jeune fille y travailla une minute, puis un homme l'acheva; alors on y jeta les ingrédients, puis un bol de riz, puis de l'alcool et on recouvrit de terre.

Ceci fait, on procéda de même pour le bananier et la canne à sucre, qu'on planta. Pendant ce temps, le danseur chanta et dansa en faisant mille contor-

sions pour faire rire les femmes, qui lui faisaient des niches.

Si le bananier et la canne à sucre poussent bien, l'augure sera bon, car il annoncera la prospérité dans le ménage.

La cérémonie terminée, la jeune fille s'avança vers l'achar et le salua trois fois, les mains jointes à la hauteur du front, très inclinée, puis elle prit un vase et le renversa sur les pieds du vieillard afin de lui marquer sa reconnaissance.

II

Quand cette fête du laquage des dents était jadis célébrée à la cour pour les princes et princesses, elle était une des plus grandes fêtes, et une bonne partie de la cour y figurait, chacun vêtu du costume rituel qui convenait à son rang.

I. La personne objet de la cérémonie, pendant les trois jours qui précédaient la véritable cérémonie, devait être vêtue du pagne dit *pos-phat-phay,* parsemé d'étoiles, dont les bouts étaient brodés et retombants; son corps était ceint de l'écharpe *phusa,* aux bords brodés d'étoiles et aux dentelles à fleurs d'or; le premier et le second jour ces vêtements étaient de

couleur violette et le troisième jour de couleur rose. Les quatre doigts des mains étaient ornés de bagues d'or enrichies de pierres précieuses, et les bras et les jambes étaient cerclés d'anneaux d'or. La tête, s'il s'agissait d'un prince, était coiffée du *romphak* d'or à pointe, et, s'il s'agissait d'une princesse, d'un *robam*, ou diadème, en brocart d'or portant des épingles d'or, et ses oreilles étaient ornées d'anneaux d'or. En outre la fille portait le manteau dit *sauphak*, toujours de couleur identique à celle du costume.

Les gens qui assistaient au récit des mantras ou *mont*, que les religieux devaient dire étaient à peu près vêtus comme la personne objet de la cérémonie et, comme elle, avaient les sourcils rasés de manière à ne laisser qu'un mince croissant prolongé avec le suc de la fleur de la liane *ânchân* bleue.

Le cortège était composé de seize garçons, placés huit à droite et huit à gauche sur deux files de quatre, de seize filles placées huit à droite et huit à gauche sur deux files, l'une de cinq au premier rang, l'autre de trois au second; ces dernières portaient des bracelets, des anneaux de jambes, des bagues d'or aux quatre doigts des mains, et des anneaux aux oreilles. Leur chevelure était repliée en boucle (*bât chântéas*).

Les serviteurs qui portaient les courts éventails (*vichéani-kley*) étaient vêtus de vestes laotiennes avec

manches brochées de fleurs d'or; leurs bras et leurs huit doigts étaient ornés d'anneaux en or. Les servantes, *sau-chay* et *sau-lék*, quatre à droite et quatre à gauche, portaient soit l'eau sainte (*préaḥ sothoros*), soit le plateau de chair préparée, de bétel et d'arec (*péaṇ préaḥ sery*) et quatre éventails (*vicḥéani*) à long manche; leurs cheveux étaient relevés et attachés en forme de *vina*, une espèce de lyre. Quant aux femmes de service, elles étaient vêtues du pagne long, de l'écharpe en mousseline de cinq couleurs, aux bords simplement ourlés; leurs oreilles étaient ornées du dé (*sâsal*) d'ivoire teint en rouge et dont les extrémités étaient garnies d'or.

Les habits des porte-étendards, pavois, parasols, etc., qui étaient des *pol*, ou esclaves d'État, étaient rouges et ceux de leurs femmes étaient verts.

II. La maison où avait lieu la cérémonie était spécialement aménagée; on enlevait les cloisons afin d'avoir une salle plus vaste, puis dans cette salle on élevait trois plates-formes dites *moṇtir* [1], avec ciel d'étoffe (*phidaṇ*), orientées l'une au sud, l'autre à l'est, la troisième à l'ouest : la première était pour les religieux, la seconde pour le roi et la troisième

[1] P. *maṇdiraṃ*.

pour la personne dont on allait célébrer le *thvœu-thmeñ*. Elles étaient recouvertes d'un tapis rouge et garnies d'oreillers. A l'ouest, on tendait des rideaux sous la véranda de manière à la couper entièrement de l'est à l'ouest.

III. L'heure des *saut mont* venue, vers neuf heures du matin, un cortège de quatre-vingts pol, ou esclaves d'État, quarante pour le côté droit, quarante pour le côté gauche, tous vêtus et coiffés de rouge, et de quelques dignitaires vêtus du pagne à centre blanc et de l'aube dite *phay*, et de servantes (*sau-chey*), allait chercher en leur monastère le mâha saṅkharéach et quinze autres religieux ayant droit à l'écran ovale s'achevant en pointe et les amenait au lieu même de la cérémonie. Dans l'après-midi, vers six heures du soir, un autre cortège allait chercher un autre groupe de seize autres religieux pour dire les *mont* de la soirée.

Dès qu'ils avaient pris place sur le lit du nord, on plaçait devant eux seize mesures (*luṇ*) de riz blanchi.

Alors la princesse, escortée de dames nobles et âgées (*khônaṇ-srey-chasṭum*), vêtue du langouti, dit *ànluin*, blanc et noir et d'une écharpe en mousseline blanche qui soutenait ses bras, sortait de sa chambre et prenait place sur le lit de l'est. Les vieilles dames

prenaient place et formaient un quart de cercle qui se développait derrière elle et à gauche, à l'ouest et au nord. Ses mère et père, si elle n'était pas fille du roi, prenaient place au nord, entre elle et les vieilles dames, l'un près de l'autre et un peu isolés.

Les *thœur thorm* ou *dharmas* dits, pendant que la princesse rentrait dans la chambre ménagée sous la véranda, les religieux, toujours escortés des quatre-vingt-dix pol, s'acheminaient vers leur monastère.

IV. Dans l'après-midi du troisième jour, au cours duquel les religieux ne paraissent qu'une fois, on enlevait le lit des religieux et on le remplaçait par le lit royal, *krê préah-tinéan*, afin que le roi fût placé au sud, entouré des membres de sa famille. On tendait des rideaux devant le lit royal et on les relevait à l'aide d'embrasses, à droite et à gauche, puis les colonnes de la salle étaient habillées de riches étoffes.

Cela fait, on apportait les seize mesures de riz blanc et on les déposait au sud de la princesse, c'est-à-dire à sa droite; puis, sur trois corbeilles de feuillages ornées d'une bougie, placées au pied du lit de la princesse, on déposait trois *popel* pour la circumambulation à droite (*pratéaksen*).

Les bakous, rituellement vêtus de l'*aau phay*,

allaient alors chercher les cinq grands khsatriyas (Ishvara, Narayana, Ganesha, Kaçhçhay et Khvain). Ils étaient précédés d'un corps de musiciens chinois et d'un autre de musiciens malais. Puis venaient les premières dames du palais, dites *néak-âk*, assez simplement vêtues, montées sur un éléphant, puis, sur un autre éléphant, deux vierges, ou *srey-kañha*, vêtues du sâmpot broché d'étoiles, de l'écharpe de mousseline, ornées de bijoux d'or, de bracelets, d'anneaux de jambe, de bagues et d'anneaux d'oreilles, le chignon piqué de fleurs d'or et d'épingles d'or. Derrière ces deux groupes, venaient, sur un troisième éléphant, deux femmes vêtues du beau sâmpot et de l'écharpe de mousseline, et portant l'une une lampe (*ḥum*), l'autre un *pris* (?).

Le palanquin des divinités, porté par quatre hommes, était introduit dans la salle et placé sur l'estrade de l'est, libre depuis le transport du lit royal sur l'estrade du sud. On tendait alors devant elles deux rideaux que des embrasses relevaient à droite et à gauche et on y placait les trois corbeilles de feuilles avec les popels qu'elles portaient.

Des cierges étaient alors allumés ainsi que des bâtonnets odoriférants et, aux sons de la musique, on les plaçait sur le lit des cinq divinités.

On remettait à la mère et au père le sabre, le

sécateur à arec, un petit pot de chaux rosée et un paquet de bétel; ceux-ci les mettaient successivement entre les mains de la princesse pendant que l'achar lui recommandait de les bien garder.

A ce moment, les princes, vêtus du langouti, dit *lobœk*, broché de fleurs, pénétraient dans la pièce et prenaient place, ainsi que les membres de la famille royale et les dignitaires, chacun à leur rang et selon leurs dignités.

Un instant après, annoncés par trois batteries du gong, le roi et la reine paraissaient, l'un vêtu du sâmpot-khien aux deux bouts retombants et de l'écharpe brodée de fils d'or, l'autre d'un sâmpot identique et de la longue écharpe en mousseline. La tête de la reine était ceinte d'un diadème dit *robay*, de couleur jaune. A quelques pas de la reine se plaçaient les princesses, à peu près vêtues comme elle, mais coiffées du diadème blanc ou de celle des cinq couleurs rituelles que leur âge détermine. Un peu plus loin, les suivantes, ou *sau-chey*, moins bien vêtues, portaient le diadème noir ainsi que les khônan. Les *sau-lék*, ou dames de la garde royale, étaient vêtues du sâmpot et de vestes de l'une des cinq couleurs réglementaires; elles portaient des ceintures faites de fils d'or et tenaient les armes du roi.

Le roi prenait place au centre du lit royal, placé au sud, et la reine se plaçait à la droite du prince, au sud, dit le texte, tout près de lui, mais un peu en retrait.

Les tantes et les sœurs de la princesse se plaçaient au nord, en face du lit royal.

Alors l'assemblée se trouvait dans cet ordre : à l'est, le *méaṇ ḍap* des cinq divinités avec les bakous; au sud, le *méaṇ ḍap* royal et la cour : au nord, la mère et les parentes les plus proches avec les femmes de la famille royale; à l'ouest, le *méaṇ ḍap* de la princesse objet de la solennité, avec l'achar, les pandits, les bakous qui se rendaient à la cérémonie.

Tout étant prêt, on abattait les rideaux devant les cinq divinités et les bakous sonnaient de la trompette (*trê*) et la conque marine (*sâṅ*). La princesse, soutenue par les vieilles dames, sortait de sa chambre et faisait trois fois le tour de l'achar qui dirigeait la cérémonie afin de l'honorer. C'est ce qu'on appelait le *praṭéaksæṇ-achariya*.

On écartait alors le rideau qui cachait les cinq divinités. Une *sau-lék* remettait à la princesse un plateau d'or rempli de paddy grillé et à demi écrasé (*léaçh*), et l'achar, la précédant, la conduisait entre deux rangées de khoṅaṅ au lit des cinq

divinités. Elle les saluait à genoux et répandait devant elles quelques petites poignées de *léach*. A ce moment les musiciens cambodgiens battaient les tam-tams, les cymbales, et la princesse, toujours conduite et précédée par l'achar, faisait trois fois le tour du méan dap des cinq divinités, en leur présentant toujours l'épaule droite. C'était le *pratéaksœn bañcha-khsatriyas*.

La princesse, ayant achevé le troisième tour, s'agenouillait devant les cinq divinités et demeurait les mains jointes, pendant que l'achar recevait des mains d'un pandit une poignée de *sbau-phlan* (le *kusa* des livres sacrés) et la plaçait sur une natte recouverte d'une large cotonnade blanche.

Alors les femmes, formant le cercle autour des seize mesures de riz, recevaient les popels, garnis chacun de deux bougies allumées, et se les passaient de main gauche en main gauche, alors que de la droite elles faisaient mine d'envoyer la fumée vers le riz. C'était ce qu'on nommait le *bân-vil popel ànka*. Il se répétait trois fois, puis l'achar, par une invocation mentale, conférait au riz les propriétés qu'il devait avoir (*lop oy pôr ànka*) et le mesurait en le répandant sur une natte blanche. Ces mesures diffèrent de celles que j'ai données plus haut *de visu* : 1 seau de bambou dit *komprôn*, 30 noix de coco,

30 doubles poignées dites *sâmpou*, 30 poignées dites *toukdey* (main-bateau), 30 pincées avec les cinq doigts, 30 pincées avec quatre doigts, 30 pincées avec trois doigts, 30 pincées avec deux doigts, 30 fois le contenu d'une navette (*trâl*).

Quand ce riz était mesuré, l'achar l'étendait sur l'herbe *phlaṅ* et y enfouissait les objets que j'ai dits plus haut, en ayant soin de les orienter, puis il étendait sur ce riz un tapis (*komral*).

Les *ṇéak-âk*, ou premières dames, allaient alors chercher la princesse et la conduisaient près du riz et la faisaient asseoir dessus. Les musiciens battaient leurs instruments. Un cercle de femmes se formait autour de la princesse, assise sur le riz blanc, et faisaient tourner quinze fois le popel afin de l'honorer. Puis ces femmes, avant de se retirer, la bénissaient et faisaient des souhaits de bonheur pour elle.

Les *ṇéak-âk* venaient alors chercher la princesse et la conduisaient dans sa chambre aux sons des tam-tams et des cymbales. On offrait quelques gâteaux au roi, qui les mangeait; puis on abattait devant les cinq divinités les rideaux maintenus ouverts par des embrasses. Les bakous sonnaient de la trompette, de la conque marine, et le roi, la reine, avec toute leur cour, sortaient de la maison pour rentrer au palais.

V. Le soir venu, on dressait des rideaux autour de la natte où le riz blanc était étendu, les *ṇéak-âk* ramenaient la princesse vêtue de ses vêtements habituels et la faisaient coucher sur le riz, plaçaient un oreiller sous sa tête et l'invitaient à s'endormir.

VI. Le lendemain, les ṇéak-âk conduisaient la princesse saluer les cinq divinités, que les bakous venaient reprendre avec un cortège semblable à celui de la veille et reportaient à leur temple, *asram* dit le texte.

Les divinités parties, on enlevait les rideaux du lit de l'est qu'elles venaient de quitter et on y plaçait, sur des oreillers, les trois popel, sur les trois corbeilles de feuillage. Sur un plateau à pied dentelé, dit *péaṇ*, on plaçait un *sâmpot khien* et un bol d'or plein d'eau de coco.

La jeune princesse se levait alors de sur le tas de riz où elle avait dormi et se retirait dans un petit réduit pour y procéder à sa toilette.

Sa toilette faite, dans le costume de la veille, ornée de tous ses bijoux, toujours accompagnée des ṇéak-âk, elle revenait prendre sa place près du tas de riz, le saluait trois fois et y attendait le lever du soleil.

Au premier coup que le bakou avait frappé sur le

tam-tam pour annoncer le jour, sept bakous s'avançaient et faisaient trois fois le pradakshina autour de la jeune princesse.

Une ṇéak-âk prenait sur un plateau d'or un rasoir de forme antique et lui rasait les sourcils de manière à les amincir, à ne leur laisser qu'un mince trait bien arqué. Cela fait, elle prenait un pinceau dans le même plateau d'or, le trempait dans le suc de la fleur de l'*aṇchaṇ*, qui est une liane à très grosses lentilles, et arrangeait les sourcils de manière à les faire descendre à droite et à gauche jusqu'à la hauteur de l'angle extérieur des yeux. Cela fait, elle rasait de trois coups de rasoir les petits cheveux qui sont au-dessus du front, et faisait moins dure la ligne que forme la chevelure. Ces cheveux étaient précieusement, avec les poils des sourcils, placés dans un cornet de feuille de bananier et ce cornet était remis à une autre néak-âk pour qu'elle allât les jeter au beau milieu du fleuve.

Le chef des bakous s'avançait alors, jetait sur les pieds de la princesse l'eau de coco et les essuyait avec un linge blanc, pendant que résonnaient le *krê* et les conques marines, ou *sân*.

La cérémonie se continuait alors comme il a été dit plus haut pour les krâmoṁ du peuple, avec tout le luxe, les sonneries de *krê* et de *sâṇ* qui

ne sonnent que pour les membres de la famille royale.

Le bananier et la canne à sucre étant plantés, la princesse, toujours escortée de ses femmes et après avoir remercié le chef des bakous en le saluant trois fois, rentrait dans ses appartements.

CHAPITRE VIII.

THVOEU-BOṆ MUKH KAR DEY-PRÂPOṆ.

De même qu'il y a au Cambodge trois sortes d'épouses, inégales en droits, il y a trois espèces de mariages, en d'autres termes trois manières de conclure les mariages.

I. Le grand mariage.

Le grand mariage est celui qui a pour but d'unir à un homme libre la fille qui tiendra chez lui la place de la première épouse (*prâpoṇ thom*, épouse grande) ou qui sera son épouse unique.

Les cérémonies d'usage sont indispensables, car les juges en tiennent un très grand compte quand ils ont à juger une femme adultère et son

complice, ou quand ils ont à procéder, à la suite de désaccords survenus entre les héritiers, au partage des biens entre les enfants nés de lits différents.

Ces cérémonies sont : la demande en mariage, la consultation de la fille, la réponse des parents, la remise des petits présents, la consultation des devins, les fiançailles, l'offre du bétel et de la noix d'arec, le prix du lait tété, la ligature des poignets, le repas de famille, la séparation des fiancés, la demande du fiancé, la danse du mariage, la sortie de la fiancée, son installation à côté du fiancé, la rupture des liens, l'offre de la fleur d'aréquier, l'offre de la nourriture par le fiancé, l'offre réciproque de la chique de bétel, le petit repas et la visite de remerciement aux parents qui ont assisté au mariage. De toutes ces cérémonies, les seules qu'exige la loi sont : le consentement du père, celui de la fille, le don du bétel et de la noix d'arec et le repas de famille. En d'autres termes, elle exige que les contractants (père, mère, fils, fille) consentent au mariage, que le mariage soit conclu par la cérémonie d'usage, en présence d'un assez grand nombre de témoins. Les autres cérémonies sont secondaires et destinées à augmenter la solennité et à en mieux fixer le souvenir dans la mémoire des assistants.

Mais il est nécessaire de décrire ces cérémonies curieuses.

A. *Les préliminaires.* — Quand un jeune homme a remarqué une jeune fille et qu'il désire la prendre pour épouse, il en parle à ses père et mère à lui, et, si la chose leur agrée, ceux-ci prient un homme ou une femme, la *chechau* (la bavarde), de se rendre près des parents de la fille pour s'enquérir de la manière dont une demande de mariage venant de leur part, pour tel de leurs fils, serait reçue au cas où ils viendraient à la faire.

La personne ayant accepté ce rôle d'entremetteuse se rend alors chez les père et mère de la jeune fille. Elle salue, s'assied sur la natte et demande l'âge de la jeune fille, fait observer qu'elle est d'âge à se marier, dit qu'elle a entendu raconter qu'un tel, fils d'un tel et d'une telle, songeait à faire de leur fille sa grande épouse et termine en demandant aux parents s'ils verraient avec plaisir se conclure une pareille union.

Ceux-ci, si *a priori* la chose leur convient, s'expriment en fort bons termes sur le prétendant, sur ses parents, mais évitent avec le plus grand soin de s'engager davantage. L'entremetteur n'en exige d'ail-

leurs pas plus; les bonnes paroles des parents lui suffisent. Il salue et se retire.

Si, au contraire, tout de suite, les parents sont décidés à repousser la proposition, ils ne répondent point à l'entremetteur, parlent d'autre chose, ou bien déclarent leur fille trop jeune. La personne chargée de tâter le terrain salue alors, se lève et se retire sans insister davantage.

B. *La demande.* — Si le mariage paraît avoir rencontré l'assentiment des père et mère de la jeune fille, les parents du prétendant attendent quelques jours, puis chargent trois hommes ou trois femmes (le plus souvent trois hommes), le *méba* (grand) et deux *ṇéak phlau* (hommes de la route), d'aller faire la demande de mariage pour eux. Quelques présents (des bananes, des oranges, des fruits, une bouteille d'alcool de riz) leur sont alors remis sur deux plateaux pour les parents de la jeune fille, et les délégués partent; celui qui doit parler ne porte rien, mais il marche le premier : c'est le *méba;* le plus ancien ou celui dont la condition sociale est la plus élevée le suit; le troisième vient le dernier.

Les parents de la jeune fille, prévenus d'avance de la démarche qui va être faite, attendent les messagers dans leur maison. Quand ils arrivent, ils

les font asseoir en face d'eux sur la natte, celui qui ne porte rien au milieu des deux autres.

L'orateur salue en joignant les mains et en inclinant la tête; ses deux compagnons, très inclinés, déposent devant les père et mère les deux plateaux, puis saluent à leur tour. Les parents rendent alors les saluts et paraissent une seconde s'occuper des présents.

Alors l'orateur s'exprime à peu près en ces termes : « Voulez-vous donner votre fille A... à B..., fils de C... et de D..., qui nous ont chargés de vous la demander pour grande épouse? »

Le père répond : « Je le veux bien, mais il faut examiner votre proposition et que nous sachions, ma femme et moi, si cet homme convient à notre fille. »

« C'est bien ! répond l'orateur. Dans quelle année, dans quel mois, et quel jour de la lune croissante ou décroissante est née votre fille, afin que nous puissions consulter le devin ? »

Les parents de la jeune fille donnent les renseignements demandés aussi exactement que leur mémoire le permet, car rien d'écrit ne peut les renseigner à cet égard, et les envoyés se retirent après avoir salué successivement l'homme et la femme.

C. *La réponse des parents.* — On attend de nouveau quelques jours, puis on informe les parents de la jeune fille qu'on ira tel jour, à telle heure, chercher la réponse.

Le jour désigné, à l'heure dite, les trois envoyés se présentent de nouveau, avec quelques cadeaux, font les salutations d'usage et demandent la réponse à leur demande. Le père répond alors: «Dites à B... que nous sommes contents de la demande qu'il nous a faite et que nous ferons quand il voudra la cérémonie des fiançailles.»

«Je vous remercie, dit l'orateur, et maintenant je vous demande l'autorisation pour le jeune homme de venir voir votre fille chez vous, afin qu'ils se connaissent mieux.»

«C'est bien, répond le père. Dites à ses père et mère que nous le verrons venir avec plaisir.»

Les messagers saluent, se lèvent et se retirent.

A ce moment-là les devins ont déjà donné leur réponse et déclaré que rien, à leur connaissance, ne s'oppose à ce que l'union projetée soit heureuse.

D. *Les fiançailles.* — Quelques jours ou quelques semaines après, le jour des fiançailles étant fixé, tous les parents du jeune homme et tous les parents de la jeune fille sont invités à assister à la

cérémonie des fiançailles; les voisins, les amis, tout le village enfin est invité.

Le jour venu, les parents du jeune homme et lui-même se rendent chez les parents de la jeune fille avec leur parenté. Ils sont accompagnés des trois personnes qui ont fait les démarches dont il a été parlé plus haut. La réunion est déjà nombreuse quand ils y arrivent. Le jeune homme, ses père et mère, ses parents les plus proches et ses intermédiaires viennent s'asseoir sur les nattes qui leur sont réservées, et saluent les parents en joignant les mains et en inclinant la tête devant chacun d'eux. Les conversations s'engagent ensuite, et les trois intermédiaires offrent dans une boîte le bétel et la noix d'arec aux père et mère de la jeune fille, aux père et mère du jeune homme et enfin aux deux jeunes gens, puis la boîte est remise aux parents plus éloignés qui la font circuler après avoir pris chacun une chique de bétel. Cette cérémonie signifie que les deux familles sont unies et qu'il y a promesse solennelle de mariage entre les deux jeunes gens.

Ce jour-là, souvent quelques jours plus tard, les deux familles se rassemblent de nouveau pour célébrer le repas des fiançailles.

Ce repas est relativement assez simple; on y

mange soit un cochon, soit un bœuf, quelques fruits et on y boit de l'eau-de-vie de riz. A la nuit tout le monde se retire. On ne se rassemblera plus que lorsque les devins auront fixé le jour du mariage, après avoir fait les grands calculs qui doivent désigner un jour favorable.

A partir de ce jour, le jeune homme vient passer ses journées chez ceux qui seront bientôt ses beaux-parents. Il travaille aux rizières avec le père et toute la famille, laboure, ensemence, repique le riz et le récolte. Avec tout le monde, il répare les maisons, tresse des paniers ou des sacs pour renfermer la récolte, etc. Il se montre actif, respectueux pour les parents de sa fiancée, gai avec elle, mais jamais inconvenant.

Les parents sont heureux quand ils ont constaté que le fiancé est bon au travail, qu'il a bon caractère, qu'il ne boit pas, ne joue pas et qu'il est d'une bonne santé.

E. Enfin les devins ont fixé le jour du mariage pour le mois suivant [1].

Les trois messagers reviennent à la maison des père et mère de la jeune fille l'annoncer cérémo-

(1) Le mariage a quelquefois lieu une année et même plusieurs années après la cérémonie des fiançailles.

nieusement. Puis ils demandent qu'on leur désigne l'emplacement où pourra être élevée la maison des fêtes. Le père de la fiancée désigne un endroit près de sa maison, aussi élevé que possible, et les trois messagers se retirent.

Alors le fiancé, avec ses parents aidés de ceux de sa fiancée, se met à l'œuvre, coupe le bois, les paillotes et élève le hangar où doit se conclure la cérémonie de son mariage.

Deux jours avant la fête, il élève une toute petite maison à quelques pas du hangar et fait prévenir toute sa parenté, ses amis, ses voisins, etc.

F. *Le mariage.* — Le jour convenu, tous les parents du fiancé arrivent de bonne heure et viennent prendre place sur des nattes dans le hangar. Le fiancé, ses père et mère, ses intermédiaires se placent au milieu des parents. Plusieurs boîtes à bétel sont ouvertes et, dans des corbeilles, sont bien rangées les feuilles de bétel, les noix d'arec, la chaux rosée et le tabac.

Vers sept heures, les intermédiaires se lèvent, prennent chacun une boîte à bétel bien garnie et se dirigent vers la maison de la fiancée où sont réunis tous ses parents. Ils offrent aux père et mère, puis au vieillard chargé de veiller à ce que tous les rites

soient observés, puis aux parents, le bétel et l'arec, et aussi de l'alcool de riz. Pendant ce temps, la jeune fille demeure enfermée dans une petite chambre avec une ou deux suivantes.

La musique ne cesse de se faire entendre et les conversations s'engagent; les rires, les bonnes plaisanteries éclatent partout. Mais sous le hangar restent le marié et les siens et dans la maison la fiancée avec tous ses parents. Les deux groupes ne se mélangent pas.

Les trois intermédiaires vont cependant de l'un à l'autre, offrent des chiques et de l'alcool de riz, très empressés, très serviables et surtout très gais.

A neuf heures chaque groupe se met à déjeuner : les parents du fiancé aux frais de ses père et mère ; les parents de la fiancée aux frais des siens. Le repas fini, la musique recommence et les intermédiaires de nouveau parcourent les groupes.

A une heure ou deux, les père et mère du fiancé, ses intermédiaires et toute la parenté se dirigent processionnellement vers la maison de la fiancée, portant trente poules et poulets, quinze canards et trente plats contenant trente espèces de gâteaux. L'un des intermédiaires s'approche du chef des cérémonies et lui montre les objets qu'il apporte au

nom du fiancé, celui-ci dit qu'il les accepte et le tout est déposé sur les nattes placées devant lui, Puis il fait une invocation aux ancêtres des deux familles, et les prie d'accepter ces présents et de bénir l'union qui va être contractée.

Alors toute la parenté du jeune homme se retire et regagne le hangar, au bruit de la musique. Les intermédiaires reprennent de nouveau les boîtes à bétel et les présentent à tous les parents, à tous les invités, aux amis, aux voisins, à tout le monde enfin.

A quatre heures, se répète le repas du matin sans que les deux familles se mêlent et aux frais de chacune d'elles.

Le repas terminé, la parenté du jeune homme, lui-même et ses parents, ses intermédiaires, se dirigent de nouveau vers la demeure de la jeune fille, prennent place sur les nattes et saluent la famille.

Les intermédiaires font circuler le bétel et l'arec, puis les deux familles se séparent de nouveau.

A six heures du soir, a lieu le *oy bay kron-Péali* (don du riz cuit à Vali, le génie protecteur du mariage). Toute la parenté de la jeune fille descend de la maison et se range autour d'une petite maison en miniature, dans laquelle le devin

place un petit panier fait en feuilles de bananier et contenant du riz cuit et quelques petits morceaux de viande.

Le devin se place la figure tournée vers le levant, lit une invocation aux ancêtres et au kroñ-Péali, leur offre du riz cuit, la viande apportée pour eux, et leur demande enfin de faire en sorte que le mariage qui va se faire soit heureux.

A neuf heures, après le repas du soir, a lieu ce qu'on appelle le petit chañ-day (ligature des poignets). Voici en quoi consiste la cérémonie, qui se fait successivement ou en même temps dans la maison de la jeune fille et dans le hangar où se tient le jeune homme avec sa famille.

Un mandarin, ou tout au moins un homme instruit, pénètre avec le chef des cérémonies et les principaux membres de la famille de la fiancée dans la petite chambre qu'elle occupe. Il s'assied sur une natte placée devant la fiancée qui est elle-même assise à la mode orientale, les jambes bien croisées, parée de ses plus beaux habits, la tête ornée d'un diadème, immobile, les yeux baissés. Entre elle et le lettré est placé un bol en cuivre (*ptel*) plein d'eau, au bord intérieur duquel on colle une petite bougie en cire d'abeilles.

Le chef des cérémonies remet au lettré sept fils

de coton non tordus et celui-ci les passe dix-neuf fois au-dessus de la flamme en allant de haut en bas; au dix-neuvième tour il brûle les fils de manière à les partager en deux parties et laisse tomber l'une d'elles dans le bol en cuivre. Puis reprenant ce qui lui reste de fils entre ses deux mains, il les repasse dix-neuf fois sur la flamme de la bougie, mais en allant cette fois de bas en haut, puis dix-neuf fois encore comme la première fois, c'est-à-dire de haut en bas.

Ceci fait, la jeune fille tend son bras gauche et le lettré lui attache un bracelet de coton autour du poignet, en disant : « Pour que votre mariage soit heureux, afin que vous ayez beaucoup d'enfants et que vous restiez fidèle à votre mari, et que tout prospère chez vous ».

La même cérémonie est accomplie chez le jeune homme, soit à l'aide du même lettré, soit à l'aide d'une autre.

Après le *chañ-day* a lieu le *oy por,* en d'autres termes le don du souhait. Le lettré prend une poule, la met dans un plateau, la couvre d'un autre plateau, et, assis devant la fiancée, qui a repris son immobilité, il élève le plateau à la hauteur de son visage et lit un long souhait de bonheur, où il souhaite aux époux des titres, de la fortune, des en-

fants, des esclaves, etc.[1]. La même cérémonie a également lieu chez le fiancé.

Enfin, à dix heures, tout est fini, la fiancée rentre dans sa chambre, avec ses suivantes et sa mère, mais la fête continue jusqu'à deux heures du matin. Après cela, chacun tâche à s'arranger pour passer le reste de la nuit le plus commodément possible.

G. A cinq heures, le fiancé, paré de ses plus beaux atours, se lève, et, sortant de sa paillote, va s'asseoir dehors sur un tabouret, le visage tourné vers le levant; derrière lui se place le devin.

Alors, quelques minutes avant le lever du jour, il invoque le Soleil en retournant les mains. Cette cérémonie, non légalement obligatoire, est réputée très importante, car si les gestes sont bien faits, le mariage ne peut manquer d'être heureux[2].

Dès que les premiers rayons du soleil paraissent, dès que le devin peut voir les lignes du creux de sa main, toute la parenté se lève.

(1) « Nous faisons des vœux pour que les deux époux trouvent facilement à gagner leur vie, pour que Buddha les protège toujours, pour qu'ils aient de nombreux enfants, pour que le mari soit élevé en dignités et devienne ministre de la guerre. »

(2) Cette cérémonie est certainement très ancienne et semble être d'origine brahmanique.

Si le jeune homme est riche, on lui amène un cheval; s'il est pauvre ou s'il n'a pas de cheval, il monte sur les épaules d'un homme et se dirige, suivi de tout son monde, vers l'escalier de la maison de sa fiancée.

Là il s'arrête, descend de cheval, et un enfant, la petite sœur, ou le neveu, ou la nièce, de la fiancée, ou une de ses petites parentes le fait asseoir sur une marche de l'escalier, s'approche de lui avec un bassin d'eau, lui lave les pieds et reçoit une ligature [1].

Puis, prenant le fiancé par la main, l'enfant lui fait monter l'escalier et le conduit vers le chef des cérémonies.

Là, le premier des trois intermédiaires s'adressant au vieillard lui dit : « Voici mon fils qui vient pour le chañ-day. »

Le vieillard répond : « C'est bien; le temps est-il favorable ? » — « Oui, répond l'orateur. C'est bien. »

L'enfant conduit alors le jeune homme à la place qu'il doit occuper, sur la natte où sont déjà les parents de la jeune fille. Il les salue, en faisant avec les mains quelques gestes, et l'un des inter-

(1) Une ligature est un chapelet ou ligature de 600 sapèques de zinc; sa valeur est d'environ 70 centimes.

médiaires lui remet une fleur d'aréquier qu'il présente au premier parent de la jeune fille, puis une autre fleur pour le deuxième parent, et enfin une troisième pour le troisième parent. Ce sont les présents à la famille de la fiancée.

Le jeune homme prend alors des mains du principal intermédiaire le plateau contenant les sâmpots [1] qu'il veut offrir à ses beaux-parents et la barre ou les barres d'argent [2] destinées à payer le prix du lait tété par la femme qu'il prend pour épouse. Le chef des cérémonies, consulté, approuve, et le fiancé dépose le plateau devant les père et mère. Ceux-ci remercient et s'occupent un instant des présents de manière à bien montrer qu'ils acceptent du jeune homme le prix du lait tété par leur fille. A partir de ce moment, les beaux-parents ne peuvent plus retirer leur parole; cependant le mariage n'est pas encore conclu.

Les auxiliaires présentent une tasse d'alcool de riz au vieillard chef des aumônes et lui disent : «Mon fils est arrivé, il a payé le prix du lait,

[1] Le sâmpot est une pièce d'étoffe de soie ou de coton, longue de 3 mètres et large de 90 centimètres, sans ourlet ni couture, avec laquelle les Cambodgiens et les Cambodgiennes se font, en la drapant, une sorte de culotte de zouave.

[2] La barre d'argent est un lingot d'argent valant environ 60 francs.

il a fait toutes les cérémonies d'usage, et maintenant je vous demande de faire venir la femme qu'il désire prendre pour épouse, afin qu'elle puisse s'asseoir à côté de lui et que tout le monde la voie. »

Le vieillard donne alors l'ordre qu'on fasse venir la jeune femme. Un homme se dirige en dansant vers le rideau qui ferme la chambre où se tient la fiancée. Un autre danseur soulève le rideau et la mariée sort de sa chambre, conduite par une suivante, escortée des autres femmes de sa parenté qui, avec leurs éventails, l'empêchent de voir à droite et à gauche. Elle vient prendre place près de son mari et à gauche.

La cérémonie du *chan-day* déjà faite la veille se répète point pour point; mais, cette fois-ci, la ligature des poignets a lieu pour les deux fiancés à la fois. Alors chacun des membres des deux familles prend un bout de fil et, afin de bien marquer que l'union des deux familles est faite, se l'attache autour du poignet gauche.

La cérémonie du bon souhait se répète aussi.

Elle est suivie de celle qui porte le nom de *néak ban-vil pram-pil*, ou des hommes qui font sept tours. Sept hommes se placent près des jeunes mariés de manière à former un cercle; on remet à l'un d'eux

une bougie allumée et cette bougie, en passant de mains en mains, fait sept fois le tour des mariés [1].

Cette cérémonie très importante ne se fait qu'aux mariages des grandes épouses.

Le mariage est conclu; cependant les parents restent encore; la fête continue.

Le soir, quand les suivantes ont conduit dans leur chambre les deux époux, une autre cérémonie plus intime a lieu. Les parents apportent sur un plateau une boule de riz et une banane et, dans un autre plateau, quelques chiques de bétel toutes préparées. Le mari prend la boule de riz et la présente à la bouche de sa femme parce que le mari doit nourrir et entretenir sa femme; celle-ci en mange la moitié et lui remet dans la main l'autre moitié afin qu'il mange à son tour; puis c'est le tour de la banane, puis enfin celui de la chique de bétel.

Enfin les parents se retirent et les deux époux restent seuls.

II. Le lendemain, ils vont rendre visite aux pa-

[1] Chez les grands, et autrefois chez les pauvres gens, les sept hommes, portant chacun une bougie, faisaient en dansant sept fois le tour des époux, de manière à toujours leur présenter l'épaule droite. La cérémonie s'est modifiée et se fait maintenant dans le peuple ainsi qu'il est dit plus haut.

rents qui ont assisté à leur mariage et les remercier de s'être dérangés.

II. Le mariage du milieu.

La coutume voulait autrefois que le mariage avec une femme destinée à tenir la seconde place fût beaucoup plus simple et que certaines des cérémonies qui ont lieu pour le mariage de la grande épouse ne fussent point faites. Ainsi, le repas des noces n'avait pas lieu, le présent des fleurs d'aréquier n'était pas fait, et la promenade des sept hommes ou de la bougie faisant sept fois le tour des fiancés ne se faisait point. Aujourd'hui, presque partout, les mariages des épouses du milieu ressemblent à ceux des grandes épouses, sauf en ce point que la promenade des sept hommes ou de la bougie n'a pas lieu. Ce qui est absolument obligatoire, c'est que tout le monde sache bien le rang que la nouvelle épouse occupera dans la maison de son mari.

III. Les mariages du bout.

Il en est absolument de même pour les mariages avec les femmes du troisième rang. Ces mariages

avaient autrefois lieu sans cérémonie aucune, et souvent aussitôt la demande faite par l'époux et acceptée par les père et mère de la fiancée et par la fiancée elle-même. Aujourd'hui la mode s'étend de plus en plus de faire la grande cérémonie pour ces mariages et de ne supprimer que la promenade des sept hommes comme pour les mariages des épouses du milieu. Je dois cependant ajouter que ces mariages ont le plus souvent lieu sans cérémonie aucune, à la suite d'une simple déclaration faite aux gens de l'entourage.

Voilà bien trois manières de conclure un mariage, trois manières répondant aux trois classes d'épouses; mais plus que jamais ces trois manières semblent tendre à se confondre en une même cérémonie. Dans ce cas, rien, si ce n'est la déclaration, ne marquera plus le rang que doit occuper l'épouse.

Ces cérémonies, ai-je dit, sont réputées, aux yeux des juges, aussi indispensables à la conclusion d'un mariage que les cérémonies civiles en usage chez nous le sont à nos yeux. Cependant, alors qu'un mariage ne peut être conclu en France sans l'intervention de l'autorité municipale, au Cambodge, le mariage se conclut dans

la famille, en dehors de l'intervention des magistrats.

Ceux-ci n'interviennent que si un différend s'élève entre ceux qui veulent conclure, ceux qui concluent, ou ceux qui ont conclu un mariage, et s'ils en sont requis.

Ils appellent alors les parties, puis les témoins, s'informent si les cérémonies d'usage ont été suivies et ne punissent pas ceux qui ne les ont pas observées; mais, avant de juger le différend qui leur est soumis, ils examinent avec soin si le mariage a été conclu, s'il est valable, quelle sorte de mariage a eu lieu; c'est alors qu'ils prononcent entre les parties.

Ils interviennent aussi en cas de promesse de mariage non tenue.

La loi fixe l'âge minimum que doivent avoir les deux époux au moment de la célébration du mariage : 15 ans pour les filles; 18 ans, pour les garçons; les fiançailles peuvent avoir lieu plus tôt. Mais la coutume est de ne pas les célébrer avant la treizième année pour les filles et la seizième année pour les garçons, «afin qu'ils n'aient pas à regretter leur engagement».

En outre, il existe une législation du mariage très curieuse et qu'il convient d'examiner. (Voir mes

Recherches sur la législation des Cambodgiens (droit privé).

CHAPITRE IX.

LE THVOEU-BON SÊN CHANKRAN.

Cette cérémonie est un hommage rendu à l'esprit du feu, à Agni, à l'occasion de l'accouchement d'une personne dont les souffrances annoncent une délivrance prochaine. Dès que cette personne s'est étendue sur sa couche, on allume un feu au pied du lit et on place aux quatre coins du foyer des boulettes de riz dites *bay sankhat,* ou «riz de l'offrande». Ceci fait, on allume des bâtonnets odoriférants qui brûlent en répandant une odeur d'encens, encore en l'honneur d'Agni, puis on entoure le lit d'un fil de coton vierge, c'est-à-dire non tordu, afin d'empêcher les esprits mauvais de venir troubler l'accouchement. A côté du lit on place une corbeille de paddy et sur ce paddy on dépose quelques tubercules de gingembre, qui est une plante officinale d'un parfum agréable, un bol de riz décortiqué bien blanc, une bouteille d'alcool de riz, une branche de *moréac prou,* qui est une plante aromatique, puis un couteau.

On entretient un petit feu en prenant bien garde de le laisser éteindre, puis, trois ou sept jours après l'allumage, on procède à la destruction du feu (*tom-bak chaṅkran*). On remet ensuite à l'accoucheuse (*chhmup*) tous les objets ci-dessus dits.

CINQUIÈME PARTIE.

LES FÊTES ET CÉRÉMONIES PROPITIATOIRES.

CHAPITRE PREMIER.

UN PỊTHÎ—POLIKAR PHLIÉN.

(EXPIATION NATIONALE.)

C'est une croyance générale en Extrême-Orient, en Orient (et c'en fut aussi une en Occident, jadis), que les malheurs dont souffre un royaume sont la conséquence, la punition des péchés commis par les habitants et surtout par le roi. Dieu, les dieux, les mauvais ou les bons génies mécontentés, indignés, punissent les peuples apostats, ingrats ou fornicateurs en leur envoyant des calamités; ils punissent les rois orgueilleux, irréligieux, en suscitant contre eux la guerre civile ou

la guerre étrangère, en privant d'eau les territoires où ils commandent, en les accablant sous le poids des pluies, en envoyant à leurs peuples les épidémies, la famine, la disette, les épizooties, toutes calamités qui diminuent leur force vis-à-vis des nations voisines, qui amoindrissent leur autorité sur les peuples, qui diminuent leurs ressources.

Les peuples effrayés courent aux temples pour demander grâce aux dieux, aux autels champêtres pour implorer les génies; et les rois eux-mêmes, parce qu'ils craignent d'être plus coupables que leurs sujets, parce qu'ils croient que leurs prières, leurs invocations seront mieux écoutées, humilient leur superbe, s'agenouillent, s'inclinent, joignent les mains et demandent grâce aux puissances surnaturelles pour leurs peuples et pour eux-mêmes.

Au Cambodge, comme partout autrefois, comme en beaucoup de lieux encore, on croit aux divinités gardiennes du monde, des villages, aux génies, bons et mauvais, aux fées, aux revenants qui portent le mal ou le bien, et nul ne met en doute qu'il soit possible d'apaiser avec des offrandes et des prières les puissances mécontentées ou de chasser les mauvais esprits à l'aide des bons.

Un satra, le *satra Chan Sokkarîsant*, qu'on trouve

dans tous les monastères, est le rituel des cérémonies religieuses, conformes à la foi bouddhique, à l'aide desquelles on peut chasser les malheurs. Mais à côté de ces cérémonies, qui se pratiquent dans les temples du Buddha ou dans le sâlâ des prédications orthodoxes, il y a les cérémonies qui se pratiquent aux petits autels des génies locaux épars dans la campagne et qui, sous le nom de *ṇéak-ta* (ancêtres devenus génies), *d'arakh* (génies locaux), *d'aprakh* (génies des forêts), de *mé-sa* (femmes blanches ou fées), sont l'objet d'un véritable culte. Enfin, il y a les anciens dieux brahmaniques, que le peuple n'invoque plus officiellement, aujourd'hui que leurs temples sont détruits, mais qu'il place au rang des *ṇéak-ta* quand, dans les ruines, il a retrouvé et redressé leurs statues abattues jadis; mais que le roi du Cambodge honore encore, qui ont leurs prêtres officiels et reconnus à la cour, les bakous[1]; mais qui, n'étant pas l'objet d'un culte public dans toute l'acception ordinaire du mot, ne laissent pas de jouer un rôle dans les cérémonies royales les plus importantes, au couronnement du roi par exemple, à la fête de la coupe de la houppe, etc., etc.

[1] Ce nom leur vient certainement de leur pays d'origine, le Pégou, le Pagou.

Sans être très fréquentes, — qu'elles aient lieu avec le concours des religieux du Buddha ou celui du *néak-arakh*, ou homme du génie local, — les cérémonies populaires pour éloigner le malheur, les *chanray*, ne sont pas rares, et il est facile d'assister à quelqu'une d'elles; mais celles où le roi, entouré des bakous, des hauts dignitaires, est l'implorant, sont presque un événement. Je ne crois pas que le roi Noroudâm en ait célébré une seule, et je serais fort en peine de dire comment se font ces appels royaux aux divinités, aux génies locaux, si je n'avais eu la bonne fortune de trouver une sorte de procès-verbal, de relation officielle plutôt, d'un royal *sautr pîthî* qui eut lieu à Oudon en juillet 1859, sous le roi Ank-Duon, père du roi actuel, quelques mois avant sa mort.

Ce roi, monté sur le trône du Cambodge en 1842, était un homme juste, religieux, de mœurs très honnêtes, vertueux même, et, ce qui ne gâte jamais rien, un lettré. Il était aimé du peuple, mais redouté des dignitaires petits et grands quand leur conscience n'était pas tranquille, car il était énergique et, quoique doux à l'ordinaire, un justicier sévère. On ne lui reproche dans le peuple qu'une seule action coupable. Cette mauvaise action, me dit un gouverneur de province, fut tout de

suite punie par les génies du srok khmèr. Les Chams et les Malais de Thbauṅ-Khmûṁ, soulevés par leurs chefs, se révoltèrent, la disette survint partout avec la peste, et ces deux calamités décimèrent les habitants et les bestiaux. Le roi comprit sa faute, fit un *sautr pĭṭhĭ*, mais ne se crut pas pardonné et mourut du chagrin qu'il éprouvait de l'avoir commise. « Il mourut certainement à cause de cette faute », me dit le gouverneur, « et ce fut un malheur pour le royaume, car ce roi était bon. »

Quelle était cette faute qui troubla si fort la conscience de ce prince asiatique qu'elle le porta à faire un *sautr pĭṭhĭ* et qui finalement le fit mourir sous le poids de ses remords? J'étonnerai bien des gens, — ceux surtout qui, ayant habité le Cambodge, ont connu le marchandage éhonté des fonctions qui se faisait il y a quelque vingt ans, avant que nous prissions sérieusement en mains l'administration du royaume, — quand je leur dirai que cette faute est justement celle qu'hier encore on ne prenait même plus soin de cacher : la vente des hautes fonctions. Un jour, le roi Aṅk-Duoṅ cassa tous les gouverneurs de province et leur revendit de suite leur charge. Ce fut une grosse surprise dans tout le royaume car on ne

pouvait s'attendre à une pareille action de la part d'un roi qui avait élevé gratuitement tous les dignitaires à leurs fonctions et que chacun vénérait pour ses scrupules, son honnêteté, sa justice; mais personne ne dit mot : pour retrouver leur argent, les gouverneurs opprimèrent le peuple des provinces.

Sous quelle influence le roi avait-il agi? pour répondre à quels besoins d'argent[1] avait-il commis cet acte malhonnête, si contraire à son caractère? Je ne saurais le dire, mais un dignitaire qui l'a pratiqué beaucoup me disait un jour : «Quand il eut fait cette chose-là, il changea beaucoup; je vis bien qu'il la regrettait car il était triste. Bientôt il tomba malade, devint plus dévot. s'inquiétait de l'arrivée des Français en Cochinchine, qui cependant détruisaient ses ennemis, fit un *sautr pịthî* — et mourut.»

Je crois bien que c'est le procès-verbal de ce *sautr pịthî phliên,* cérémonie pour obtenir de la pluie, que j'ai là sous les yeux et que je donne ici à peu près textuellement.

[1] A cette époque il n'y avait guère plus de 100 piastres dans le trésor royal et rarement 1,000. — Quand la reine, mère d'Aňk-Duoň mourut, on trouva qu'elle possédait deux barres d'argent (32 piastres, environ 165 francs).

LE SAUTR PÎṬHÎ-PHLIÉN.

I. Le préambule.

En l'année 2401 de l'ère du Buddha, 1221 de la petite ère, année de la Chèvre, la première du petit cycle, un jour de Saturne (samedi), 15e croissant de la lunaison de Sravana (juillet-août 1859).

Le samedi est un jour funeste et le mardi un jour néfaste, mais le samedi est plus particulièrement le jour de l'adversité [1] pour le royaume de Cambodge.

Depuis longtemps déjà le ciel était orageux, le tonnerre grondait au travers du vent et de la tempête. Le brouillard descendait sur la terre si épais qu'il éteignait les rayons du soleil et qu'on ne pouvait plus voir cet astre. Cela troublait le pays et partout on se prenait à craindre les trois articles : — que l'ennemi pénétrât de force dans le royaume pour y exercer l'autorité, — que la disette le décimât, — que la peste amenât la mort de beaucoup de Cambodgiens, de Kuoys et de Péars [2].

[1] *Kalkaney*, p. *Kâlakanni*.

[2] Les *Kuoy* et les *Péars* sont des tribus sauvages dont l'habitat est au nord et à l'ouest des provinces de Battamban̄ et de Siêm-Réap

Alors le Sâṁdach sdach, préaḫ réaçhéa oṅkar préaḫ Hariréaçh-Rama eysarâṭhîpdey préaḫ srey Soriopâr baromoṇéath, baromobâpit, âmmachas çhivit [1] donna l'ordre aux cinq borohœt (*purohitas*, les bakous), d'inviter les cinq khsatriyas [2] à venir, des quatre régions, écouter dans la niche du *Klaṅ mœuṅ* [3] les formules et voir les objets de l'offrande (*sautr pîṭhî-polikar*) qui détruisent les effets des mauvais présages et donnent le bonheur, puis de demander aux dix mille dévas qui règnent sur la terre d'accourir, entre autres : préaḫ baṭ Tholraṭ (*Dhataraṭṭha*), grand roi (*mâharâjâ*) très puissant, maître de tous les esprits géants qui habitent la région est [4] du monde ; — préaḫ baṭ Virulhak (*Virulhaka*), grand roi très puissant, maître du cortège des kumbandhas ou musiciens célestes qui habitent la région du sud ; — préaḫ baṭ Virulpak (*Virupakkha*), grand roi très puissant, maître des dragons (*nagas*) qui habitent la

[1] Titre du roi Aṅk-Duoṅ : «Roi des rois, éminent corps royal, éminent Harirâja (Vishnu roi), seigneur et maître suprême, éminent et bienheureux descendant de la race solaire, très grand protecteur, très grand maître de la terre et maître suprême de la vie.»

[2] Vishnu, Shiva, Ganésha, Kachhay et préaḫ Khvam.

[3] *Asram klaṅ meuṅ*. Le *klaṅ meuṅ* est le génie gardien du peuple.

[4] Ce mâharâjâ, chez les bouddhistes de Ceylan, est dit régent du nord, et Vessavana (Kouvera) est dit régent de l'est.

région de l'ouest; — préaḥ baṭ Vessavaṇ (*Vessavano*), grand roi très puissant, maître des ogres (*yéak, yaksa*) qui habitent la région du nord; — préaḥ baṭ Réam ṭép (*Rama devata*), roi des dieux qui gardent le palais royal, un saint Buddha qui habite la région du sud-est; — préaḥ baṭ préaḥ Ṭhéatkram (*Dhatugrama*, éléments rassemblés), roi des dieux gardiens du palais royal, un saint Buddha habitant la région du nord-est; — afin que ces six [1] rois viennent en qualité de témoins à la cérémonie. Ils sont invités par le Sâmdach réaçh, etc., qui a ordonné aux cinq saints purohitas, qui sont purs, dévots, bons, de célébrer de très bonne heure le *Pịthî polikar* [2], en tenant à la main le livre *préaḥ Chœttavét* et *préaḥ Mahasan* [3], qui est celui des formules à l'aide desquelles on consacre l'eau, afin qu'ils apaisent, qu'ils changent l'esprit des petits et des grands dignitaires,

[1] Le texte porte sept et n'en nomme que six.

[2] Du pâli *vidhi*, cérémonie; *bali*, offrande; *karo*, célébration.

[3] La formule *chittavét* est faite de mots cambodgiens, siamois et pégouans, conséquemment incompréhensibles pour tout le monde; elle est spéciale au roi. La formule *mahasan* est en cambodgien et d'usage courant dans tous les temples du Cambodge. — Tous les jours, dans le *préaḥ barit viman*, un bâtiment situé à côté de la salle du trône du palais royal à Phnôm-Péñ, deux religieux, vers quatre heures du soir, viennent dire les formules de consécration, *chittavét*, et bénissent l'eau contenue dans deux patras qui doit être mêlée à l'eau des bains du roi.

celui des habitants, des Kuoys, des Péârs qui ont commis des fautes contre la pureté et d'autres fautes encore qui les ont portés à faire le contraire de ce qui est enseigné par la règle de l'éminent Buddha et par la coutume d'autrefois, notamment à répandre de fausses nouvelles, à tuer les animaux, à avoir des relations amoureuses illicites; à ne plus faire de cérémonies religieuses, à ne plus penser qu'à eux-mêmes, et à ne plus marquer aucune reconnaissance à leur roi, à leurs professeurs, à leurs mères et pères, aux trois précieux joyaux [1]; à ne plus s'occuper de rien.

Voilà pourquoi l'inquiétude, le malheur, la peur et la maladie règnent dans le royaume, et pourquoi le Sâmdach réaçh, etc., a ordonné de préparer des offrandes afin de les présenter à toutes les divinités tous les jours, pour obtenir qu'elles chassent tous les maux, toutes les maladies, cette frayeur, cette crainte, qui sont semés par les ennemis [2].

[1] *Srî ratanatraya.* — *Prah srey râtdâtray* suivi de ce doublet *Kév ṭéañ bey.*

[2] *Satrey*, s. *satruyé*, agir en ennemi.

Mahârâjâdhirâjâ parama natha préaḥ pada paramabupati.

Isvara kompul kruṅ Kambojâdhipâti sîrîya sodhana Indraprastha-pura râjâ dhanipuri Uttamo préah râjâ than: Éminent, grand roi suzerain, très haut protecteur, éminente base et très haut

II. L'invocation.

Alors préah Mâha-réachéâthiréach barom néath, préah bat barom baupit qui est intime avec Eyso kompul kruñ Kâmpuchéâthipdey siriyo sothântar Eyntipat bora réach théaniborey rom Oudam préah réachthan, habitant le saint et royal territoire, la grande et belle demeure, ayant revêtu le costume royal, s'accroupit et salua respectueusement les trois précieux joyaux, principalement la statue du maître suprême, parce que le royaume n'était pas heureux, parce qu'il y a de la tempête et des vents sous le grand ciel, parce que le tonnerre gronde, parce qu'il y a tumulte et frayeur et parce que les revenants, les esprits mauvais paraissent et répandent la maladie, pendant que les bêtes fauves et féroces attaquent et dévorent les habitants, les Kuoy et les Péâr, ainsi que les éléphants, les chevaux, les bœufs et les buffles. Tout n'est pas tranquille et heureux dans le royaume.

Alors le Sâmdach réach, etc., qui est le maître, a ordonné de tout préparer, de faire de la musique et d'inviter tous les dieux, les esprits, les revenants qui demeurent près ou loin, tous les in-

maître de la terre. Seigneur, sommet du royaume de Kâmbodge suzerain, de la gloire qui purifie, Indra roi de la terre.

dras et les brahmas[1], tous les gardiens du monde de Yama[2], tous les gardiens des quatre parties du monde[3] qui sont au nombre de dix mille sur le disque de la terre, afin que tous viennent aider à faire disparaître tous ces malheurs, toutes ces maladies, tous ces accidents.

Le roi suprême éminent et grand khsatriya, etc. et la Sâṁdach préah réaçh ṭépy akkamahésey[4] (la première reine), les princes et les princesses, les membres de la famille royale, les dignitaires grands et petits, et tous les habitants, se réfugient dans le saint Buddha, dans la sainte Loi, dans la sainte Assemblée des religieux et leur demandent, ainsi qu'aux divinités puissantes, de pacifier tout et d'éloigner du royaume toutes les conséquences du péché.

Si des événements doivent survenir et doivent être mauvais, nous demandons aux puissances que leurs conséquences ensuite soient bonnes, heureuses et abondantes. Nous demandons aussi que les souhaits formés, que les prières adressées en pré-

(1) Divinités des six dévalokas et des seize brahmalokas, qui sont des paradis situés les uns au-dessus des autres.

(2) *Yoṁphubal*, du pâli *Yama bhumi balas*. — Yama dieu des enfers.

(3) *Chettolokabal*, du pâli *Chatumlokabalas*.

(4) Pâli *râjâdevi aggamâhési*.

sence des cinq éminents khsatriyas, des purohitas et de l'illuminé[1] par le Sâṁdach préaḥ, etc. (le roi) soient exaucés.

Nous invitons les génies des bois, les génies des lieux habités, les fées, les génies gardiens du royaume bons et victorieux, qui habitent le royaume, les rivages habités, les bassins, les lacs (suit l'énumération des provinces, villes et villages), de tous les autres sentiers, des routes, des forêts, qui sont très puissantes, ainsi que les fées de tous les prasath, de tous les lieux, de toutes les demeures situées dans toutes les directions, qui sont (les fées) au nombre de dix mille.

Nous venons nous accroupir, les mains jointes pour vous adorer et vous inviter tous à venir dans ce lieu exaucer nos souhaits, nous donner la puissance, écouter notre prière qui vous est à tous adressée par le préaḥ mahâréaçhéabaromṇéath prah barom baupit (le roi). Ainsi, nous vous demandons d'exaucer nos souhaits conformément à leur teneur.

Fin du khbuoṇ de l'invitation adressée aux ṭévodas d'assister à la prière par laquelle on leur demande de la pluie et d'écarter les malheurs du royaume.

[1] *Péchñan*, mot formé d'un mot cambodgien *péch*, précieux, brillant, et d'un mot pali *ñâṇ*, illuminé, éclairé.

Tel est le procès-verbal officiel de ce Pithî royal, mais comme tous les procès-verbaux il ne dit pas tout. S'il avait enregistré les détails les plus importants, il nous eût dit deux choses qu'il ne rapporte pas et qui ont bien leur importance : tout d'abord ce que les chefs des magasins royaux mirent à cette occasion à la disposition des cinq purohitas, puis, après l'invocation adressée par le roi aux tévodas, c'est-à-dire la prière royale, il eût décrit la cérémonie propitiatoire. Réparons cette insuffisance du document officiel.

Le chef du trésor remit aux purohitas 5 dâmleṅ d'argent, 25 gros cierges en cire d'abeilles, 60 petits cierges de même matière, 3 paquets de bâtonnets odoriférants, ce luminaire pour l'autel où les cinq khsatriyas, protecteurs du royaume, avaient été déposés. Puis 5 grandes marmites en terre, dites *kââṁ*, et un nœud de gros bambou complètement débouché à sa partie supérieure, mais percé de 12 petits trous à sa cloison inférieure et muni d'une poignée en forme d'anse liée au bambou par deux liens de rotin; nous verrons tout à l'heure pourquoi ces cinq marmites et cet arrosoir.

Le chef du magasin des étoffes remit aux mêmes purohitas 8 vestons pour les huit tévodas, une étoffe blanche, dite *sâṁpot praṇithéan* « étoffe de l'invoca-

tion », une veste pour le même objet, 8 sla-thor, 10 sla-truoy, 5 *bat*[1] d'argent dit *prak praṇiṭhéan* « argent de l'invocation », 8 sla-chom, un *kanṭouṅ*[2] de sésame et d'arachides et une noix de coco pour l'autel des cinq khsatriyas et l'offrande aux divinités.

Le chef des magasins du riz cuit remit 5 *bay praḫ*, ou riz sacré, 60 *bay-yich*, ou riz cuit du sacrifice ou de l'offrande, 8 plateaux (*tok*) de gâteaux dits *phlê ḉḥeu*, 1 plateau de paddy grillé (*léaçh*), 1 kanṭouṅ de farine de riz pour l'offrande.

Tous ces différents objets du piṭhî ayant été placés, le premier des purohitas prit le livre *Sacha-praṇiṭhéa*[3] et lut la longue « formule d'invocation » que j'ai donnée plus haut, avec sa non moins longue énumération de *mé-sas*, femmes blanches ou, fées qui sont embusquées sur tous les points du royaume et qui veillent.

Quand la lecture fut achevée, le roi s'inclina trois fois sur le lit bas préparé pour lui, salua, les mains jointes au-dessus de sa tête, et dit : *Saṭhu ! saṭhu !*

(1) Le bat ou quart du dâmleṅ = 9 grammes et demi d'argent.

(2) Petite corbeille faite avec un morceau de feuille de bananier.

(3) Sanscrit *pranidhana*.

saṭhu! bien! bien! bien! Puis il se releva et le premier des purohitas prit le nœud de bambous, le remplit d'eau, s'approcha du petit étal où avaient été placés les derniers présents envoyés par le roi de l'Eau et par le roi du Feu, les pataos des Jaraÿ (deux défenses d'ivoire, une corne de rhinocéros, un habit) et se mit à les arroser gravement. Alors on entendit, venant de sous l'étal, des cris de grenouille (*ȧṅ kêp*) et des cris de grenouille-bœuf (*hîṅ*); c'étaient les quatre mâhaçhay (*mâhajaya*), les hérauts chargés de porter les quatre lances antiques aux côtés du roi quand il va combattre, qui s'étaient glissés sous l'étal et qui, arrosés, coassaient pour annoncer la pluie.

Le nœud de bambou, arrosoir aussi simple que pratique, passa de mains en mains jusqu'à ce que les cinq marmites ne continssent plus une goutte d'eau, et tous les dignitaires poussèrent des cris de grenouille.

Voilà quelle est cette curieuse, symbolique et parlante cérémonie du pîṭhî royal. Elle ressemble à une farce, depuis la déclaration qui met les péchés au compte des Ḳuoy et des Ṗéâr jusqu'à la fin, où elle s'achève par des cris de grenouille. Et pourtant, cette fête est grave, sérieuse, propitiatoire.

Mais, dira-t-on, que viennent faire ici les présents des rois de l'Eau et du Feu ?

Dans toute l'Indo-Chine, les pataos des Jaray[1] passent pour détenir des armes sacrées, un *préah khaṇṭ* (sabre sacré) emblème de la puissance militaire royale, un *préaḫ padâu* (rotin sacré) emblème de la puissance judiciaire royale. Mais ces deux objets sacrés ne sont pas seulement des emblèmes de puissance, ils sont aussi des puissances, puisqu'ils jouissent l'un de déchaîner la tempête, la foudre, le feu, l'autre l'orage, la pluie, les inondations. Les Cambodgiens, qui paraissent aujourd'hui se moquer des deux rois sauvages auxquels ils ne payent plus le tribut dont j'ai parlé ailleurs[2], croyaient-ils alors à un fétiche des Jaray, à la puissance des deux pataos ? Je le crois parce que je ne vois pas, sans cette croyance, comment ils pourraient expliquer cet arrosement, à l'occasion d'une cérémonie aussi grave que celle que je viens de décrire, des présents envoyés au

[1] C'est l'un de ces rois qui, en juin 1904, fit assassiner M. O'dhendal, qui avait voulu l'obliger à lui montrer l'arme sacrée qu'il conserve cachée et qui passe chez les Jaray pour déchaîner toutes sortes de calamités sur le pays quand on la met au jour.

[2] Voir dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, de novembre.

roi du Cambodge par le roi du Feu et par celui de l'Eau.

CHAPITRE II.

LE BAUCHÉA-KRÂBEY.

SACRIFICE DU BUFFLE POUR PROVOQUER LA PLUIE.

« Dans toutes les religions antiques, aryennes ou sémitiques, le Taureau représente le Dieu solaire qui déchaîne l'orage. C'est lui qui de ses traits d'or féconde les vaches, qui sont les nuées; il fait descendre sur les terres desséchées les pluies bienfaisantes et, au plus fort de la tempête, il remplit l'air de ses mugissements. L'Indra védique, l'Horus d'Égypte, le Mardouk de Babylone, comme le Jupiter et le Bacchus helléniques, sont tous également figurés sous la forme du Taureau, ou le front armé de cornes. »

C'était à Kâmpot, nous étions parvenus au 24 avril 1889 et les pluies n'étaient pas encore venues détremper les rizières et permettre aux laboureurs d'appuyer sur leur charrue. Le ciel restait pur et la chaleur était si grande qu'on n'avait plus le courage de vaquer aux affaires de neuf heures du matin à

quatre heures et demie du soir. Les cultivateurs regardaient le ciel, se tournaient vers la mer pour y chercher les vaches d'Indra aux mamelles bien gonflées, mais le ciel restait bleu pâle et c'est à peine si quelques petites nuées blanches y paraissaient comme une gaze légère que le vent emporte ou comme une fumée que la brise dissipe. « La récolte, disait-on, sera mauvaise parce qu'on ne pourra labourer la terre que très tard cette année. » Alors le gouverneur de la province de Kâmpot, l'ọkña sênaânchịt, dit : « C'est demain jour de la pleine lune de Pisakh [1] : allons, conformément à la coutume ancienne, sacrifier un buffle au *ṇéakh-ta klang* (génie de l'extérieur de la ville) et demandons-lui qu'il nous accorde la pluie dont nous avons besoin pour nos rizières et pour nos mares. »

Ayant ainsi décidé, avec ses *kromokar* (gens du service, ses subordonnés), il fit savoir aux habitants du voisinage que, le lendemain, il irait au village de Kompoṅ-Knôṅ, sacrifier au principal génie de la province un jeune et beau buffle, adulte et sain.

Le génie habite une petite chaumière élevée sur pilotis, située au bord d'un bras qui enceint un îlot

(1) Deuxième mois de l'année indienne et khmère, avril-mai.

de la grande rivière, à quelque cent mètres des maisons. Il est visible sous la forme d'une pierre, sorte de gros galet ovoïde tiré des eaux qui roulent un peu plus haut; près de lui sont deux autres pierres, qui sont dites le fils et le petit-fils du génie; la pierre principale est dite « le père » et quelquefois « le grand-père ».

Le gouverneur et sa suite arrivèrent à la demeure du génie vers neuf heures du matin; il y trouva une demi-douzaine de religieux du Buddha, qui, assis sur des nattes à dix mètres de la chaumière, sous un petit hangar élevé à la hâte pour eux, priaient, leur écran devant le visage, afin de ne pas voir les vingt-cinq ou trente femmes qui, assises devant eux, les mains jointes, répondaient par des stances aux stances sacrées que les moines disaient en langue pâlie. Quand les prières furent dites, les femmes se levèrent et firent aux religieux l'aumône du riz cuit; leur plat dans la main gauche, elles prenaient une cuillerée de riz et la versaient dans les sébiles des moines, puis saluaient à genoux, les mains jointes à la hauteur du front, et se retiraient afin de ne pas assister au meurtre du buffle. Les religieux les suivirent de très près et, bientôt, il ne resta plus que le gouverneur, les gens de sa suite, une vingtaine d'hommes du voisinage, le *possédable*, ou *roup arakh* (forme du génie),

et une vieille femme, dont nous verrons tout à l'heure le rôle, et trois ou quatre autres femmes que le sacrifice du buffle n'effrayait point.

Alors un homme amena le buffle, un bel adolescent de trois ans, aux cornes encore petites mais déjà fortes comme celles de nos beaux bœufs. Deux hommes s'avancèrent vers lui avec des liens solides; il les regardait inquiet, sans comprendre, soufflant un peu; avant qu'il ait fait un mouvement, on lui avait attaché les pieds deux à deux et on l'avait jeté sur le côté. Un des hommes lui prit la tête, deux autres lui saisirent les jambes, deux autres appuyèrent sur le dos et le ventre, pendant qu'un sixième, le sacrificateur, lui plongeait dans la gorge un grand couteau, à lame large et forte. Le sang jaillit à flots, la bête se débattait, secouant les hommes qui la maintenaient, mais le sacrificateur, appuyant de tout son poids, s'efforçait de scier le cou du buffle. Bientôt la tête fut détachée du tronc, traînée sur l'herbe à quelques pas, et portée par deux hommes sur un petit autel en bambou, élevé devant la chaumière du génie. On la plaça le mufle tourné à l'est et présentant au génie la section sanglante qui saignait encore.

Le corps du buffle s'agita encore un peu, puis se raidit, et ce fut tout. Les hommes délièrent les

jambes, roulèrent la bête sur le dos, et le sacrificateur s'avança, ouvrit le corps d'un long coup de couteau bien donné sous le ventre et coupa les quatre pieds. En quelques minutes la peau fut enlevée et les chairs détaillées en morceaux plus ou moins gros. La dépouille fut étendue sur l'herbe, la section du cou au-dessous de la tête; les quatre pieds furent placés sur la peau des quatre jarrets, les sabots de devant en avant, les sabots d'arrière en arrière. Puis la queue fut allongée bien droite sur l'herbe et les chairs furent placées en un gros tas sur la peau, mais à gauche. La vieille femme vint alors au tas, choisit un beau morceau, le débarrassa des parties grasses, puis l'emporta près d'un foyer où, l'ayant embroché dans une lamette de bambou, elle se mit en devoir de le faire rôtir.

Pendant toute cette opération, qui a duré près d'un grand quart d'heure, les tambourins en poterie et à peau de serpent (*skor arakh*), les chanteurs n'ont pas cessé de faire entendre un bruit assourdissant et sauvage. Maintenant les mains battent avec frénésie, le monocorde grince aigrement et le flageolet gémit tristement un air barbare qui porte aux nerfs et alourdit la tête.

Alors le « possédable » s'avance. C'est un homme de 50 ans, sec, ridé, laid, avec une forte chevelure

mal coupée et point peignée. Sa peau est olivâtre, ses yeux froncés, noirs et brillants, ses dents sont noires et ses joues sont creuses. Il est de race « possédable ». Son père, son grand-père et « les autres avant », « ceux d'autrefois », pouvaient, comme lui, recevoir le génie en leur corps et parler, agir pour lui. Il salue le génie, puis s'assied, les jambes croisées, sur une natte, se couvre la tête et les épaules d'une écharpe noire; il saisit un bol de cuivre qui contient du riz blanc et auquel on a fixé deux bougies allumées en cire d'abeilles; puis, appuyé des deux mains sur ce vase, il secoue la tête lentement mais en cadence, puis plus vite, plus vite encore, à mesure que la musique précipite son rythme; alors les cris deviennent plus forts, plus pressés, les mains frappent la peau des tambourins avec fureur; et cela devient presque terrible. Maintenant le « possédable » s'agite des épaules, tremble de tous ses membres, « frémit de tous ses poils » et paraît pris d'un tremblement nerveux qu'il n'est plus libre de contenir et de faire cesser. Il pousse un cri : le génie est entré dans son corps et va parler par sa bouche.

On l'interroge, il abat l'écharpe noire sur ses épaules, fronce les sourcils, crispe les lèvres et répond : « La pluie va venir, la sécheresse sera finie, il y aura de l'eau pour les rizières et les mares. »

Les deux juges de la province lui demandent de leur accorder d'être un jour grands dignitaires du royaume, ministre de la guerre, ministre de la marine; le *possédé* répond : «Vous prospérerez, vous prospérerez, vous prospérerez.» Il fait la même réponse au gouverneur.

Puis la musique reprend, infernale, brutale, maintenant. Le possédé se recouvre la tête, reprend son bol, et voilà qu'il frémit de nouveau, qu'il tremble et qu'il s'agite frénétiquement. Il saisit du riz avec la main, en porte devant lui, puis derrière lui aux trois pierres; enfin il bondit, saisit la canne du gouverneur et fait un pas en avant. On s'écarte de lui. Voilà maintenant qu'il danse, s'escrime avec son bâton, puis saute à terre, marche à la tête du buffle, danse autour d'elle, en faisant avec son bâton des gestes désordonnés, puis il la touche, montre le ciel et s'élance sous la chaumière, y reprend sa place, son vase de cuivre et s'agite plus fort, plus fort, encore plus fort, parce que la musique redouble, parce que les chanteurs braillent plus haut, plus vite, parce que les cris et les battements de mains sont plus frénétiques et parce que les instruments ne gardent plus aucune mesure et que le tapage est fou. Le possédé se lève encore et répète la scène de tout à l'heure, mais plus rapidement, avec des mouvements

plus tourmentés, plus violents, puis il revient prendre sa place. La musique cesse, il respire plus lentement, un gémissement s'échappe de sa bouche, il secoue la tête en un dernier frémissement, se passe la main sur la face, rejette son écharpe et regarde l'assistance avec un léger hébétement. Le génie guette sa pierre pour y rentrer.

Alors le *possédé* se déshabille, ne garde que son caleçon; les dignitaires prennent des seaux d'eau que des hommes leur apportent et les versent sur lui et sur les pierres sacrées. C'est l'hommage antique; si on ne le rendait pas aux pierres et à l'homme qui a parlé pour elles, l'eau ne viendrait pas, les pluies ne tomberaient point et la famine éprouverait le pays à la fin de l'année.

Alors le gouverneur prend sept ligatures, trois brasses d'étoffe blanche et les remet au possédé qui se retire. La vieille femme s'avance à son tour, avec un plat de cuivre sur lequel est posé le morceau de buffle rôti; elle place son offrande devant les pierres et se retire à son tour.

La cérémonie est terminée. Nous nous retirons vers 3 heures et demie. Le soleil est ardent, mais la brise souffle légère. La nuit venue, il tonne, il vente et il pleut. Le lendemain un orage terrible crève au-dessus de nous et toutes les rizières sont

inondées. Le génie a donné la pluie qu'on lui a demandée et tout le monde est convaincu qu'on la doit au sacrifice du buffle.

CHAPITRE III.

LE LIÉṄ-ARAKH.

(FESTIN POUR CONJURER UN ESPRIT.)

Dans le peuple, cette solennité, cet exorcisme des esprits porte un autre nom, *liéṅ-arakh* « festin de l'arakh », qui est la conjuration d'un esprit à l'aide d'un festin (*liéṅ*). Il ne faut pas confondre avec le *sêṇ-arakh*, qui est une offrande à l'esprit et quelquefois un véritable sacrifice (*sêṇ*), et pas davantage avec le *sâṁpéaḫ-arakh*, qui est un simple hommage à l'esprit, un salut (*sâṁpéaḫ*).

Le *lieṅ-arakh* est un véritable exorcisme, non comme celui que l'occident a connu et pratiqué, un exorcisme ayant pour but de libérer un malade en possession d'un démon et de le chasser loin de lui comme un être malfaisant, impur, haï, qui a peur et qui s'enfuit terrifié. Les Cambodgiens ne comprennent pas ainsi l'Esprit : il n'est d'abord pas toujours malfaisant, car il n'est pas nécessairement impur; et il n'est pas haï; ce n'est pas parce qu'il

est effrayé qu'il s'en va, mais parce qu'il consent à s'en aller, parce que le *lien* qu'on lui offre lui plaît, lui est agréable. En outre il ne quitte pas le malade pour fuir, mais pour pénétrer dans une personne qui le peut gouverner à son tour et qui s'offre à lui, qui sait l'évoquer. Cette personne, dite *roup-mémot* ou *roup-mésa* ou *roup-arakh*, qui sait comment il faut l'appeler, sait aussi comment il faut se débarrasser de lui et le renvoyer en son gîte.

La différence entre le *lien-arakh* royal et le *lien-arakh* populaire réside en ce fait que, dans le premier, les *roup-mémot* sont chassées afin qu'elles emportent loin du roi l'*arakh* qui vient de pénétrer en elles, alors que, dans le second, l'*arakh*, après avoir pénétré dans le *roup-arakh*, est invité à s'éloigner.

Voyons donc, maintenant que nous connaissons l'exorcisme royal, ce qu'est l'exorcisme populaire.

La cérémonie dure quelquefois deux veilles, de 6 heures du soir à minuit, mais le plus souvent elle dure de 6 heures du soir à 6 heures du matin, ou de 7 heures à 4 heures du matin. J'ai, en somme, observé qu'elle dure ce que l'on veut et que l'Esprit à chasser est assez bon enfant pour partir quand on l'en prie.

I

Le *liên-arakh* est une fête donnée aux arakh, ou esprits malfaisants. J'ai, le jeudi, 21 mai 1896, assisté à une fête de ce genre au village de Roka-Kaṇdal, qui est immédiatement au-dessous de la résidence de Kratié.

Il y avait là une dizaine de musiciens-chanteurs, les uns tapant du skor arakh, les autres jouant du violon ou du flageolet. Devant eux, adossée à la cloison, sous une étoffe blanche tendue (le *piḍhaṇ*), entre deux rangées de fleurs piquées dans des aiguilles de bambou, plantées elles-mêmes dans des troncs de bananier hauts de 20 centimètres environ, la *roup-arakh* [1] a pris place. Elle est vêtue de noir et assise les cuisses ouvertes, les pieds près des fesses. Ses mains sont appuyées sur un plateau à pied au centre duquel est fixé un cierge allumé. Les yeux fermés, elle demeure dans l'immobilité la plus complète. Les musiciens jouent de leurs instruments; ceux qui ont la bouche libre crient pour appeler l'*arakh*, et les enfants, les assistants battent le rythme avec des lattes de bambous. L'*arakh* s'approche, dit-on, la femme commence à remuer la

[1] On appelle de ce nom la personne qui représente l'arakh, la forme (*roup*) où l'esprit pénètre.

tête de droite à gauche, puis ses mains s'agitent sans cependant quitter le plateau; la musique résonne toujours; les cris sont plus forts, plus serrés. Enfin, brusquement, la sorcière fait tourner le plateau et le premier acte est joué. Elle se passe la main sur les yeux, sur la figure, puis regarde son entourage. On l'interroge. Elle raconte que l'*ạrakh* est en elle, que c'est un *arakh* qui vient de l'est (du nord, de l'ouest ou du sud); elle donne son nom et ajoute pour l'*arakh* : «Ce n'est pas moi qui ai rendu cet homme malade, c'est un *arakh* de Chlauṅ». Et la pauvre assistance l'écoute. Devant elle, une vieille femme (sa grand'mère, sa mère ou une autre) l'interroge : c'est la *ṇéak-sṇâm*.

Elle change de vêtement et met un vêtement de soie rouge parce que l'Esprit qui a pénétré en elle est vêtu de cette couleur. Puis elle recommence ce qu'elle vient de faire et la musique joue un air nouveau. Tout se passe comme je l'ai déjà dit : le nouvel *arakh* répète : «Ce n'est pas moi, c'est un *arakh* de Chlauṅ». Puis, sur son vêtement de soie rouge, la sorcière, met un vêtement de soie violette, car le nouvel *arakh* qui a pénétré en elle est vêtu de violet. La même scène est reproduite; on interroge la possédée et elle répète : «Ce n'est pas moi, c'est un

arakh de Chlaun »; elle boit de l'alcool de riz dont son démon a besoin, qu'il réclame à grands cris. Elle répond et chacun se met à converser avec elle, à lui demander un tas de choses, la bonne aventure, le futur, mais toujours des choses que tout le monde peut entendre et qui ne compromettent personne.

L'orchestre joue et les chanteurs entonnent le chant de l'expulsion de l'*arakh-préay*, qui est du sexe féminin; la *roup-arakh* retire sa tunique rouge et se trouve vêtue de noir; elle jette une écharpe noire sur sa tête et un homme qui souffre de quelque douleur interne, d'un chaud et froid comme diraient nos bonnes femmes, de rien, s'avance et la salue à genoux, les mains jointes, élevées à la hauteur du front. Elle lui dit de se retourner. Il s'assied lui montrant le dos. On apporte un petit *phé* [1] sur un plateau et on le place devant lui de manière à ce que, ses jambes étant étendues à plat sur le plancher, ses pieds puissent le toucher. Dans ce *phé* il y a un peu de riz, quelques baguettes odoriférantes qui se consument sans flamme et, tout au milieu, cinq ou six œufs durs mais dépouillés de leurs coquilles.

[1] Petit radeau fait de quatre troncs de bananier formant un cadre et dans lesquels on a piqué des lamettes de bambou pour former un fond.

On remet un œuf à la sorcière, elle le prend le roule doucement sur le dos du malade, puis sur son ventre, en disant à l'arakh : « Allez arakh, retournez à la rivière Càhlauṅ », puis elle jette l'œuf au *phé* et le *phé* est immédiatement porté, soit au fleuve, soit sur la route où les chiens le dévoreront. Pendant ce temps, la sorcière, la tête couverte d'un voile jaune, s'incline à droite, s'incline à gauche en frappant, devant elle et derrière elle, le sol avec les deux mains, violemment, de plus en plus vite, en cadence. La musique est vive, violente, pressée et les cris qu'on pousse sont plus pressés. Et cela dure cinq minutes au moins. Enfin, la sorcière s'arrête, relève la tête, rejette le voile sur son dos et s'essuie le visage avec un mouchoir. Elle boit deux tasses d'alcool, la musique joue, les musiciens entonnent le chant de la *Forêt de l'est*, et elle crache une pluie d'alcool sur la tête, les épaules, la poitrine du malade. Le mal a passé dans l'œuf et le *phé* l'emporte. Ce malade est débarrassé de son arakh tourmenteur, il est à peu près guéri.

La cérémonie continue et les mêmes scènes se reproduisent, puis la sorcière place sur sa tête une couronne qui, devant, s'achève en deux cornes, les *sṇéṅ âṇsoṁ* (cornes du bœuf sauvage), les chanteurs chantent le chant de la *Femme noire*, puis le chant

de la *Sérénade* sans accompagnement de *skor*, et la *roup-arakh* reprend son vase à deux mains, s'agite, se contorsionne comme il est dit plus haut. Puis le malade s'approche de nouveau; la sorcière lui regarde le corps, le nombril; puis elle lui crache adroitement une pluie de salive volatilisée, d'abord sur la poitrine trois fois, puis sur le dos trois fois. D'autres personnes s'avancent et sont arrosées à leur tour.

La cérémonie reprend; l'*arakh* pénètre de nouveau en la sorcière, cette fois elle attache des cordelettes qui ont la propriété d'éloigner les mauvais esprits autour des reins des personnes qui s'avancent et qui lui remettent une ficelle. Cette ficelle acquiert cette merveilleuse propriété dès qu'elle est attachée par elle et quand elle prononce les paroles qu'il faut prononcer.

Alors elle entre l'extrémité de ses doigts dans les *krâchak-méas*, ou ongles d'or, qui sont longs de dix centimètres. Ceci fait, la musique reprend plus vive, plus retentissante, les cris sont plus nombreux. La sorcière exécute assise une danse dont la mesure est marquée par les mouvements de sa tête, de ses bras et de ses doigts.

Puis elle s'arrête, déchausse ses doigts, répond gravement aux questions qu'on lui adresse non

moins gravement, puis elle crache sur ceux qui viennent à elle, lie des cordelettes.

Au chant du *Scarabée noir*, la *roup-arakh* retire son vêtement violet, son étrange couronne, met sur sa tête un foulard lié sur le front et dont les bouts tombent le long des joues. La musique reprend; la sorcière saisit un sabre, le tire du fourreau, puis, à genoux devant le malade, elle exécute des gestes de danse et le sabre passe autour du jeune homme, s'abat sur sa poitrine, sur son cou, se relève pour s'abattre encore et tranche tout autour de lui afin d'éloigner les *arakh* laotiens.

Puis les musiciens jouent le *Samré*, l'*arakh Mâha-Sénok*, pénètre dans le ventre de la *roup*, toute l'assistance s'incline et le sabre est remis au fourreau. La musique joue la *Marche du roi*, trois autres chants, et la sorcière, habillée de rouge, reçoit encore l'*arakh Huot*, puis deux autres, puis un autre encore qui se dit le fils de l'aïeul qui a paru en *arakh* au chant du *Cap*; à la suite de celui-ci quatre autres paraissent, tous des hommes, vêtus de rouge, l'un d'eux aime beaucoup l'alcool et en réclame; son *roup* lui en donne quatre tasses; le suivant aime les fleurs, son *roup* les prend à poignée au sla-chom̃ et les aspire avec frénésie; le dernier, qui vient au chant du *Riz symbolique*, entre, mais il est

doux, inoffensif; il vient pour rouler la natte sur laquelle sont assis les autres. Et c'est un des musiciens qui entre en scène et danse la *Réàm sœ piḍhan*, la « danse de l'enlèvement du phiḍan » ou ciel tendu au-dessus de la *roup-arakh*.

Les *arakh* se rassemblent, dit-on, puis tous ensemble abandonnent leur *roup* pour retourner aux pierres, aux eaux, aux arbres, aux montagnes qu'ils habitent.

II

Les détails de cette cérémonie ne sont pas invariables. En se tenant dans la ligne générale, chaque *roup-arakh* a sa manière, sa méthode, sa procédure spéciales. Le 7 avril 1904, ṇéaṅ Tey, de phuṁ Maroṅ, venait à la résidence de Kratié célébrer un *liêṅ-arakh* en présence d'une dizaine de Français que j'avais invités à cette cérémonie, et je constatai des différences sensibles. Néaṅ Tey passe pour être une grande *roup-arakh*, pour obtenir beaucoup de ses esprits quand elle les évoque. C'est à elle que s'adresse la principale femme du roi, la khuṇ-Thaṇ, quand elle est malade, en puissance d'un Esprit qui trouble son excellente santé. Et ce choix a grandement servi sa réputation.

Voici les différences qui me paraissent devoir être notées.

Tout d'abord, les jambes et les bras de la *roup-arakh* sont ornés de gros anneaux d'argent; elle a revêtu une tunique violette, elle a roulé autour de sa tête un turban de soie rose dont les deux bouts lamés d'or tombent de chaque côté de sa face, elle a serré sa taille à l'aide d'une ceinture en cuir doré, jeté une écharpe jaune d'or sur ses épaules. Au-dessus d'elle, on avait tendu un coupon de cotonnade blanche auquel étaient suspendus des feuilles de bétel, des noix d'arec, des fleurs de cocotier, des fleurs de diverses couleurs, des représentations, en feuilles de trâṅ, de perruches, de perroquets tenant en leurs becs des représentations de fleurs également en feuilles de trâṅ, des nids d'oiseaux. Ces suspensions étaient faites non à l'aide de ficelles, mais de fines et longues aiguilles de bambous.

Devant elle on a placé : 1° deux sla-thœur posés sur leurs trois pieds faits de lamettes de bambous et garnis de cinq bougies, de cinq noix d'arec, de cinq feuilles de bétel roulées, de cinq représentations conventionnelles d'hirondelles en feuilles de trâṅ; 2° un sla-choṅ sans pied, portant un cierge, une noix d'arec, une feuille de bétel roulée et une

trentaine de fleurs de couleurs diverses, blanches la plupart, toutes piquées à la pointe de fines aiguilles de bambous; 3° un plateau sans pied, en cuivre, dits *komnal-krouḥ-chveṅ,* ou de gauche, portant trois troncs de bananiers hauts de quinze à vingt centimètres : l'un, à sept étages garnis de fleurs d'aréquier maintenues par des aiguilles de bambou, et dont le sommet portait sept cierges, sept feuilles de bétel roulées et sept noix d'arec, est dit *sla-chom-phka-daun;* les deux autres, sans étage, portant neuf cierges, neuf noix d'arec et neuf feuilles de bétel roulées, sont dites *sla-chom-ôm:* deux anneaux faits d'un éclat de feuille de trâṅ contenant trois feuilles de bétel et au milieu trois noix d'arec, ensemble dits *sla-chros;* une paire de sla-truoy, qui est un cornet écrasé fait d'un morceau de feuille de bananier dans lequel on a placé une noix d'arec et deux feuilles de bétel roulées; l'objet est maintenu aplati par une aiguille de bambou; un petit vase en bambou, dit *siéṇ,* plein de riz blanc au centre duquel est plantée une bougie le long de laquelle on a enfoncé quatres pièces d'argent; 4° un *komnal-krouḥ-sdaṁ,* ou de droite, contenant cinq sla-chom de différentes grosseurs : le premier, le *sla-chom-rouṅ,* ou du hangar, est le plus gros; il porte, au bout de fines et longues aiguilles de bambous, quatre bou-

gies, quatre noix d'arec, quatre feuilles de bétel roulées et une quarantaine de représentations très fantaisistes d'hirondelles; le deuxième et le troisième, dits *sla-chom-ôm*, plus petits, portent de la même façon neuf cierges, neufs noix d'arec, neuf feuilles de bétel roulées; le quatrième et le cinquième, plus petits, dits *sla-chom-slet* (sla-chom de feuilles), portent, au bout d'aiguilles de bambou, une noix d'arec, une feuille de bétel roulée, trois bâtonnets odoriférants et cinq représentations d'hirondelles. Dans le même plateau sont posées deux *sla-chros*, deux *sla-troy* et un *sien* de riz blanc au centre duquel est planté un cierge orné de six pièces d'argent placées deux à deux et autour duquel est roulé un écheveau de coton vierge.

A la droite de la *roup-arakh* est un bol de cuivre contenant de l'alcool de riz et, flottant dessus, un tout petit bol pour y puiser et pour boire.

Devant elle, un plateau rituel à pied dit *tôk-mœun-kvéa*, « plateaux d'objets précieux », contenant quelques fleurs blanches, d'abord deux cierges allumés; puis, après le deuxième appel, quatre cierges allumés, et entre ces cierges un éventail fermé.

La *roup-arakh* pose les deux mains sur les bords

de ce plateau, les pouces en dedans, attend immobile d'abord, puis remue imperceptiblement la tête et les épaules, puis s'agite davantage, puis plus fort, et promène le plateau sur le tapis sur lequel elle est assise, sans le lâcher même d'une main, lui faisant décrire sur lui-même des demi-tours de droite à gauche et de gauche à droite. Au bout d'un instant elle s'arrête, ses mains tombent sur le tapis; alors elle prend un des cierges, le penche sur le plateau pour en laisser tomber la cire fondue et l'éteint d'un coup; elle recommence cet exercice deux fois et replace le cierge au fond du plateau. Cela fait, elle boit deux tasses d'alcool et prend l'éventail de la main droite, en pose le pivot sur le sol et, la main appuyée sur l'extrémité développable, présente son poignet à une vieille femme, dite *ṇéak-sṇâṁ*, pour qu'elle y attache un fil de coton; appuyant ensuite la main gauche sur l'éventail, toujours posé de la même façon, elle présente le poignet gauche pour la même opération.

Elle recommence cette scène sept à huit fois, vêtue, à chaque fois, d'un costume d'une couleur nouvelle : celle de l'arakh qui vient le dernier de pénétrer en elle, et chaque fois les mouvements sont plus vifs, plus rapides. Cela s'achève toujours par les trois extinctions du cierge dans la bouche, la ligature

des poignets, un changement de vêtement, et une beuverie d'alcool.

Enfin, après avoir craché plusieurs fois de l'alcool volatilisé sur quelques-unes des personnes présentes qui lui offraient leur tête, leur cou, leur poitrine, elle se lève, serre sa ceinture, aussi son sâmpot, s'agenouille et recommence la scène du plateau, plus brutale, plus violente. Elle arrache plusieurs fois les fleurs du *sla-chom*, en aspire l'odeur avec frénésie, en se contorsionnant, puis se lève et exécute une sorte de danse étrange où tous les membres s'agitent, les inférieurs lentement, les supérieurs et la tête très vivement; l'épaule, le dos convulsivement se contournent, par saccades de plus en plus rapides, de plus en plus rudes. Pendant cette scène la musique est de plus en plus vive, les cris des de plus en plus forts, de plus en plus violents. Quand l'air est achevé, la *roup-arakh* s'affaisse sur le tapis, s'y assied, s'essuie le visage avec un sâmpot et demeure immobile un instant. Les musiciens entonnent le chant du *Riz symbolique*; un homme représentant l'*arakh* rouge se lève, danse, se déjette, fait rire, tourne sur lui-même, puis arrache successivement les ornements du *phidan* et les met dans un bol de cuivre orné d'un cierge allumé qu'un autre homme tient près de lui, puis le *phidan*

dont il entoure sa tête. C'est le *réam-sœ-phidaṇ*, ou «danse de l'enlèvement du phidaṇ». Il prend le vase, le place près d'une bouteille d'alcool et, suivi de son compère, fait, en dansant, sept fois le tour de ces objets en leur présentant l'épaule droite.

Il s'arrête enfin et, se tournant vers ses camarades, leur dit : «Ces offrandes ont été faites par le louk ṭhoṁ (le résident), le gouverneur et ses subordonnés; ils assistent tous à la cérémonie, demandez que ces supérieurs obtiennent la tranquillité». Les musiciens clament ensemble, à la place des *arakh* : «Ces supérieurs obtiendront la tranquillité.»

L'homme insiste et répète trois fois : «Est-ce vrai?» Les musiciens, parlant pour le compte des *arakh*, répondent à chacune des demandes : «Parfaitement».

Alors le danseur ajoute : «Seront-ils glorieux? auront-ils la paix? comment le certifierez-vous?» Les hommes répondent : «Par nos cris». Et ils poussent le cri : «hou! hou! hou!». Et ils ajoutent : «Tels sont nos témoins», puis répètent : «Hou! hou! hou!»

Cela fait, l'homme reprend sa place au nombre des musiciens. La *roup-arakh* reprend son plateau et

répète l'une des premières scènes afin de renvoyer à leurs demeures les *arakh* dérangés par elle, qui sont nombreux en elle. Tout d'un coup elle s'arrête, frémit de tout son corps, se passe la main sur la figure, sur les yeux, sur la tête, frémit encore et dit : «Les arakh sont partis».

Et ce fut fini.

III

Les chants, ou *phlên*, que jouèrent les musiciens de la première des *roup-arakh* dont je viens de parler sont au nombre de vingt-trois; ce sont les chants : du *Merle*, du *Cap*, de la *Marée*, des *Esprits préay*, du *Décorticage du paddy*, du *Chant du coq*, de la *Forêt de l'est*, de la *Femme noire* (Kali ?), de la *Sérénade* (sans skor arakh), du *Parc des rhinocéros*, du *Grand Festival*, du *Kanlang* (un gros scarabée noir), des *Samrê* (une tribu sauvage), du *Roi en marche*, de la *Dame du naga*, du *Mont pointu*, des *Jeunes gens*, du *Cri de l'aigle*, de la *Corbeille fraîche, élancée*, de l'*Arbre Pou qui pleure*, du *Trottinage dans la forêt*, de la *Bécassine*, et enfin du *Riz symbolique*.

Je pourrais reproduire sinon la musique du moins les paroles de tous ces chants. Ce qui suit suffira à

donner une idée des chants qui sont hurlés aux *hién-arakh* :

Le chant du Merle.

O les merles brillants,
Qui mangent en gazouillant, gazouillant,
Ils mangent les fruits du pou (le *ficus religiosa*)
En se becquetant pour jouer.

Le chant du Cap.

A l'extrémité d'un cap,
Cap venant la cacher;
A l'extrémité de la côte
Sœur [1] Khmau disparaît.

Le chant du Chant du Coq.

Le chant du coq (sauvage)
S'entend comme des cymbales
Derrière la maison de la dame,
Prenez, allez piquer le piège [2],
De cette main-ci tenez le piège,
De cette main-là prenez le coq :

[1] Pour épouse, fiancée ou amante.

[2] Sorte de piège fait de nombreux nœuds coulants fixés à des petits bâtonnets de bambous cintrés qu'on pique dans le sol, et au centre duquel on place un coq domestique pour appeler les poules sauvages.

Prenez, allez piquer le piège
Derrière la maison de la dame.
Je pique le vieux piège,
Se cassent les cordelettes.
Je pique un piège neuf,
Je prends à poignée (le coq).

Le chant de la Femme noire.

Femme très noire,
Venez que je vous theupe [1],
Je n'ai pas faim de riz;
Je vous ai déjà baisée,
Femme, ne vous éloignez pas,
Croyez-moi j'ai faim de riz,
Venez que je vous theupe encore.

Chant du Grand Festival.

Fleurs tressées en guirlandes
Qui flottez sur la Ganga,
Balancées, allant de-ci, de-là,
Pouvez-vous venir à moi?
Vous offrirai au roi...

Le chant du Riz symbolique.

Le jour, jour propice,
Heure propice,

[1] *Thœup*, aspirer, renifler, qui remplace le baiser.

Nous préparons potage au riz,
Pour *chân-day* de la salle
Etc., etc.

C'est-à-dire pour le lien des poignets de toute l'assemblée.

Chacun de ces vingt-trois chants est dit *trois fois* au son des *skor-arakh* en terre et à peau de serpent, du violon, de la mandoline et du flageolet aigre, et chaque fois la *roup-arakh* change de costume afin de prendre la couleur de l'arakh qui vient de pénétrer en elle. Ces arakh sont tantôt femelles, tantôt mâles. Ainsi les vingt et un de la première roup sont douze fois du sexe féminin et neuf fois du sexe masculin. Les *arakh* du sexe féminin sont ceux qui répondent aux chants 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13.

Leurs couleurs étaient dans cet ordre, qui est le même que celui des chants : noir, rouge, rouge, noir, noir, noir, noir, noir, noir, noir, noir, noir, rouge, rouge, rouge, rouge, rouge, rouge, rouge, rouge et rouge. Un lettré me fait judicieusement observer que les couleurs sont disposées de manière à ce que le *roup-arakh* n'ait pas à changer de costume trop de fois. Or chaque *arahk* à sa couleur.

CHAPITRE IV.

HÔMPÌṬHÎ BUÒS PRIT TAṀ PHÉT PṚÉAH ẸYSO, PṚÉAH ṆORÉAY.

(CONJURATION DE LA MALADIE.)

Cette solennité ne se célèbre pas à une date fixe. Comme toutes celles qui sont propitiatoires, elle est motivée par un incident, par une maladie, par une indisposition, mais absolument réservée au roi. Comme toutes celles que célèbrent les bakous, elle est certainement une survivance du culte brahmanique et la preuve, à mon sens, que le culte de Shiva et de Vishnu s'est perpétué au Cambodge, à la cour du prince, beaucoup plus longtemps que le laissent supposer les traditions populaires.

Quoi qu'il en soit, et bien que le roi du Cambodge soit un bouddhiste convaincu, quand il est malade, indisposé, mal à l'aise, il s'adresse aux bakous et leur demande de faire un *hômpîṭhî*[1] *buos*

[1] Pâli *homo* «offrande»; *vidhi* «cérémonie». On trouve dans le *Tray-Phêt* les mots *piṭhi pelihom samathyana*, du skt *Vidhi* + *bali-homa* + *sama* + *dhyana*, «cérémonie, objet de l'offrande, méditation religieuse».

prit[1] *tam Phêt*[2] *préah Eyso*, *préah Noréay*, c'est-à-dire une «offrande solennelle par un sacrificateur, conformément aux Védas en l'honneur de Shiva et de Vishnu». Alors leur chef, le préah eysey-phat, remet à ses gens une demande visée par le chef du service des kromo-véañ, et ceux-ci vont la présenter aux chefs des magasins royaux. Ceux-ci s'assurent que les objets portés sur la demande sont bien ceux qu'ils ont coutume de délivrer en pareille circonstance et les leur remettent.

Le chef du magasin des joyaux délivre pour les offrandes (*tâñ-vay*) à faire au *hô préah*, c'est-à-dire au temple des cinq divinités : 5 dâṁleñ d'argent pour le présent (*kantkhan*), 5 dâṁleñ d'argent pour les divinités, 7 bat d'argent pour l'invocation (*prâ-nithéan*), 5 dâṁleñ d'argent pour chacun des *seus* qui sont officiants (*buos*). Si une cérémonie propitiatoire (*k'oṁsan othoubat*) doit être faite aux dévatas gardiens des cinq portes du palais, le chef du ma-

(1) Je traduis *buos prit* par «sacrificateur» parce que *buos* a le sens de «celui qui officie», que *prit* signifie «cérémonie», mais j'aurais pu traduire par «l'officiant».

(2) Je traduis *phêt* par «véda» sans conviction, parce que le *Tray-Phêt* est dit les «Trois Védas» et que *phêt* n'a aucune autre signification, dans la langue cambodgienne, que celle de «sorte, espèce». Les lettrés disent que c'est un mot des purohitas, qu'il faut traduire par «loi des purohitas».

gasin des joyaux délivre en outre, pour chacune des portes, les objets suivants : 10 bat d'argent, 5 gros cierges pour le matin et 5 autres pour le soir, 25 cierges *trên* (de la grosseur de l'herbe *trên*) pour le matin et autant pour le soir, 60 cierges encore plus petits (*tien-ñich*) pour le matin et 60 autres pour le soir, 4 cierges spéciaux, dits *tien-hôm* ou « cierges de l'offrande », pour le matin et 4 autres pour le soir, 60 cierges dits *tien-dôr* pour le matin et 60 autres pour le soir, un cierge, dit *tien-yéam* ou « cierge de veille », pour la veille de nuit, 40 paquets de bâtonnets odoriférants, 1 marmite en cuivre pour cuire le riz, 1 marmite à potage (*çhnéan-sâmlâ*), 1 cuiller en cuivre, 1 plateau plat sans pied (*thâs*) contenant des bols remplis de mets divers, 1 bol en cuivre, dit *ptel*, pour puiser de l'eau; 1 natte, 1 matelas et 1 oreiller pour chacun des officiants; 1 aube de mousseline (*au-phay*) pour chacun d'eux; 1 sac en étoffe, de forme cylindrique, contenant un *than* de riz dit *than lâmpon* (un *than* entre nœuds de bambous); 4 autres sacs de même grandeur, ayant la forme ovoïde krâpot (*tétrodon*); 8 livres de sucre blanc, 8 paquets de thé, 8 foyers siamois[1], 8 marmites

[1] Le foyer siamois est un plateau en poterie ayant la forme approximative d'un violon, comprenant une partie ayant trois supports pour poser la marmite et un cendrier plus étroit en avant.

en terre, 8 jarres dites *kââm* et 5 nattes en herbes.

Le chef du magasin des étoffes délivre 8 pièces de cotonnade blanche de chacune 8 coudées de longueur pour le vélum, 8 autres de chacune 5 coudées, roulées en forme de boudin et dites, pour cette raison, *véâṇ âṁpôṅ*[1], plus 4 autres morceaux de cotonnade blanche pour chacune des cinq portes, destinés à l'offrande aux dévatas, dont deux pour le côté droit et deux pour le côté gauche; une autre pièce d'étoffe à étendre devant les divinités du temple, une autre encore, dite *sâṁpot-rouy-masau* «étoffe à saupoudrer (*rouy*) de farine (*masau*)» que l'un des officiants y étendra; deux autres encore qu'on étendra devant les divinités, une autre pour le sacrifice aux divinités (*bauchéa préaḥ*), une autre pour l'invocation (*prâṇiṭhéaṇ*), ces dix derniers coupons mesurant tous chacun 5 coudées de longueur, soit en tout, dit mon petit manuel, 15 thbauṅ de cotonnade blanche, c'est-à-dire 150 coudées puisque le thbauṅ vaut 10 coudées. En outre, le chef du magasin des étoffes remet des coupons de cotonnade blanche : 8 pour envelopper les sla-ṭhœur à la

[1] Boyau-ceinture. Le véritable *véâṇ-âṁpôṅ* était creux, contenant des provisions, et se portait en écharpe, comme nos soldats portent leur couverture.

cérémonie du matin et 8 pour les envelopper de nouveau à celle du soir, 8 pour envelopper les huit slachuṁ le matin et 8 pour les envelopper le soir, 10 pour les dix sla-truoy le matin et 10 pour ceux du soir. En outre encore, 10 livres[1] de sésame, 10 livres de haricots, 15 noix de cocos, 8 potirons, 8 citrouilles, 500 noix d'arec, 500 feuilles de bétel, 1 livre de résine de gambier, 10 livres de tabac, 1 pot de chaux à chiquer, 5 nattes de Chaûdoc, 5 corbeilles de riz pour l'offrande dites *kaṇtauṅ-hôṁ* (corbeilles de l'offrande) pour le matin, et 5 autres pour la cérémonie du soir, 60 autres plus petites, dites *kaṇtauṅ-ñich*[2], pour la cérémonie du matin et 60 semblables pour celle du soir.

Le youṁréaçh, ou ministre de la justice, de son côté, fait remettre aux bakous quinze coudées de *phnâṅ roméas*, c'est-à-dire de lanière de peau desséchée de rhinocéros qui, bouillie, devient comestible.

Le déçhou-çhay fait délivrer 8 corbeilles en feuilles de bananier, pleines de mets divers, pour le matin et autant pour la cérémonie du soir.

Le chef du magasin du paddy fait délivrer 5 boulettes de riz cuit, dites *bay-préaḫ* « riz des dieux », pour

(1) La livre, ou *ṇéal*, vaut 600 grammes environ.

(2) *Ñich*, petit.

la cérémonie du matin et 5 autres pour celle du soir; divers gâteaux, dits improprement *phlê-çheu* « fruits d'arbres », dans 8 plateaux à pied (*tôk*) pour le matin et dans 8 autres pour la cérémonie du soir; 8 plateaux semblables de riz blanc pour le matin et autant pour le soir; 1 livre de farine de riz en grumeaux très friables; 8 flacons en terre remplis d'alcool de riz; et 8 autres flacons pleins d'eau; 1 corbeille de paddy, 1 autre de sucre, 1 autre d'huile.

De son côté, le *suosdey*, qui est le dignitaire chargé de la tenue des rôles des corvées, envoie des corvéables construire le *montol pîthî* près de l'endroit où habite le *néak-ta kléan-mœun*, c'est-à-dire « le génie de la province ». Le petit manuel que j'ai sous les yeux enseigne que les matériaux nécessaires à cette construction doivent avoir : les colonnes, 6 coudées et 5 largeurs de doigts de longueur; les pièces de la charpente, 3 coudées et 9 largeurs de doigts de longueur, et 1 empan d'épaisseur; l'appentis antérieur doit avoir 2 coudées 1 empan et 9 largeurs de doigts en profondeur.

Autour de ce petit autel ou petite chaumière parfaitement orientée, élevée sur pilotis, ouverte à l'est, on construit un enclos dit *téâp-téay*, carré, également orienté et ayant une porte sur chaque côté; aux

quatre points cardinaux et aux quatre points intercardinaux de cet enclos, on dresse huit *réañ-tévodas*, ou petits autels, pour les dévatas, chacun d'eux entouré d'une petite palissade dite *réaçhéa-véaṭh*, placée à 2 coudées et 1 empan de l'enclos.

Cela fait, on amasse des mamelons de sable, dits *bâṁṇuṇ-dô*[1], tout autour de l'enclos; et sur chacun d'eux on place la représentation en carton d'une tortue : trois tas de sable à droite et trois à gauche de la porte est; trois à l'angle sud-est; deux à droite et deux à gauche de la porte sud; trois à l'angle sud-ouest; deux à droite et deux à gauche de la porte ouest; trois à l'angle nord-ouest; deux à droite et deux à gauche de la porte nord; six à l'angle nord-est.

De son côté, l'ọkña ratn-séna-riṭṭhéaṭhîpdey, qui est un dignitaire du ministre de la guerre, ou châkrey, est chargé de rassembler ses hommes et leur fait creuser quatre trous carrés, dits *ronḍau-hôṁ* « fosse de l'offrande », également profonds de 2 coudées et larges de 1; ces trous creusés à ces mesures

(1) Le nom vulgaire est *puoṇ phnôṁ khsach;* le mot élevé est *véalouk-chédey* (du pali *vâlukâ*, sable et *chetiyo*, monticule). — Les vocabulaires cambodgiens ne donnent ni le mot *bâṁṇuṇ* ni le mot *dô*, mais on y trouve le mot *bâmṇuk* qui a le sens de « tas ». D'ailleurs *bâṁṇuṇ-dô* paraît être spécial à la terminologie des baḳous.

rituelles sont ensuite crépis avec de la bouse de bœufs noirs. — Le krâḷahoṁ, ou ministre de la marine, fait élever les tas de sable (*bâṁñûṇḍô*) par ses gens, et l'ọkña pohulla-tép, qui est le dignitaire chargé des choses de l'agriculture, fait élever le *préah balaṅ-kandal*, c'est-à-dire le saint autel du centre. — L'ọkña-véaṅ, ou ministre du palais, fait peindre cet autel de couleurs diverses et procure les fleurs de lotus, une gerbe de *sbau-phlaṅ* (herbe à chaumer), une feuille de l'arbre *châr*, une feuille de l'arbre *kaṇṭuot-prey*, du bois à brûler de l'arbre *sângkê*.

Dans l'intérieur des moṇṭols sans plancher, élevés à raison d'un par chaque porte, on place des matelas qui en couvrent bien exactement toute la surface mais qui sont posés à terre : l'un deux est pour le hora, ou devin; un autre est pour le néay châmbâṅ[1], qui est un officier du sâmdach chauhvéa, chargé de garder la porte est; le troisième est pour un chef et les deux hommes du ministre de la justice et du palais chargés de garder la porte sud; le quatrième est occupé par un chef et deux pols du ministre de la guerre chargés de garder la porte ouest; le cinquième est occupé par un chef et deux pols du

[1] Chef des *pol*, ou esclaves d'État, quand il sont employés au palais.

ministre de la marine chargés de garder la porte nord.

Enfin l'ọkña pinpéat voṅsa, qui est un haut chef de pols, rassemble les pols joueurs de flûte (*pey*) et les confie aux borohœts, qui sont chargés de les surveiller et de les nourrir.

Ces préparatifs achevés, la cérémonie dure sept jours.

CHAPITRE V.

LE BAUÇHÉA KRÔH PRÉAH.

(CONJURATION DU MALHEUR.)

Cette cérémonie est encore une cérémonie propitiatoire célébrée sur l'ordre du roi. Son nom dit textuellement qu'elle est un «sacrifice (*puja*)» ayant pour but d'éloigner le «malheur (*kroh*)» du roi (*préah*), et les divinités auxquelles on s'adresse, qu'on invite, sont : dame *Moṅ-dêṅ sâp ṭréabaṅasâṅ*, que je ne puis identifier et sur laquelle je n'ai pu obtenir aucun renseignement, dame *srey Çhoṇṇtom* et dame *Kekêsey*, que je ne connais pas davantage et qui toutes deux sont dites *somaleupéaṇṭ*, «qui marchent sur la lune», si, toutefois, par *soma* il faut ici entendre «lune».

Mon petit manuel, après avoir nommé les trois

dames ou fées invitées à la cérémonie, s'écrie : « *Om! namo Putthîyo Noréay svahay!* », c'est-à-dire : « *Om!* le mot mystérieux des invocations brahmaniques; *namo*, honneur, salutation; *Buddhaya*, au Buddha; *Narayana*, Vishnu; *savhaya* ainsi nommé ». Il y a lieu d'être quelque peu surpris de trouver Vishnu-Narayana qualifié de « Buddha », mais je ne crois pas que cette invocation puisse être rendue autrement.

Quoi qu'il en soit, quand le roi avait demandé aux bakous, — ses purohitas, ou chapelains pour le culte brahmanique, — d'offrir un sacrifice propitiatoire, le chef des bakous, le préah mâha-eysey-phat, en informait le préah sauriodey (ou *suosdey*) chargé de tenir les rôles des corvéables, et celui-ci prenait ses dispositions.

Il donnait l'ordre aux cinq *sdach-trañ*, ou rois *trañ*, gouverneurs des cinq grandes divisions du royaume, ou « terres (*dey*) », fonctionnaires ayant dix *houpéant*, ou grades, de construire, à l'est et à 20 brasses (un *sen*) du palais, un *montol*, de l'entourer d'une palissade légère dite *réachéa véat*, haute de 3 coudées et 1 empan, ayant quatre portes, une sur chaque côté, et, de chaque côté des portes, un parasol à étages fait de papiers rouges et jaunes. Puis huit *réan-tévodas*, placés aux quatre points cardinaux et

intercardinaux de cette enceinte. Enfin cinq *monṭol*, dont deux de chaque côté de la porte est, et les trois autres près des portes sud, ouest et nord. Le tout était entouré d'une palissade faite de pieux relativement solides, dite *ṭéâp-ṭéay*. Chaque moṅṯol était construit avec des matériaux, colonnes et solives, dont la longueur et l'épaisseur étaient rituelles. Chacun d'eux abritait les offrandes suivantes approvisionnées par leur constructeur : 5 dâm-loeṅ d'argent, 4 thbauṅ de cotonnade blanche ou 40 coudées, 10 sla-truoy, 8 sla-ṭheur, 4 sla-chom, 25 petits cierges, 60 plus gros, 3 paquets de bâtonnets odoriférants, 2 nattes dites *ḳansêṅ*, 2 nattes noires en herbe, 2 jarres à col étroit dites *kââṃ*, 2 marmites dites *ṭhléaṅ*, 5 boulettes de riz pour l'offrande (*bay-yich*), 1 plateau à pied de paddy grillé (*léaçh*), 1 corbeille de farine de riz et 1 noix de coco dépouillée de son enveloppe ligneuse.

Tout étant préparé par les soins des cinq *sdach trañ*, les bakous vont inviter les cinq préaẖ khsatriyas, qui sont les préaẖ Eyso, Noréay, Phakkénés, Kachchay, Khvan dont ils apportent les statues au centre de l'enclos du *réaçhéa-véaṯh*, les déposent sur un autel élevé et procèdent aux cérémonies qui sont décrites au chapitre intitulé *Hoṁ-pîṭhî*.

CHAPITRE VI.

LE BÂNDÉÑ TRAS RÉACHÉA.

(EXPULSION D'UN ESPRIT.)

Le roi n'est pas un homme différent par sa nature des autres hommes; il est comme eux sujet à la maladie, à la mort, à l'enfer et aux renaissances successives; comme eux il peut être possédé, c'est-à-dire être habité par un esprit mauvais, par une *mémot,* qui pénètre en lui et qui rend malade soit son cerveau soit son corps. Dans ce cas, comme pour le dernier de ses sujets, il faut, pour le débarrasser des esprits mauvais, l'exorciser, les chasser loin de sa personne. Il est préférable que cet exorcisme, si le mal ne presse pas, ait lieu au cours de la lunaison de Phalkuṇ, qui correspond à peu près aux mois de février-mars. Le petit rituel des bakous que je possède donne à cette cérémonie de l'exorcisme le nom de *bâṇdéñ-tras,* c'est-à-dire «d'expulsion des esprits». Aucun dignitaire, de ceux que j'ai pu interroger, n'a vu procéder à un exorcisme royal, soit que le roi Ṇoroudâṁ et son père Aṅk-Duoṅ n'aient jamais été possédés, soit que le dernier n'ait pas cru aux possessions et n'ait pas songé à attribuer ses nombreuses indispositions aux esprits mauvais. Je ne

puis donc décrire cette cérémonie *de proprio visu*, ni d'après le *visu* de quelqu'un. Je n'ai pour me guider que le petit rituel bakou et ce que me raconte un vieil achar qui prétend savoir de son père, qui était aussi achar et fils d'achar, comment il faut procéder à un *bâṇdéñ-tras*.

Je remarque d'abord que, comme toutes les cérémonies brahmaniques, celle-ci est avant tout un *bauçhéa*, ou sacrifice, c'est-à-dire, au sens actuel du mot, une occasion d'offrandes. Mais aucune peut-être n'a, autant que le *bâṇdéñ-tras*, conservé quelque chose d'aussi ancien que l'offrande ou sacrifice aux ṭévodas, en représentation s'entend. Il y a des milliers d'années, croit-on, que le sacrifice de cent, de mille chevaux, fait par un prince riche et dévot, n'est plus dans les mœurs de l'Inde; il y a longtemps déjà que la littérature a cessé de les imaginer et que les formules qui avaient pu survivre au rite lui-même sont à tout jamais oubliées par les peuples. Comment le Cambodge a-t-il conservé une image rituelle de ces sacrifices? comment se fait-il qu'on en trouve la trace dans une cérémonie d'exorcisme royal? Voilà ce que je ne saurais dire, mais il est présumable que cette survivance, sous la forme où nous la trouvons au Cambodge, rappelle une époque très reculée et certainement anté-

rieure à l'adoption, par le prince, de la religion bouddhique[1].

Quoi qu'il en soit, voyons tout d'abord quels sont, d'après mon petit rituel des bakous, les préparatifs qu'un bâṇdéñ-tras nécessite.

I. Les préparatifs.

Si, dans le mois de Phalkuṇ, il plaît au préaḫ bat Ṇéak, qui est le souverain (*âṁmachas*, d'ordonner un *bâṇdéñ-tras*, les gouverneurs à dix houpéaṇs, c'est-à-dire les cinq sdach-trañ, font élever, à l'est du palais royal et à une distance d'un sen (20 brasses) du mur d'enceinte, un petit enclos carré et orienté, enfermé dans une palissade, dite *préaḫ réaçhéa-véaṭh*[2], haute d'une coudée et demie, et ornée de papiers jaunes et rouges, qui sont les couleurs royales. Ce petit enclos est percé d'une porte sur chacun de ses côtés, et chaque porte est abritée sous deux parasols étagés et ornée d'un drapeau de guerre.

[1] Je dois à la vérité de dire qu'aucune des inscriptions lapicides du Cambodge ne permet d'affirmer que les sacrifices du cheval y étaient pratiqués.

[2] Cette palissade rituelle est faite de lamettes de bambou plantées obliquement dans le sol et se croisant de manière à former des losanges. Le sommet est fait de deux lamettes liées ensemble avec des rotins. Sa hauteur varie avec les cérémonies.

A l'extérieur de l'enclos, à trois coudées de la palissade côté est, ils font construire un *montol-pîthî*, c'est-à-dire une petite cabane qui reste la « place du sacrifice » (*pîthî*, du pâli *vidhi*).

Les colonnes employées à la construction de ce montol doivent avoir exactement cinq coudées de longueur, les traverses quatre coudées et les chevrons de la toiture six coudées. Il doit être fermé de cloisons sur les côtés nord, ouest et sud, et entouré d'une palissade, dite *téâp-téay* (1), ayant cinq portes dont deux sur le côté est.

Ils faisaient encore élever quatre autres montol plus petits, aux quatre points cardinaux du *montol-pîthi* principal, puis, en l'honneur des dieux, aux huit points cardinaux et intercardinaux, huit *réan-tévodas*, ou petits autels rustiques, également enclos d'un *téâp-téay*.

De son côté, le chef des chevaux royaux (2) faisait

(1) Des mots *téâp* « armée », et *téay* qui désigne un sac en forme de boyau, qui se porte en bandoulière et dans lequel on renferme les provisions de voyage ou de guerre.

Cette palissade, également rituelle, est faite de baguettes d'arbustes ou de lamettes de bambou enfoncées verticalement dans le sol. Le sommet est fait de lamettes liées ensemble avec des rotins.

(2) Aujourd'hui *chauhvay-séh*, autrefois *séna-séh*, général de la cavalerie.

faire avec de l'herbe cent représentations de chevaux, mesurant chacune un empan de grosseur et deux coudées et un empan de longueur. Sur ces figures grossières, on collait du papier, puis on les bridait de la corde que portent les chevaux sur les épaules (bride) et de la sous-ventrière.

L'ọkña réaçhéa piphéath, un dignitaire chargé de la surveillance des sorciers du royaume, de celle des devins et d'examiner les affaires de sorcellerie qui viennent en justice, procurait : 1° les huit femmes chargées de remplir le rôle de *rûp-mé-mot*, c'est-à-dire des formes (*rûp*) où pénétraient les *mémot* (ou esprits féminins) qu'il s'agissait de chasser du corps du roi [1]; 2° deux acteurs du théâtre royal, vêtus en *khôl*, c'est-à-dire en danseurs représentant des singes à longues queues; 3° huit hommes chargés des drôleries ou des farces (*péaléa-léṅ*); 4° deux joueurs de *pey* (hautbois à neuf trous) et de *tro* (monocordes); enfin 5° deux chanteurs, un pour la gauche, un pour la droite, — tous gens destinés à concourir à l'expulsion des esprits.

[1] Les *mémot* sont des esprits féminins qui, de même que les *arakh*, ou esprits mâles, pénètrent dans le corps et envoient des maladies. Les *néak-ta* et les *mésâ*, que l'on confond souvent avec eux, sont, les uns des génies mâles, les autres des génies femelles, gardiens des localités; ils pénètrent quelquefois aussi dans le corps des méchants et les rendent malades.

Le chau poñéa phé-aâṇsa, un petit dignitaire chargé des étables royales, fournissait les cavaliers chargés de pradakshiner à cheval autour des cinq montol et de mettre finalement en fuite les *rûp-mé-mot* afin qu'elles emportent loin du roi les esprits mauvais.

Les agents de l'ọkñ̀a hora, le chef des astrologues, étaient chargés de fournir douze statues représentant les signes des douzes années du petit cycle, dit «corde d'années (*khsê ççhṇâm*)» par les Cambodgiens, c'est-à-dire les représentations des douze animaux dont les années du cycle duodécimaire portent les noms, «depuis l'année Chut, ou du Rat, jusqu'à l'année Ḳor, ou du Cochon».

Le gouverneur de Sâṁroṅ-ṭôṅ fournissait les cent bâtons longs de trois coudées et gros d'une poignée qui étaient lancés vers les huit *rûp-mémot*.

Les cinq achars royaux devaient agiter en l'air la queue de rhinocéros ou secouer le pîṅ-poṅ[1], deux choses très capables d'effrayer les esprits et d'écarter les accidents, les calamités et le malheur du corps du roi.

[1] Le *pîṅ-poṅ* est un instrument de musique en tout pareil à notre raquette de pîng-pàng, aux deux côtés de laquelle on aurait suspendu au bout de ficelles une bille destinée à venir successivement frapper les peaux dès qu'on agiterait l'instrument.

Le hangar des danseurs ou *khôl*, était aussi élevé par les soins des cinq gouverneurs ayant dix houpéaṇ [1], c'est-à-dire les sdach-traññ, sous la surveillance du préaḥ youpi, un petit dignitaire chef des ensevelisseurs royaux.

Le dignitaire chargé du magasin des joyaux remettait aux bakous, pour chacun des trois jours que durerait la fête et pour chacun des cinq monṭol, cinq

[1] Les dignitaires, au Cambodge, sont classés en dignitaires ayant de un à dix houpéaṇ; au-dessous d'eux il y a des fonctionnaires qui ont moins de un houpéaṇ. — Voir mes *Codes cambodgiens*, I, le *Krâm srok*, p. 89; le *Krâm tûmrong sakh*, p. 223.

Le mot *houpéan* est synonyme du mot *sakh* «grade», en ce sens qu'un dignitaire qui, par exemple, a dix *houpéaṇ* peut être dit «à *dix sakh*». Au décomposé il n'a plus de sens. Le mot *péaṇ* signifie «mille», mais le mot *hou* ne signifie plus rien, dit-on. On ne l'emploie que joint à *péaṇ*, et nul ne peut plus dire quel est ou quel a été son sens. Cette circonstance m'a amené à rechercher son étymologie. Je pense qu'il provient de la langue chinoise, où il signifie exactement «porte» et a, dans la hiérarchie militaire des bannières, le sens de «foyer» ou de «homme». Quand les Tartares mandchous eurent vaincu les Chinois, ils s'installèrent aux environs de Pékin, formèrent des camps et se gradèrent en chefs de 1,000, 2,000..., 10,000 portes (*hou*). Et c'est, je crois, cette classification, basée sur le nombre des feux ou portes de maison que chaque chef avait sous son commandement qui a été importée, je ne sais à quelle époque, au Cambodge, avec le mot *hou* dont le sens peu à peu s'y est perdu. Si je ne me suis pas abusé, l'importance des grades au Cambodge avait pour origine le nombre d'hommes que chaque chef pouvait mettre sous les armes.

damlœṅ d'argent, 25 cierges *bés-bâk* [1], c'est-à-dire qu'on peut coller et décoller à l'endroit où on les pose, 60 cierges *trĕṅ* [2], 3 paquets, ou *thûp*, de baguettes odoriférantes [3], 2 nattes en herbe, 2 cruches dites *kââṁ* [4]. Des cierges et des bâtonnets odoriférants étaient en outre remis pour le sacrifice (*pịthị*) au montol du centre.

Le chef du magasin des étoffes remettait également chaque jour, pour chacun des cinq moṇṭols, huit mesures [5] de cotonnade blanche, quatre pour le côté droit, quatre pour le côté gauche, plus une mesure d'étoffe pour la chaire à prêcher, 8 sla-thœur, 4 sla-chum, 10 sla-truoy, une noix de coco à la bourre taillée en pointe, et un panier de sésame et de haricots.

Le chef du magasin des graminées faisait déposer dans les cinq moṇṭols, et chaque jour, un plateau de

(1) *Bés*, cueillir; *bâk*, décoller.

(2) Du nom d'une herbe-roseau grosse comme un porte-plume.

(3) Baguettes hautes de 30 centimètres environ, grosses comme une aiguille à crochet, en bois odoriférant qu'on enduit de résine et de poudre de santal, qui brûle sans flamme et répand une bonne odeur d'encens.

(4) Cruches basses sans pied, en forme d'orange, à bouche étroite et à col court. C'est la cruche avec laquelle les femmes vont chercher l'eau.

(5) La mesure, ou *aau*, est de huit coudées.

riz de cinq couleurs [1], 60 boulettes de riz dites *du sacrifice* (*bay-yich*), 8 plateaux plats de gâteaux dits *fruits des arbres* (*phlê chœuh*), posés sur un lit de riz blanc; un petit plateau à pied, dit *péaṇ* de *léaçh*, ou paddy grillé dans son écorce, et une corbeille de farine dite *kaṇtauṅ-masau*.

II. La cérémonie d'exorcisme.

Mon vieil achar ajoute à ces détails, qui ne concernent que l'organisation :

Les deux premiers jours étaient consacrés aux sacrifices faits par les bakous et aux stances qu'ils récitaient. On brûlait sur les autels les baguettes odoriférantes, les cierges; on faisait des offrandes aux dévas et on jetait de l'eau consacrée devant les statuettes des cinq grands kshatriyas que les bakous allaient, le matin du premier jour, chercher à l'*hô-préah* [2] et qu'ils apportaient en procession au moṇṭol central. Les uns soufflaient dans les conques marines, les autres battaient le tambourin ou agitaient le pìṅ-péaṅ. D'autres suivaient portant sur leurs épaules un lit sur lequel étaient les cinq statues. Quelques bakous, qui tenaient des corbeilles,

[1] Blanc, rouge, jaune, noir et vert.

[2] L'autel des divinités.

jetaient du riz blanc et du paddy grillé sur le passage du lit sacré, afin que les esprits mauvais s'attardent à le chercher et laissent passer les saintes images. Alors tous ceux qui rencontraient ce cortège se jetaient à terre, joignaient les mains et s'inclinaient.

La véritable cérémonie avait lieu le troisième jour. Les cinq divinités étaient placées sur le lit du monṭol central, le roi sortait de ses appartements, précédé des baḳous sonneurs de conques marines, traversait les cours du palais, franchissait le mur d'enceinte par la porte est, et allait prendre place sur une natte placée à quelques pas du monṭol central.

Alors les huit femmes chargées du rôle des *rûp-mémot* s'approchaient, le saluaient rituellement et prenaient place sur une longue natte recouverte d'une étoffe de cotonnade blanche. Les cent mannequins de chevaux étaient placés à une petite distance, les divers corps de musiciens prenaient place à la droite, mais à une certaine distance, du roi et jouaient chacun de leur instrument, les batteurs de tambourins les accompagnaient et les huit femmes commençaient à s'agiter du corps, des bras et de la tête. Peu à peu les mouvements devenaient plus rapides, plus fébriles, plus nerveux, puis c'était un

tremblement de tout le corps, des cris, des contorsions du corps, des muscles et enfin, après plus d'une heure, un grand cri. Les esprits mauvais étaient sortis du corps du roi et s'en étaient allés dans les corps des huit femmes, devenues les « formes des *mémot* ».

Alors des gens s'avançaient et, pour satisfaire ces esprits méchants qui causent toutes les maladies, tous les accidents, toutes les calamités, pour les tromper, les mémot offraient aux huit femmes quelques gâteaux, dits *phlê-çheu*, à manger, qu'elles écrasaient, et de l'alcool de riz qu'elles buvaient. La musique redoublait, les tambourins résonnaient et les huit femmes, après avoir brisé quelques gâteaux, bu quelques bonnes lampées d'alcool, se levaient et s'agitaient des bras, des jambes et de la tête; elles entraient dans une sorte de furie hystérique, et leurs mouvements devenaient d'autant plus rapides que la musique était plus vive, que la mesure était plus précipitée. Les musiciens joueurs des longs roseaux (*trên*) donnaient le branle, et les huit *rûp-mémot* buvaient encore de l'alcool et commençaient à danser le *réam-mémot-tey*, puis elles buvaient encore et dansaient le *réâm chrâs chuk chankhan*. Mon achar n'a jamais vu exécuter ces danses, qu'on connaît de nom, et ne peut me les décrire. « Cela

dure longtemps, dit-on; les rûp-mémot buvaient beaucoup d'alcool et dansaient sans s'arrêter pendant des heures. Elles étaient couvertes de sueur, entraînées malgré elles à cette danse, et ne savaient plus guère, au bout d'un quart d'heure, ce qu'elles faisaient. »

C'est alors que, tout d'un coup, les huit *péaléa lén*, ou faiseurs de farces, entraient en scène en écartant tous les danseurs, et qu'accouraient les cavaliers qui, au grand galop, faisaient trois fois le pradakshina autour de l'enclos. Les gens prenaient alors les cent bâtons et les lançaient vers les huit *rûp-mémot* qui, prises de peur, s'enfuyaient emportant dans leurs corps les esprits mauvais dont le roi était débarrassé et, avec eux, le malheur, les accidents, les maladies dont il était menacé, les calamités prêtes à fondre sur le royaume. C'est alors qu'avec les cent bâtons étaient abattus, — en une large offrande aux ṭévodas, aux dieux gardiens du royaume, du trône, du peuple khmèr et du roi, — les cent chevaux faits d'herbe et de papier collé, peut-être une survivance et une image des asvamédhas que les anciens aryens offraient à leurs divinités à l'époque de la conquête de l'Inde par leurs bandes hardies.

CHAPITRE VII.

RÉCEPTION D'UN ÉLÉPHANT BLANC.

En 1895, un jeune éléphant blanc, aux yeux de faïence, fut pris sur le territoire cambodgien, derrière Kratié, par des chasseurs laotiens et emmené au Laos. Les chasseurs avaient l'intention de le vendre au roi de Bassak qui l'aurait payé très cher et offert au roi de Siam, auquel il en avait déjà donné plusieurs autres. Le bruit de cette prise se répandit rapidement dans tout le bas Laos et le lieutenant-colonel Tournier, alors résident supérieur, le fit acheter par les dignitaires laotiens et résolut de l'offrir au roi du Cambodge qui, depuis de nombreuses années, n'en possédait point. L'animal fut amené à Phnôṁ-Péñ chargé sur un des paquebots de la Compagnie des Messageries fluviales, passa à Kratié où je le vis. On le logea, en la capitale du Cambodge, sous un hangar provisoire élevé à la hâte en bordure de la route de Kâṁpot. Son arrivée à Phnôṁ-Péñ attira beaucoup de curieux, mais on fut assez surpris d'observer que la foule ne marquait aucun respect pour le saint animal et que ses gardiens le traitaient sans aucun ménagement. Il était

évident pour tout le monde que nul parmi les indigènes venus pour le voir ne croyait plus se trouver en face d'un bodhisattva, c'est-à-dire d'un Buddha à l'une de ses existences antérieures. On était curieux de voir un éléphant blanc, mais nul ne songeait à s'incliner devant lui.

Le roi cependant le reçut avec joie, non qu'il fût plus crédule que son peuple et crût qu'un éléphant blanc apporte le bonheur avec lui, comme celui de Vésantara dans le Kalinga, mais parce que l'animal est rare, parce que le roi de Siam en a plusieurs et que lui n'en a point, et peut-être aussi parce qu'il pensait que son peuple avait conservé son ancienne crédulité. Quoi qu'il en soit, il alla recevoir l'animal, lui rendit plusieurs fois visite, le fit examiner de très près par les bakous, et, quand il fut reconnu et constaté par procès-verbal que le jeune pachyderme était bien un saint personnage, donna l'ordre de lui construire une écurie en face de son palais, et décida de lui donner le nom de *préah Sirey svét vor onsâ* le jour de son transfert à sa nouvelle demeure. Ce transfert eut lieu en 1896. Voici la description du cortège qui l'alla prendre à son écurie provisoire, suivit plusieurs rues, traversa pompeusement la ville, et le conduisit au *prah roun* (sainte écurie) élevé pour lui.

Tout d'abord deux longues files de gens, mar-

chant a deux mètres environ les uns derrière les autres et formant bordure, soutenaient une longue corde en *sbau phlaṅ* (herbe à chaumer les maisons), qui a la propriété effective de maintenir les distances et la propriété moins certaine d'éloigner du cortège les esprits mauvais et les influences néfastes. Chacune de ces deux files, placée sous la surveillance de petits dignitaires chargés de maintenir les distances et de veiller à l'ordre, comprenait : 20 fusiliers cambodgiens, nu-pieds et coiffés de képis bleus déformés, avec la baïonnette au fusil; 2 artilleurs avec une pièce de canon tirée par six hommes, 30 étendards cambodgiens à fond blanc et très large bordure rouge, 20 étendards bleus ayant vaguement la forme du makara, qui est une sorte de cent-pieds de mer; 10 larges parasols rouges à étages, 10 lances ornées de chamaras, qui sont des queues en crin; 20 pavois ronds avec des ornements tout autour en forme de feuilles, dits *phoutanas;* 20 étendards verts ayant la forme mal déterminée du scolopendre, 2 éléphants de guerre avec leurs cornacs, 2 éléphants de réserve avec leurs cornacs, 20 cavaliers portant fanions rouges triangulaires, 15 cavaliers, 4 bœufs à la tête et aux cornes ornées de brocart, avec leurs conducteurs; 4 buffles habillés de même, avec leurs conducteurs; 10 astrologues à

cheval, 5 buffles coureurs avec leurs conducteurs, 10 voitures attelées chacune de deux bœufs avec leurs bouviers, 1 cavalier tenant une queue de paon avec laquelle il agaçait un éléphant afin de se faire courir sus comme si l'huile suintait de ses tempes (comme s'il était en rut et furieux).

Voilà pour les files de la bordure; voici maintenant pour la partie principale du cortège (*hê*).

D'abord un porte-drapeau de guerre de première classe, blanc au centre avec une très large bordure rouge, le *toṅ-chey*. Derrière lui, se suivant, un corps de dix musiciens dont les instruments étaient des *piphat*, un corps de tambourineurs qui portent leurs instruments suspendus au cou, battent la peau avec la main droite et tuent le son avec la main gauche, un autre corps de musique dont les instruments sont hindous.

Derrière ce *cercle* de musiciens, comme disent les Cambodgiens, s'avançait un jeune *nên* ou *sâṁnêr*, c'est-à-dire un novice vêtu de l'habit jaune des religieux, assis sur un lit, sorte de socle très bas, porté par huit hommes vêtus de rouge.

Derrière ce petit religieux, marchaient deux individus armés de sabres et qui, de temps en temps, faisaient mine de combattre l'un contre l'autre. Suivait, sur un lit semblable porté de même, un

dignitaire qui, rituellement, était chauve et qui figurait je ne sais qui.

Derrière lui s'avançaient une dizaine d'individus déguisés en singes blancs hurleurs, et dix autres qui représentaient les hommes des bois, les sauvages qui ont capturé l'éléphant sacré.

Puis venaient des lutteurs qui ont la spécialité de lutter avec la tête, comme les bœufs, les buffles et les boucs, puis des représentations énormes de corbeaux blancs en papier collé sur des armatures en lames de bambou.

Ces derniers groupes avaient sur leurs flancs 8 batteurs de tambourins *chnak*, qui se portent suspendus à l'épaule, sont très longs, n'ont qu'une peau qu'on frappe en culbutant avec la main, la tête, le menton, le coude, le pied et le genou; 4 clairons européens, 4 bakous soufflant dans la conque marine, et 4 porteurs de parasols.

Alors, entre quatre éléphants dits *conducteurs*, qui se trouvaient un peu en avant et un peu en arrière de lui, à bonne distance, s'avançait l'éléphant blanc, *préah Sirey svet vor vonsâ*, dont les défenses étaient ornées chacune de trois anneaux d'or ouvragé et dont les quatre pieds étaient cerclés de lourds anneaux également en or. Son front était paré d'un beau bijou entre les yeux. Son crâne était

coiffé d'une sorte de calotte en or enrichie de pierres précieuses, et sur son dos on avait placé un magnifique tapis de brocart lamé et frangé d'or. Son cornac, à pied, le conduisait avec une corde, et la bête, — orgueilleuse au dire des Cambodgiens, — marchait fièrement, comme un roi, comprenant bien que toute cette fête était célébrée à son intention. Derrière l'éléphant blanc, à dix mètres, suivait un éléphant ordinaire, élevé au grade de porteur d'insignes et de page, avec son cornac sur le cou, son palanquin doré plein des vases d'or dans lesquels son auguste maître mangera désormais.

Derrière cet énorme page s'avançait la monture royale, un énorme et magnifique éléphant noir, le plus beau de ceux qui sont au Cambodge : ses défenses sont énormes et il est obligé de dresser la tête pour qu'elles ne labourent pas le sol, bien qu'il mesure 3 m. 40 de hauteur. Il porte le palanquin royal à rideaux d'or et à petites fenêtres, où sont posées les armes du roi absent. Cet éléphant royal était suivi de trois autres, qui sont aussi des montures royales. Ces quatre éléphants avaient pour escorte des surveillants du cortège et des officiers de police.

Derrière eux marchaient à la queue leu-leu : un éléphant monté par un dignitaire porteur d'un

parasol rouge; deux chevaux du roi luxueusement harnachés à la française, des dignitaires à cheval avec parasols rouges, qui s'avançaient entre des groupes de malayous; un porte-étendard flanqué de douze cavaliers vêtus de sâmpot, de tuniques, coiffés de képis galonnés, le sabre battant le flanc des chevaux.

Puis, tout derrière, les éléphants que les cavaliers agacent avec des plumes de paon et qui foncent sur eux, pour jouer et pour faire rire la foule.

Voilà le cortège d'un éléphant sacré, au Cambodge, en l'an du Buddha 2438, 1895 de l'ère chrétienne.

SIXIÈME PARTIE.

LES CÉRÉMONIES QUI ACCOMPAGNENT LA PRESTATION DU SERMENT.

Le serment, dans nos sociétés sceptiques d'Occident, n'est un acte religieux que pour les personnes croyantes et très convaincues; il est, pour les irréligieux, un acte solennel engageant l'honneur, très grave en lui-même, mais sans autres conséquences que celle de déshonorer celui qui, sciemment, dit une parole ou accomplit un acte contraire à l'engagement pris de dire toute la vérité ou de faire telle chose. La morale philosophique, sur ce sujet, paraît avoir été toujours plus sévère que la casuistique catholique, qui a soutenu que, dans certains cas, la vérité pouvait n'être pas dite, qu'un mensonge pouvait être fait, et que la doctrine bouddhique, au Cambodge tout au moins, qui, obéissant aux mêmes scrupules, enseigne qu'un religieux peut mentir en justice (se parjurer par conséquent, puisque, si on ne l'oblige pas à déposer sous la foi du serment, c'est qu'on admet que sa parole ne peut être mensongère)

si son mensonge a pour but d'empêcher que la sentence prononcée par le jugement soit la peine de mort.

I

1. En Extrême-Orient, en Indo-Chine surtout, le serment judiciaire est un acte extrêmement grave puisqu'il peut, s'il est prêté faussement, entraîner la mort naturelle du parjure. Il est donc un acte religieux au premier chef et, plus que cela, un acte superstitieux puisque celui qui le prête à faux reste, par suite de ses croyances, sous l'influence de la peur; cette terreur est si grande qu'elle peut entraîner la mort. J'ai déjà signalé, dans mon livre de *Recherches sur le droit criminel des Cambodgiens*, des faits qui montrent combien sont timorés les plaideurs, les témoins, et, en général, tous ceux qui sont mis en demeure d'affirmer par serment ce qu'ils savent en leur for intérieur être faux. J'ai vu, il y a quelques semaines, un plaideur préférer perdre son procès, — et il s'agissait d'une assez forte somme, — que d'aller affirmer la bonté de sa cause en présence du génie local. Et de pareils faits ne sont pas rares; j'en aurais plus de cinquante à citer si je voulais me donner la peine de les rechercher dans ma mémoire. J'ai raconté ailleurs le fait

de deux Chinois qui, plaidant l'un contre l'autre, sont morts de frayeur dans les deux mois qui ont suivi la prestation de serment que les juges indigènes avaient exigé. Ils avaient menti tous les deux, l'un en niant sa dette, l'autre en réclamant plus qu'il ne lui était dû. J'ai raconté que des Annamites avaient refusé de prêter serment, l'un parce qu'il se disait convaincu que celui qu'il accusait était son voleur alors qu'il subsistait un doute dans son esprit, et l'autre parce qu'il était le voleur, alors même qu'il savait que, bien qu'aucune preuve ne pût être fournie contre lui, il serait condamné s'il refusait de se purger par serment.

On comprend, après cela, que la formule du serment, si simple et si noble en Europe : « Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité », soit plus imagée, plus terrible en Orient et en Extrême-Orient, où les esprits sont dominés par des croyances et des superstitions qu'il est, croit-on, nécessaire d'aviver au moins un instant. « C'est en mettant celui qui prête serment sous l'influence de la peur, me disait un jour un juge, qu'on arrive à lui faire dire la vérité. » Et il ajoutait : « J'ai connu des accusés qui ont reçu cinquante coups de bâton sans avouer leur crime et qui ont préféré l'avouer en présence du génie que de se parjurer. »

Les formules du serment judiciaire au Cambodge sont en effet menaçantes et terribles pour des cœurs timorés. Voici celle que j'ai entendu lire par l'huissier d'un tribunal provincial :

Ô Téprakh (génies chargés de la garde des arbres), *ô Arakh* (mauvais génies), *ô Arakh-tévodas* (dieux tutélaires), *ô Akas-tévodas* (dieux des airs), *ô préah Kanlon dâr prey* (dieux gardiens des sentiers de la forêt), *ô préah Put* (dieu régent de la planète Mercure, gardien du mercredi), *ô préah Hassâmdey* (dieu régent de la planète Jupiter, gardien du jeudi), *ô préah Sok* (dieu régent de la planète Vénus, gardien du vendredi), *ô préah Sau* (dieu régent de la planète Saturne, gardien du samedi), *ô préah Khê* (dieu gardien du mois), *ô préah chau* (dieu tutélaire des souverains), *ô préah hroṅ Péali* (génie qui préside à la construction des pagodes et des maisons), *ô Nap mâha-Srâmuth* (dieu des grands océans), *ô néaṅ Tép-thida* (déesse tutélaire des royaumes et des monarchies), *ô néaṅ Tép-Komarey* (déesse de la guerre?), *ô néaṅ préah Peysrap* (déesse des paddys?), *ô préah Chado-louk* (dieux gardiens des quatre parties du monde), *ô préah Visaham tévobot* (dieux tutélaires des architectes), *ô préah Péay* (dieu des vents), *ô préah Ent* (Indra, dieu de la foudre et des éclairs), *ô préah Prohm* (dieu suprême), *ô préah Yamréach* (dieu des enfers), *ô néaṅ Peysakha* (la mère du Buddha futur), *ô préah Atit* (dieu régent du Soleil, tutélaire du dimanche), *ô préah Chant* (dieu régent de la Lune, tutélaire du lundi), *ô préah Aṅkéar* (dieu régent de la planète Mars, tutélaire du mardi), *ô préah Koṅkéa* (dieu des eaux douces), *ô néaṅ Koṅhi préah Torni* (Dharani, déesse de la Terre), *ô tous, accourez tous; si cet homme manque au serment*

qu'il a prêté de dire toute la vérité au tribunal, qu'il soit maudit, tourmenté par vous dans cette vie et dans ses vies futures. S'il dit la vérité, que tous les biens lui soient donnés, qu'il soit heureux dans cette vie et qu'il jouisse de tous les biens dans ses autres existences.

Cette lecture fut faite trois fois de suite. Après chaque lecture, ceux qui devaient prêter serment, et qui l'avaient écoutée à genoux, les mains jointes à la hauteur du front, inclinèrent la tête et légèrement le corps, puis répondirent : «Sathu ! «bien ! »

II. Souvent le serment, sans rien perdre de sa solennité, est prêté sur une formule moins longue, quelquefois dite par celui auquel le serment est déféré. Voici à peu près cette formule plus simple, qui varie un peu chaque fois, que l'on ne répète pas et qui n'est pas absolument fixée et rituelle :

Si je ne dis pas la vérité, que les tévodas, les araks, que les mémot, que les néakh-ta [1], *que les dieux de la terre, de l'eau, de l'air, des forêts, de la foudre, des éclairs et des vents, me punissent, m'écrasent, me broient, m'envoient des maladies terribles et me ruinent. Qu'ils me punissent, qu'ils me punissent, si je mens.*

[1] Les divinités, les mauvais génies, mauvais esprits et génies gardiens des localités.

Voici encore une autre formule, c'est celle que le *Krâm-saksey*, ou « loi sur les témoignages », donne en son article 14 ; elle est rituelle mais assez simple. Celui qui doit prêter le serment se met à genoux, joint les mains à la hauteur du front et, s'adressant aux dieux tutélaires du pays, lit la formule suivante ou la répète mot à mot pendant qu'on la lui lit :

Moi, seigneur, je dirai la vérité avec sincérité et pureté de cœur. Si je ne dis pas la vérité, que j'encoure toutes les peines énumérées dans le Sacha prâṇithéan et que tous les malheurs m'accablent dès cette vie. Si, au contraire, je dis la vérité, répandez sur moi toutes vos bénédictions et faites que toutes les prospérités dont parle le Sacha prâṇithéan m'arrivent.

III. Le *Sacha prâṇithéaṇ*, dont il est ici question, est le manuscrit, la formule complète du serment. Ce nom lui vient du pâli *sachcha* « affirmation solennelle » et *pranidhana* « évocation ». Il est considéré comme sacré, religieux et placé sous la protection de tous les dieux et génies, bons ou mauvais, qui y sont nommés. Au tribunal du roi, il est confié à l'*okña kaṇdal*, c'est-à-dire à l'huissier dont la fonction est de se placer, au tribunal, un sabre à la main (au milieu), entre les parties. C'est à ce magistrat de l'ordre judiciaire qu'il appartient d'ailleurs, s'il est « un homme juste et droit », de tout

préparer pour la prestation du serment et d'en lire trois fois la formule à ceux auquel il est déféré.

Un exemplaire que j'ai pu me procurer à Kâmpôt, et dont j'ai pris copie, contient la formule suivante, qui est regardée comme rituelle et ancienne, mais très postérieure à celle que j'ai donnée plus haut et qui contient les noms des dieux tutélaires des jours de la semaine, etc.; elle est aussi moins souvent employée en certaines parties du territoire.

Je lève les mains au-dessus de ma tête pour saluer le préaḥ Buddha, sommet du monde, le préaḥ Dhamma, le préaḥ Saṅkha savaka (les trois joyaux), *pour saluer le préaḥ Siri Ãṅga Métreya* (le futur Buddha) qui suivra *préaḥ Putthéa* (Sakhiamuni), *les préaḥ Yama-bhumi* [1], *les préaḥ Intriṁsa* [2], *les préaḥ Brahma-vaphak, lè préaḥ Ramaraya* (dieu des enfers), pour saluer *le préaḥ Narayana* (Vishnu), *le préaḥ Phirûn* (Varuna, dieu des tempêtes), *le préaḥ Vayu* (dieu du vent), *la préaḥ Dharani* (déesse de la Terre), *la préaḥ Gaṅga* (déesse des eaux douces), *les préaḥ Lokabalas* (gardiens du monde), *le préaḥ Kaladeva* (dieu du temps), *le préaḥ Sauriya* (dieu du Soleil), *le préaḥ Chandra* (dieu de la Lune), *Brahma, le préaḥ Vessavana* (dieu des richesses);

Pour inviter les dévatas des six paradis des désirs (cha-

[1] Je ne comprends pas pourquoi le mot *bhumi* se trouve joint au nom de Dieu, car il ne peut être ici question de saluer le saint monde des Yamas; ce sont les dieux Yamas qu'on prétend saluer, et non leur paradis.

[2] Pour *Indra trayatriṁsa.*

kammas), sans en excepter aucun, tous les dévatas des montagnes, des fleuves, des lieux divers, tous ceux qui habitent l'Himalaya; les arakkas (divinités tutélaires) *petits et grands, à venir et à se réunir ici en qualité de témoins;*

Pour inviter les arakkas khlañ-muoñ sethisakk (dieux principaux gardiens des provinces) *prospères, la grande mésa*[1] *du mont Bat, les saints éléments du saint mont Réach Tréap à Oudoñ, en la ville d'Oudoñ* (la Victorieuse):

Pour inviter la Mésa du temple de Sâmnâr, situé à Krañ-Banley (nom d'une rivière et d'un endroit situé sur ses rives), *la Mésâ de Bânléas Pakprah Samretthi-chey, la mé-sar sbay de l'île de Kompoñ-Riép, ceux de Prambey-Chôm, de la fosse de Poñéa-lu, de Loñvêkh* (Lovek), etc.

Puis viennent les noms de cent autres génies qui habitent les provinces du Cambodge, de certains endroits vénérés depuis des siècles, où les juges vont faire prêter serment, où les gouverneurs vont tous les ans sacrifier un buffle afin d'obtenir la pluie. Après le dernier nom, celui de la mésâ Sœng-praléan, je lis :

De par l'autorité de notre invocation rassemblez-vous tous ici, sans qu'il en manque un seul; puis, rassemblés, écoutez la parole de l'affirmation solennelle et soyez témoins parce que, par leurs déclarations écrites, chacune des deux parties cherche à gagner son procès, et les juges ne savent point comment juger

[1] La *mésâ* ou *mésa* est la femme (*mé*) blanche (*sâ*), la fée tutélaire, surtout protectrice des enfants.

entre elles. Ainsi donc, nous amenons les parties ici pour qu'elles prêtent serment conformément à la coutume ancienne.

Si celle des deux parties qui a tort ose prêter serment afin de gagner son procès, que tous les dévatas, les arakkas des endroits que nous venons de nommer, tous très puissants, détruisent ses biens, incendient ou foudroient sa maison, la foudroient elle-même, la séparent de sa mère et de son père, l'éloignent de ses champs, de son pays, la séparent de ses enfants et petits-enfants, qu'ils ruinent toute sa famille, la détruisent, et que chacun de ses parents soit séparé de ses enfants, de son épouse; que le faux jureur perde ses dignités s'il en a et qu'il soit tué par les armes du roi (par le bourreau), *par les fauves quand il voyagera par terre, qu'il soit écrasé et percé par les éléphants, et, s'il voyage par eau, que son bateau soit chaviré et coulé par la tempête. Qu'après sa mort il descende en enfer, qu'il ne trouve que des maux à souffrir dans le haturabaya* (quatre mondes de l'expiation); *que, lorsqu'il reviendra de l'enfer pour renaître, il ne rencontre pas le préah Buddha*[1], *qu'il renaisse comme prêta*[2], *comme animal. S'il renaît dans le monde des hommes, qu'il y renaisse dans une famille pauvre, qu'il y soit esclave, astreint à un travail dur et incessant, qu'il ne trouve aucune pitié. En outre, si celui qui est assez méchant pour manquer à sa parole, qui a le cœur d'un voleur, d'un mauvais qui manque au serment qu'il a prêté, obtient d'un tévoda ce qu'il lui demande, que ce tévoda meure et descende dans l'enfer Mâha Avichey (avichi).*

Par contre, je demande aux tévodas que celui qui est honnête,

[1] C'est-à-dire qu'il ne soit pas contemporain du Buddha futur.

[2] Ombre affamée, spectre affamé.

dont la cause est juste, soit béni par tous les arakkas, les té-prak du monde, que les mésâ lui procurent beaucoup de biens, qu'il vive longtemps et qu'après sa mort il monte au paradis Tusita où il sera entouré de suivants, de chanteurs et de chanteuses, qu'il soit acquitté de tous les péchés qu'il a commis au cours de sa précédente existence. S'il éprouve quelque désir, que son désir soit satisfait; s'il désire obtenir le Nirvânâ, qu'il l'obtienne. Je demande que toutes mes imprécations et mes souhaits soient tout de suite exaucés, afin que cela serve d'exemple tous les hommes.

Cette lecture terminée, est-il dit, les parties auxquelles le serment a été déféré doivent répondre trois fois : « *Sathu!* bien! » et chacune d'elles doit dire :

Si je suis coupable, que je sois puni exactement et conformément à ce qui vient d'être lu, sans grâce et sans manque; si, au contraire, je ne suis pas coupable, que j'obtienne tout, conformément aux souhaits qui viennent d'être faits.

Cette formule, très longue, est curieuse parce qu'elle contient les noms des endroits habités par les principaux génies du royaume, parce qu'elle porte non seulement une imprécation contre le parjure, un souhait en faveur de la partie dont la cause est juste, mais encore une imprécation contre les dévatas, ou dieux, qui accéderaient à une demande faite par celui qui s'est rendu coupable d'un parjure. C'est la première fois que je me trouve en pré-

sence de cette idée que les humains peuvent maudire les dieux ou bienheureux et, par la vertu de leur imprécation, les précipiter dans l'enfer.

IV. Le serment ne se prête pas, comme en Europe ou chez les Musulmans, la main droite et nue levée, ou posée sur un livre sacré; il faut que le serment soit prêté publiquement, en présence des deux parties et, si possible, d'un parent de chacune d'elles, afin qu'il soit bien établi que tous les usages ont été suivis et que tout s'est passé conformément à la loi et au rituel. Il faut, en outre, plusieurs accessoires et offrandes. Ce sont :

Un grand plateau (ou *thas*) en cuivre au centre duquel on a placé un pli de cinq coudées de cotonnade blanche et, sur ce pli, une ligature de 600 sapèques de zinc [1]. A gauche et à droite de cette étoffe et de cette ligature sont deux coupes de cuivre contenant des fruits. En face des quatre coins du pli d'étoffe, mais assez près de la circonférence, sont placés quatre *sla-chom*, qui sont des rondelles de bananier dans lesquelles sont fichées trois baguettes odoriférantes et des chiques de bétel et d'arec toutes préparées. Entre les deux *sla-chom*, qui sont consi-

[1] Actuellement 2 piastres ou 2 francs et demi.

dérés comme étant à l'avant du plateau, mais tout près de la circonférence, on place un bol de cuivre plein de riz, sur lequel on a posé une seconde ligature de 600 sapèques[1] et une grosse bougie en cire d'abeilles qu'on a, soit collée au bord du bol, soit en partie enterrée dans le riz pour qu'elle demeure verticale. A cette bougie sont incrustées par leur circonférence cinq monnaies d'argent valant environ une demi-piastre chacune.

Aux quatre côtés du plateau posé à terre, devant le dieu tutélaire du pays, le bol vers le dieu, on pose deux *sla-ṭhorm* et deux bols auxquels on a collé cinq bougies. Les *sla-ṭhorm*, ou « arek rituel », sont des rondelles de bananier plus larges et plus épaisses que les précédentes, élevées sur trois petits bâtons de 15 centimètres de hauteur formant pieds, et dans lesquelles on a planté trois petites bougies en cire d'abeilles, des noix d'arec, des feuilles de bétel et des fleurs. Ils sont placés vers le dieu. Les deux bols sont pleins de riz et portent chacun cinq baguettes enduites de résine odoriférante et de poussière de santal.

Le plateau posé devant le dieu tutélaire du pays (*l'arak klaṅ muoṅ*, comme disent les Cambod-

[1] Actuellement 2 piastres ou 2 francs et demi.

giens), l'*o̧knha ka̧ndal* s'avance, s'agenouille, joint les mains à la hauteur du front, incline la tête et dit :

Les juges, ne sachant comment juger l'affaire et à qui donner gain de cause, vous envoient, ô arak klan mœun, les deux parties, parce que votre puissance est grande, parce que votre connaissance est surnaturelle, et vous demandent de décider cette affaire devant la justice. Que celui qui n'est pas juste périsse ou soit accablé de malheurs dès cette vie; que celui qui est juste soit heureux, qu'il prospère en toutes choses dès cette vie afin que nos yeux le voient.

Puis il salue, se retire, ordonne de faire allumer les bougies et les baguettes odoriférantes, et fait avancer ceux qui doivent prêter serment. Ceux-ci s'agenouillent, joignent les mains à la hauteur du front et écoutent respectueusement la lecture du *Sacha prâṇithéaṇ*, puis répondent « sathu ! » trois fois.

La cérémonie est terminée, mais ceux qui ont prêté serment demeurent sous la surveillance du tribunal pendant trois ou sept jours, selon le cas, car le serment, au Cambodge, est non seulement une « affirmation solennelle », l'engagement pris solennellement de dire toute la vérité, il est aussi une ordalie, c'est-à-dire une épreuve dont il faut attendre plusieurs jours les résultats. Si, dans les

trois ou sept jours qui suivent la prestation du serment, la maison ou la barque du jureur est consumée par le feu, s'il fait naufrage, s'il encourt la disgrâce du roi, s'il est tué ou blessé par un animal féroce, s'il est réduit à n'avoir rien à manger, si les morts le tourmentent, s'il meurt..., celui qui a prêté serment est considéré comme parjure. Si donc ce parjure est une des parties, il perd son procès; s'il a prêté serment en qualité de témoin, la partie au bénéfice de laquelle il s'est parjuré perd son procès; s'il était accusé, il est condamné à la peine qu'il a encourue du fait de son crime; s'il était accusateur, il est condamné à la peine qui aurait été prononcée contre l'accusé si celui-ci avait été reconnu coupable, plus à une amende.

Quelquefois, — mais dans des circonstances très rares, et seulement quand il s'agit d'une affaire d'une gravité tout exceptionnelle, — le juge prête serment d'être impartial et attentif; alors c'est en présence de la statue du Buddha, dans un temple, et simplement après avoir allumé quelques baguettes odoriférantes, que le juge prononce cette formule :

Si moi, disciple de Samana-Ḳôdom (du Buddha des Gotamas), *qui suis chargé d'amener les deux parties afin qu'elles prêtent serment devant le ṭi-arakh qui habite en ces lieux, je ne remplis pas mon emploi avec un cœur sincère et pur, comme ma*

religion me le commande, si je n'interroge pas selon la vérité comme j'y suis obligé par ma charge..., que jamais après cette vie, en quelque endroit que je renaisse, je ne puisse avoir le bonheur de jouir de la présence du préah Put (Buddha), *des préah sânkh* (religieux) *et de la préah Thorm* (la doctrine).

On le voit, le serment cambodgien est avant tout un acte religieux et une imprécation conditionnelle dont la raison déterminante est la peur, la terreur, la conviction que se parjurer c'est se vouer aux plus grands malheurs en cette vie et dans l'autre.

II

I. Le serment des fonctionnaires royaux, prêté au roi, est encore cela, mais il se présente déjà à nous avec un caractère civil et militaire. On soupçonne à l'origine un rituel plus militaire encore, réformé par la suite des temps et sous une influence qu'il n'est pas difficile de deviner.

Ce serment est dit *phok sâmbât,* « boire l'eau du serment ». Il est pratiqué dans toute l'Indo-Chine de civilisation aryenne : au Cambodge, au Siam, dans tous les États du Laos, et l'était en Birmanie avant la conquête du royaume par les Anglais.

Il consiste à prêter le serment de fidélité au prince conformément à un formulaire très ancien et

qui rappelle beaucoup celui que j'ai donné ci-dessus d'après le livre *Sacha prânithéan*, puis à boire une eau consacrée par les armes du prince, que les bakous, ou brahmes, y ont trempées. Cette eau leur est présentée par un brahme dans une petite tasse qu'ils doivent entièrement vider en la buvant, et dont ils doivent verser dans leur main les quelques gouttes qui demeurent au fond, afin de se les mettre sur la tête.

Le serment de fidélité au roi doit être prêté et l'eau du serment bue à jeun; la tasse doit être entièrement vidée. En outre, les mains doivent être sans bijoux d'or rouge ou jaune. La loi du *Kram Montirobal* (art. 123 et 124) dit qu'il faut considérer comme trahissant le roi celui qui ne boit pas le contenu de la tasse entière, qui omet de recevoir dans sa main les quelques gouttes qui restent afin de s'en oindre les cheveux. Elle punit ceux qui se présentent la main ornée de bijoux. Elle défère aux tribunaux les dignitaires qui ne viennent pas boire l'eau du serment à une des deux époques ordinaires de l'année, et l'une des peines qui peuvent être édictées est celle de la mort.

II. Cette eau, consacrée par les armes du prince, rappelle des mœurs guerrières, — brahmaniques

peut-être, mais non bouddhiques, — qui ne sont plus celles du pays. J'ai dit plus haut que la cérémonie du serment devait être autrefois plus parlante encore et plus significative; je crois en effet que ce fut celle des Malais autrefois et que c'est au bouddhisme qu'on peut attribuer la modification qu'on y a apportée et qui rend la prestation du serment de fidélité moins guerrière et plus religieuse.

Gauthier Shouten l'a observée chez les Malais vers la moitié du XVIIe siècle : « Leur manière de prêter serment, dit-il, est en trempant la pointe de leur poignard dans l'eau, et en s'en laissant tomber des gouttes sur la langue. En même temps, ils désirent de bouche que, s'ils ne font pas les choses à quoi ils s'engagent, leur infidélité ne demeure pas impunie. »

C'est ainsi, me dit un Malais, que le serment de fidélité au chef était prêté; mais auparavant, le chef avait trempé dans l'eau du serment la lame de son sabre, la pointe de son kriss.

Voici bien le serment militaire et guerrier de gens debout et qui n'ont pas le temps de chercher des accessoires et de préparer une cérémonie grandiose. L'acte de la prestation du serment malais, suivi de la réception sur la langue de quelques gouttes d'eau consacrée par le sabre du chef et

portée à la bouche par la pointe du poignard est grand, fier et noble par lui-même. L'acte khmèr de boire *avec une tasse* l'eau consacrée *par des brahmes* à l'aide du sabre royal, *hors la présence du prince*, est moins haut, moins fier, moins noble, mais plus religieux et plus servile. Il est l'acte de gens soumis au prince, de fonctionnaires voués à l'obéissance, tandis que l'acte malais est celui de gens libres, armés, qui peuvent refuser le service, mais qui le promettent, qui jurent fidélité leur arme au poing. Il convenait bien à ce peuple de pirates, toujours occupé à organiser une expédition ou à exécuter un projet du pillage.

III. Le serment est donc, surtout en Extrême-Orient, un acte religieux au premier chef, à base superstitieuse, plutôt que l'acte solennel affirmant une parole. A ce point de vue purement philosophique il est, dans sa forme religieuse, inférieur à ce qu'il est dans sa forme civile, car dans le premier cas il a la terreur pour raison d'être et, dans le second cas, l'honneur et le respect de soi-même.

Dans l'Extrême-Orient ce sentiment intime du respect de soi-même, de l'honneur, si commun chez nous, qui forme en Occident les caractères les plus nobles et les plus grands, n'existe pas encore. Il

n'est pas encore une acquisition du stade de civilisation atteint par les Chinois, les Siamois, les Annamites, les Laotiens et même par les Cambodgiens qui, pourtant, leur sont très supérieurs au point de vue moral. Le cerveau humain n'y a pas encore conçu le sentiment de la respectabilité, de la dignité intime et cachée. Le serment n'y peut être, comme chez nous déjà, une pure affirmation, plus solennelle qu'une simple parole; il faut qu'il y soit ce qu'il y est vraiment, une ordalie, une épreuve aussi terrible que celles du feu, de l'eau, de la nage, etc... parce que les hommes y sont plus craintifs et timorés de cœur que soucieux de heurter leur conscience. Ils savent déjà que telle chose est mauvaise, mais ils n'ont pas encore absolument imaginé qu'elle ne doit pas être faite parce qu'elle est mal. Leur conscience sait leur en dire la qualité; elle ne sait pas encore, elle ne peut pas encore la leur crier. La conscience est née en leur cerveau peut-être sous l'influence des idées religieuses; elle n'y est pas encore devenue la voix qui commande et à laquelle il faut obéir, qu'un humain *parfaitement développé* sait reconnaître et à laquelle il obéit toujours, « advienne que pourra ».

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

TROISIÈME PARTIE.

Les cérémonies religieuses privées.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

QUATRIÈME PARTIE.

LES FÊTES PRIVÉES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX

CINQUIÈME PARTIE.

LES FÊTES ET CÉRÉMONIES PROPITIATOIRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

SIXIÈME PARTIE.

'ABLE DES PLANCHES.